

CANADIAN THESES ON MICROFICHE

I.S.B.N.

THESES CANADIENNES SUR MICROFICHE



National Library of Canada
Collections Development Branch

Canadian Theses on
Microfiche Service

Ottawa, Canada
K1A 0N4

Bibliothèque nationale du Canada
Direction du développement des collections

Service des thèses canadiennes
sur microfiche

NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us a poor photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

THIS DISSERTATION
HAS BEEN MICROFILMED
EXACTLY AS RECEIVED

AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de mauvaise qualité.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

LA THÈSE A ÉTÉ
MICROFILMÉE TELLE QUE
NOUS L'AVONS REÇUE

L'IMAGE DE LA FOLIE DANS
LE ROMAN QUÉBÉCOIS

par

Robert Viau

Département des lettres françaises

Faculté des arts

Thèse présentée à l'École des études supérieures

de l'Université d'Ottawa

en vue de l'obtention du Doctorat (Lettres françaises): Ph.D.

Ottawa - 1984



Robert Viau, Ottawa, Canada, 1984.



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été dirigée par Monsieur Patrick Imbert,
professeur agrégé à la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa.

Qu'il veuille trouver ici l'expression de ma vive gratitude
pour sa patience et son encouragement, et pour la rigueur et la
la précision de ses observations.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Notre connaissance de la littérature, de la société, des gens, passe maintenant par des lignes de forces que les siècles précédents n'avaient pas dégagées. Grâce à des travaux comme ceux de Michel Foucault, à la redécouverte d'écrivains comme Georges Boucher de Boucherville et à la diffusion d'oeuvres comme celles de Jacques Ferron, un côté caché de la littérature québécoise, celui qui porte sur le thème de la folie, peut être appréhendé.

Nous étudions le concept de la folie dans ses manifestations romanesques québécoises. Il ne s'agit ni d'un traité médical ni d'un traité sociologique, mais d'une analyse littéraire. C'est dire que la folie dans le roman québécois a sa propre raison d'être et ses propres modes de représentations qui répondent aux visées du romancier et qui s'inscrivent à l'intérieur d'un texte ayant sa propre cohérence et sa propre «réalité», qui n'est pas nécessairement celle des textes médicaux ou sociologiques.

Pourquoi écrire sur la folie? Tout d'abord, parce que la folie est une réalité qu'on ne peut camoufler. Les fous sont là, entre les murs de l'asile, sur les trottoirs de notre ville, en face de nous. La folie est un sujet qui nous préoccupe tous. Dès que la folie est entrevue, comment l'ignorer et comment ignorer ces êtres qu'on interne parce qu'ils sont différents et faibles? Écrire sur la folie, c'est protester contre la loi du plus fort qui écrase et réduit au silence ces voix qui osent être différentes.

Outre l'attrait, et nous dirions même la fascination

qu'exerce sur nous cette zone grise de la raison, nous ne pouvons ignorer le fait qu'il y a quantitativement beaucoup de fous dans nos romans. Les causes en sont multiples et méritent d'être adéquatement analysées.

Dès ses origines, la société a dû faire face à la folie. Dès ses débuts, la littérature mentionne la folie. La société et la littérature questionnent la folie, cherchent à cerner ce qui par nature est insaisissable, en grande partie inexplicable. Autour de la folie, par des raisonnements qui, à la fois, divergent et convergent, la société et la littérature érigent des murailles de pierre et de papier. Mais ce renfermement, à l'encontre des visées premières, permet la diffusion de la folie; son renfermement détermine son rayonnement. Il n'y a jamais eu autant de fous depuis que les «psy» tentent de les interner, de les classifier et de les guérir. Le thème littéraire lui-même ne cesse de se répandre et se retrouve sous la plume de nos plus grands auteurs. De roman en roman, de génération en génération, l'image de la folie persiste, sous des habits différents, toujours présente, toujours fuyante.

Malgré cela, nous admettons entretenir un doute au sujet de l'authenticité de tout travail qui porte sur la folie. Plusieurs questions surgissent. Est-il possible de parler de la folie «à l'extérieur» de celle-ci? Pouvons-nous l'objectiver ou devrions-nous être fou pour parler en connaissance de cause? Mais le discours du fou est insensé; la folie est l'absence d'oeuvre selon Foucault. Ceux qui écrivent sur le sujet sont toujours non-fous: critiques, écrivains, médecins. Leur discours est-il recevable? Ces gens se

prétendent non-fous mais se dire non-fous, n'est-ce pas postuler une connaissance de la folie? De plus, ces gens en parlent avec un langage qui a condamné la folie au silence, s'en servir c'est parler contre la folie. Alors comment parler de celle-ci?

Une image résume la situation. Un fou est un homme qui voit un abîme et y tombe. Le psychiatre l'entend tomber, prend sa règle à calcul, mesure la profondeur de l'abîme, construit un escalier, descend, élabore des statistiques, remonte, et se frotte les mains de contentement après avoir écrit dans une revue scientifique: «Cet abîme a six pieds de profondeur, la température du fond est de deux degrés plus froide que celle de notre atmosphère». Puis il retourne chez lui, le fou reste dans l'abîme.

Nous serons toujours entre la règle à calcul du psychiatre et l'abîme du fou. Écrire sur la folie, c'est se pencher sur elle, aller vers elle afin de comprendre le sujet, c'est chercher à faire exploser ce silence imposé par la société et s'interroger sur la signification de ce baïllonnement tout en restant assez lucide pour en discuter de façon logique, communicable. C'est donc toujours en parler à la limite ou sur la limite. Limite entre une folie objectivée et un délire insensé.

Afin de circonscrire les romans qui traitent de la folie, nous avons dépouillé le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec et passé au crible la totalité des résumés de roman. Ensuite, afin de définir s'il y a «folie» dans le roman, nous avons décidé de nous en tenir au texte même. En ce sens, décider si un personnage de roman est fou ou non, n'est ni notre responsabilité ni celle de tout autre

critique, mais bien celle du personnage littéraire lui-même et de la société fictive dans laquelle il se meut. Cela revient à dire qu'un personnage de roman sera considéré comme fou s'il se croit fou et l'affirme dans ses propos ou si la société qui l'entoure le dit fou et agit à son égard comme s'il l'était. Ainsi, les critères de folie sont énoncés dans le texte. Tout jugement de valeur extérieur au texte ne peut être considéré du fait du caractère arbitraire de tels jugements.

À première vue, une telle façon de procéder peut surprendre, mais nous n'avons pas le choix à cause de l'ambiguïté du terme «folie». Tout peut être affublé de ce terme. Cette profusion est telle que l'on en vient à des utilisations absurdes qui enlèvent tout contenu au mot. La précision de ce terme est inversement proportionnelle à sa fréquence d'emploi. De plus, comment déterminer la folie d'un personnage si ce terme n'est pas employé à l'intérieur même du roman? Angéline de Montbrun peut nous paraître obsédée, voire folle, mais à l'époque, son comportement était jugé exemplaire. Il s'agit donc d'éviter les désignations arbitraires ou anachroniques par l'étude du texte même.

Si cette étude du texte en tant qu'oeuvre d'art complète en soi est notre tâche dominante, en revanche, nous ne pouvons ignorer l'apport de l'histoire, de la sociologie, de la psychiatrie et de la philosophie en tant que sciences auxiliaires nous permettant de mieux saisir le sens original du texte, la richesse du passé et la valeur sociale du roman. Textes littéraires et documents historiques, écrivains et écrivains voisins et confèrent pleinement au roman qui

traite de la folie son sens et sa fonction. Nous avons tenu compte des textes littéraires mais aussi des textes et «romans» didactiques et moralisateurs qui sont souvent très référentiels et liés à l'histoire de la psychiatrie québécoise, et ce d'autant plus que certains écrivains ont participé historiquement à des querelles qui relèvent de la pratique asilaire (ex. B. Sulte et J.-C. Taché lors de la querelle de 1885).

Notre travail se veut donc un essai de synthèse où cent cinquante ans de romans traitant de la folie devront se tenir serrés en un peu plus d'une rame de papier. La thèse elle-même se divise en six parties. Les deux premières portent sur les aspects théoriques et un survol historique de la folie. Les quatre dernières sont divisées chronologiquement -- 1837-1899, 1900-1939, 1940-1959, 1960-1980 -- et analysent l'image de la folie dans les romans québécois d'un point de vue évolutif et idéologique.

I. POUR UNE THÉORIE DE LA FOLIE

I: POUR UNE THÉORIE DE LA FOLIE

La folie touche à l'essence même de la nature humaine: les hommes ont toujours été intimement concernés, de temps immémorial, par ce problème. Depuis les origines de l'humanité, il y a toujours eu des fous, objets de crainte, d'étonnement, de vénération, de moquerie, de pitié et de mauvais traitements. Leur existence trouble profondément l'homme dit «normal», car elle lui fait prendre douloureusement conscience de la fragilité de sa santé mentale, du fait qu'il pourrait lui aussi devenir un fou.

Pour conjurer les maux de la folie, le besoin s'est fait sentir d'une science, d'un savoir permettant de pénétrer là où ne pouvaient aller les sciences de la nature, du tangible. Cette recherche d'un savoir a commencé avec des sorciers guérisseurs; elle s'est poursuivie avec des philosophes, des médecins, des artistes, des hommes d'Église, des savants et, enfin, des spécialistes qui se sont préparés et consacrés à cette tâche: les psychiatres. Mais les psychiatres n'ont pas réussi à calmer nos peurs et cela pour diverses raisons.

Entre autres, la psychiatrie, qui se veut une science et une profession, s'est toujours caractérisée, et se caractérise encore de nos jours, par une pléthore de théories et de pratiques diverses qui sont en concurrence et souvent s'excluent mutuellement. À cause de ces divergences d'opinion, la psychiatrie ressemble à la politique, Mais contrairement à ce cas, alors qu'un consensus permet de gouverner et de justifier certaines associations, en psychiatrie ce consensus fait défaut; les anarchistes foisonnent.

Les théories psychiatriques sont plus nombreuses et variées que les maladies qu'elles se proposent d'étudier. Cela ne vaut pas seulement dans une perspective historique et internationale, mais aussi à l'intérieur de chaque pays. Il ne peut être question d'examiner ici les raisons de cet état de choses et ses implications, mais d'élaborer, nonobstant toutes ces théories antithétiques, une définition cohérente de la folie qui puisse servir de base à notre thèse.

Pour la majorité des psychiatres, la folie n'a pas de définition clinique. C'est un terme péjoratif qu'ils n'emploient guère préférant celui de maladie mentale. Ce terme générique peut être défini de plusieurs façons.

Les psychiatres ont souvent cherché à circonscrire la maladie mentale à partir d'une certaine connaissance de la «normalité». En 1950, Marie Jahoda a établi un modèle de la normalité «idéale» à partir de cinq critères:

1. The absence of mental disease: a necessary condition of mental health; but not the only standard.
2. Normality of behavior: judged in terms of the society's norms for behavior.
3. Adjustment to the environment: which requires a workable relationship between the person's needs and expectations and those of his society.
4. Unity of personality: an abstract concept which implies that the person can judge his own competence fairly independently of the opinions of others.
5. Correct perception of reality: in that the person receives and processes information accurately from the environment.

1 Voir Marie Jahoda, «Toward a Social Psychology of Mental Health», dans Symposium on the Healthy Personality, M.J.E. Senn, éd., New York, Josiah Macy Jr. Foundation, 1950, pp. 211-231.

Le défaut majeur de ce modèle est qu'il évalue l'individu selon des normes sociales trop diffuses. L'auteur tente d'englober dans son modèle tous les critères de normalité. À cause de sa généralité, le modèle est imprécis.

En revanche, un autre modèle, le modèle de la normalité «statistique», est très précis, mais limité. À partir de divers tests qu'un groupe subit, les psychiatres calculent la moyenne des réponses, ce qui constitue le champ de la normalité (cf. les travaux de H. Eysenck)². Toutefois, tout dépend du groupe, du test et des circonstances dans lesquelles le test est donné.

Enfin, d'autres psychiatres considèrent la maladie mentale comme le résultat d'une défectuosité des tissus du cerveau causée par une lésion ou par des poisons (drogue, alcool). Ces maux peuvent être guéris par des drogues ou par une intervention chirurgicale. Mais on ne peut guérir la schizophrénie ou les névroses par des drogues, du moins pas encore!

Malgré leurs divergences, les psychiatres sont unanimes à dire que le malade mental est malade, que sa maladie le fait souffrir et qu'il faut le soigner. Il faut donc séparer le malade de sa famille et de la société auxquelles il n'a pu s'adapter à cause de sa maladie, et l'isoler pour son propre bien, dans un lieu privilégié, asile ou hôpital psychiatrique (la terminologie varie, mais n'en demeure pas moins synonyme), où il sera soigné.

² Voir Hans J. Eysenck, éd., Readings in Extraversion-Introversion, 3 vol., London, Staples Press, 1970, 416, 355 et 640p.

Bien que maladie mentale soit le terme propre, scientifique, le terme folie est à la fois plus populaire et plus littéraire. Nous ne pouvons pratiquement plus ouvrir un journal ou une revue sans rencontrer quelque individu ou quelque événement affublé du terme de fou. La profusion est telle que l'on en vient à des utilisations absurdes qui finissent par enlever tout contenu au mot. Le fou peut être dangereux et inquiétant ou digne de respect et d'admiration: le marquis de Sade ou saint François d'Assise. Comment le substantif folie s'est-il ainsi imposé dans le vocabulaire?

Le mot folie correspond au latin classique «follis», soufflet pour le feu, outre gonflée d'air, ballon. En latin vulgaire, le fol ou fou est comparé à un homme dont la tête est remplie d'air. Au Moyen Âge, cette métaphore ironique n'était pas prise dans un sens médical. Fol désignait l'excès dans la fantaisie, l'imprudence, le manque de sagesse. Ainsi, on avait le fou du roi qui était un bouffon portant un sceptre grotesque, la marotte. Ce n'est que plus tard que folie supplantera vésanie, du latin «vesanus», insensé.³

Il faut comprendre que «folie» est un terme commode et assez vague pour recouvrir plusieurs autres termes. En ce sens, c'est un terme «impérialiste» qui fait disparaître tous ceux qui s'appliquaient aux mêmes phénomènes et qui l'ont précédé. C'est aussi un terme assez vague pour rendre possibles tous les emplois ultérieurs, même les plus

³ Voir Yves Pélicier, Histoire de la psychiatrie, Paris, PUF, 1976, pp. 22-23.

et Adolphe Hartzfeld et Arsène Darmesteter, article «Folie» et «Fou», dans le Dictionnaire général de la langue française, vol. 1, Paris, Delagrave, 1932, pp. 1085 et 1100.

abusifs. Cela est très évident en littérature.

Difficile à cerner, à définir, le terme folle est riche en sens, en valeurs connotatives. Le fou est considéré comme dangereux et stupide, comme un être à part, capable du pire, comme un être à éliminer, etc. Ces valeurs ne s'appliquent pas au terme malade mental qui sous-entend maladie, infection et guérison possible.

Mais le concept de fou en tant que tel, de même que celui de malade mental n'existe pas sans son corollaire le non-fou ou le «normal». On est toujours fou face à quelqu'un d'autre. Ce concept n'a donc de signification que sociale. C'est à partir de ce lien qu'une amorce de définition est possible.

La folie est une maladie qui empêche un homme nécessairement de penser et d'agir comme les autres. Ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut; s'il est dangereux, on l'enferme; s'il est furieux, on le lie.

Comme le note Voltaire dans la citation précédente, l'homme est un animal social; il se caractérise par une vie à base de relations avec les autres. Il est, selon l'expression de Heidegger, un «être-au-monde». Étant donné cet aspect relationnel de son existence, sa conduite sera jugée normale si elle est conforme à celle de son milieu.

En ce sens, l'anormal ou le déviant ne peut exister que dans le contexte de coutumes et de lois spéciales bien précises. Dans notre société, le criminel est anormal parce qu'il brise la loi; l'homosexuel est anormal parce que la majorité des gens sont

4 Voltaire, article «Folie», dans le Dictionnaire philosophique, tome IV, Oeuvres de Voltaire, tome XXIX, Paris, Lefèvre, 1829, p. 447.

hétérosexuels; le fou est anormal parce que la majorité des gens se disent non-fous ou sains d'esprit.

Un individu est jugé anormal si sa conduite diffère de celle des autres, mais aussi si elle diffère d'un idéal moral accepté par la majorité. Il y a trente ans, un mariage heureux était un idéal moral; c'était aussi (et ce l'est toujours) assez rare, mais nullement anormal; ce qui était considéré comme étant anormal était le célibat ou un mariage malheureux.

Tout ceci dépend de la société en question. Ce qui est névrose ou perversion ici peut être sagesse là-bas.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage.

Le complexe de persécution chez les Dobuans, les idées grandioses chez les Kwakiutls, les hallucinations chez les Sibériens et les Zoulous sont considérés comme étant tout à fait normaux. Les Indiens des plaines acceptent l'homosexuel et lui donne un statut légal, le Berdache.⁶

Le concept de normalité dépend de la tribu, de la culture et de la civilisation.

Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité. En peu d'années de possession les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un

5. Montaigne, «Des cannibales», dans Essais, liv. 1, chap. 31, Oeuvres complètes, Paris, Seuil, 1967, p. 99.

6 Voir Erwin H. Ackerknecht, A Short History of Psychiatry, New York, Hafner, 1968, p. 2.

tel crime. Plaisante Justice qu'une rivière borne! Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

En Nouvelle-Guinée vivent deux tribus, éloignées l'une de l'autre d'une distance de moins de cent milles, ayant une culture et une personnalité tout à fait opposées. Les Arapeshs sont des êtres sociaux, amicaux et gentils. Leur culture est basée sur l'acceptation d'autrui plutôt que sur la compétition. En revanche, les Mundugumors, sont hostiles, méfiants et violents. Leur culture est basée sur l'idée du «chacun pour soi». Le concept de la folie sera donc symétriquement différent que l'on soit d'une tribu ou de l'autre.⁸

Selon la psychopathologie comparative, le fou dans l'asile pourrait être ailleurs un personnage social respecté. Un vénérable sorcier dans une tribu pourrait être à nos yeux un déséquilibré. Ce qui est considéré normal dans notre société ne l'est pas nécessairement dans une autre société. De même, à l'intérieur de notre société, le concept de normalité varie de siècle en siècle, de groupe social en groupe social.

C'est pourquoi, en psychopathologie comparative, les termes autonormal et autopathologique, hétéronormal et hétéropathologique ont été forgés. Les individus autonormaux et autopathologiques sont ceux qui, à l'intérieur de leur société, sont considérés respectivement normaux ou pathologiques. Les individus hétéronormaux et hétéropathologiques sont ceux qui sont considérés normaux ou pathologiques par

7 Blaise Pascal, Pensées, Paris, Mercure de France, 1976, p. 61.

8 Voir Margaret Mead, Sex and Temperament in Three Primitive Societies, New York, Laurel, 1972, 306 p.

les membres d'une autre société.

Le sociologue Durkheim a tenté de rendre compte de cette relativité de la folie par une conception à la fois évolutionniste et statistique.

Si l'on convient de nommer type moyen l'être schématique que l'on constituerait en rassemblant en un même tout, en une sorte d'universalité abstraite, les caractères les plus fréquents dans l'espèce [...] on pourra dire⁹ que tout écart à cet étalon de la santé est un phénomène morbide.

Et il complète ce point de vue statistique, en ajoutant:

Un fait social ne peut donc être dit normal pour une espèce sociale déterminée que par rapport à une phase, également déterminée, de son développement.¹⁰

Il n'y aurait pas de symptômes universels ou éternels de la folie. Le critère de base qui définit l'individu normal est sa faculté d'adaptation et de fonctionnement à l'intérieur de sa société. Si l'individu échoue dans cette entreprise, il risque d'être exclu, interné et étiqueté fou.

Tout ceci nous mène à cette vérité de La Palice: on n'est anormal que par rapport aux normes, donc aux autres. La folie s'inscrit dans un réseau social. Un homme seul et sans semblable ne saurait être ni fou ni sain d'esprit. Il n'y a pas de référence.

La folie est donc un concept à deux termes, dynamique, évolutif et relatif, établi par rapport à une norme de pensée et d'action que se donne une société, un peuple ou une civilisation, à un moment particulier de son histoire.

Il y a dans l'Antiquité la «folie» comme «possession»

9 Émile Durkheim, Les Règles de la méthode sociologique, Paris, PUF, 1968, p. 56.

10 Ibid., p. 57..

d'un être par une puissance extérieure; pour le christianisme, le «possédé» est une incarnation du «démon». Après la Renaissance, la possession n'est plus perversion du corps mais abolition de la liberté de l'âme. Le XVIII^e siècle voit dans la «folie» une privation, une erreur, une ignorance; et le XIX^e siècle une privation de la liberté civile et juridique.

Folie et normalité n'existent qu'en tant que couple, et ce couple change et diffère selon l'époque, la civilisation et les modes de production. Cela ne signifie pas que notre époque, notre civilisation est meilleure que celle qui précédait, qu'elle marque un progrès.

Le progrès en psychiatrie est une notion relative. L'état socio-culturel de chaque époque détermine à la fois la «pathologie» et la «thérapeutique». De plus, il n'y a pas de culture supérieure à une autre: les cultures «primitives» possèdent également une grande richesse de mécanismes sociaux. Le progrès, tout compte fait, n'est que la possibilité de mettre en accord les conditions de traitement psychiatrique des problèmes de notre culture à notre époque avec les possibilités réelles et actuelles à notre disposition.¹²

En somme, la folie a toujours existé et existera tant que des hommes vivront en société et voudront se croire plus raisonnables que les autres. La norme a besoin de l'anormalité, tout comme la raison a besoin de la folie, en tant que repoussoir; il faut qu'il y ait des fous. Si on ne localise pas la folie, si on ne la met pas à

11 Pierre Jacerme, La «Folie», De Sophocle à l'antipsychiatrie, Paris, Bordas, 1974, p. 13.

12 Voir Henri Vermorel et André Meylan, Cent ans de psychiatrie, Paris, Scarabée, 1969, p. 77.

l'écart, comment se dissimuler qu'elle est partout, dans cette raison même qui cherche à l'exclure et qui s'affirme en l'excluant, dans cette société qui l'interne et qui se définit par ses internements.

La folie serait donc relative, elle s'inscrirait dans un réseau normatif défini par la société et l'époque. Cette première tentative de définition nous incommoder, nous laisse insatisfait de par son ambiguïté, son laxisme. Prétendre que la folie se réduit à une simple constatation du degré d'adaptation de l'individu peut, «in extremis», conduire à un cercle vicieux du genre suivant: en mai 1944, la tâche du psychiatre allemand était accomplie si son patient adhérait au parti nazi; en mai 1946, elle était réussie si son patient s'engageait dans le parti chrétien-démocrate (s'il vivait à Bonn) ou dans le parti communiste (s'il vivait à Leipzig). La théorie de l'adaptation refuse d'admettre l'existence de sociétés tellement «malades» qu'il faut être soi-même bien «malade» pour pouvoir s'y adapter.

À l'intérieur de cette théorie de la relativité de la folie, n'y aurait-il pas lieu de poser des paramètres? Chaque société établit ses critères de folie, mais l'homme dans toute société n'en demeure pas moins l'Homme avec des aspirations et des besoins communs. Tout homme naît, meurt et recherche le bonheur quelle que soit la société dans laquelle il se retrouve.

Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but.¹³

¹³ Pascal, op. cit., p. 103.

Ne pourrions-nous pas redéfinir la folie à partir de ce concept de bonheur? ou plutôt redéfinir une folie basée sur le principe de bonheur à l'intérieur d'une société?

Une telle définition met l'accent sur le rôle de la société plutôt que sur celui de l'individu. Elle suppose l'existence de sociétés morbides qui entravent la quête individuelle du bonheur et elle reconnaît à l'homme des droits inaliénables.

L'homme croit en une harmonie qui serait le fondement de la vie sociale. Il veut être heureux et il le serait dans une société saine, c'est-à-dire dans une société qui répondrait à ses aspirations, qui s'adapterait à ses besoins, qui permettrait la libre expression de ses impulsions au bonheur, à l'harmonie, à la productivité et à l'amour. Quelle forme prendrait une telle société? Le psychiatre Erich Fromm définit une «société saine»:

Il faudrait tout d'abord concevoir une société dans laquelle aucun homme ne serait asservi aux desseins d'un autre, mais où chaque individu porterait en lui-même et incarnerait ses propres buts --ceci toujours et sans exception. Personne alors n'utiliserait autrui, ni ne se prêterait soi-même à des fins étrangères au développement harmonieux de ses pouvoirs humains. L'homme serait considéré comme le centre de toute organisation, et toutes les activités politiques et économiques seraient subordonnées à sa libre croissance. Une société saine est celle qui ne favorise ni ne permet, pour des avantages matériels ou pour l'affirmation du prestige personnel, ni l'avidité, ni l'instinct d'exploitation, ni la possessivité, ni le narcissisme. Dans cette société, celui qui agit selon sa propre conscience témoigne simplement d'une qualité nécessaire et fondamentale, et ceux qui font preuve d'opportunisme et de désinvolture morale sont regardés comme asociaux. Chacun s'intéresse aux affaires sociales comme aux siennes [sic] propres, et ses relations générales avec autrui ne lui apparaissent pas différentes et séparées de ses relations privées. Une société saine est encore celle qui permet aux hommes de coopérer (dans des dimensions contrôlables), et de participer de façon active et en pleine responsabilité, à la vie sociale. La solidarité humaine s'en trouve stimulée, et resserrés les liens

entre les êtres. Cette société encourage et accroît l'activité productive de ses membres, soutient le développement des facultés raisonnantes, et donne aux hommes la possibilité d'exprimer leurs besoins intérieurs dans un contexte culturel, artistique et collectif.¹⁴

Dans une telle société, le concept même de folie serait différent. Comme nous l'avons vu, le critère de base qui définit l'individu normal est sa faculté d'adaptation et de fonctionnement à l'intérieur de sa société. Si cette dernière est saine, elle favorise les capacités humaines d'amour, de raisonnement et de travail créatif; elle aide l'homme à acquérir le sens de son individualité. Si elle est malsaine, elle favorise l'hostilité mutuelle, la méfiance, le «rat race» collectif où chacun utilise et exploite autrui pour ses propres besoins égoïstes.

Que penser de cette théorie? Nous serions curieux de savoir comment réagirait le docteur Fromm s'il était parachuté au milieu d'un village mundugumor. Par ailleurs, la «société saine» de Fromm est une théorie qui s'adapte bien aux idéaux «amour et paix» propres aux années soixante; elle peut paraître utopique, quelque peu «fleur bleue» dans le contexte socio-politique actuel de crise économique où chacun essaie de survivre comme il peut. La théorie des «sociétés saines» comporte des lacunes, les plus importantes étant son caractère utopique et sa vision «occidentale» de ce qui devrait être sain; malgré ces lacunes, la théorie de Fromm est utile en ce sens qu'elle provoque une remise en question des sociétés, de notre société canadienne

14 Erich Fromm, Société aliénée et Société saine, Du capitalisme au socialisme humaniste, Paris, Courrier du livre, 1971, pp. 262-263.

en particulier et de sa conception du bonheur et de la folie.

Aldous Huxley, dans son roman satirique Le Meilleur des mondes, écrit: «Tout le monde est heureux à notre époque».¹⁵ Il devrait en être ainsi. Grâce aux découvertes médicales et scientifiques, à sa culture millénaire, notre société devrait être une société saine qui favoriserait l'épanouissement de l'individu. Mais comment expliquer les défaillances professionnelles, l'échec des relations humaines, le taux élevé de suicides et de divorces, l'absence de joie de vivre, l'alcoolisme, la profusion de drogues légales et illégales, le stress et les maladies psychosomatiques? L'harmonie que recherchent les hommes est continuellement perturbée et remise en question, car la société est aliénée par rapport à ce qu'elle pourrait et devrait être.

Au Canada, une récolte de blé trop abondante équivaut à un désastre économique. Les producteurs de viande et de lait se plaignent qu'ils n'arrivent pas à écouler leur surplus. Pendant ce temps, la majorité des hommes sont sous-alimentés. Des sommes faramineuses sont dépensées pour l'armement. Ces sommes pourraient financer la construction de maisons, d'écoles et d'hôpitaux plutôt que de servir à menacer l'humanité et à équiper un arsenal militaire aussitôt périmé. Écoles, collèges et universités éduquent les gens, leur enseignent pourquoi et comment vivre. La télévision devrait poursuivre cette tâche au lieu de nous donner ces histoires dépourvues de tout sens des

¹⁵ Aldous Huxley, Le Meilleur des mondes, Paris, Éditions G.P., 1970, p. 52.

réalités et farcies d'images sadiques. Les exemples sont connus de tous et trop nombreux pour être énumérés. Disons simplement que si un individu se comportait avec une telle ambivalence, nous pourrions douter de sa santé mentale; si, en plus, il prétendait justifier sa conduite et la croyait raisonnable, le diagnostic serait non-équivoque.

Dans notre société, la folie est le résultat de cette aliénation collective qui se manifeste surtout par la violence perpétrée par l'homme sur l'homme, par l'asservissement et l'exploitation de l'homme par l'homme. Le mot de Plaute repris par Hobbes conserve sa terrible vérité: «Homo homini lupus». Cette violence, le plus souvent feutrée, est très visible dans le domaine de la psychiatrie où la société, par médecins interposés, juge et dispose de certains individus qui s'intègrent mal.

[...] la forme de violence la plus frappante, peut-être, en psychiatrie n'était rien de moins que la violence de la psychiatrie.¹⁶

Cette situation aliénante dure car l'homme accepte trop facilement le «statu quo» et se laisse emprisonner dans les conformismes sociaux. Cette passivité l'amène à considérer comme indiscutables les critères généralement admis du normal et de l'anormal. Mais il n'y a rien de plus dangereux. Notre société, telle qu'elle est, estime hautement l'homme dit normal. Pourtant, depuis le début du siècle, les hommes normaux ont tué environ cent cinquante millions de leurs semblables, également normaux.

16 David Cooper, Psychiatrie et Anti-psychiatrie, Paris, Seuil, 1970, p. 13.

[...] l'adaptation sociale à une société déséquilibrée peut être très dangereuse. Le pilote de bombardier parfaitement adapté peut représenter une plus grande menace pour la survie de l'espèce que le schizophrène interné persuadé que la Bombe est en lui.¹⁷

Le fou dans une société aliénée ne serait-il pas l'élément le moins dangereux, le plus sain de la collectivité? Les nazis apprenaient à leurs enfants à haïr les juifs, à adorer Hitler et à tuer et à mourir pour le Reich. Dans un tel contexte, qui était fou?

Ce n'est pas parce que des millions d'individus partagent les mêmes erreurs que cela transforme les erreurs en vérités.¹⁸

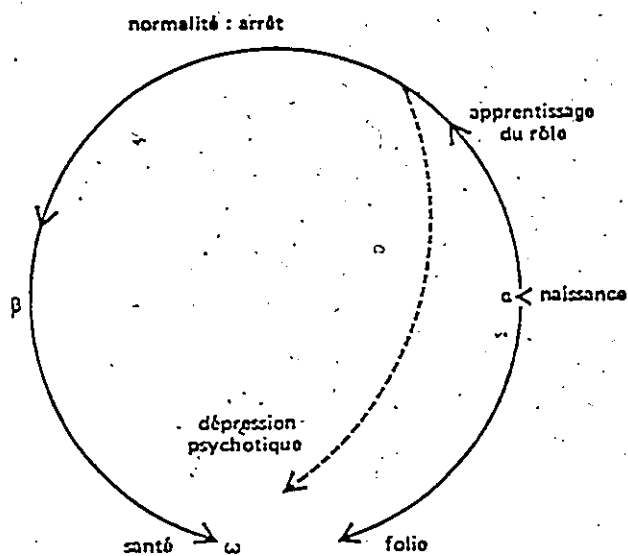
De même, la majorité des Américains des années cinquante considérait normal de préférer la mort au communisme. En revanche, personne ne perd le sommeil à penser à la menace d'annihilation imminente qui pèse sur l'humanité et à sa propre responsabilité dans cet état de choses.

Pendant ce temps, les fous ne guérissent pas. Comment le peuvent-ils tant que le milieu socio-culturel, tout en disant vouloir vaincre «le mal», favorise indirectement la formation et le développement de ses principaux symptômes? Comment le peuvent-ils tant que le psychiatre se présente comme le gardien des valeurs et des modèles de comportement proposés par un milieu socio-culturel aliéné? Il est peut-être temps de réexaminer les critères qui définissent un homme normal.

¹⁷ Ronald Laing, La Politique de l'expérience, Paris, Stock, 1969, p. 83.

¹⁸ Fromm, op. cit., p. 16.

Comme le démontre Cooper, dans le schéma suivant, celui qui est considéré fou dans notre société est peut-être justement celui qui est le plus en santé.



Dans ce schéma, l'alpha (a) représente le point d'insertion de l'individu, sa naissance. À partir de ce moment, sa famille et l'école lui inculquent des règles de conduite «correcte», c'est-à-dire admises par leur société.

Dès sa naissance, lorsque le bébé de l'âge de pierre a affaire à la mère du XX^e siècle il est soumis à ces forces de violences qu'on appelle «amour», comme l'ont été ses parents et les parents de ses parents. Ces forces s'emploient principalement à détruire l'essentiel de ses possibilités et, dans l'ensemble, l'entreprise est couronnée de succès. Lorsque ce nouvel être humain atteint sa quinzième année environ, il est pareil à nous --un être à demi dément, plus ou moins adapté à un monde qui l'est tout à fait. C'est cela que l'on appelle aujourd'hui être normal.²⁰

Si tout se déroule «bien», l'individu devenu adulte vivra selon la norme et acceptera ce concept statistique et statique qui règle la société. Son développement s'arrêtera au stade de la normalité. Sa vie sera conventionnelle, stéréotypée; il vivra sans trop se poser de questions, mourra et sera oublié.

Des hommes travaillent ensemble. Des milliers d'entre eux s'engouffrent [sic] dans les usines et les bureaux. Ils arrivent en voiture, en métro, en autobus, par le train --et ils oeuvrent tous ensemble, selon des méthodes et sur un rythme déterminés par les experts. Le soir voit refluer la marée humaine. Tous les individus lisent les mêmes journaux, écoutent la radio, voient des films identiques pour tous, du haut en bas de l'échelle sociale, et destinés aux gens stupides comme aux personnes intelligentes, instruites ou ignares. Toutes les activités sont comme synchronisées: on produit, on consomme, on se distrait tous ensemble, sans poser de questions. Tel est le rythme de ces vies.

De quelle sorte d'hommes, alors, a besoin notre société? Quel est le «caractère social» qui convient au capitalisme de notre siècle?

Les hommes adéquats sont capables de coopérer sans heurts en groupes importants. Ils aspirent à consommer toujours davantage, et leurs goûts, standardisés, sont aisément influencés et prévisibles.

Ces hommes se sentent libres et indépendants, nullement assujettis à une autorité, à un principe, à une conscience; ils sont cependant désireux d'obéir, d'accomplir ce que l'on attend d'eux, de se fondre sans réticence dans la machine sociale.²¹

Il se peut aussi que l'individu, pour diverses raisons, s'effondre en cours de route et régresse. C'est ce que Cooper nomme la folie sur son schéma.

La maladie mentale de l'adulte peut donc être définie, ainsi que l'a montré Freud, comme une fixation ou une régression vers un stade de développement qui devrait normalement être dépassé par le sujet et qui s'avère inadéquat.²²

Le problème qui se pose alors est de déterminer s'il est possible de mener une vie plus originale, plus intéressante, en dehors des conformismes et du concept de normalité, sans passer pour fou. Ce problème est celui de la liberté, mais comme le souligne Erich Fromm, la majorité des gens ont peur de la liberté.²³ Pourtant, au cours de l'histoire, l'homme a cherché à se libérer de la contrainte des dictatures: des rois, du clergé, des États; au cours de sa vie, il cherche à se libérer des contraintes de sa famille, de sa classe, de la religion de son enfance.

Dans cette révolte, il trouve une liberté, mais ce n'est qu'une liberté négative: l'homme se libère de quelque chose («freedom from»). Cette liberté ne lui apporte pas un «modus vivendi» autonome et créatif. L'homme ne trouve pas dans cette liberté de, une liberté

21 Fromm, op. cit., p. 114.

22 Ibid., p. 80.

23 Voir Fromm, Société aliénée et Société saine, op. cit.
Id., Escape from Freedom, New York, Holt, Rinehart
and Winston, 1964, 305 p.

positive («freedom to»).

L'homme qui atteint la liberté de, s'aperçoit, une fois passé l'euphorie de l'apparente délivrance, qu'il est seul, qu'il a perdu la sécurité que lui apportait l'appartenance au groupe social. Auparavant, il n'était pas libre, par contre, il était relié, en groupe. Cet homme connaît alors l'angoisse: la lutte entre la liberté et son désir de sécurité.

Tout au long de sa vie, l'homme connaît ce mouvement de balancier, cette angoisse d'être asservi à deux tendances conflictuelles: l'une, qui est de se détacher de la servitude et d'aller vers un mode de vie plus libre, plus indépendant; l'autre, qui est de retourner dans la masse, à la certitude, à la sécurité. Mais tout homme qui veut dépasser le stade de la normalité et se réaliser pleinement doit assumer cette angoisse, accepter cette part d'insécurité et d'incertitude inhérente à la liberté de.

Dans ses aspects mentaux et spirituels, la vie est nécessairement faite d'incertitude et d'insécurité. Il n'y a de certitude qu'à propos de la vie et de la mort. Le seul moyen d'éprouver la sécurité, c'est de se soumettre totalement aux pouvoirs que l'on suppose forts et tutélaires, et qui relèvent l'homme de l'obligation de prendre des décisions, de courir des risques et d'endosser des responsabilités. L'homme libre est, par définition, dans l'insécurité; l'homme qui pense connaît l'incertitude.²⁴

La majorité des hommes ne peut affronter cet état d'angoisse et le fuit dans une nouvelle forme de dépendance afin d'être en sécurité, en groupe. C'est ainsi, qu'au cours de l'histoire, on voit les dictatures succéder aux révolutions; qu'au cours de la vie de

24 Fromm, Société aliénée et Société saine, op. cit., p. 191.

l'homme, de nouvelles amours succèdent aux ruptures, de nouvelles croyances succèdent à l'ancienne religion.

Le XX^e siècle est particulier en ce sens qu'à mesure que s'est développée la complexité des activités sociales, de nouveaux types de gouvernement, extrêmes, --fascisme, nazisme, stalinisme--, sont apparus qui prétendent calmer les angoisses de l'homme moyen. Ces types de gouvernement offrent à l'individu refuge et sécurité (en autant qu'il ne soit pas juif ou dissident) en le réduisant au commun dénominateur, en l'intégrant à la masse. L'individu perd alors l'angoisse qu'il éprouvait face à un monde qu'il saisissait de moins en moins, en se réfugiant dans un parti, dans la notion de race supérieure ou de mère-patrie, et en projetant tous ses pouvoirs humains dans la personne du führer, du duc ou du président, auquel il se soumet et qu'il doit adorer. L'individu qui accepte de telles conditions fuit la liberté dans une nouvelle idolâtrie. Afin de se sentir davantage en groupe, en sécurité, il cherchera à se conformer aux autres, à faire comme «tout le monde». Son angoisse et son anxiété diminueront parce qu'il pensera, sentira comme des millions d'autres.

De nos jours, le cinéma, la télévision, la publicité, les magazines, nous offrent tous les modèles auxquels nous devons nous conformer pour nous sentir moins seuls. Et il faut ajouter que les gouvernements encouragent ce conformisme car il permet un meilleur contrôle des masses.

L'homme est-il donc condamné à fuir dans une nouvelle servitude dès qu'il connaît l'angoisse de la liberté? Selon Fromm, l'homme peut atteindre une liberté positive («freedom to») s'il

atteint un certain stade de connaissance psychologique et de maturité Intérieure.

Quels sont les critères qui permettent d'identifier une personne mentalement saine? L'individu sain est productif et non pas aliéné. Il se relie au monde par des rapports aimants, et il utilise sa raison pour saisir la réalité de façon objective. Il expérimente comme une entité individuelle unique, sans que cette conscience de soi altère son union avec autrui. Il n'est pas assujéti aux autorités Irrationnelles, mais il accepte de plein gré l'autorité rationnelle de la conscience et de la raison. Il suit logiquement le processus de sa naissance véritable au cours de sa vie, et il considère ce don de vie comme la chance la plus précieuse qu'il ait.²⁵

Pour atteindre cette liberté positive, l'homme doit avoir le courage de prendre son destin en main, car il n'y a aucune force le transcendant: volonté divine, gouvernement, qui puisse résoudre le problème du comment vivre pour lui. Chaque pas en avant est difficile à cause des doutes et des craintes qu'il suscite. Mais en dépit de ces difficultés, quelques individus réussissent à dépasser cet état d'inertie que représente le conformisme pour atteindre un état de santé mentale plus personnel.

Chaque individu est «embrigadé» par d'autres qui l'incitent à se conformer aux normes. Or, l'acceptation passive et non critique des modes de comportement proposés par la société n'est pas un critère de santé mentale et d'adaptation, mais un signe de passivité pathologique et de dépendance. L'individu normal se contente de reconnaître la réalité objective de la société où il vit, sans pour autant l'introjecter aveuglément. Il cherchera plutôt à infléchir cette réalité dans le sens d'un bien-être plus grand sur le plan humain.

25 Ibid., p. 261.

Nous pourrions dire que le problème qui se présente en est un de «naissance». Nous avons tous connu une naissance physique, sans grands efforts de notre part. Cette naissance n'est que le début, le point de départ d'une naissance au sens plus large, difficile à atteindre, demandant un effort individuel. La vie entière consiste à chercher à atteindre et à parfaire cette naissance psychologique. Le drame de la plupart des individus est de mourir avant d'être véritablement nés, de stagner dans les conformismes.

Cela soulève un deuxième problème: Les rares individus qui atteignent un état de santé mentale plus personnel peuvent être considérés fous par ceux qui se sont arrêtés au stade de la normalité. Ne pensant pas, n'agissant pas comme les autres, comme «il se doit», les individus qui osent être différents sont perçus comme des êtres marginaux qui s'opposent à «l'ordre moral» et qui cherchent à contaminer les autres par leur mécontentement. Ces chevilles rondes dans des trous carrés doivent conserver une conscience du critère de normalité qui leur permette de jouer le jeu social et de ne pas être internées. L'hypocrisie est ainsi l'hommage que rend l'intellect à la coutume. Dans le schéma de Cooper, la différence entre les fous et ces individus en santé qui pourraient passer pour fous est marquée par un espace blanc et le point oméga (w).

Par contre, il y a ceux qui, pour diverses raisons, ne savent pas ou ne veulent pas jouer le jeu de la société. Ces individus en santé qu'on interne, Cooper les classifie «schizophrènes».

[...] la schizophrénie est une situation de crise microsociale, dans laquelle les actes et l'expérience d'une

certaines personnes sont invalidées par les autres, pour certaines raisons culturelles et microculturelles (généralement familiales) compréhensibles, qui finalement font que cette personne est élue et identifiée plus ou moins précisément comme «malade mentale» et ensuite confirmée (selon une procédure d'étiquetage spécifiable mais hautement arbitraire) dans l'identité de «patient schizophrène», par des agents médicaux ou quasi médicaux.²⁶

C'est dire que la folie n'est pas dans cette personne, mais qu'elle est le résultat du système de relations, du jeu social, auquel cette personne participe. En ce sens, il n'y a pas de schizophrénie, mais un mode de comportement social perturbé.

De plus, en internant cette personne, on fausse les données.

On écarte le problème provenant du système de relations sociales (problème qui s'estompe aux portes de l'asile) et on autorise l'invention de pseudo-problèmes, de maladies institutionnelles, qui classifient et délimitent le patient. On assiste alors à ce que le docteur Don Jackson décrit comme «cette malédiction de la psychiatrie moderne: le patient étiqueté comme tel».²⁷ Et le résultat?

C'est [la schizophrénie] une prescription sociale qui rationalise un ensemble d'actions sociales par lesquelles la personne étiquetée tombe entre les mains d'autres personnes dont les pouvoirs légaux, la qualification médicale et le devoir moral font les responsables de son sort. La personne étiquetée est installée non seulement dans un rôle mais dans une carrière de malade, par l'action concertée d'une coalition (d'une «conspiration») à laquelle participent famille, médecin, service de santé psychiatres, infirmières --et souvent les autres malades. La personne ainsi cataloguée de force comme malade et spécifiquement comme «schizophrène» est dépouillée de tout ses droits légaux et humains, de tout ce qu'elle possédait en propre et de toute liberté d'agir sans en rendre compte. Son temps ne lui appartient plus et l'espace qu'elle occupe n'est plus laissé à son choix.

26 Cooper, op. cit., p. 16.

27 Don Jackson cité par Cooper, op. cit., p. 116.

Après avoir été soumise à un cérémonial de dégradation appelé «examen psychiatrique», elle est privée de sa liberté et enfermée dans une institution appelée «hôpital psychiatrique». Elle y perd sa qualité d'être humain, plus complètement, plus radicalement que n'importe où ailleurs. Elle doit rester dans cet hôpital psychiatrique jusqu'à ce qu'on lui retire son étiquette ou qu'on la remplace par une autre: «en voie de guérison» ou «réadapté». Un «schizophrène» risque fort d'être toujours considéré comme tel.²⁸

L'avis que donne Cooper aux «schizophrènes» s'explique maintenant:

Si quelqu'un doit devenir fou, la seule tactique qu'il lui faille apprendre dans notre société est celle de la discrétion.²⁹

C'est lorsque les gens commencent à devenir en santé, à voir trop clair et à dire trop haut la vérité, qu'ils risquent d'entrer à l'asile. Et c'est dans cette institution que la société réapprend de gré ou de force aux dissidents à faire comme les autres, à se plier aux conformismes et aux comportements acceptés par l'État.

À l'hôpital psychiatrique, on soigne attentivement les corps, mais on assassine les personnalités individuelles.³⁰

C'est ce qu'explique Hubert Aquin, qui a subi l'humiliation de l'asile:

La psychiatrie est la science du déséquilibre individuel encadré dans une société impeccable. Elle valorise le conformiste, celui qui s'intègre et non celui qui refuse; elle glorifie tous les comportements d'obéissance civile et d'acceptation.³¹

28 Laing, op. cit., p. 84.

29 Cooper, op. cit., p. 57.

30 Ibid., p. 144.

31 Hubert Aquin, Prochain Épisode, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1969, p. 8.

Voir aussi Antonin Artaud, Van Gogh, le suicidé de la société, dans Oeuvres complètes, tome XIII, Paris, Gallimard NRF, 1974, p. 14.

Par ailleurs, la suggestion de Cooper n'est pas originale. Dans l'allégorie de la caverne, Platon discute du danger qui menace les âmes supérieures qui s'éloignent de la masse, de la norme, pour contempler le «soleil».

Imagine encore ceci, repris-je; si notre homme redescendait et reprenait son ancienne place, n'aurait-il pas les yeux offusqués par les ténèbres, en venant brusquement du soleil?

Assurément si, dit-il.

Et s'il lui fallait de nouveau juger de ces ombres et concourir avec les prisonniers qui n'ont jamais quitté leurs chaînes, pendant que sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient remis et accoutumés à l'obscurité, ce qui demanderait un temps assez long, n'apprêterait-il pas à rire et ne diraient-ils pas de lui que, pour être monté là-haut, il en est revenu les yeux gâtés, que ce n'est même pas la peine de tenter ascension; et, si quelqu'un essayait de les délier et de les conduire en haut; et qu'ils pussent le tenir en leurs mains et le tuer, ne le tueraient-ils pas?

Ils le tueraient certainement, dit-il³².

De tout temps, des esprits supérieurs ont compris le danger de transgresser les conformismes et de s'afficher différent de l'homme moyen. Socrate a payé sa différence de sa vie; Galilée a dû renier ses découvertes. C'est pourquoi Montaigne et Erasme nous suggèrent, chacun à sa manière, de «nous abêtir pour nous assagrir».

Voulez-vous un homme sain, le voulez-vous réglé, et en ferme et sûre posture? affublez-le de ténèbres, d'oïveté et de pesanteur. Il nous faut abêtir pour nous assagrir, et nous éblouir pour nous guider³³.

Tu montreras du vrai bon sens, toi qui n'es qu'un homme, en ne cherchant pas à en savoir plus que les hommes, en te pliant de bon gré à l'avis de la multitude ou en te trompant complaisamment

³² Platon, La République, liv. VII, dans Oeuvres complètes, tome VII, 1^{ère} partie, Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres», 1946, p. 149.

³³ Montaigne, «Apologie de Raimond Sebond», dans Essais, liv. 2, chap. 12, Oeuvres complètes, op. cit., p. 204.

avec elle. «Mais, dira-t-on, c'est proprement de la folie!» Je ne contredis pas, pourvu qu'on m'accorde en retour qu'ainsi se joue la comédie de la vie.³⁴

En somme, l'aliénation individuelle, la folie, et en particulier celle que Cooper nomme «schizophrénie», est un trouble social qui oppose certains individus d'une lucidité supérieure à la masse et plus souvent encore à l'État.

Dans ce cas, quel est le rôle des psychiatres? Que ce soit en URSS ou aux USA, les psychiatres apportent un secours aux individus qui cherchent à se «normaliser», à s'intégrer dans la société en adoptant ses us et coutumes. Ces individus peuvent être, soit des gens qui veulent retourner dans la masse, à la certitude, à la sécurité, soit des gens en santé qui pourraient passer pour fous et qui désirent apprendre des mécanismes de défense, des moyens concrets de jouer le jeu social, afin de ne pas être internés. Trop souvent, par contre, on s'attend à ce que les psychiatres soient des «directeurs spirituels» et qu'ils guident les gens dans un mode de vie plus personnel qui correspondrait à cette quête de liberté positive («freedom to») dont parle Fromm. Mais cette quête de liberté positive est personnelle. Le psychiatre n'est alors qu'un auxiliaire d'une utilité douteuse.³⁵

«Normaliser» un individu, l'intégrer à sa société, n'est pas, comme nous l'avons vu, toujours recommandable à cause de deux

³⁴ Erasme, Éloge de la folie, Paris, Garnier-Flammarion, 1964,, p. 37.

³⁵ Voir Cooper, op. cit., pp. 10-11.

variables: la société et le psychiatre. Le concept de santé mentale dépasse le cadre médical et se présente comme un problème socio-politique. Chaque société est organisée à partir de certaines idées, valeurs et pratiques qui ne peuvent être défilées ou remises en question sans provoquer son éclatement ou la peur de son éclatement. C'est pourquoi toute idéologie différente de celle du groupe est considérée dangereuse. La pensée indépendante menace la solidarité de la société, et celle-ci inhibe souvent toute pensée qui se veut indépendante.

Le discours sur les fous éclaire les consensus et les préoccupations de la société globale. Toute société, à chaque époque, engendre des fous, et même les secrète. Elle en a besoin. Certes, les fous constituent un danger parce qu'ils refusent les valeurs fondamentales de cette société. En revanche, ils rendent un immense service à la société en lui permettant de cerner, de souligner et de rappeler à la majorité, les éléments majeurs autour desquels s'établit le consensus. Le fou est un bouc émissaire, la somme des défenses établies par la société.

L'hygiène psychique que prônent certains psychiatres équivaut donc à une psychiatrie de recouvrement social et politique du déviant.

C'est dans ces termes que l'on peut parler d'un rapport étroit entre la psychiatrie et la politique, puisque la psychiatrie défend les frontières de la norme définie par une organisation politico-sociale. S'il est vrai que la politique ne guérit pas les malades, on peut dire paradoxalement que l'on se rend malade avec une définition qui a une signification politique précise, en ce sens où la définition de la maladie sert, dans ce cas, à conserver intactes les valeurs normatives remises en

question.³⁶

De tels psychiatres de par leur profession se font les représentants de l'idéologie officielle.

[...] l'idéologie médicale porte un jugement politico-moral qui reconnaît aux définitions scientifiques un authentique caractère de classe, sans dissimulation ou artifice quel qu'il soit. La réalité est que les idées dominantes sont les idées de la classe dominante, laquelle ne tolère pas des éléments qui ne respectent pas ses règles.³⁷

Leur rôle est de «guérir» les fous en les rendant normaux, c'est-à-dire en les adaptant au contexte socio-politique. Comment définissent-ils la santé mentale? Dans une société hautement industrialisée, elle se définit par la productivité. Dans une société totalitaire, elle se définit par l'obéissance et la discipline. Tous les critères de la santé sont «teintés de visions du monde, de morale de la santé, d'objectifs sociaux et politiques».³⁸ Celui qui prône une alternative est inévitablement condamné à la solitude. S'il persiste à diffuser son idéologie «erronée», il sera persécuté et même détruit.

Du point de vue politique, la folie est la pensée détachée du contrôle de la collectivité, livrée à elle-même; c'est la révolte de l'individu contre l'ordre établi. La folie est donc une forme d'hérésie et le texte suivant, malgré le vocabulaire religieux, reflète bien la situation actuelle.

³⁶ Franco Basaglia et Franca Basaglia-Ongaro, La Majorité déviante, L'idéologie du contrôle social total, Paris, Union générale d'éditions, 1976, p. 29.

³⁷ Ibid., p. 24.

³⁸ Léo Navratil, Schizophrénie et Art, suivi de Les Traits de plume du patient O.T., Paris, PUF, 1978, p. 23.

Publicly to hold opinions which ran counter to or attacked the faith determined and fixed by law was heresy, and the real reason for making heresy a crime was -as Gratian's Decretum had explained it- that the heretic showed intellectual arrogance by preferring his own opinions to those who were specially qualified to pronounce upon matters of faith. Consequently, heresy was high treason, committed against the divine majesty, committed through aberration from the faith as laid down by the papacy.³⁹

C'est pourquoi Cooper, Fromm et plusieurs antipsychiatres mettent en accusation l'ordre oppressif établi et surtout ses exactions manifestées dans le domaine de la folie; cette folie que l'ordre fabrique et maltraite. Mais aucun changement ne peut avoir lieu en faisant abstraction des conditions socio-culturelles et politiques dans lesquelles cette activité se constitue et se déroule.

Les conflits pathogènes de l'individu sont la répercussion ou le retentissement dans un être particulier des conflits généraux de la civilisation capitaliste [...] Il en résulte que la thérapie doit s'attaquer en premier lieu au milieu social, qu'il faut transformer, et aux conditions de vie, qu'il faut améliorer.

Mais que cette société soit capitaliste ou marxiste (n'oublions pas non plus les internements de dissidents dans les asiles psychiatriques en Union soviétique) un certain degré d'adaptation est nécessaire à tout individu dans n'importe quelle société. L'individu vivant au sein d'une société qu'il considère saine est dans une position privilégiée car il accepte et intériorise les normes culturelles en tant qu'idéal à suivre. Ce recours est interdit à l'individu vivant dans une société qui est ou qu'il considère malade, sous

³⁹ Walter Ullman, The Individual and Society in the Middle Ages, London, Methuen and Co. Ltd., 1967, p. 37.

⁴⁰ Le Guilliant cité par Roger Bastide, Sociologie des maladies mentales, Paris, Flammarion, 1965, pp. 28-29.

peine de devenir malade lui-même.

La lutte qui s'ensuit entre d'une part, l'idéologie officielle et son représentant le psychiatre, et d'autre part, le fou, force ce dernier, plus faible en termes de pouvoir (mais pas nécessairement en terme de savoir), soit à se réadapter en acceptant ou en faisant semblant d'accepter l'idéologie officielle, soit à intégrer l'asile parce qu'il refuse ouvertement, ou joue mal, le jeu qui consiste à faire semblant de croire à l'idéologie officielle.

Mais tout homme qui s'adapte extérieurement à une société, sans pour autant en intérioriser les normes, éprouve un tel malaise et connaît un tel isolement, qu'il ne peut maintenir cette double vie pendant longtemps. Alors, il ne lui reste plus que deux choix, soit se lancer dans la révolte où ses chances de succès sont plus ou moins bonnes dépendant des moyens utilisés, soit se forcer à se conformer à des normes qui lui répugnent, ce qui peut, par mécanisme de défense, faire qu'il se mue en fanatique ou qu'il sombre dans l'incohérence.

La folie n'est donc pas une fuite du monde, une perte de réalité, mais une façon d'être dans le monde, dans la société; une façon d'être que la plupart du temps nous ne comprenons malheureusement pas. Si nous comprenions la folie, il se pourrait alors que le rôle du fou se transforme, qu'il devienne plus engagé dans le processus de conscientisation dont toute société a besoin.

II. SURVOL HISTORIQUE

II. SURVOL HISTORIQUE

To judge rightly of the present we must oppose it to the past; for all judgment is comparative, and of the future nothing can be known [...] The present state of things is the consequence of the former, and it is natural to inquire what were the sources of the good that we enjoy, or of the evil that we suffer⁴¹.

Pour la pensée occidentale, la folie n'a jamais été perçue comme un fait massif, formant bloc et évoluant comme un ensemble homogène. À travers les siècles, elle a surgit simultanément en des points multiples, disparates, que rien, à première vue, ne laissait même supposer comme ayant des rapports. Son sens a toujours été fragmenté, constamment fracassé et redéfini.

Afin de saisir toute la portée du concept de la folie dans le roman québécois, nous devons avoir une certaine perspective historique. Il nous faut connaître, «grosso modo», l'évolution du concept de la folie, du traitement des fous et de l'image populaire attachée à ceux-ci. Ce chapitre tentera de combler cette lacune en présentant un survol historique de la période gestatoire pré-scientifique de la folie. Cette période a préparé les mythes modernes, les préjugés et les croyances populaires sur la folie, que les romanciers entretiennent ou combattent dans leurs oeuvres.

Où commencer? Si nous nous en tenons aux événements qui ont directement contribué à former le concept de la folie tel qu'il est perçu dans le roman québécois, alors nous devons commencer avec l'avènement ~~du~~ christianisme et le Haut Moyen Âge.

⁴¹ Samuel Johnson, The History of Rasselas, Prince of Abissinia, London, Oxford University Press, 1971, p. 80.

A. Du Moyen Âge à la Renaissance

1. le Haut Moyen Âge

La psychologie médiévale était très marquée par la peur et l'angoisse, facteurs créés par la chute de l'empire romain, par les invasions barbares et par les grandes épidémies. Dans ce cas, où trouver un refuge moral? Par analogie, les citoyens de la Grèce antique trouvaient la paix intérieure dans le savoir et dans la raison. Les Romains, pour leur part, s'en remettaient à des institutions sociales et à une organisation rationnelle de la société⁴². À l'époque médiévale, les Européens cherchaient un réconfort dans le christianisme.

Les hommes se sentaient mieux préparés à faire face aux épreuves et aux difficultés de ce monde, du fait de la promesse d'une vie meilleure dans l'au-delà. On ne saurait sous-estimer l'influence constructive de la foi religieuse et de la morale chrétienne pendant ces siècles troublés⁴³.

Selon l'idéologie populaire, le Christ était le médecin des âmes de même que le médecin du corps. Il était assisté dans ses tâches par saint Sébastien qui protégeait de la peste, saint Job qui protégeait de la lèpre et saint Antoine que l'on invoquait contre des maladies diverses.

À ces réconforts surnaturels, au culte des reliques et des saints guérisseurs (que nous retrouverons au Québec), il faut ajouter

⁴² Voir Franz G. Alexander et Sheldon T. Selesnick, Histoire de la psychiatrie, Paris, A. Colin, 1972, p. 66.

⁴³ Ibid., p. 67.

la présence des prêtres et des moines qui agissaient souvent en tant que médecins. Saint Benoît de Nursie (480-543) voulait que chaque établissement monastique ait son infirmerie et son jardin médicinal. La mainmise religieuse dans les institutions de santé date de cette époque.

Pendant le Haut Moyen Âge, les Européens croyaient que la nature humaine, imparfaite, issue du péché originel, était responsable du mal moral et du mal physique. Par contre, la maladie, en tant que punition divine, pouvait devenir un instrument de salut pour le malade qui acceptait sa souffrance et pour celui qui l'assistait.

Dans l'esprit populaire chrétien, on établit rapidement un parallèle entre le pécheur, le malade et le fou, mais ce n'est pas avant le XV^e siècle que certains tableaux impliqueront la notion d'une complicité avec le diable, méritant sanction. Au début de l'époque médiévale, que la folie soit considérée comme le résultat d'un désordre affectif ou celui d'une possession par le diable, l'esprit chrétien de charité domine et apporte réconfort et soutien aux fous⁴⁴.

2. les nefes de fous

Au XII^e et au XIII^e siècles, à la suite des croisades, les communes s'enrichissent et le commerce entre en expansion. C'est alors qu'apparaissent de véritables nefes de fous qui sillonnent les fleuves de Rhénanie et les canaux de Flandre.

À cette époque, il arrivait souvent que les citoyens non

⁴⁴ Voir Ibid., p. 69.

fous chassent les citoyens fous trop turbulents de l'enceinte de la ville. On les laissait courir dans les campagnes éloignées. Mais il arrivait aussi qu'on les confie à un groupe de marchands, de pèlerins ou de bateliers. Alors, on avait ces nefs chargés de fous qui allaient sur les fleuves d'Europe occidentale en route vers les lieux de pèlerinage et de commerce. Rendus là, les bateliers «perdaient» les fous.

Les fous étaient recueillis en ces endroits par des communautés religieuses qui, se souvenant de la leçon du bon Samaritain, cherchaient à les assister. Saint Mathurin de Larchant, en Beauce, sainte Dymphne à Gheel reçurent des fous de tous les pays chrétiens. En somme, les lieux de pèlerinage devenaient enclos, terre sainte où le fou attendait sa délivrance, mais où l'homme opérait comme un premier partage entre fous et non-fous⁴⁵.

Cette image de la nef des fous ne se retrouve pas telle quelle en littérature québécoise. Mais il y a plusieurs fous qui sont naufragés (ex. Le Fou de l'île (1958) de Félix Leclerc)⁴⁶, qui fuient sur un navire en partance pour ailleurs (ex. Les Inutiles (1956) d'Eugène Cloutier)⁴⁷ ou qui se noient (ex. La Belle Bête (1959) de

45 Voir Michel Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique, Paris, Gallimard, 1972, pp. 18-24.

46 Félix Leclerc, Le Fou de l'île, Montréal, Fides, 1962, 215 p.

47 Eugène Cloutier, Les Inutiles, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1956, 202 p.

Marie-Claire Blais)⁴⁸. Une véritable parenté, qui se perpétue dans le roman québécois, a été créée au Moyen Âge entre la folie et l'eau.

3. les transformations du XV^e siècle

À ce partage primitif et symbolique entre fous et non-fous, on peut rattacher un premier partage dans le concept même de la folie. Au XV^e siècle naissent deux visions de la folie, l'une tragique, l'autre critique.

La vision tragique de la folie va de pair avec l'idée que la fin de l'homme, la fin des temps est arrivée. L'Europe de la fin du Moyen Âge est ravagée par la peste, la famine et la guerre. L'homme de l'époque est inquiet; on lui annonce que l'Apocalypse est imminente, que la folie emporte le monde.

Cette vision terrifiante, eschatologique, de la folie et de l'Apocalypse, se retrouve dans les toiles de Bosch, de Brueghel et de Dürer. Elle est personnifiée par ces animaux impossibles, issus d'une imagination en folie: chats-huants monstrueux, sphinx et grylles.

Le psyché collectif se métamorphose. Alors qu'aux XII^e et XIII^e siècles on se montrait tolérant, les XIV^e et XV^e siècles sont des périodes d'intolérance. Puisque l'ordre repose sur l'Église, tout ce qui menace l'Église est sévèrement réprouvé et châtié. On allume des bûchers dans toute l'Europe. C'est l'époque des hérésies.

Both the increase of witch hunting and the beginning of scientific protest are aspects of the Renaissance which can probably be attributed to the same basic phenomenon: namely the moral-ideological and politico-economic disintegration of mediaeval

48 Marie-Claire Blais, La Belle Bête, Québec, Institut littéraire du Québec Ltée, 1959, 214 p.

society. This stimulated and encouraged a few great minds toward an increased freedom of thought but filled the majority with panic and anxiety⁴⁹.

À l'égard de la maladie, on change d'attitude. Le malade voit en sa maladie l'oeuvre de Satan. La folie, cette maladie qui ne se manifeste pas par des signes évidents, fièvre etc., devient une anomalie qui appartient au péché et au mal.

En 1487, les dominicains Heinrich Kraemer et Jakob Sprenger affirment dans Le Marteau des sorcières (Malleus maleficarum) l'identité de la sorcellerie, de la folie et de l'hérésie.

On the basis of the Malleus Maleficarum everyone who showed the slightest psychological deviation or peculiarity was regarded as a witch or sorcerer. Not only mental illness but almost any affliction of the body (impotence, sterility, deformity, infant mortality) and all of life's misfortunes (a poor harvest, death, a broken marriage) were regarded as the works of the devil⁵⁰.

Dès lors, l'inquisition brûlera, côte à côte, déviants et hérétiques, rebelles et fous, cherchant ainsi à détruire le corps pour sauver l'âme⁵¹.

4. la Renaissance

Pendant la Renaissance, le climat social aidant, nous assistons à la montée de la seconde vision de la folie, la vision critique. Avec les écrivains humanistes du XVI^e siècle, la folie

49. Ackerknecht, op. cit., p. 19.

50. Loc. cit.

51. Voir Alexander, op. cit., p. 84.
et Pélucier, op. cit., p. 31.

perd son caractère de force cosmique obscure, dangereuse et omniprésente. La folie est en l'homme; elle est une partie intégrante de sa personnalité qui se manifeste et croît selon l'attachement qu'il se porte à lui-même et les rêveries et illusions dont il s'entretient. Érasme, dans son Éloge de la folie (1511), utilise la folie pour dévoiler, de façon ironique, les illusions humaines. Ainsi, il se moque de ceux qui rédigent des thèses et les traite de fous:

Quant à ceux qui soumettent leur érudition au jugement d'un petit nombre de savants et qui ne récusent ni Persius ni Lélius, ils me semblent beaucoup plus misérables qu'heureux, vu la torture sans fin qu'ils s'imposent. Ils ajoutent, changent, suppriment; abandonnent, reprennent, reforment, consultent sur leurs travaux, le gardent neuf ans, ne se satisfont jamais; et la gloire futile récompense que peu reçoivent, ils la payent singulièrement aux dépens du sommeil, ce bien suprême, et par tant de sacrifices, de sueurs et de tracas. Ajoutons la perte de la santé et de la beauté, l'ophtalmie et même la cécité, la pauvreté, les envieux, la privation de tout plaisir, la précoce vieillesse, la mort prématurée et beaucoup d'autres misères. À cette continuité de sacrifices, notre savant ne croit pas acheter trop cher l'approbation que lui marchande tel ou tel cacochyme⁵².

La vision critique de la folie s'inscrit à l'intérieur de la raison dont elle forme la contrepartie immodérée, la déraison. Montaigne, dans ses Essais (1580), cite l'exemple du grand poète Le Tasse devenu fou à cause de ses études effrénées. La folie du poète est une forme de la raison, la forme la plus poussée, la plus aiguë, la plus excessive.

N'a-t-il pas de quoi savoir gré à cette sienne vivacité meurtrière? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue appréhension de la raison qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse quête des sciences qui l'a conduit à la bêtise? à cette rare aptitude aux exercices de l'âme, qui l'a

52 Érasme, op. cit., p. 61.

rendu sans exercice et sans âme? J'eus plus de dépit encore que de compassion, de le voir à Ferrare en si piteux état, survivant à soi-même, méconnaissant et soi et ses ouvrages, lesquels, sans son su, et toutefois à sa vue, on a mis en lumière incorrigés et informes⁵³.

La folie dans ce cas devient aux yeux de plusieurs un univers de déraison facilement maîtrisé par la raison du sage.

Peu à peu, tout affrontement entre les deux visions de la folie disparaît⁵⁴. La conscience critique de la folie est mise en lumière à mesure qu'on écarte ses figures tragiques. L'ironie critique des humanistes, Érasme, More, Rabelais et Montaigne, réussit à étouffer la part tragique de la folie (celle-ci réapparaîtra quelques siècles plus tard avec Goya, Nietzsche, Artaud, et, ce qui est assez surprenant, dans le roman québécois contemporain).

Dès lors, la folie n'est plus liée au monde et aux forces souterraines du mal, mais plutôt à l'homme, à ses faiblesses, à ses rêves et à ses illusions. Elle s'inscrit à l'intérieur de la raison qui, seule, peut lui donner toute sa valeur. Antonin Artaud a pu écrire à juste titre:

Avec une réalité qui avait ses lois surhumaines peut-être, mais naturelles, la Renaissance du XVI^e siècle a rompu; et l'Humanisme de la Renaissance ne fut pas un agrandissement, mais une diminution de l'homme⁵⁵.

La Renaissance, en maîtrisant la grande folie tragique de la fin du

53 Montaigne, «Apologie de Raimond Sebond», dans Essais, liv. 2, chap. 12, Oeuvres complètes, op. cit., p. 204.

54 Voir Foucault, op. cit., p. 35.

55 Antonin Artaud, Vie et Mort de Satan le Feu, 1949, p. 17, cité par Foucault, op. cit., p. 41.

Moyen Âge, en la réduisant à la déraison, l'infléchit dans une direction inattendue, celle du silence et de l'internement tel qu'il sera pratiqué au XVII^e siècle.

B. La Réforme

1. la Réforme en pays protestants et la folie

Le XVI^e et le XVII^e siècles voient l'apparition de la Réforme et la constitution d'une société bourgeoise et mercantile basée sur la notion de l'utile. Dans le monde de Luther, dans celui de Calvin surtout, le pauvre, le misérable, le fou, tout homme qui ne peut répondre de sa propre existence prend une figure que le Moyen Âge n'aurait pas reconnue.

À la suite de la Réforme, la charité perd la valeur qu'elle détient, d'expérience religieuse qui sanctifie, au nom de la volonté singulière de Dieu, au nom de la prédestination. Comme l'écrit Calvin:

Ce n'est pas [...], ne du soleil levant, ne couchant, ne du midi que viennent les honneurs, car c'est à Dieu d'en disposer comme juge, c'est luy qui humilie, c'est luy qui hausse⁵⁶.

[...] c'est une vraie consolation de laquelle les fidèles adoucissent leur douleur en adversitez, assavoir qu'ils ne souffrent rien que ce ne soit par l'ordonnance et le commandement de Dieu⁵⁷.

Dieu rend fou et humilie volontairement le pauvre, le misérable, dans sa colère, dans sa haine, cette haine qu'il avait contre Esaü avant même qu'il fût né et à cause de laquelle il l'a dépouillé des troupeaux de son aînesse. Folie et pauvreté désignent châtement divin.

[...] par son commandement le ciel s'endurcit comme fer,

⁵⁶ Jean Calvin, Institution de la religion chrestienne, vol. 1, chap. 16, Paris, J. Vrin, 1957, p. 231.

⁵⁷ Ibid., p. 224.

que de luy viennent paix et guerre, vie et mort, lumière et ténèbres, pestilence et santé, abondance et famine, et toutes autres choses, selon que bon luy semble, ou démonstrer sa bonté en bien faisant, ou déclarer la rigueur de son jugement par sévérité⁵⁸.

Le pauvre invoque le mécontentement du Seigneur, car son existence porte le signe de sa malédiction; aussi faut-il exhorter

les povres à patience, pource que ceux qui ne se contentent point de leur estat, taschent entant qu'en eux est, d'escourre le joug qui leur est imposé de Dieu⁵⁹.

Une autre conséquence de la Réforme en pays protestants est la laïcisation des oeuvres. On transforme les biens de l'Eglise, --terres, couvents, monastères--, en oeuvres profanes. L'Etat ou la cité reprend à son compte toute cette population de pauvres et d'invalides. Partout, on crée des maisons de travail («workhouses») où les pauvres sont astreints à un ouvrage leur permettant de subsister.

That if any person that is able to work, and not able to maintain himself, shall refuse to do so, he may be forced thereunto by Warrant of two Justices of Peace by Imprisonment, and moderate correction in such Workhouse⁶⁰.

Dès lors naît une forme nouvelle de sensibilité à la misère qui n'entretient l'homme que de ses devoirs à l'égard de la société. Le misérable devient à la fois un effet du désordre et un obstacle à l'ordre. Dans ce cas, il faut supprimer la misère. Face à celle-ci, la charité est elle aussi cause de désordre.

For no Person will have need to Beg or Steal, because he may gain his living better by Working. And no man will be so

58 Ibid., p. 229.

59 Ibid., p. 231.

60 Matthew Hale, Discourse Touching Provision for the Poor, 1683, London, Johnson Reprint Corp., 1972, p. 10.

vain, and indeed hurtful to the Publique as to give^{as} such as Beg, and thereby to encourage them, when he is sure they may gain their living by Working⁶¹.

Désormais, la misère, dans les sociétés où règnent l'éthique protestante et la charité étatisée, va devenir faute morale. Le misérable prend la figure d'un être qui a encouru la haine de Dieu et qui entrave la bonne marche de l'État par sa non productivité.

2. les conséquences de la Réforme en pays catholiques

Par des chemins différents, et non sans de nombreuses difficultés, le monde catholique va adopter au XVII^e siècle un mode de perception de la misère semblable à celui qui s'était développé dans le monde protestant.

Pour le catholique, la charité c'est secourir le pauvre et le fou («[...] n' ne sont pauvres seulement ceux qui ont faute d'argent; mais quiconque n'a ou la force du corps, ou la santé, ou l'esprit et jugement»⁶²) et par le fait même se secourir, se sauver, n'être pas confondu avec les damnés. Cette idée issue de la pensée religieuse de Moyen Âge et des traditions de l'Église résiste. On répugne à ces formes collectives de l'assistance qui semblent ôter au geste individuel son mérite particulier et à la misère sa dignité chrétienne.

Mais à la suite de la création d'asiles et d'hôpitaux

⁶¹ Ibid., p. 11.

⁶² Juan Luis Vives, L'Aumônerie, cité par Foucault, op. cit., p. 70.

subventionnés par l'État, les misérables sont de moins en moins reconnus comme le prétexte envoyé par Dieu pour susciter la charité du chrétien et lui donner l'occasion de faire son salut. En 1670, l'archevêque de Tours voit en les misérables

la lie et le rebut de la République, non pas tant par leurs misères corporelles, dont on doit avoir compassion, que par les spirituelles, qui font horreur⁶³.

Et saint Vincent de Paul, un des premiers religieux à établir un hôpital général, excuse l'internement des misérables en ces termes:

La fin principale pour laquelle on a permis qu'on ait retiré ici des personnes hors des tracas de ce grand monde et fait entrer en cette solitude en qualité de pensionnaires, n'était que pour les retenir de l'esclavage du péché, d'être éternellement damnés et de leur donner le moyen de jouir d'un parfait contentement en cette vie et en l'autre, ils⁶⁴ feront leur possible pour adorer en cela la divine providence.

Le misérable est donc sujet moral, mais il ne peut l'être que dans la mesure où il a cessé d'être, sur la terre, l'invisible représentant de Dieu. Après tout, il est écrit dans l'Évangile: «Ce que tu fais au plus petit d'entre mes frères...» Il ne faut point refuser l'aumône à un pauvre de crainte de repousser le Christ lui-même.

L'Évangile sanctifie la folle, comme elle sanctifie l'infirmité, la pauvreté et le péché pardonné. Le Christ lui-même n'a pas seulement voulu être entouré de fous mais il a voulu passer aux yeux

⁶³ L'archevêque de Tours, Lettre pastorale du 10 juillet 1670, cité par Foucault, op. cit., p. 72.

⁶⁴ saint Vincent de Paul cité par Foucault, op. cit., pp. 88-89.

de tous pour un fou⁶⁵, parcourant ainsi, en tant que Dieu devenu homme, toutes les misères de la condition humaine avant cet acte ultime, la mort sur la croix. C'est pourquoi la folie était devenue aux yeux des chrétiens objet de respect et de compassion.

Vous n'ignorez pas que Notre-Seigneur a voulu éprouver sur lui toutes les misères. Nous avons un pontife, dit saint Paul, qui sait compatir à nos infirmités, parce qu'il les a éprouvées lui-même. Oui, ô Sagesse éternelle, vous avez voulu éprouver et prendre sur votre innocente personne toutes nos pauvretés! Vous savez, Messieurs, qu'il a fait cela pour sanctifier toutes les afflictions auxquelles nous sommes sujets, et pour être l'original et prototype de tous les états et conditions des hommes. O mon Sauveur! vous qui êtes la sagesse Incréée, vous avez pris et embrassé nos misères, nos confusions, nos humiliations et infamies, à la réserve de l'ignorance et du péché. Vous avez voulu être le scandale des Juifs et la folie des Gentils. Vous avez même voulu paraître comme hors de vous. Oui, Notre-Seigneur a bien voulu passer pour un insensé, comme il est rapporté dans le saint Évangile, et que l'on crût de lui qu'il était devenu furieux. «Exierunt tenere eum; et dicebant: Quoniam in furorem versus est». Les Apôtres même l'ont regardé quelquefois comme un homme qui était entré en colère, et il leur a paru de la sorte, tant afin qu'ils fussent témoins qu'il avait compatit à toutes nos infirmités, et sanctifié nos états d'affliction et de faiblesse, que pour leur apprendre, et à nous aussi, à porter compassion à ceux qui tombent dans ces infirmités⁶⁶.

Ces objections, les théologiens les refutent. Le Père Guevarre dans La Mendicité abolie (La Mendicità provenuta, 1693) écrit que depuis la création d'asiles et d'hôpitaux, Dieu ne se cache plus sous les haillons du pauvre. La peur de refuser un morceau de pain à Jésus mourant de faim

serait mal fondée; quand un bureau de charité est établi dans la ville, Jésus-Christ ne prendra pas la figure d'un pauvre

⁶⁵ Voir saint Paul, Première Épître aux Corinthiens, Cor. 1, 17-31, dans La Sainte Bible, éd. des moines de Maredsous, Anvers, Brepols, 1965, p. 1279.

⁶⁶ saint Vincent de Paul, cité par Louis Abelly dans La Vie de saint Vincent de Paul, vol. 1, Paris, Debécourt, 1843, p. 499.

qui, pour entretenir sa fainéantise et sa mauvaise vie, ne veut point se soumettre à un ordre qui est si saintement établi pour le secours de tous les vrais pauvres⁶⁷.

La misère perd son sens mystique, elle ne renvoie plus à un Dieu caché et le chrétien qui veut être charitable ne doit plus le faire que selon l'ordre et la prévoyance des États. La misère entre dans l'ordre de la culpabilité.

Mal's en Nouvelle-France, dans cette société rurale et profondément catholique, les oeuvres sont entre les mains du clergé et le resteront jusqu'au XX^e siècle. Dès lors, l'idée que se fait le paysan canadien-français du misérable conserve une parenté étroite avec celle que se faisait le paysan français du Moyen Âge. La Réforme et ses conséquences, --laïcisation, étatisation, montée de la bourgeoisie--, ont eu peu de répercussions dans cette colonie agricole isolée et dominée par le clergé. En 1884, Jules-Paul Tardivel s'élevait contre «les oeuvres et les institutions «humanitaires» dont le but est de remplacer la charité chrétienne par la philanthropie païenne⁶⁸». D'ailleurs, cette différence de mentalité se reflètera dans l'administration des institutions de charité du Québec et de l'Ontario. Notons simplement, pour le moment, ce décalage idéologique dont nous reparlerons un peu plus loin.

67 père Guevarre, La Mendicité abolie, cité par Foucault, op. cit., p. 73.

68 Jules-Paul Tardivel, «Notes sur l'Encyclique», dans La Vérité, vol. 31, n^o 50, 5 juil. 1884, p. 1.

C. L'Âge classique

1. Les Méditations métaphysiques de Descartes

Le concept de la folie a commencé à muer. Depuis la Renaissance, la folie s'inscrit à l'intérieur de la déraison. Depuis la Réforme, le fou est un être puni par Dieu. Dans la société bourgeoise et mercantile naissante, le fou est de trop, un obstacle à l'ordre dans la cité. Plusieurs voudraient le cacher, le supprimer de la société, l'interner, mais on ne rompt pas impunément avec des traditions millénaires. Il faut une caution, un témoignage qui rende moralement valide un tel acte. Selon Michel Foucault⁶⁹, Descartes présenterait cette caution.

En 1641, Descartes publie ses Méditations métaphysiques. Dans cette oeuvre, que l'on peut considérer comme la synthèse de l'idéologie de l'époque, Descartes analyse la folie à côté du rêve et des autres formes d'erreur. Ainsi, dit-il, la folie ne pourrait-elle pas le porter à douter de son corps?

Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps-ci soient à moi? Si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés, de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très pauvres; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre, lorsqu'ils sont tout nus; ou s'imaginent être des cruches, ou avoir un corps de verre⁷⁰.

Mais Descartes refuse l'hypothèse qu'il soit «insensé» au nom de la pensée.

⁶⁹ Foucault, op. cit., pp. 56-59.

⁷⁰ René Descartes, Les Méditations métaphysiques, Paris, PUF, 1966, pp. 27-28.

Mais quoi? ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leurs exemples⁷¹.

Penser qu'il puisse être fou est impossible, car penser c'est n'être pas fou. La folie est ce qui empêche de penser. Descartes peut se méprendre sur l'objet de sa pensée, mais qu'il pense dénote qu'il est non-fou.

De plus, si Descartes pense, c'est parce qu'il a fait le projet de penser, de chercher le vrai. Il pense parce qu'il veut penser. Il doute parce qu'il veut douter. La folie est considérée comme un choix constitutif de la raison et par conséquent de l'homme lui-même; le fou s'illusionne, préfère et choisit l'erreur à la vérité.

Et tout de même qu'un esclave qui jouissait dans le sommeil d'une liberté imaginaire, lorsqu'il commence à soupçonner que sa liberté n'est qu'un songe, craint d'être réveillé, et conspire avec ces illusions agréables pour en être plus longuement abusé, ainsi je retombe insensiblement de moi-même dans ces anciennes opinions, et j'appréhende de me réveiller de cet assoupissement [...]⁷²

Ainsi, selon Descartes, choisir le vrai, c'est choisir de penser. Le tout relève de la volonté humaine.

La raison cartésienne est inséparable d'une volonté qui a pouvoir de choisir. La raison est donnée par Dieu à tous, mais chacun choisit l'usage qu'il veut en faire; être vraiment homme, c'est être raisonnable, mais être raisonnable, c'est choisir de l'être et vouloir l'être⁷³.

Les conséquences de cet acte de foi en la volonté ont

71 Ibid., p. 28.

72 Ibid., p. 34.

73 Jacerme, op. cit., p. 64.

bouleversé le concept populaire du fou (nous en trouvons des échos dans Les Anciens Canadiens (1863) de Philippe Aubert de Gaspé⁷⁴, le seul roman québécois où le concept de la folie dénote une influence cartésienne). Au XVII^e siècle, le fou devient quelqu'un qui ne veut pas penser, qui ne veut pas être un homme et qui choisit l'inhumain. La folie est synonyme de mauvaise volonté. Il faut donc châtier le fou, le dresser comme l'animal qu'il est et lui faire reconnaître ses erreurs en l'internant.

L'enfermer, ce sera le mettre face à face avec lui-même, lui permettre de revenir à lui, de se reprendre [...] S'il s'est aliéné, l'enfermer c'est donc le libérer, c'est-à-dire lui permettre d'atteindre sa propre vérité, qui est celle de l'homme⁷⁵.

Avec l'avènement de l'âge classique, la folie est exilée. Il n'y a plus que l'erreur et la déraison, et qui choisit l'erreur et la déraison en cet âge qui se veut celui de la raison doit être puni et interné.

2. l'internement ou «le grand renfermement» du XVII^e siècle

En 1656, un décret de Louis XIV fonde l'Hôpital général de Paris destiné à accueillir pauvres et misérables.

Et ainsi cette entreprise s'est exécutée [...] comme par une résolution absolue de les [pauvres] enfermer pour les empêcher de gueuser; et on a contraint tous les mendiants qui se sont trouvés dans Paris, ou de travailler pour gagner leur vie, ou bien d'entrer dans l'Hôpital général⁷⁶.

⁷⁴ - Philippe Aubert de Gaspé, Les Anciens Canadiens, Montréal, Fides, 1975, 359 p.

⁷⁵ Jacerme, op. cit., pp. 28-29.

⁷⁶ Abelly, op. cit., tome 1; p. 195.

Bientôt, on retrouve dans toute l'Europe des hôpitaux généraux. Le but de ces maisons d'internement n'est pas médical, mais politique, moral, social et économique. En temps de plein emploi et de hauts salaires, ces maisons offrent une main-d'oeuvre à bon marché; en temps de chômage, elles résorbent les oisifs et agissent en tant que mesure de protection sociale contre l'agitation et les émeutes. Les gouvernements cherchent ainsi à enrayer la mendicité et l'oisiveté, qui sont considérées comme les sources de tous les désordres, par des lois civiles et une obligation morale qui contraint les gens à travailler. Une nouvelle éthique du travail se crée: «Par le travail, on réhabilitera ces âmes perdues, et la vertu, ainsi prise en charge par l'Esprit, régnera⁷⁷».

En ce qui concerne les fous, ils étaient enfermés avant le XVII^e siècle, mais c'est à cette époque qu'ils sont internés par les autorités civiles et mêlés à des éléments hétérogènes et souvent nocifs de la société. En effet, au XVII^e siècle, les pauvres, les débauchés, les infirmes, les misérables, les prostituées, les blasphémateurs, les alchimistes, les vénériens, les libertins (au XVIII^e siècle, le marquis de Sade) et les fous sont parqués pêle-mêle dans les hôpitaux généraux. En somme, l'État isole les éléments asociaux dont le comportement est considéré comme déraisonnable vis-à-vis de la morale et de l'ordre.

Les conséquences de cet acte sont très révélatrices.

77 Jacerme, op. cit., p. 64.

L'Internement écarte le fou de la société, dénoue les familiarités et suscite l'Étranger là où on ne l'avait même pas pressenti. En un mot, l'Internement aliène la figure du fou. Il altère ce qui était la figure familière du fou dans le paysage social du Moyen Âge pour en faire une figure bizarre, dangereuse, que l'on ne reconnaît plus.

Dès lors, on infléchit à nouveau le sens de la folie. Elle est de plus en plus perçue sur l'horizon social de la pauvreté, de l'impossibilité de s'intégrer au groupe et elle forme corps avec les éléments «problèmes» de la société. La folie voisine avec le péché dans les hôpitaux généraux et c'est en partie là que va se nouer cette parenté de la folie et de la culpabilité.

[l'internement] a rapproché dans un champ unitaire, des personnages et des valeurs entre lesquels les cultures précédentes n'avaient perçu aucune ressemblance; il les a imperceptiblement décalés vers la folie, préparant une expérience --la nôtre-- où ils se signalent comme intégrés déjà au domaine d'appartenance de l'aliénation mentale⁷⁸.

78 Foucault, op. cit., p. 96.

D. Le Siècle des lumières

1. le traitement des fous

Peu à peu, au XVIII^e siècle, à cause de l'internement des fous à côté des débauchés et des criminels, le concept de la folie devient lié à un certain ordre moral perturbé. Qui est le fou? Celui qui démontre une mauvaise volonté et qui mène une vie fausse. Le phénomène de la perturbation de la raison n'entre même plus en ligne de compte. La folie entretient un rapport étroit avec le mal et la volonté perverse; elle est morale.

Dès lors, il n'est guère surprenant que l'on exhibe les fous, enchaînés derrière des grilles, pour l'édification des gens sains. La folie est un scandale, un spectacle que l'on produit pour une raison qui n'a plus de parenté avec elle.

[la folie est exhibée car] l'homme sain y peut lire, comme en un miroir, le mouvement imminent de sa chute possible dans l'animalité.

Mais il y a plus. La folie n'est pas seulement volonté perverse mais perversité animale, chute ultime. Chez le fou, l'humain disparaît au profit de la bestialité. Les gens maltraiteront le fou car il est une manifestation de l'animalité, une bête qu'on ne pourra maîtriser que par le dressage et l'abêtissement.

Si on a pu soumettre au jour des animaux féroces, on ne doit pas désespérer de corriger l'homme qui s'est égaré⁸⁰.

79 Jean Lacroix, Panorama de la philosophie française contemporaine, Paris, PUF, 1968, p. 228.

80 devise de la prison de Mayence, citée par Foucault, op. cit., p. 89.

Il est difficile de comprendre l'incroyable cruauté avec laquelle on traitait les fous pendant une bonne partie du XVIII^e siècle avant que l'on prenne en considération, en plus des éléments philosophiques, ces trois facteurs: l'ignorance à peu près totale de la nature de la folie, la peur profondément ancrée de la folie et la croyance alors répandue selon laquelle la folie était incurable. Cette dernière, la croyance que la folie était incurable, n'était qu'une raison supplémentaire de négliger complètement la santé des fous⁸¹. C'est ce qui explique les mauvaises conditions d'hygiène, le manque de nourriture, les blessures infligées par les chaînes et l'application de substances violemment irritantes sur la peau afin d'augmenter la torture, traitements qui tuaient un bon nombre de fous.

2. les réformes de la fin du siècle

Dès le milieu du XVIII^e siècle, l'inquiétude renaît face à la folie que Descartes avait pourtant désarmée. C'est que celle-ci réapparaît (cf. en littérature, Le Neveu de Rameau (1779) de Denis Diderot). On parle d'un mal mystérieux qui se répand à partir des lieux d'internement et qui menace les villes. Les maisons d'internement sont associées, dans la mentalité populaire, aux léproseries. En isolant la folie en un lieu spécifique, en l'extériorisant, on lui a recréé une identité.

Face à cette peur populaire, les savants tenteront d'expliquer la folie, de la relier au milieu et à l'histoire. L'influence de

81 Voir Alexander, op. cit., p. 134.

Rousseau se faisant sentir, on en vient même à mettre en cause la civilisation. D'une façon générale, elle constitue un milieu favorable au développement de la folie. Les fous deviennent alors des «blessés de la civilisation⁸²».

La folie est perçue comme une perte de la nature et des vertus primitives. Alors qu'au XVII^e siècle, la folie était animalité, à la fin du XVIII^e siècle, la tranquillité animale appartient au bonheur naturel. Maintenant, l'homme s'expose au risque de la folie lorsqu'il s'éloigne de ce bonheur naturel.)

Dès lors s'établit un nouveau partage entre folie et déraison. Des maisons sont ouvertes, destinées exclusivement aux fous. On départage les fous des libertins, des débauchés, des pauvres et des criminels. C'est au XVIII^e siècle que se manifeste la différence entre «l'aliéné» qui a perdu la raison et «l'insensé» qui raisonne faussement.

Mais ce partage est loin d'être une libération. Alors que tous les autres prisonniers sont progressivement libérés grâce aux critiques des philosophes et à l'avènement de la Révolution française et de la Déclaration des droits de l'homme, les fous demeurent internés. Ceci pose un problème au gouvernement. Doit-on libérer les citoyens fous? La peur populaire interdit cette solution, mais alors comment justifier l'internement?

82 Max Parchappe, cité par Henri Baruk, La Psychiatrie française, De Pinel à nos jours, Paris, PUF, 1967, p. 22.

Le dilemme est résolu par les médecins J.R. Tenon et P.J.G. Cabanis pour qui l'internement n'est pas abolition de la liberté mais liberté organisée et restreinte. Cette semi-liberté a une valeur thérapeutique car elle seule permet aux médecins de placer le fou sous observation et de le guérir.

La folie est désormais transformée en réalité regardée, mise à distance, en objet d'enseignement. Le fou est à la fois libéré et asservi car cette semi-liberté à valeur thérapeutique est en réalité une liberté aliénée. Les médecins élaborent autour et au-dessus du fou. Il est pur objet, tout entier soumis au regard.

Cette théorie de l'internement, élaborée par Tenon et Cabanis, constitue l'assise sur laquelle repose l'expérience moderne de la folie. Elle sera mise en application par Philippe Pinel et William Tuke.

En 1793, Philippe Pinel reçoit le service des aliénés à Bicêtre. Il retire les liens de la plupart des malades et s'efforce de supprimer le régime carcéral. Sa contribution essentielle fut de changer l'attitude de la société envers les aliénés de sorte que l'on vienne à les considérer non plus comme des criminels mais comme des malades méritant nécessairement des soins médicaux. Ses méthodes, qu'il expose dans son Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale, ont révolutionné les asiles. Dans le chapitre intitulé «Police intérieure et règles à suivre dans les établissements consacrés aux aliénés», il écrit:

Il importe surtout que les aliénés soient dirigés par des principes d'humanité et les résultats d'une expérience

éclairée, que leurs écarts soient réprimés avec fermeté, mais que chacun jouisse du degré de liberté qui s'accorde avec sa sûreté personnelle et celles des autres, et qu'enfin dans tous les cas qui en sont susceptibles, le directeur devienne le confident de ses peines et de ses sollicitudes⁸³.

En Angleterre, William Tuke réalise l'asile «idéal», la Retraite (1796), un endroit où l'on cherche à appliquer des traitements humains aux fous et à reconstituer autour d'eux une «famille». Dès lors, le fou, libéré de ses chaînes et entouré d'êtres qui lui sont sympathiques, devrait guérir.

83 Philippe Pinel cité par Baruk, op. cit., p. 12.

E. Le XIX^e siècle

1. Le courant régressif du début du XIX^e siècle

Bien que les réformes de Pinel et de Tuke abolissent l'usage de chaînes, en contrepartie elles soumettent le fou à un contrôle moral ininterrompu. Le fou est soumis à une censure morale avec récompenses et punitions. Sa guérison ne peut plus passer que par le chemin de l'humilité et de la soumission aux directives du «père»-médecin.

Dans l'asile, dans cet univers de la surveillance et du jugement, le médecin, représentant de l'autorité, acquiert un prestige immense. Son pouvoir de coercition morale est nettement supérieur et plus dur que l'ancienne contrainte physique. Le médecin devient une figure essentielle de l'asile, non pas en tant que scientifique, mais en tant que sage, en tant que juge garant de la loi morale et juridique à l'intérieur de l'asile. En contrepartie, le fou est considéré comme un mineur, comme un enfant à qui le médecin doit inculquer un nouveau système d'éducation. De plus en plus, on s'attend à ce que le fou s'abandonne entre les mains du médecin qui juge et qui dispense les décrets de guérison.

Au début du XIX^e siècle, après l'éphémère enthousiasme premier résultant des «libérations», le système asilaire s'alourdit. Le fou a été libéré de ses chaînes, mais il demeure interné dans une micro-société hiérarchisée, l'asile, où règne un climat à la fois autoritaire et paternaliste. Là, il est invité à déployer sa folie, à s'objectiver dans le regard du médecin qui l'analyse.

C'est au XIX^e siècle que se développe la science des maladies mentales basée sur l'observation des patients et l'expérience scientifique. À l'âge classique, on exhibait les fous en tant qu'exemples à ne pas suivre. L'homme sage pouvait tirer de ce spectacle un certain profit moral. Le regard était en ce sens réciproque. Au XIX^e siècle, le regard est plus profond et moins réciproque. Le fou est surveillé, suivi et rabaissé. Il est un objet d'observation que l'on récompense ou que l'on punit selon les gestes posés.

Que tous les actes, toutes les manifestations qui dérivent de la maladie, c'est-à-dire des idées, des passions délirantes, soient suivis de mille désagréments pour l'aliéné; qu'au contraire toutes les déterminations, la conduite conforme à la la raison et aux conseils du médecin, soient récompensés⁸⁴.

Alors qu'au XVIII^e siècle, les médecins soumettaient le fou à la douche pour des raisons psychologiques et hygiéniques, avec le médecin et théoricien François Leuret, la douche ne rafraîchit plus, elle punit le fou qui a commis une faute.

Il est vrai de dire, cependant, que mes confrères et moi, nous n'employons pas les douches et les affusions dans les mêmes circonstances ni tout à fait dans le même but. Avec eux, jamais un malade inoffensif, jamais un mélancolique, un monomaniac n'en recevra, à moins qu'il n'ait commis quelque grave infraction à la règle de l'établissement ou refusé de se nourrir. Moi, pour ne pas attendre que la maladie en vienne à ce point, pour l'arrêter, s'il se peut, dans sa marche, je ne crains pas de fournir au malade l'occasion de faillir, afin de lui donner la douche et de lui enseigner ce qu'il doit faire pour l'éviter. Et quand j'ai obtenu une concession, je ne suis pas satisfait, il m'en faut chaque jour de nouvelles; plus on m'en a fait, plus j'en exige et, si j'entrevois la guérison, je m'arrête seulement quand elle est obtenue⁸⁵.

84 François Leuret, Du traitement moral de la folie, cité par Bernard de Fréminville dans La Raison du plus fort, Traiter ou Maltraiter les fous?, Paris, Seuil, 1977, p. 7.

85 Ibid., p. 44.

De même, le médecin allemand Johann Christian Reil utilisait récompenses et punitions, intimidations et appels à la raison de la même façon que les parents qui essaient de modifier la conduite de leurs enfants.

Pourtant, chaque fois que Reil se servait d'une technique de cette sorte, par exemple lorsqu'il effrayait un malade, il justifiait par des arguments psychologiques son opposition à une utilisation sadique de ces techniques, qu'il baptisait « torture inoffensive »⁸⁶.

Mais toutes ces tortures ne sont pas inoffensives et quelques-unes révèlent un véritable esprit sadique de la part de ces médecins⁸⁷.

Comment expliquer une telle façon d'agir? D'une part, l'attitude de Leuret, de Reil et de la plupart des médecins de l'époque est purement cérébrale. Ces médecins vivent à l'extérieur des murs de l'asile et ne compatissent pas aux difficultés des fous, ces grands « enfants » amoraux placés sous leur garde. Ils construisent des théories sans aucun fondement empirique, mais très rationnelles, très cohérentes, qui servent davantage à rassurer les bien portants qu'à aider les malades⁸⁸. En somme, ils ne cherchent pas à comprendre le fou, à entrer en communication avec lui, mais bien à le juger selon les normes morales de l'époque. Ils s'attendent à ce que le fou s'aperçoive de son erreur et qu'il modifie son comportement. C'est au fou à s'adapter à la théorie et non le contraire. Par ailleurs, il y

86 Alexander, op. cit., p. 154.

87 Voir Fréminville, op. cit..

88 Voir Baruk, op. cit., p. 28.

a aussi des motifs d'ordre philosophique qui justifient un tel traitement.

2. l'explication hégélienne de la folie

De la même façon que Descartes a expliqué la folie à l'âge classique, Hegel l'explique à l'âge romantique. Dans les deux cas, leurs jugements reflètent les croyances de leur époque. Hegel, dans La Philosophie de l'esprit⁸⁹, perçoit le fou comme un «aliéné», c'est-à-dire un homme semblable aux autres, un être raisonnable, mais qui est devenu étranger à lui-même, à sa nature, qui s'est coupé d'une part de lui-même. Cette définition de l'aliéné varie quelque peu de celle qui nous est familière, mais elle a en ceci l'avantage d'illustrer convenablement le concept du fou tel que compris au début du XIX^e siècle.

Selon Hegel, l'homme sain, doué d'entendement, ordonne et régente ses particularités de façon logique suivant sa condition individuelle et son attachement au monde extérieur.

En tant que sain et lucide, le sujet a la conscience présente de la totalité ordonnée qui est celle de son monde individuel, dans le système duquel il a subsumé tout ce qui s'y trouve comme contenu particulier de sensation, de représentation, de désir; d'inclination, etc., et il l'a ordonné à la place qui-lui-revient-pour-l'entendement; il est le génie régnant sur ces particularités.

L'homme sain se contrôle, c'est-à-dire que sa raison contrôle ses

89 Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Philosophie de l'esprit, Paris, Gallimard, 1970, 550 p.

90 Ibid., p. 376.

passions, ses désirs, etc., et les assigne à la place qui est la leur.

Au contraire, l'aliéné est un malade qui reste attaché, qui est captif d'une particularité qu'il n'arrive pas à élaborer en «Idéalité», ni à maîtriser.

Lorsqu'il a reçu plénitude, le soi de la conscience douée-d'entendement est le sujet en tant que conscience logique avec elle-même, qui s'ordonne et se retient selon sa position individuelle, et selon sa corrélation avec son monde extérieur, lequel s'ordonne également lui-même au-dedans de lui-même. Mais, restant captif d'une détermination particulière, il n'assigne point à un contenu de ce genre la place qui est sienne pour l'entendement et la situation subordonnée qu'elle doit avoir dans le système-du-monde individuel qui est un sujet. Le sujet se trouve, de cette manière, dans la contradiction entre sa totalité systématisée à l'intérieur de sa conscience et, d'autre part, la détermination particulière qui, dans cette totalité, n'est ni fluide ni ordonnée et subordonnée, --la folie⁹¹.

L'aliénation est donc une défaillance morale, un relâchement des principes théoriques ou moraux sur l'élément naturel, égoïste et méchant.

Le contenu qui se libère dans cette sienne naturalité, ce sont les déterminations égoïstes du cœur, la vanité, l'orgueil et les autres passions, et les imaginations, les espoirs, l'amour et la haine du sujet. Cet élément terrestre se libère du fait que se relâche la puissance qu'exercent lucidité et universel, principes théoriques ou moraux, sur l'élément naturel que, sans cela, cette puissance retient subordonné et latent; auprès de lui-même cet élément méchant se trouve, en effet, présent dans le cœur, car, en tant qu'il est immédiat, il est naturel et égoïste. C'est le méchant génie de l'homme qui, dans la folie, prend le pouvoir, mais en opposition et en contradiction avec ce qui est en même temps, dans l'homme, meilleur et conforme-à-l'entendement, de telle sorte que cet état est en lui-même un bouleversement et une infortune de l'esprit⁹².

La folie implique que l'esprit est divisé, en contradiction:

91 Ibid., p. 375

92 Ibid., p. 376.

d'un côté, il se contrôle et régent; de l'autre, il est captif d'une particularité qu'il n'arrive pas à subordonner. Le côté objectif de l'aliéné se révèle de diverses façons. Par exemple, l'aliéné sait qu'il est à l'asile; il connaît les gardes; il se sent entouré d'aliénés. Il se peut aussi qu'en compagnie des autres aliénés, il se moque de sa folie, qu'il travaille et qu'il soit nommé superviseur. Mais en même temps, l'aliéné est obsédé par une particularité subjective, négative, qu'il ne peut maîtriser.

Puisque ce relâchement n'est jamais total mais coexiste en contradiction avec l'élément logique et moral de l'homme, l'aliénation est guérissable. Elle n'est qu'un «simple dérangement».

[...] la folie n'est pas une perte abstraite de la raison, ni sous l'aspect de l'intelligence; ni sous celui du vouloir et de sa responsabilité, mais un simple dérangement, une simple contradiction à l'intérieur de la raison, laquelle se trouve encore présente de même que la maladie physique n'est pas une perte abstraite, c'est-à-dire totale, de la santé (pareille perte⁹³ serait la mort), mais une contradiction dans cette santé.

Le rôle du médecin, et ici Hegel cite Pinel en exemple, consiste à traiter l'aliéné comme un malade qu'il faut guérir de façon humaine, charitable, en se servant des éléments logiques et moraux qui subsistent en lui.

Ce traitement humain, c'est-à-dire aussi bienveillant que raisonnable --Pinel mérite la plus grande reconnaissance pour les services qu'il a rendus à cet égard-- présuppose que le malade est un être raisonnable, et c'est là qu'il trouve le solide point-d'appui pour le saisir sous cet aspect⁹⁴.

93 Ibid., pp. 376-377.

94. Ibid., p. 377.

Ainsi, selon Hegel, puisque la folie n'est qu'un «simple dérangement» de la raison, parler de la folie, c'est parler de la raison car la raison est capable de comprendre et d'expliquer sa partie détraquée. La folie est appropriée par la raison qui a des «devoirs» envers elle. C'est l'affirmation d'une raison éclairée qui accueille sa fraction irrationnelle en tant que partie infectée, à guérir.

La folie n'est plus mythique, mais rationnelle. On dissocie folie et magie, maladie et péché, guérison et salut. La folie n'appartient plus au surnaturel, mais au naturel: c'est la part non sociale de la société, la part inhumaine de l'humain, la fonction irrationnelle de la rationalité⁹⁵. Hegel légitimise la folie tout en sanctionnant son exclusion. Les fous sont ceux qui ont perdu la raison et qui doivent la reconquérir, c'est-à-dire reconquérir les principes régulateurs de l'équilibre moral.

Au point de vue pratique, cela signifie que le médecin ne doit pas avoir l'impression d'aliéner, de séparer l'aliéné des autres hommes en l'internant puisque, par définition, il est déjà aliéné. C'est grâce à l'internement que l'aliéné retrouvera cette part rationnelle de lui-même dont il s'était éloigné. Et c'est en supposant l'aliéné raisonnable, volontaire, intelligent et responsable, que le médecin arrivera à le guérir. L'acte d'internement est donc nécessaire et même, parce qu'il guérit, philanthropique⁹⁶.

95 Voir Gianni Scala, «La Raison de la folie», dans Basaglia, op. cit., p. 147.

96 Voir Jacerme, op. cit., p. 101.

Le médecin devient en quelque sorte un véritable policier de la raison, c'est à lui qu'incombe la responsabilité de déceler les signes d'aliénation, d'interner ou de libérer l'aliéné. Mais toute cette pratique repose sur une certaine norme de pensée morale: «c'est le méchant génie de l'homme qui, dans la folie, prend le pouvoir». L'aliéné, de son côté, s'il veut être libéré, doit accepter la raison qui, souvent, n'est que l'incarnation des principes moraux en vigueur dans sa société. Les médecins feront tout pour qu'il fasse sienne cette raison car, selon la pensée hégélienne, l'aliénation est «en opposition et en contradiction» avec la raison, avec ce qui est «meilleur et conforme-à-l'entendement». Il faut donc rectifier cette contradiction.

Le traitement, c'est-à-dire l'internement à l'asile, réussit lorsque l'interné, jugé aliéné par un médecin, reconnaît sa situation d'aliéné et accepte de rejoindre «la» raison: les principes moraux en vigueur dans sa société. Le traitement échoue lorsque l'interné refuse sa situation d'aliéné et «la» raison.

Accepter de guérir, cela signifie pour l'aliéné se soumettre à l'ordre extérieur social et moral tout en sachant que cet ordre extérieur contient et masque dans une certaine mesure son ordre intérieur et qu'il accepte de se sentir coupable. L'aliéné sent très bien qu'en réduisant son mal à une maladie, à une faute morale, la société lui fait des reproches⁹⁷.

97 Voir Ibid., p. 106.

Dans la lettre suivante, on voit avec quelle réticence Gérard de Nerval prononce le terme maladie.

À MADAME ALEXANDRE DUMAS

Le 9 novembre [1841].

Ma chère Madame,

J'ai rencontré hier Dumas, qui vous écrit aujourd'hui. Il vous dira que j'ai recouvré ce que l'on est convenu d'appeler raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même, et je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé changé pendant quelques jours du printemps dernier. L'illusion, le paradoxe, la présomption sont toutes choses ennemies du bon sens, dont je n'ai jamais manqué. Au fond, j'ai fait un rêve très amusant, et je le regrette; j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus vrai que ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui; mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaguer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir été malade, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et même à ma véracité. Avoue! avoue! me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une affection définie par les docteurs et appelée indifféremment Théomanie ou Démonomanie dans le Dictionnaire médical. À l'aide des définitions incluses dans ces deux articles, la science a le droit d'escamoter ou de réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse, dont je me flattais d'être l'un! Mais je me résigne à mon sort, et si je manque à ma prédestination, j'accuserai le docteur Blanche d'avoir subtilisé l'esprit Divin⁹⁸.

Nerval se croyait et se savait bien portant, mais les autres, les médecins qui l'internaient refusèrent de lui donner son congé tant et aussi longtemps qu'il n'avoua pas sa maladie et sa faute.

⁹⁸ Gérard de Nerval, Lettre du 9 novembre 1841 à Madame Alexandre Dumas, dans Oeuvres, tome 1, Paris, Gallimard, 1952, p. 853.

L'individu excentrique, trop rebelle ou indépendant, est ainsi maté. Ce n'est que lorsqu'il est écrasé sous le joug d'une culpabilité factice et rendu docile, qu'il lui est permis de rejoindre la masse des bien-pensants. En somme, le fou dans l'asile est un personnage continuellement en procès qui ne peut que se repentir et suivre «l'avis» du médecin.

3. théories biologiques et naissance de la psychiatrie

À la suite de l'avancement des sciences biologiques, les médecins chercheront à trouver dans l'organisme humain les signes visibles de la folie. Ainsi, pendant longtemps, tous les symptômes psychopathologiques seront expliqués par la syphilis (ex. Nietzsche serait devenu fou à la suite d'une syphilis contractée alors qu'il était étudiant).

Cette définition de la folie est beaucoup plus morale que médicale; le concept de folie qu'on veut objectif servant avant tout à camoufler une accusation morale de faute sexuelle. Le fou est châtié dans son corps même à cause d'une «faute» qu'il aurait commise. L'ordre bourgeois est ainsi préservé: on fixe des interdits qu'il ne faut pas transgresser par peur d'être puni, séquestré dans un asile.

À la suite des travaux de Lamarck, Morel et Darwin, on abordera la thèse de la dégénérescence de l'homme, dégénérescence provoquée par le paludisme, l'alcoolisme et la misère, et qui conduit inévitablement à la folie.

Les dégénérationes sont des déviations malades du type normal de l'humanité héréditairement transmissibles et évoluant

progressivement vers la déchéance⁹⁹.

Selon cette théorie, la première génération d'une famille dégénérée serait instable, la suivante névrosée, la troisième psychotique, la quatrième manifesterait un état de dégénérescence avancé et la famille s'éteindrait. Zola, Daudet, et Bourget reprendront cette thèse dans leurs romans, romans qui d'ailleurs répandront la notion d'atavisme et de fatalité héréditaire, dont on trouve encore trace dans les attitudes actuelles à l'égard de la maladie mentale.

Cette définition de la folie en tant que dégénérescence est tout aussi morale que les précédentes puisqu'elle insinue que les individus des classes populaires sont beaucoup plus enclins à la folie que ceux de la classe aisée. À nouveau, l'ordre social se justifie par des considérations pseudo-scientifiques.

À la fin du siècle, ces concepts de folie sont de plus en plus remis en question. Ainsi, comment expliquer l'hystérie qui ne présente aucune lésion organique? C'est l'étude de l'hystérie qui mènera Freud à la psychanalyse. Dès lors, la psychiatrie se dégage des préjugés admis jusqu'alors et entreprend le travail pénible de l'élaboration d'une méthodologie.

⁹⁹ B. A. Morel, cité par Ackerknecht, op. cit., p. 55.

F. La Folie au Canada (du XVII^e siècle à 1885)

1. des origines au début du XIX^e siècle

Dans les chapitres précédents, nous avons étudié l'évolution du concept de la folie en Europe, mais une question persiste: Jusqu'à quel point ce concept a-t-il connu la même évolution au Canada? Y a-t-il eu une folie et un traitement de la folie spécifiquement canadiens?

Une chose est certaine, au début de la colonie, aux XVII^e et XVIII^e siècles, le sort du fou au Canada est tout aussi horrible que celui de ses confrères de la métropole. Mais entre les deux, il y a une différence que nous appellerons «textuelle». En France, des lois et des décrets réglementent la vie des fous. En Nouvelle-France, puis au Canada, du moins jusqu'à 1830, les discours sur le fou sont rares, les documents manquent quand ils n'ont pas été détruits¹⁰⁰. Le fou n'a pas de statut particulier, ni juridique ni politique. Selon l'historien Raymond Boyer, l'absence de documents s'explique du fait que les fous étaient enfermés et cachés à la maison.

De toute l'histoire de la Nouvelle-France la démence ne figure qu'une seule fois aux dossiers judiciaires (cause civile). Il faut croire que les patients souffrant de maladies mentales étaient gardés à la maison et ne participaient aucunement à l'ensemble de la société¹⁰¹.

100 Voir André Paradis, «De la prison à l'asile: esquisse d'un portrait de la folie au Canada (1800-1840)», dans Essais pour une préhistoire de la psychiatrie au Canada (1800-1885), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1977, p. 43.

101 Raymond Boyer, Les Crimes et les Châtiments au Canada français du XVII^e au XX^e siècle, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, p. 401.

Des études plus récentes (Micheline D'Allaire¹⁰², André Paradis¹⁰³) ont démontré les limites de cette thèse. Certes, la réclusion domestique était chose courante, mais il y avait aussi des lieux désignés pour contenir les fous: les prisons communes et les hôpitaux généraux. En somme, la folie existait au XVII^e et au XVIII^e siècle, mais cachée. Dès qu'un individu était reconnu comme fou, il était immédiatement soustrait du regard, enfermé chez lui ou dans une institution spécialisée et exclu de tous rapports sociaux.

Dans les prisons, les fous étaient incarcérés avec les éléments «problèmes» de la société, comme cela se pratiquait en Europe, sans qu'ils aient quelque recours ou qu'on invoque quelque mesure discriminatoire permettant de prendre en considération leur état mental. L'incarcération des fous, «préventive» ou à la suite de délits criminels, était devenue pratique courante au début du XIX^e siècle¹⁰⁴.

Cette incarcération du fou avec des criminels transforme l'image populaire de ce premier. La situation, malgré un léger écart chronologique, est analogue à celle qui prévalait en Europe. Ainsi, la dénomination populaire de l'individu comme «fol», «infirm» ou «dérangé de l'esprit» se retrouve tout au long du XVIII^e siècle. Mais peu à peu celle-ci change. Les fous deviennent des «maniaques», des «furieux», des «déments¹⁰⁵». À cause de l'incarcération des fous à

102 Micheline D'Allaire, L'Hôpital-général de Québec (1692-1764), Montréal, Fides, 1971, XXXIV-251 p..

103 Paradis, op. cit.

104 Voir Ibid., p. 36.

105 Voir Ibid., p. 37.

côté des criminels, de nouveaux rapports se créent qui rendent possible, en 1840, le mythe d'une «libération canadienne» des fous.

L'incarcération des fous dans un lieu spécifique dépendait aussi du milieu géographique. Dans le Haut-Canada, anglais et protestant, les fous étaient incarcérés dans les prisons communes. Au Bas-Canada, les fous étaient incarcérés soit dans les prisons communes, soit dans les loges des hôpitaux généraux de Québec, de Trois-Rivières ou de Montréal (gérés par des communautés religieuses) et ceci jusqu'en 1840.

Ces loges existaient depuis longtemps. Dès 1717, Mgr de Saint-Vallier avait patronné l'érection de loges qui devaient servir de maison de force dans les hôpitaux généraux¹⁰⁶. Les loges sont une série de cellules étroites, froides et obscures, connexes à l'hôpital. Leur dimension approximative est de 7' X 7' X 7'. C'est là qu'on «oubliait» les fous¹⁰⁷.

L'essentiel était de faire disparaître à tout prix les traces visibles de la folie: violence et perversion. On en viendra même, au XVII^e siècle, à exorciser les fous à l'Hôtel-Dieu¹⁰⁸. Mais au début du XIX^e siècle, on procède par d'autres moyens; beaucoup plus persuasifs, pour «guérir» les fous.

S'il est vrai que la furie résulte de l'usage abusif et

106 Voir Henri-Raymond Casgrain, Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1878, p. 562.

107 Voir Henry M. Huad, éd., The Institutional Care of the Insane in the United States and Canada, vol. 4, Baltimore, John Hopkins Press, 1917, pp. 252-253.

108 Voir Ibid., p. 253.

désordonné des sens, s'il est vrai que toute folie entretient quelque connivence avec les passions, alors le défaut de lumière, de nourriture substantielle, de vêtements, de communication ne peut avoir d'effet que salutaire sur le «mal» dont il souffre. La privation la plus absolue, la soumission du corps à une discipline intraitable, plus conforme au recouvrement de la raison et à son hégémonie sur la chair, tel est le sens «moral» de toute réclusion, de toute privation de liberté, de toute abstinence, fut-elle forcée comme celle de l'insensé et du criminel, ou volontaire comme celle du moine ou de l'ermite¹⁰⁹.

Mais le fou en tant que mauvaise volonté, en tant que «vieux», ne l'est que s'il déroge aux bonnes mœurs et aux préceptes religieux. Et c'est le curé, gardien de la foi et de la moralité communautaire, qui, dans bien des cas, garantit l'authenticité du vice du fou, souvent rapporté par ses proches parents, et qui scelle le sort de l'individu en tant que fou.

Dans les loges, le fou fait partie d'une masse anonyme. Il en perd jusqu'à son nom, jusqu'à son âge. Tout ce qui importe, c'est le sexe, pour la répartition des fous, et le nombre, pour l'obtention de subsides (Voir le roman Une de perdue, deux de trouvées (1849-1851) de Georges Boucher de Boucherville)¹¹⁰. Ce n'est qu'avec le transfert des fous, des loges aux asiles, qu'on s'occupera de ces détails tels que l'état civil du fou, ses antécédents héréditaires, ses habitudes, etc., et ceci afin de satisfaire des aliénistes qui s'occupent davantage des causes de la folie que du fou lui-même. Mais nous anticipons; aux loges, rien de tel. Il n'y a que des êtres emprisonnés dans

¹⁰⁹ Paradis, op. cit., pp. 12-13.

¹¹⁰ Georges Boucher de Boucherville, Une de perdue, deux de trouvées, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1973, 473 p.

des lieux exigus, revivant quotidiennement un cauchemar qui ne prendra fin qu'avec la mort.

Dès son entrée aux loges, le fou est à la merci des autorités religieuses de l'hôpital. Il ne saurait être question que l'État, par l'intermédiaire de quelque émissaire, vienne observer le fou ou faire un rapport sur l'usage des subsides. De même, il ne saurait être question qu'un médecin, malgré la proximité des loges et de l'hôpital, vienne visiter un fou. D'ailleurs, si une telle visite avait lieu, elle ne pourrait être portée qu'au registre de la gratuité et du bénévolat¹¹¹.

Le fou ne pourra sortir des loges que mort, docile ou renvoyé. Les dociles, tranquilles car trop malades, le corps perclus, atrophié, étaient libérés. Les révoltés dont on n'arrivait pas à mater la révolte étaient acheminés sous la garde d'un parent vers un lieu de réclusion moins «public» ou transférés à la prison commune.

Une question nous vient immédiatement à l'esprit: pourquoi les fous étaient-ils incarcérés dans ces cellules et traités si cruellement? Selon la logique de l'époque (sous l'influence de la pensée cartésienne), la folie est un vice, un mésusage de la raison et du corps qui rabaisse l'homme au rang de la bête. Le fou dans les loges est un animal, un être qui refuse la raison et l'humanité (Voir la description du fou dans Fleurs fanées (1873) de Benjamin Sulte)¹¹².

111 Voir Dr Frémont cité par Paradis op. cit., p. 40.

112 Benjamin Sulte, Fleurs fanées, dans Mélanges d'histoire et de littérature, vol 4, Imprimerie Joseph Bureau, 1876, pp. 377-410.

Puisque tel est son désir, il sera traité comme un animal.

Outre ces considérations morales et philosophiques, il y a des raisons pécuniaires. Au Bas-Canada, les hôpitaux généraux étaient subventionnés par l'État pour s'occuper des pauvres, des infirmes et des prostituées. En ce qui concerne les fous, les hôpitaux généraux étaient subventionnés non pas pour les soigner et les alder, mais pour les maintenir dans un espace d'exclusion inflexible d'où ils ne pourraient contrevenir à l'ordre et à la sécurité. En effet, puisqu'il n'y a de folie que «furieuse» ou «démentielle», il était tout à fait logique que les seuls endroits où puissent se manifester la furie et la démence soient dans un cachot ou dans une loge. Le fait est à souligner, le fou se retrouve à l'hôpital général pour y être incarcéré, exclu de la société comme l'était le lépreux au Moyen Âge, et non pour y être soigné.

Dans les faits, et cela jusqu'à la fondation du premier asile québécois (1845), l'insensé ne jouira d'aucune façon de soins même proprement «hospitaliers». Le Dr. Frémont admettra lui-même en 1848 qu'au début du siècle les insensés des Loges de l'Hôpital Général de Montréal avaient été transférés à la prison commune où leur condition matérielle s'en était trouvée «nettement» améliorée¹¹³.

2. la «libération canadienne» des fous

Au début du XIX^e siècle, à cause de la proximité des fous avec les indigents dans les hôpitaux généraux et à cause des conditions socio-économiques de l'époque, entre autres la paupérisation croissante de la population paysanne et urbaine du Canada, la folie

113 Paradis, op. cit., p. 39.

devient dans l'esprit populaire synonyme de pauvreté et de dénuement.

À cette même époque, à cause du surpeuplement des prisons et de l'influence du discours éthico-médical des aliénistes européens, une nouvelle conception de la folie émerge qui, peu à peu, fait figure d'autorité parmi les aliénistes canadiens. Dès 1816, le docteur Hackett, médecin traitant à l'hôpital général, soutient que la folie n'est ni un corrélat du vice et de la débauche ni le lot des classes défavorisées. Dès lors, l'association dans l'esprit populaire de la folie à la pauvreté, à l'ivrognerie, à l'immoralité, au mépris de la fréquentation des offices religieux, au blasphème, au désordre public, à tous les vices patents du siècle sera combattu (avec plus ou moins de succès). Selon la nouvelle idéologie, la folie est une maladie de l'esprit à caractère universel, qui peut frapper n'importe où, n'importe quand, et qui ne peut qu'être exacerbée par l'incarcération dans les prisons communes.

[la folie] est une aberration casuelle des facultés mentales incidente sous des circonstances particulières de la nature humaine [...] laquelle dans le commencement n'est peut-être rien, mais qui par des causes secondaires, telle que la détention dans des lieux misérables, peut prendre un caractère tout à fait différent et la fixer pour toujours¹¹⁴.

À la suite du rapport d'enquête de 1824 et des lois de 1830, nous assistons à un renversement total des valeurs jusqu'ici acceptées.

[...] ce n'est plus alors dans la ~~reclusion~~clusion solitaire qu'il faut rechercher le rétablissement du fou mais au contraire dans la restitution la plus intégrale des conditions les plus

114 Dr Hackett cité par Ibid., pp. 20-21.

élémentaires et les plus universelles de la vie. À l'obscurité de la cellule il faut alors substituer la lumière du jour, à l'immobilité du reclus enchaîné le mouvement et l'exercice, à l'insalubrité l'air pur et la propreté, au froid humide la chaleur, à la solitude la compagnie, au silence la parole, à la «diète» carcérale le «repas» communautaire, à l'amertume l'amusement, à l'inaction le travail, à l'intemporalité du renfermement la chronologie rigoureuse de l'horaire quotidien, au mépris l'affabilité¹¹⁵, à l'exiguïté de l'espace l'ampleur des cours et jardins.

Cette nouvelle conception de la folie et de sa thérapeutique amènera vers 1830-1840 ce que nous pourrions appeler la «libération canadienne» des fous à l'instar de ce qui s'est produit en France à la fin du XVIII^e siècle. Les fous sont libérés de leurs chaînes et transférés des loges et des prisons à l'asile.

À l'asile, avant toute chose, les conditions matérielles seront révisées afin de combattre l'association populaire entre la folie et l'indigence. On en viendra même à chercher les signes et la confirmation de la guérison des fous dans l'amélioration des conditions hygiéniques, dans la promotion d'une nourriture plus saine, dans la propreté des vêtements et des lieux, dans l'absence de maladies physiques et dans le travail.

Ce dernier trait s'explique par le contexte socio-culturel. Avec l'émergence de certains mythes bourgeois, le fou est considéré comme un être improductif, oisif et paresseux qui peut guérir par le travail. Après tout, l'oisiveté n'est-elle pas la mère de tous les vices?

¹¹⁵ Ibid., pp. 21-22.

Dans bien des cas d'insanité, le travail, et même un travail dur, a été trouvé productif d'un grand bien, car l'attention forcément requise par l'exercice du corps, doit inévitablement donner un nouveau cours aux pensées [...]. De là il arrive que ceux qui par leur condition, ne sont pas placés au-dessus de la nécessité à la soumission au travail et à la fatigue obtiennent presque toujours leur guérison¹¹⁶.

À cause de ce mythe de la santé par le travail, les asiles de l'époque ressemblent davantage à des «workhouses» qu'à des centres médicaux. Malgré cela, le fou se trouve bien mieux dans ces asiles que dans les loges.

3. l'asile au milieu du XIX^e siècle, une institution morale

À l'asile, les conditions d'internement sont améliorées. La réclusion n'est plus punition, tentative d'exorciser l'animalité de l'homme; elle est privation nécessaire, médicale et morale, d'une liberté souhaitée par le fou et qu'il doit mériter par une conduite exemplaire. Le fou n'est plus celui qu'il faut soustraire à tout prix du regard; c'est un aliéné, un être devenu provisoirement étranger à lui-même et à la société, et qu'on doit réhabiliter.

À cause de cette conception hégélienne de la folie, l'asile sera pendant longtemps une institution morale plutôt que médicale. Certes, la régie interne de l'asile est confiée au corps médical. De même, tout internement implique préalablement un diagnostic médical. Mais en réalité, le rôle des médecins se résume le plus souvent à promouvoir des conditions sanitaires d'existence. L'aspect médical de l'asile est donc spéieux.

En effet, selon la majorité des documents d'époque, la fonction médicale de l'asile se confond, ou paraît même subordonnée, avec la tentative morale de restauration du fou à la dignité humaine¹¹⁷. C'est pour cette raison qu'on ignore les incurables (c'est-à-dire l'idiot et celui dont la maladie a excédé un certain seuil de perdurance chronologique, ces fous n'étant pas «éducatibles») et que le rôle du médecin, en tant que médecin, est secondaire.

Jusqu'en 1900, le nombre de médecins rattachés à chaque asile dépasse rarement le nombre de trois. Jusque vers 1860, on inflige saignées et purgations aux aliénés. Le traitement de l'aliénation mentale consiste en promenade, travail, bains, amusements et exercices, offices religieux et remontrances morales, en plus de tout ce que l'espace asilaire peut offrir de soins, d'aisance, de confort et d'attention au corps et à l'âme de l'insensé.

Le devoir premier de l'asile au milieu du XIX^e siècle est de donner à l'aliéné un semblant d'humanité en améliorant ses conditions matérielles d'existence et en lui inculquant les valeurs nécessaires afin qu'il soit toléré en société. Dès lors, dans un plus grand confort (comparativement au «confort» des loges), on se met à réapprendre à l'aliéné les règles et les conventions les plus élémentaires. L'aliéné devient un enfant qui doit apprendre, répondre de ses actes au risque d'être puni, sous la vigilance du personnel asilaire qui

117 Voir le témoignage de l'intendant William Ramsay contre le Dr Park en 1848, dans Journal of Legislative Assembly of Canada, appendice M, 1849, cité par André Paradis, «L'Asile temporaire de Toronto (1841-1850), ou, l'impossibilité provisoire de l'utopie asilaire», dans Essais, op. cit., p. 89.

fait figure de parent. Progressivement, les anciens moyens de répression sont remplacés par l'autocensure, par l'intériorisation de la répression par les aliénés, la violence physique étant utilisée, mais rarement.

Dans l'asile, parallèlement, le nouveau but est de faire comprendre au malade qu'une tentative de désobéissance sera nécessairement punie et qu'il a donc tout intérêt à se dominer lui-même. Cette intériorisation par le malade des valeurs et des critiques qu'on lui impose permet au pouvoir administratif d'exercer son autorité avec le minimum de dépense de violence qu'il tient cependant en réserve¹¹⁸.

En somme, l'asile n'est qu'une prison réformée où l'on s'efforce de recréer chez l'aliéné de bonnes habitudes de soumission, de propreté, de régularité et de travail conciliables avec les marges de tolérance sociale. L'asile et la prison poursuivent les mêmes buts chacun selon ses propres moyens.

La prison renforce la « morale » tout comme l'asile prodigue un traitement « moral » réformateur: ces institutions s'interpénètrent dans le même champ idéologique et condamnent les mêmes facteurs conjugués dans le dérèglement comportemental¹¹⁹.

Ceci explique pourquoi, tout au long du XIX^e siècle, le départage de la folie et du crime est loin d'être opéré non seulement dans l'esprit populaire mais dans la pratique d'internement¹²⁰. Selon la pratique juridique de l'époque, l'aliénation mentale ne saurait que rarement

118 André Bertrand-Ferretti, « Pratiques sociales et Pratiques discursives: le discours sur la folie au Québec sous l'Union », dans Essais, op. cit., pp. 135-136.

119 Jean Lafrance, « Sous-prolétariat et naissance de l'asile au XIX^e siècle (1817-1845) », dans Essais, op. cit., p. 59.

120 Voir « Les Asiles d'aliénés » dans L'Union médicale du Canada, vol. 12, déc. 1883, p. 579.

excuser les crimes commis par un aliéné. Selon la pratique asilaire, le trop plein des asiles sera périodiquement refoulé vers les prisons communes.

Mais toutes ces «réformes», surtout matérielles, issues des lois de 1830, seront éphémères et le mythe d'une «libération canadienne» des fous sera rapidement dissipé. À compter des années 1855-1860, les institutions asilaires, de plus en plus nombreuses, se trouvent en proie à divers problèmes: surpeuplement, exigüité de l'espace asilaire, classification irrationnelle des patients, contraction des budgets, rareté du personnel médical, incompétence du personnel de soutien, etc. Ces déficiences entraînent des scandales, des pétitions et des dénonciations de plus en plus retentissantes.

Il semblerait que chaque fois que l'institution asilaire connaît un changement administratif majeur, le nouveau régime, afin de se donner bonne conscience, déprécie l'administration précédente et les soins thérapeutiques «dépassés» qui étaient donnés, et instaure quelques réformes... qui sont rapidement abandonnées. Après quelques brefs coups d'éclat, l'administration sombre dans la routine, l'insensibilité et un scepticisme grandissant quant à la possibilité de réaliser l'idéal thérapeutique de l'asile.

4. un exemple québécois: l'asile de Beauport

Comment fonctionnaient les asiles québécois au milieu du XIX^e siècle? Prenons l'exemple de l'asile de Beauport. Construit en 1845, cet asile connaît des difficultés dont quelques-unes sont spécifiquement québécoises. Le gouvernement de l'Union a

octroyé l'administration de l'asile à des particuliers anglophones (les docteurs Douglas, Morrin et Frémont), administration fort lucrative puisqu'à l'encontre des autres asiles canadiens, ces anglophones propriétaires de l'asile sont payés selon le nombre de fous.

Selon ce système dit d'affermage, le gouvernement du Bas-Canada contracte avec une corporation privée ou une communauté religieuse la charge des patients aliénés, allouant pour les patients une subvention annuelle alors que la corporation assume toutes les autres dépenses. Dans le Haut-Canada, le gouvernement prend directement en charge les aliénés, ce qui est de beaucoup préférable au système d'affermage, car ce dernier ne peut que conduire à des abus de toutes sortes étant donné que le fou est une source de revenu.

The system involves the possibility of their [the patient] being sacrificed to the interests of the proprietors. It has the disastrous tendency to keep the dietary as low as possible, to lead to a deficiency in the supply of clothing and to a minimum of attendants, thus inducing a want of proper attention to the patients and an excessive resort to mechanical restraints, instead of the individual personal care which is so needful for their happiness and the promotion of their recovery¹²¹.

Cela signifie que l'asile est administré en fonction du profit maximum, qu'il est surpeuplé et que les relations entre les médecins propriétaires (qui ressemblent davantage à des médecins-hommes d'affaires, selon l'expression de l'écrivain P.-J.-O. Chauveau¹²²) et les internés en majorité Québécois et Irlandais ne peuvent qu'être

¹²¹ Dr Daniel Hack Tuke cité par Hurd, op. cit., tome IV, p. 250.

¹²² Voir Pierre-J.-Olivier Chauveau, Charles Guérin, Montréal, Fides, 1978, 392 p.

difficiles sinon inexistantes. En fait, il n'y avait même pas de médecin résidant à Beauport, les médecins propriétaires, eux, étant occupés ailleurs¹²³.

L'asile de Beauport est le microcosme de la société québécoise de l'époque divisée en deux groupes distincts, étrangers et mêmes hostiles, avec le groupe anglophone dans une position de domination. C'est ce qui explique le retard du développement d'une connaissance médicale de la folie au Québec (tous les textes des aliénistes étant en anglais) et la stagnation du discours médecin-malade.

D'ailleurs, les Québécois francophones et catholiques refuseront l'asile anglais et protestant de Beauport.

L'expérience acquise pendant cette dernière année [1854], et l'histoire de plusieurs cas isolés, nous portent à la conviction que c'est aux liens si serrés de l'amitié, ou à la grande sollicitude chez les parents et parmi les habitants, qu'il faut aussi attribuer la grande répugnance qui existe à placer des aliénés ou des idiots dans un hospice¹²⁴.

Puisque les Québécois de l'époque forment une société rurale solidaire avec ses propres lois et ses propres coutumes, ils préféreront serrer les rangs plutôt que de livrer un des leurs à l'Anglais. La majorité des Québécois, en effet, gardent parmi eux tous leurs déficients mentaux qui ne présentent pas un danger pour la communauté. Aussi marginal qu'il soit, l'idiot du village fait partie intégrante de la communauté qui en prend soin sans aide extérieure. Ceci explique d'ailleurs le nombre élevé d'idiots de village dont nous retrouvons la

123 Voir Hurd, op. cit., p. 261.

124 Rapport des directeurs de l'asile temporaire des aliénés à Québec, 1855, cité par Bertrand-Ferretti, op. cit., p. 105.

trace, dans les romans québécois (cf. Le Fou (1975) de Pierre Châtillon)¹²⁵. Mais le fait qu'on gardait les idiots et les fous, à la maison ne signifie aucunement qu'on leur prodiguait les soins appropriés. Combien d'entre eux étaient maltraités, torturés ou tués¹²⁶ (cf. La Tourbière (1975) de Normand Rousseau)?¹²⁷

En ce qui concerne les causes de la folie, si l'on se fie au Rapport des directeurs de l'asile de Beauport de 1858, la seule cause générale et commune d'aliénation des paysans canadiens-français est l'hérédité¹²⁸. Ce rapport des riches directeurs anglais révèle d'ailleurs leurs préjugés socio-économiques que leurs connaissances médicales. À cette époque, les causes supposées de l'aliénation sont nombreuses: la promiscuité, l'alcoolisme, l'hérédité (due aux unions consanguines), l'ardeur mystique, l'indigence, le «vice secret», etc. L'hérédité n'est pas la seule cause de la folie. Prétendre une telle chose révèle les schèmes de pensée des propriétaires.

En somme, aux difficultés que connaissent tous les asiles canadiens au milieu du XIX^e siècle (surpeuplement, incompetence médicale, restrictions budgétaires, etc.) s'ajoutent à Beauport des difficultés spécifiquement québécoises dues au système d'affermage et

¹²⁵ Pierre Châtillon, Le Fou, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 107 p.

¹²⁶ Voir Hurd, op. cit., p. 242.

¹²⁷ Normand Rousseau, La Tourbière, Montréal, Éditions La Presse, 1975, 174 p.

¹²⁸ Voir Lafrance, op. cit., pp. 193-194.

à l'antagonisme des races et des classes sociales. À tous ces éléments se mêle discrètement mais avec insistance un nouvel élément: la résurgence du cléricalisme et sa volonté de contrôler les services sociaux. L'asile devient le lieu d'interaction dynamique des conflits qui secouent la société québécoise. Jusqu'à quel point ces tiraillements influencent-ils la littérature de l'époque?

III. LA FOLIE DANS LES OEUVRES EN PROSE QUÉBÉCOISES DU XIX^e SIÈCLE

III. LA FOLIE DANS LES OEUVRES EN PROSE QUÉBÉCOISES DU XIX^e SIÈCLE.

A. Introduction

Afin de définir la folie, nous avons premièrement observé la relativité de ce concept à la lumière des normes anthropologiques. Ensuite nous avons circonscrit notre champ d'étude à la société occidentale, à la nôtre en particulier, ce qui nous a permis d'apprécier celle-ci et subséquemment le rôle qu'elle accorde, depuis le Moyen Âge à nos jours, à ceux qu'elle affuble du vocable de «fous».

Deux invariants se dégagent de ces recherches: société et individu. Le premier exclut et par ce fait même délimite la folie. Le second se définit dans un rapport d'exclusion/inclusion avec le premier et le déborde, le transcende dans sa quête de perfectionnement. En d'autres mots, le premier englobe le second qui peut à son tour le dépasser en allant au-delà des possibilités apparentes qui lui sont offertes. Il faut donc se défier de la valeur nominale de la folie, éviter les désignations/dénigrations sociales et porter un intérêt accru à l'individu dont les valeurs ne sont pas nécessairement celles de la société.

Qu'en est-il en littérature? Les «personnages» de roman, ces «êtres de papier¹²⁹», présentent des difficultés, car nous ne pouvons analyser «in extenso» leurs antécédents (parents, enfance), leur milieu social et leurs motivations profondes. Les fous illustrent certains comportements «déviants», hors de la norme, mais cette

129 Roland Barthes, «Introduction à l'analyse structurale des récits», dans Communications, vol. 8, 1966; p. 19.

nomenculture varie selon le roman, la société décrite, l'auteur et l'époque. Dans les sociétés jugées saines par l'auteur, le fou sera un exemple à éviter, sa folie souvent un châtiment. Dans les sociétés jugées aliénées ou malsaines par l'auteur, le fou sera un innocent ou un être supérieur, sa folie le différenciant de la masse, bête et cruelle. En littérature, il n'y a pas une mais des folles qui évoluent selon le cours des valeurs dans la société.

Nous avons fragmenté notre étude en quatre sections qui couvrent la littérature québécoise de ses origines à nos jours. Ces sections sont divisées selon l'ordre chronologique (1837-1899, 1900-1939, 1940-1959, 1960-1980). Ceci nous permet d'apprécier un thème, la folie, à l'intérieur d'un genre, le roman, qui ne cesse de se transformer sous la pression d'événements tant littéraires que sociologiques et idéologiques.

Au Québec, au XIX^e siècle, peu de romans traitent des fous et de la folie. C'est pour cette raison que nous avons adjoint à notre étude des contes, des légendes et des nouvelles. Ces genres mineurs élaborent les divers concepts de la folie que nous retrouvons esquissés dans les romans. Au XX^e siècle, le nombre même de romans étudiés nécessitera l'abandon de ces oeuvres de «soutien».

Une première confusion peut naître de la classification des récits. Au XIX^e siècle, les auteurs que nous avons étudiés nomment indifféremment leurs courtes oeuvres contes, légendes ou nouvelles.

L'on peut dire sans se tromper, que le XIX^e siècle nous a laissé beaucoup de légendes. Les premiers littérateurs canadiens se sont inspirés de la légende et ont rédigé des légendes qu'ils ont appelées contes. De là naît une certaine

confusion, confusion qui existe non pas dans l'esprit des informateurs populaires mais dans l'esprit des littérateurs, des gens lettrés, qui n'ont pas un contact toujours direct avec la tradition. C'est ainsi que l'on ne retrouve pas de contes ni de contes folkloriques chez Fréchette ou LeMay mais des légendes folkloriques ou des interprétations de légendes historiques¹³⁰.

Le conte est un récit d'aventures imaginaires avec certaines caractéristiques spécifiques. Dans un conte, le lieu de l'action n'est pas nommé et les personnages ne sont pas développés. On retrouve dans le discours du récit des formules figées: «Il était une fois...», «Ils vécurent heureux...». Le but du conteur est avant tout l'amusement du lecteur.

La légende est un récit d'aventures où les faits historiques sont déformés ou amplifiés par l'imagination. Le lieu est indiqué avec précision et les personnages accomplissent des actes ayant un fondement historique, mais ceux-ci sont déformés par l'imagination du narrateur. Le but de la légende est d'engager la crédibilité du lecteur.

La nouvelle est un genre qui s'apparente au roman mais qui s'en distingue par la moindre longueur du texte et la simplicité du sujet. L'intrigue et les personnages sont plus développés que dans les contes et légendes. Alors que ces genres mettent en valeur une action, la nouvelle vise à fouiller davantage le caractère des personnages.

¹³⁰ Luc Lacourcière, «Contes et Légendes», dans Le Congrès de la refrancisation, vol. 6, Québec, Éditions Ferland, 1959, pp. 25-26.

Dans les récits que nous avons étudiés, il n'y a pas, à proprement parler, de nouvelles et ceci malgré le fait que cinq récits aient comme sous-titre: nouvelle. Ces «nouvelles» sont soit des contes, soit des légendes. De plus, il y a confusion entre conte, légende et récit. Un seul des récits étudiés est sous-titré légende, pourtant nous avons des «épisodes historiques» et des «nouvelles historiques». Et que penser de ces «récits» et même de ces «articles» qui ne sont que contes camouflés? Enfin, il a le problème des récits qui sont mi-contes, mi-portraits (cf. Originaux et Détraqués, (1892) de Louis Fréchette¹³¹).

La question des genres littéraires est complexe. Mais il n'est pas dans notre propos de censurer les auteurs, ni de rectifier la classification qu'ils ont donnée à leurs oeuvres. Nous respectons leur volonté tout en étant conscient des failles, et des imprécisions de la classification des genres au XIX^e siècle au Québec.

131 Louis Fréchette, Originaux et Détraqués, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 287 p.

Tableau de la classification des oeuvres étudiées au XIX^e siècle
selon leur sous-titre.

(années)	1800- 1839	1840- 1849	1850- 1859	1860- 1869	1870- 1879	1880- 1889	1890- 1899	(total)
roman		2	2	1		2	1	8
nouvelle						1	4	5
légende					1	1		2
conte	1				1		2	4
autre (récit, portrait; article, etc.)		1			1	3	4	9
non-classifié (sans sous-titre)	1				1	3	2	7

TOTAL

3

2

1

4

10

13

35

Des 35 oeuvres, --contes, légendes, nouvelles et romans--, que nous étudions, peu (8) ont été publiées avant les années soixante-dix. Ce nombre augmente de façon spectaculaire après cette date et surtout après 1885. Comment expliquer cette multiplication de « récits de fous » ? Les années soixante-dix marquent le début de la première querelle littéraire et politique au sujet des asiles québécois en même temps que l'accroissement des efforts des communautés religieuses afin d'obtenir la mainmise sur les institutions de bien-être social. Le thème de la folie a toujours été présent en littérature québécoise, mais ce n'est qu'à la suite de la construction de l'asile Saint-Jean-de-Dieu (1873), des scandales des années quatre-vingt, des livres et des articles du docteur Tuke (1884-1885) et de l'affaire Lynam (1884), que la folie, sujet dont on parle peu, devient « à la mode ».

Mais de quelle folie est-il question ? Tout au long du XIX^e siècle québécois, le concept de folie n'a cessé de changer. Certains auteurs, certaines décennies ont privilégié certains aspects de la folie qu'ils ont montés en épingle, déformant, par ce fait même, l'aspect « réel », scientifique, de la folie, créant ou propageant des mythes populaires dont nous subissons encore de nos jours l'influence. Ces mythes ont évolué au gré des générations et des idéologies. Toutefois, nous notons de décennie en décennie quelques constantes thématiques qui sont propres au XIX^e siècle.

Répartition des 35 oeuvres étudiées selon leur thématique

	1800- 1839	1840- 1849	1850- 1859	1860- 1869	1870- 1879	1880- 1889	1890- 1899
1. <u>causes</u> de folie:							
amour contrarié							
-perte d'un/e fiancé/e	1	2	2		1	3	3
-perte d'un mari						1	2
-perte d'une mère							1
-perte d'un enfant						4	3
ambition contrariée		1				2	2
surnaturelle	1				1	3	2
choc macabre					1	1	3
obsession						3	5
2. <u>types</u> de folie:							
idiotie			1			1	1
sénilité						2	1
folie cartésienne				1			
folie prophétique				1		2	
3. <u>aboutissement</u> de la folie:							
guérison		1			1	3	4
mort	1	1	1			1	4
asile			1		2	1	1

Enfin, nous avons divisé notre étude du thème de la folie dans les récits en prose du XIX^e siècle en trois sections qui rendent compte de l'évolution idéologique. La première section porte sur les débuts de la littérature québécoise, sur les premières manifestations du thème de la folie. La seconde s'attarde sur la querelle littéraire et politique de 1885 au sujet des asiles. La troisième analyse les séquelles de la querelle et de la montée de l'ultramontanisme sur les oeuvres littéraires de la fin du XIX^e siècle. Une telle division nous permet de suivre l'évolution du thème de la folie et de mesurer l'impact de données politiques et sociologiques sur le contenu d'oeuvres littéraires.

B. Les Débuts littéraires

Le premier roman québécois, L'Influence d'un livre de Philippe Aubert de Gaspé fils¹³², est publié en 1837. Le premier conte qui mentionne la folie, Opium littéraire ou Conte de ma grand'mère de Joseph-Guillaume Barthe¹³³, date de la même année. Alors même que le Québec est en pleine rébellion, le roman et la folie apparaissent sur la scène littéraire.

Les romans qui sont publiés à cette époque présentent des caractéristiques identiques. Il ont entre eux un air de famille. Les personnages, en général, ne changent pas, n'évoluent pas. Du début à la fin, ils sont soit «bons», soit «mauvais»; soit sympathiques, soit méprisables. Leur description physique reflète de façon simpliste leur état d'âme. Le «méchant» est laid et il a tous les défauts. Le «bon» ou le héros est beau et il a toutes les qualités. Ce sont des personnages rudimentaires au caractère manichéen fixé.

Puisque l'évolution psychologique est nulle, il est nécessaire de multiplier les incidents, de varier l'action pour maintenir l'intérêt du lecteur. Ces romans étant les premiers essais de jeunes auteurs dans un pays neuf, l'intrigue est quelquefois maladroite, compliquée et confuse. Aventures merveilleuses, duels, meurtres, enlèvements et intrigues amoureuses abondent. La surcharge d'incidents crée un récit incongru où des événements surgissent et se

¹³² Philippe Aubert de Gaspé fils, L'Influence d'un livre, Montréal, Réédition-Québec, 1968, 93 p.

¹³³ J.G.B. [pseud. de Joseph-Guillaume Barthe], Opium littéraire ou Conte de ma grand'mère, dans Le Populaire, vol. 1, n° 16, 15 mai 1837; p. 1.

suivent sans nécessité. Afin de combler les «trous» entre les événements, souligner un incident, juger la conduite d'un personnage ou exprimer leur opinion sur un problème politique, économique ou social, les auteurs interrompent le récit et s'adressent directement au lecteur. De telles maladresses de composition sont la faute originelle de tous ces romans.

La folie, dans ces premières oeuvres, est toujours provoquée par un choc émotif violent ressenti à la suite d'une contrariété amoureuse ou d'une ambition déçue. Dans les deux cas, certains personnages passionnés, qui se sont donnés corps et âme à quelqu'un ou à quelque chose, perdent cette raison d'être et, subséquemment, la raison.

1. la folie en tant que choc émotif violent.

a) l'amour contrarié

Le roman La Fille du brigand (1844) d'Eugène L'Écuyer¹³⁴ est une de ces oeuvres qui révèlent les ravages que peuvent causer de fortes passions sur l'organisme humain. Stéphane aime Helmina. Être sensible et romantique, il sent vaciller ses sens sous l'effet de l'amour.

Stéphane marchait aujourd'hui les yeux baissés, courbé sous le poids de sa douleur; ses yeux s'étaient remplis d'une noire mélancolie; ses joues étaient pâles et creuses; on ne voyait plus dans son maintien, dans ses habits, cette recherche minutieuse qui l'avait toujours caractérisé, mais un désordre complet,

¹³⁴ Piétro [pseud. d'Eugène L'Écuyer], La Fille du brigand, dans Le Répertoire national ou Recueil de littérature canadienne, 2^e éd., vol. 3, James Huston, compil., Montréal, J.M. Valois, 1893, pp. 91-207.

marque de l'insouciance ou du malheur. Telles avaient été les suites d'un amour brûlant et sans frein¹³⁵.

Mais voilà que Stéphane apprend qu'Helmina est la fille du chef des brigands du Cap-Rouge et cela de la bouche même d'une receleuse emprisonnée. Une telle nouvelle anéantit tous les espoirs du jeune homme. Sachant que son père n'acceptera jamais qu'il épouse la fille d'un brigand, Stéphane, sous l'effet d'un choc émotif, est pris d'une crise de folie passagère, de «delirium tremens¹³⁶» selon l'auteur.

Tout à coup il se lève, se promène à grands pas, frappe tout ce qu'il rencontre, et vient retomber sur son fauteuil; puis il se relève encore, se roule sur le plancher, déchire ses habits, et regagne encore une fois son siège. Tantôt il grince des dents, s'arrache les cheveux, se meurtrit les bras; tantôt il pleure, il gémit, il tremble convulsivement, puis ses yeux se ferment doucement, on dirait qu'il repose paisiblement¹³⁷.

Cette crise ne durera pas longtemps, les difficultés seront aplanies, l'équilibre rétabli (Helmina n'est pas la fille du brigand) et Stéphane épousera celle qu'il aime.

Comment expliquer cette crise de folie? L'amour affaiblit Stéphane, le prive de la faculté pensante, l'écarte de ses habitudes premières et l'entraîne dans une dépendance malsaine à l'égard d'autrui. En un mot, l'amour «féminise», excite les nerfs et aiguise les émotions de l'homme de sorte qu'il perd ses qualités «viriles» de sobriété et de contrôle de soi. Celui-ci ne pourra se ressaisir et retrouver son état antérieur que s'il maîtrise la situation (et par le

135 Ibid., p. 132

136 Ibid., p. 162.

137 Loc. cit.

fait même, la femme). Afin d'asseoir sa domination, l'homme épousera l'être convoité; il lie la femme à sa destinée par un sacrement religieux et des lois civiles. Ce faisant, l'amant tourmenté devient père de famille, figure d'autorité. Le tout révèle une conception du couple clairement définie, telle qu'elle pouvait l'être au XIX^e siècle. Chaque sexe a un rôle particulier à jouer; ne pas assumer ce rôle ou chercher à empiéter sur le rôle d'autrui mène à un dérèglement des sens.

L'amour fou que connaît Stéphane marque aussi un rite de passage. D'éphèbe au sexe indéterminé, il se mue en homme. Stéphane était un jeune homme aux attributs physiques mâles et à la sensibilité féminine. L'octroi ou la conquête d'une femme le virilise. Le «delirium tremens», c'est-à-dire la folie, souligne ce passage. Ceux qui n'arrivent pas à dominer leur passion et à conquérir la femme demeurent fous, asexués. La folie en un sens peut être définie comme l'échec du rite de passage, le personnage reste suspendu entre l'adolescence et l'état adulte.

Un exemple d'une telle folie est celle d'Alphonse dans La Huronne de Lorette (1854-1855) d'Henri-Émile Chevalier¹³⁸. Alphonse, un jeune romancier, est en amour avec Yureska, dernière des Hurons. Fière de sa race, consciente de son devoir, celle-ci méprise les métis et refuse d'épouser le «visage pâle»; «elle semblait destinée à mourir vierge¹³⁹».

138 Henri-Émile Chevalier, La Huronne, Scènes de la vie canadienne, Paris, Calmann-Lévy, 1889, 356 p.

139 Ibid., p. 87.

Tout sépare l'écrivain de l'Indienne: race, préjugés de l'époque, classe sociale (il est fils de seigneur). Mais ces difficultés, plutôt que rebuter Alphonse, stimulent son ardeur. Yureska, déchirée entre le devoir et l'amour, cède peu à peu aux sollicitations d'Alphonse malgré les avertissements de Corneille-Noire (serait-ce un jeu de mots qui renvoie à la situation cornélienne vécue par les personnages?), sa grand-mère quelque peu sorcière, qui s'oppose à leur union.

Les amoureux traversent le continent (en 1841!), quittent Québec pour Vancouver afin de délivrer la fiancée d'un ami. Cette quête est entreprise avec d'autant plus d'enthousiasme que Yureska a promis d'épouser Alphonse s'ils parviennent à libérer cette fiancée. Après maintes aventures, le couple réussit dans son entreprise et Yureska accepte de se marier. Mais ce mariage n'aura pas lieu. Traversant le Saint-Laurent en traîneau, le couple est surpris par la débâcle. Yureska se cramponne aux glaces mais Corneille-Noire, qui la suivait, se jette sur elle et l'entraîne dans le courant. Atterré par cette catastrophe qui détruit ses espoirs et réduit à néant tous les efforts déployés depuis des années, partout sur le continent, Alphonse devient fou¹⁴⁰.

Ce même thème réapparaît dans plusieurs contes. Un couple s'aime de façon éperdue. Leur union est fragile car de nombreux obstacles s'opposent à leur bonheur. Constamment harassés, anxieux,

140 Voir Ibid., p. 356.

Ils luttent avec l'énergie du désespoir pendant plusieurs années. Lorsque l'autre leur est enlevé (mort, exil), le choc émotif est trop grand, leur organisme affaibli ne peut plus résister et ils deviennent fous. Stéphane serait devenu fou si Helmina lui avait été enlevée; Alphonse le devient à la mort de Yureska. Dans la plupart des cas, par contre, l'homme est enlevé et la femme, la part «douce et faible» du couple, devient folle.

Voici quelques exemples. Dans Rosalie Berton (1837) d'Odile Cherrier¹⁴¹, Henri, officier de la garde royale, participe peu avant son mariage à la campagne d'Espagne. Rosalie déjà «horriblement émue¹⁴²» à la nouvelle de son départ et alarmée par de funestes pressentiments perd toute gaieté et ne cesse de pleurer. Henri est tué. Rosalie tombe malade et devient folle.

Son aliénation mentale fut attribuée par le médecin à l'horrible choc qu'elle avait éprouvé, et à l'ascendant qu'a sur un esprit faible, le chagrin et l'anxiété primitive. On craignait de plus¹⁴³ que sa maladie ne fût de nature à exclure tout retour à la raison.

Dans La Folle du mont Rouville (1845) de C.¹⁴⁴, nous avons le même thème «canadianisé» avec de légères variantes. Eugénie est fiancée à Alphonse mais ce dernier, patriote ayant participé aux insurrections, est exilé. Le choc du départ est trop douloureux et la

¹⁴¹ Anaïs [pseud. d'Odile Cherrier], Rosalie Berton, dans Le Populaire, vol. 1, n° 86, 25 oct. 1837, pp. 1-2.

¹⁴² Ibid., p. 1.

¹⁴³ Ibid., p. 2.

¹⁴⁴ C., La Folle du mont Rouville, dans La Revue canadienne, vol. 1, n° 12, 22 mars 1845, p. 108.

jeune fille, après une période de crise, devient folle.

Chaque matin abusée par une folle espérance, elle couronne de fleurs sa longue chevelure et accourt redemander aux vents, à l'aurore, à Dieu de lui rendre celui qui devait embellir ses jours, et qu'une main barbare lui a enlevé, en l'éloignant de sa patrie; quelquefois elle croit apercevoir au loin une voile bien aimée, alors elle agite son mouchoir et fait à son amant des signes de bonheur et de joie. Chaque soir, fatiguée d'elle-même, affaiblie par la douleur, effrayée de la vie, elle s'endort, sans espoir, sans désir de revoir un lendemain. Il y a trois ans qu'elle est dans cet état et le tems [sic] n'a pas encore apporté de remède à cette victime infortunée d'un amour si rare, d'un dévouement si sublime¹⁴⁵.

Enfin, à titre d'exemple, nous avons le même thème dans un poème de Crémazie intitulé «La Fiancée du marin» (1859)¹⁴⁶. Une jeune fille sombre dans la folie lorsqu'elle apprend que son fiancé s'est noyé. La nuit, le narrateur la voit, le front paré de fleurs, errer sur un rocher et appeler son fiancé. Elle se noiera cherchant ainsi à rejoindre celui qu'elle aime.

Dans ces quatre dernières oeuvres, les fous pourraient guérir si l'équilibre brisé était rétabli, mais dans trois des quatre cas cette brisure est irrévocable: le(la) fiancé(e) est mort(e), et dans le dernier cas, le fiancé étant absent depuis trois ans, la folie de la fiancée n'est plus guérissable.

En somme, l'amour contrarié mène à la folie pour des raisons spécifiques. Tout d'abord, la nature intense de la passion amoureuse

¹⁴⁵ Loc. cit.

¹⁴⁶ Octave Crémazie, «La Fiancée du marin», «Légende canadienne», dans Oeuvres complètes, Montréal, Beauchemin et fils, 1896, pp. 169-176.

engage autant, sinon plus, la tête que le cœur.

Par malheur, quelque grande que fût la vanité d'Alphonse, son opiniâtreté était plus grande encore. Il aimait Yureska plus de tête que de cœur. Les obstacles ne devaient qu'irriter sa passion loin de l'éclairer. Plus il recevait de blessures, plus il s'attachait à l'idée de devenir l'époux de la Huronne¹⁴⁷.

Ensuite, la violence soudaine et excessive de la séparation: meurtre, guerre, exil forcé, noyade, produit de tels chocs que la raison s'abîme. Passion, choc émotif violent et séparation engendrent la folie.

En un sens, la littérature ne fait que développer les concepts scientifiques en vigueur à l'époque.

La raison humaine, cette puissance si vaste et si bornée, si vigoureuse et si frêle à la fois, est sujette, à de subites et singulières défaillances. Le moindre choc éprouvé par l'organisme, la plus légère lésion de certains tissus peuvent souvent amener les complications les plus graves et faire de l'homme raisonnable et fier d'aujourd'hui l'être inconscient et déchu de demain¹⁴⁸.

De même, selon les aliénistes, tout accès de folie doit être promptement guéri sinon il risque de perdurer.

Aux premiers et souvent très légers symptômes de folie, succèdent des désordres plus sérieux, la maladie prend un caractère plus grave en l'absence de toute mesure thérapeutique, et quand on s'est enfin décidé à solliciter pour le malheureux une place dans un hospice, il est la plupart du temps trop tard. Le cas, de curable est devenu incurable, et celui qui n'était quelques mois auparavant qu'affecté de manie ou de monomanie passagère passe à l'état d'aliéné confirmé, et tout espoir de guérison doit, dès lors, être abandonné¹⁴⁹.

147 Chevalier, op. cit., p. 213.

148 Napoléon Legendre, Nos asiles d'aliénés, Québec, Belleau et Cie, 1890, p. 5.

149. «Les Asiles d'aliénés», op. cit., p. 579.

La littérature reprend à son compte les théories médicales sur les causes et la durée de la folie, et les adapte au goût de l'époque dans des histoires d'aventures merveilleuses et d'amours passionnées et tragiques.

Malgré ces rapports entre la littérature et la médecine, la folie dans le roman ne se limite pas à la transposition de données médicales dans une oeuvre de fiction. La folie est révélatrice d'une certaine mentalité, d'une certaine manière de concevoir la société. Ainsi, tous ces personnages deviennent fous alors qu'ils s'apprêtaient à changer de statut social. À peine sortis de l'enfance, ils rencontrent un être qui bouleverse leur vie, qui s'offre à les aider à passer de l'adolescence à l'état adulte. La disparition soudaine de l'être aimé les laisse suspendus entre une enfance à laquelle ils ne peuvent retourner et un état adulte qu'ils ne peuvent atteindre. Ils demeurent «irréalisés», inachevés, fous.

Un tel concept de la folie révèle beaucoup au sujet de l'idéologie des auteurs et de la société à laquelle ils participent. La période de transition entre l'adolescence et l'état adulte est une période difficile, turbulente, où l'homme et la femme doivent faire des choix, se marier et s'insérer dans la société. S'ils échouent, ce n'est pas parce que la société est imparfaite, mais parce qu'eux ou leur relation affective est imparfaite. Au XIX^e siècle, la société est considérée juste et équitable, tout honnête homme peut y accéder à moins qu'il ne soit un lâche, à moins qu'il ne refuse de fournir l'effort nécessaire.

Les personnages que nous avons étudiés ne sont pas lâches; ils sont devenus fous à cause de circonstances imprévues, d'accidents. C'est ce qui les différencie des brigands et des assassins, des personnages foncièrement méprisables car ils se révoltent contre les valeurs de la société. Les fous amoureux ont une qualité symbolique qui s'accorde avec l'esprit romantique de l'époque. Ainsi, la folie fige l'amour du couple à son apogée. Le fou, ou la folle, par son refus d'accepter la mort de l'autre, la mort de l'amour, devient le symbole de la permanence et de la beauté de l'amour même.

[...] le tems [sic] n'a pas apporté de remède à cette victime, infortunée d'un amour si rare, d'un dévouement si sublime¹⁵⁰.

Dans les oeuvres qui suivront, l'amour ne sera jamais aussi intimement lié à la folie, ni si effréné. Cette jeune littérature écrite par de très jeunes auteurs laisse libre cours aux sentiments; cet épanchement sera condamné dès la génération suivante à la suite du triomphe de l'ultramontanisme.

b) l'ambition contrariée

Outre ces cas de folie provoquée par un amour contrarié, nous avons aussi, comme nous l'avons signalé, des cas de folie provoquée par une ambition contrariée. Dans un deuxième roman, Christophe Bardinet¹⁵¹ (1849), Eugène L'Écuyer illustre ce type de folie.

¹⁵⁰ C., op. cit., p. 108.

¹⁵¹ Eugène L'Écuyer, Christophe Bardinet, dans Le Moniteur canadien, vol. 1, n^{os} 1-12, 1 sept.-16 nov. 1849.

Mme Médard, une veuve dont le mari a été assassiné, dépense son héritage en extravagances. La ruine la menace mais cela la laisse indifférente puisqu'elle a l'intention de marier sa fille à un riche parti. Malheureusement, Émile n'aime pas Jules de Lamire, l'homme au goût de sa mère, «riche et à la mode du jour¹⁵²» elle préfère Louis Robert, un jeune étudiant en médecine. Mme Médard essaiera en vain de vaincre les réticences de sa fille. Enfin, après plusieurs péripéties, Jules de Lamire est démasqué: il est le fils de Christophe Bardinnet, le meurtrier de M. Médard. À cette nouvelle, Mme Médard devient folle et meurt «au bout de quelques jours dans un accès de folie furieuse¹⁵³».

Dans cette esquisse de mœurs où l'auteur a voulu dénoncer les vices de la société, la folie apparaît comme une punition divine; à la folie de la cupidité, de l'appât de l'or et des considérations mondaines, succède la mort de l'esprit puis du corps. Le bien se trouve récompensé et le mal puni.

Ainsi, la vertu et le vice avait eu chacun sa récompense¹⁵⁴.

Le personnage est puni là où il a péché. Mme Médard étant une intrigante, une rusée, son cerveau sera réduit à néant.

Il est intéressant de noter que Mme Médard devient folle puis meurt quelques jours plus tard. La folie est liée à la mort. La

¹⁵² Ibid., vol. 1, n° 1, 1 sep. 1849, p. 1.

¹⁵³ Ibid., vol. 1, n° 12, 16 nov. 1849, p. 1.

¹⁵⁴ Loc. cit.

folle dans «La Fiancé du marin» se noie. Le narrateur de Rosalie Berton souhaite la mort de la folle.

[...] une tombe prématurée paraît être la faveur la plus signalée que le ciel, dans sa miséricorde, puisse donner à Rosalie, autrefois si charmante et si belle¹⁵⁵.

Dans plusieurs cas, dès qu'un personnage devient fou, il meurt. Les fous qui survivent sont des symboles, des exemples moraux à l'intention du lecteur: l'amour éternel, le mal vaincu, etc.

Somme toute, la folie en littérature québécoise se développe selon les concepts scientifiques de l'époque. Elle naît et se révèle à la suite d'un choc émotif violent: une révélation fracassante, la mort ou l'exil de la personne aimée. Le personnage est prédisposé à la folie par l'excès même de ses sentiments; son manque de retenue le condamne. C'est une folie toute hégélienne où le fou est captif d'une particularité, l'amour ou l'ambition, qu'il n'arrive pas à subordonner dans la totalité systématisée à l'intérieur de sa conscience. Il devient alors aliéné à lui-même, fou.

Mais ces folies ne sont pas uniquement hégéliennes. Aux considérations «scientifiques» se superposent des balises morales. Le personnage est obsédé par une particularité, mais cette particularité même ou la force des sentiments exprimés mènent à une folie teintée de moralité. Nous assistons à la manifestation d'une folie grecque christianisée où «l'ubris», la démesure, est jugée en termes de péchés qui méritent sanction. Une telle folie croît avec la montée de

¹⁵⁵ Anaïs, op. cit., p. 2.

l'idéologie ultramontaine au Québec mais ne connaîtra son acmé qu'à la suite de la querelle de 1885. Enfin, certaines folles ne sont ni hégéliennes, ni morales, ni «scientifiques», mais cartésiennes, et présentent, par ce fait même, une anomalie dans l'ensemble étudié.

2. une folle cartésienne

Dans l'unique roman de Philippe Aubert de Gaspé, Les Anciens Canadiens¹⁵⁶ (1863), il y a une folle qui est aussi une sorcière. Cette alliance ne doit pas nous étonner outre mesure car dès le XV^e siècle, les clercs discourent sur l'identité de la folie et de la sorcellerie (cf. Le Marteau des sorcières, 1487). Cette folle du domaine d'Haberville, Marie, était la femme d'un riche habitant et la mère d'une nombreuse famille. Pourtant, elle a tout laissé et s'est retirée dans la forêt où elle vit seule, éloignée de tous. Les gens des environs la surnomment la folle ou la sorcière non seulement à cause de son mode de vie anachorétique mais avant tout parce qu'elle entretient constamment une conversation avec le diable.

Elle ne fit aucune attention aux visiteurs, mais continua, à son ordinaire, une conversation commencée avec un être invisible derrière elle, à qui elle répétait sans cesse, en faisant le geste de le chasser tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche qu'elle agitait en arrière: Va-t'en! va-t'en! c'est toi qui amènes l'Anglais pour dévorer le Français!¹⁵⁷

C'est d'ailleurs grâce à ses liens avec l'au-delà que Marie peut entrevoir l'avenir. Mais telle Cassandra à Troie, cette autre

¹⁵⁶ Philippe Aubert de Gaspé, Les Anciens Canadiens, Montréal, Fides, 1975, 359 p.

¹⁵⁷ Ibid., pp. 129-130.

«prophétesse de malheur¹⁵⁸», Marie est condamnée à n'être jamais crue. On se moque d'elle et de ses visions, et ce ne sera qu'une fois le pays dévasté et brûlé, qu'on se souviendra de ses prédictions¹⁵⁹.

Le personnage n'est pas développé davantage et son rôle se limite à annoncer les choses à venir; à «préparer» le lecteur aux événements. Marie la folle s'inscrit dans la série de faits étranges mais réels, les «qui salt?»¹⁶⁰, que semble affectionner l'auteur (cf. la détonation inexplicable¹⁶¹, la douleur étrange à la cuisse¹⁶², le rêve annonciateur du naufrage de «l'Auguste¹⁶³»).

Ce qui nous intéresse davantage, ce sont les «Notes et Éclaircissements» de l'auteur au sujet de cette Marie¹⁶⁴. C'est dans ces quelques pages que Philippe Aubert de Gaspé dévoile le plus son héritage classique et sa vision toute cartésienne de la folie.

Selon Descartes, on s'en souvient, la folie en soi n'existe pas. Ce qu'on nomme folie est une erreur, un aveuglement, quelque chose qui se situe à la limite de l'onirique et de l'erroné. Être fou, c'est choisir l'erreur et la déraison; c'est montrer de la

158 Ibid., p. 130.

159 Voir Ibid., p. 171.

160 Ibid., p. 347.

161 Voir Ibid., p. 153 et 332.

162 Voir Ibid., p. 251 et 353.

163 Voir Ibid., p. 214 et 346.

164 Voir Ibid., pp. 327-329.

mauvaise volonté et mener une vie fausse. Il faut donc punir et interner les fous afin qu'ils reconnaissent leur tort en acceptent la raison. Aubert de Gaspé, tenant du classicisme, ne semble pas croire à la folie. Face aux fous, il préconise un traitement-choc afin de leur révéler toute l'horreur de leur situation et les faire revenir à de meilleurs sentiments.

Ainsi, la «vraie» Marie, le modèle de la folle du domaine, a subi un tel traitement. Le père de Philippe Aubert de Gaspé, par curiosité ou par malice, la soumit à une terrifiante épreuve: il lui fit voir le diable, ou plutôt, une esclave mulâtre déguisée en diable. Marie eut une peur atroce mais le traitement-choc réussit.

J'ai toujours entendu dire que la folle du domaine avait cessé d'habiter sa cabane après cette aventure¹⁶⁵.

À un moindre degré, la légende de Madame d'Haberville, l'histoire de la mère qui a perdu sa fille unique, reproduit celle de Marie¹⁶⁶. À nouveau, une femme déraisonnable est guérie à la suite d'un traitement-choc.

Si la folie n'existe pas, il en est de même de la sorcellerie. Les sorcières sont soit une vieille qui cherche à «rembarquer» les imbéciles (cf. la sorcière de Beaumont)¹⁶⁷, soit le fruit de l'imagination fertile d'un ivrogne (cf. La Corriveau)¹⁶⁸.

165 Ibid., p. 329.

166 Voir Ibid., pp. 154-161.

167 Voir Ibid., pp. 294-298.

168 Voir Ibid., pp. 39-55.

En somme, Philippe Aubert de Gaspé raconte avec forces détails les superstitions populaires et les excentricités de certains originaux, mais comme il le démontre bien, ce ne sont que superstitions et excentricités. Les folles et les sorcières sont des êtres pittoresques aux idées erronées, déraisonnables.

L'interprétation d'Aubert de Gaspé est exceptionnelle et anachronique. Elle est due, selon nous, à l'âge de l'auteur et à sa culture. Philippe Aubert de Gaspé est né en 1786; l'anecdote de Marie la folle lui a été racontée par son père. Les premiers rapports d'Aubert de Gaspé avec la folie sont donc empreints de l'esprit du XVIII^e siècle, classique et rationnel. Même si l'auteur a publié son roman en 1863, sa vision de la folie demeure celle du siècle précédent. Nous ne trouverons dans aucun autre roman une telle vision, cartésienne, de la folie.

3. une folie asilaire

Une de perdue, deux de trouvées (1849-1851) de Georges Boucher de Boucherville¹⁶⁹ a le mérite d'être un des meilleurs, sinon le meilleur roman d'aventure publié au Québec au XIX^e siècle. Enlèvements, attaques de pirates, révolte d'esclaves noirs et tentatives de meurtre se succèdent à un rythme effréné. Le lecteur est transporté de la Louisiane au Québec, des salons huppés de la Nouvelle-Orléans aux asiles des aliénés. Certains chapitres du roman révèlent de la

¹⁶⁹ Georges Boucher de Boucherville, Une de perdue, deux de trouvées, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1973, 473 p.

part de l'auteur un intérêt peu commun pour l'idiotie et la folie, et une connaissance approfondie des rouages de l'asile de l'époque.

Afin d'accaparer l'héritage du millionnaire Alphonse Meunier, le docteur Léon Rivard, médecin à l'asile des aliénés de la Nouvelle-Orléans, fait enlever et séquestrer l'héritier légitime, Pierre de St-Luc, et en suscite un autre, un idiot dont il est le tuteur et qu'il parvient, en falsifiant les registres, à faire passer pour le fils de M. Meunier. Lorsque la cour se prépare à reconnaître officiellement Jérôme comme le fils de M. Meunier, on apprend que l'idiot est le fils du docteur Rivard et d'Irène de Jumonville, «qui est maintenant folle¹⁷⁰». Sur ces entrefaites apparaît Pierre St-Luc qui fait valoir ses droits à l'héritage et qui réclame l'arrestation du docteur Rivard.

Jérôme, l'idiot, est un enfant chétif de douze à treize ans. Peu développé au point de vue intellectuel et physique, il est interné à l'asile de la Nouvelle-Orléans avec les idiots et les aliénés de son âge. Son idiotie se manifeste par une timidité excessive et par sa manie de compter ses doigts et de crier: gladu, gladu, gladu!

Une de ses manies était de compter les doigts de sa main gauche, en les touchant les uns après les autres avec l'index de sa main droite; après avoir répété cette manoeuvre une dizaine de fois, il lâchait un petit cri aigu et criait: gladu, gladu, gladu; puis il se prenait à courir une dizaine de pas, s'arrêtait, recommençait à compter et crier: gladu, gladu, gladu! Tout le temps qu'il était dans la cour, il faisait ce manège. Dans la salle, il s'accroupissait dans un coin, et suivait d'un oeil morne et avec un regard vague les jeux des autres.

170 Ibid., p. 210.

171 Ibid., p. 107.

On connaît très peu de choses au sujet de cet enfant aux «grands yeux vitrés¹⁷²». Le docteur Rivard se sert de Jérôme pour s'enrichir. Son adoption de l'Idiot lui gagne la faveur du juge; la timidité et la fragilité de l'enfant éveillent la sympathie des gens et permettent au docteur de se présenter comme un philanthrope. L'enfant mystérieux, orphelin, idiot de surcroît, est protégé par le docteur bienveillant. Cette image d'Épinal qui frappe l'imaginaire populaire est remise en question lorsque les vrais motifs du docteur Rivard sont mis à jour. Comment ce dernier a-t-il pu cacher à tous qu'il était le père de Jérôme?

Cette confusion au sujet de l'identité réelle de Jérôme s'explique par les procédures d'enregistrement des aliénés telles qu'elles sont décrites dans le roman. À l'arrivée de tout nouveau «patient», le portier de l'asile écrit sur un registre le nom de l'aliéné et la date; à la marge, il fait quelques remarques, si nécessaire. Jérôme étant un enfant trouvé, le registre ne mentionne ni son âge ni le nom de ses parents. Cette absence totale de renseignements permet au docteur Rivard de forger des documents et de présenter Jérôme comme le fils de M. Meunier.

Cette façon de procéder s'inspire des normes administratives en vigueur dans les asiles à cette époque. Mais de quel asile s'agit-il? En consultant les registres, nous avons découvert qu'il n'y avait pas d'asile en Louisiane avant 1848. Avant cette date, les fous

172 Ibid., p. 110.

étaient internés à l'hôpital de la Charité de la Nouvelle-Orléans. En revanche, la description du «travail» du docteur Rivard est conforme à la réalité.

Prior to the opening of this hospital, insane persons were cared for in separate wards in the Charity Hospital at New-Orleans, but it is doubtful whether the care received by them was more than merely custodial in character¹⁷³.

L'asile décrit ressemble à un asile québécois du milieu du XIX^e siècle. Boucher de Boucherville, revenu au Canada en 1841, aurait-il transposé un asile québécois dans un contexte louisianais?

Une de perdue, deux de trouvées regorge de souvenirs historiques et d'allusions à la vie sociale et politique des Louisianais et des Québécois autour des années 1830-1840. À cette époque, les aliénistes québécois s'insurgeaient contre l'absence de registres et les procédures d'enregistrement non professionnelles. Le fou à l'asile faisait partie d'une masse anonyme. Tout ce qui importait était le sexe, pour la répartition des fous, et le nombre, pour l'obtention de subsides.

La description du mécanisme interne de l'asile où est interné Jérôme s'inspire elle aussi de la réalité asilaire de cette époque. Dès qu'un individu était reconnu comme fou, il était soustrait du regard, exclu de tous rapports sociaux, interné et oublié. L'asile n'existait qu'à titre d'institution de ségrégation, de prophylaxie, et nullement à titre d'institution à vocation thérapeutique. Dans le roman, Jérôme souffre de cet isolement qui contribue à maintenir et

173 Hurd, op. cit., tome II, p. 473.

même à accroître son imbécillité.

Avec de la bonté et des soins, on eût peut-être pu arracher cette frêle créature à la démence, qui tous les jours faisait de nouveaux progrès dans son cerveau malade. Mais qu'attendre de la bonté et des soins de ces hospices, où il semble que ces qualités soient incompatibles avec les fonctions que l'on doit y remplir¹⁷⁴?

Selon les renseignements glanés dans ce roman, le docteur Rivard serait un médecin visiteur payé par l'État pour s'occuper de l'aspect médical de l'asile de la Nouvelle-Orléans. Tous les jours, de midi à une heure, le docteur visite l'asile. Après avoir fait rapidement le tour des salles et prescrit quelques remèdes, il retourne chez lui. Il parle rarement aux aliénés et ne cherche pas à leur procurer quelque confort. Pourtant, ce «devoir importun» lui rapporte huit cents piastres de la part du gouvernement.

Que lui importait, à lui, leur plus ou moins de bien-être ou de misère? Il était payé pour les visiter en qualité de médecin du corps, il faisait régulièrement sa visite journalière; que pouvait-on désirer de plus¹⁷⁵?

Cette façon de traiter ou plutôt de ne pas traiter les aliénés est remise en question au milieu du XIX^e siècle. Plusieurs considèrent la folie comme un mal incurable mais cette façon de voir n'excuse pas le comportement des docteurs Rivards qui traitent les aliénés comme des meubles brisés remisés dans un entrepôt. Déjà, la querelle de 1885 au sujet des asiles couve. Trop de questions demeurent sans réponses, trop de gens profitent du système asilaire

174 Boucher de Boucherville, op. cit., p. 107.

175 Ibid., p. 108.

sans que les aliénés guérissent. Le monologue du portier à l'arrivée du docteur Rivard est révélateur du nouvel état d'esprit.

Le docteur, se dit le portier, a fait quelque bonne oeuvre ce matin; il n'est content que lorsqu'il a rempli quelque mission de charité; c'est drôle cependant que pour un si saint homme, il ne fasse rien pour ses pauvres insensés. Peut-être est-ce au fond le meilleur traitement, il faut bien le croire, puisqu'il n'en veut pas d'autre. Mais il me semble tout de même, qu'il n'y en a guère qui y gagnent à son traitement; et bien peu sortent d'ici, une fois entrés, excepté que ce ne soit pour aller au cimetière¹⁷⁶!

Ce roman devient en quelque sorte une extension de notre survol historique des asiles canadiens au XIX^e siècle (voir le chapitre sur la folie au Canada), une source d'exemples romanesques s'inspirant de faits déplorables. Ce roman est le premier à décrire un personnage idiot, le premier à dévoiler au lecteur québécois les rouages du système asilaire et à critiquer le système. Pourtant, ce roman a été censuré. Les références à la folie sont vagues. Il manque des éléments. Effectivement, l'auteur a publié deux versions^a de son oeuvre.

Boucher de Boucherville (installé dans le canton d'Aylmer) rédigeait les divers chapitres au fur et à mesure des livraisons de L'Album littéraire et musical de la Minerve. Son feuilleton était très populaire et captivait l'intérêt du lecteur. Ainsi, lorsque la rédaction annonce la discontinuation de la revue dans la dernière livraison de 1850, le public réclame à tel point la suite du feuilleton que L'Album est maintenu par les propriétaires jusqu'en 1851. À cette dernière date, la revue cesse de paraître et provoque de ce fait

176 Loc. cit.

la fin prématurée du feuilleton.

En 1864, lorsque Georges Boucher de Boucherville récrit la première partie d'Une de perdue, deux de trouvées, en vue de la publier dans La Revue canadienne, la société a subi de profonds bouleversements. L'attitude conciliante des députés conservateurs envers les autorités a supplanté la ferveur révolutionnaire suscitée par la Rébellion de 1837; la morale ultramontaine, à base d'interdits et de sanctions, flétrit les «mauvais livres» dans lesquels la poursuite de biens charnels et le désir amoureux sont décrits en détails. À la suite de certaines critiques, Boucher de Boucherville corrige les trop grosses fautes de mauvais goût, puis compose une deuxième partie, dite «canadienne», dans laquelle les beaux rôles sont distribués à des personnages de tendance conservatrice.

Dans la première partie remaniée et non terminée, l'auteur endosse sa responsabilité morale et politique, au sens où l'entendaient les ultramontains, envers le public lecteur québécois. Mais le lecteur moderne ne peut qu'être frustré par cette autocensure. Ainsi, il ne saura jamais ce qui advint, entre autres, du docteur Rivard et de Jérôme. De plus, depuis 1851, la seule version qui ait été publiée est celle de 1864, la version expurgée. En ce qui nous concerne, tout ce qui a rapport à «l'horreur de la folie» a été censuré sauf pour ce qui a été cité précédemment.

Que retrouvons-nous dans la première version du feuilleton conservé aux Archives publiques? Quelques scènes amoureuses qui laissent à sous-entendre beaucoup, tout un chapitre qui traite de la révolte des Noirs contre les autorités légitimes et plusieurs passages

qui se rapportent à l'histoire d'Irène de Jumonville.

À la suite d'une parodie de mariage célébré par un faux prêtre, Irène de Jumonville, une orpheline de quinze ans, est séquestrée par son «mari», le docteur Rivard, à la campagne où elle donne naissance à des jumeaux. Le docteur refuse de les reconnaître comme siens et fait interner Irène. Victime d'intrigues incessantes, séparée de ses enfants, enfermée dans un cachot de l'asile afin que personne n'entende ses divagations, Irène devient folle.

Ma première impression en la voyant, fut une impression de dégoût plutôt que de pitié. Sa figure maigre et décharnée, ses grands yeux mornes, ses longs cheveux sales et gris qui tombaient sur ses épaules nues; ses hardes en haillons, à peine suffisantes pour couvrir ses nudités; ses pieds nus, froids et rouges couverts de boue, car elle pataugeait dans une espèce de bourbe limoneuse, joint à l'odeur qui s'exhalait de sa cellule me causèrent un sentiment de répulsion. En m'apercevant elle se retourna sur l'espèce de banc sur lequel elle était assise, de manière à me tourner le dos. Elle avait saisi dans ses bras et tenait pressée contre sa poitrine ses deux poupées de guenilles¹⁷⁷.

Cette histoire scabreuse qui porte sur les tentatives du docteur Rivard d'assouvir ses désirs choque la décence et nous ne sommes guère surpris qu'elle ait été censurée. Elle est cependant révélatrice de la facilité avec laquelle on internait les gens et elle présente le seul exemple de description de loges que nous connaissions dans le roman québécois.

Une de perdue, deux de trouvées est un des seuls romans québécois qui traite de la folie dans toute sa complexité et ce, sans verser dans un moralisme suspect et simpliste. Dans la majorité des

¹⁷⁷ Id., Une de perdue, deux de trouvées, chap. XXI, Un Bal à la Bourse St Louis [sic], dans L'Album littéraire et musical de la Minerve, oct. 1849, p. 286.

contes, nouvelles et romans du XIX^e siècle, la folie est toujours une punition «divine» qui survient «in extremis» pour punir les malfaiteurs. Dans le roman de Boucher de Boucherville, les Innocents, les purs, sont soit idiots, soit fous, et ceux qui les persécutent sont riches et puissants. Un tel roman, subversif à plus d'un titre, remet en question l'ordre établi, incrimine les classes supérieures qui permettent de telles infamies et sème le doute dans les esprits au sujet de la justice terrestre et divine.

Aucun autre romancier québécois n'a su décrire l'horreur asilaire avec une telle perspicacité. Les récits asilaires seront toujours édulcorés afin de ne pas choquer le lecteur. De 1860 à 1960, les récits qui décrivent la folie ont des visées extra-littéraires entretenant peu de rapports avec la folie en soi. La victoire de l'ultramontanisme a eu comme principal résultat de «dévoyer» la littérature québécoise, de l'affadir en la limitant à certains sujets. Cela est évident si l'on compare les deux versions d'Une de perdue, deux de trouvées. Outre Georges Boucher de Boucherville et Laure Conan, combien d'auteurs de talent ont été sacrifiés sur l'autel de la bienséance? Le thème de la folie en particulier sera toujours censuré car le sujet, tabou, est trop lié aux passions; il est par définition ce sur quoi on fait silence.

4. conclusion

Les folies littéraires d'avant la querelle de 1885 ont des causes et des effets divers. L'influence hégélienne se faisant sentir, tout individu captif d'une particularité qu'il n'arrive pas à

maîtriser peut devenir aliéné. Mais ces particularités prennent une teinte idéologique lorsqu'elles sont transposées dans le contexte québécois. L'amour fou, l'amour «brûlant et sans frein», peut mener à la folie, mais à une folie qui suscite la compassion. En revanche, l'ambition, la recherche effrénée de l'argent et des plaisirs mondains, mène à une folie qui suscite le dédain. La folie amoureuse, en cet âge de littérature romantique, est pardonnée, mais la folie ambitieuse d'une femme n'est guère tolérée. Déjà, certains invariants thématiques littéraires sont mis en lumière. Tout ce qui a rapport à l'argent et à la ville est condamné. La femme est un être ambigu, exemplaire lorsqu'il aime, dangereux lorsqu'il cherche à dominer. Bien que la littérature québécoise ne fasse que commencer, elle a déjà contracté des habitudes dont elle ne se défera que difficilement.

Par ailleurs, dans ces premières oeuvres, deux visions antagonistes de la folie coexistent. L'une stipule que la folie, liée à l'amour, est une force invincible qui peut annihiler la raison; l'autre, que la folie n'est que déraison, attachement excessif à l'argent, au plaisir et au pouvoir. La première voit en la folie une force cosmique, obscure, omniprésente; la seconde, un défaut qui croît selon l'attachement que l'homme se porte à lui-même et les rêveries et illusions dont il s'entretient. Ces deux visions renvoient, en un certain sens, aux visions tragiques et critiques de la folie au Moyen Âge.

Mais cette coexistence d'une folie irrésistible avec une folie qui peut être maîtrisée par la raison ne saurait durer. Ou bien la folie a une existence propre, ou bien la folie n'est que l'aspect

déraisonnable de la raison. À la suite de Descartes et d'Hegel, les auteurs québécois vont privilégier la raison. La folle amoureuse, telle que définie, va disparaître au profit d'une déraison à connotation morale. La folle amoureuse, vêtue de blanc, le front paré de fleurs, qui erre sur les falaises en appelant son flancé disparu, sera jugée déraisonnable et immorale après 1885. Deux événements expliquent ce changement d'attitudes: la victoire de l'ultramontanisme et la première grande querelle littéraire et politique au sujet des asiles québécois.

C. La Querelle de 1885 au sujet des asiles québécois

En 1885 éclate un scandale au sujet de malversations commises dans la régie interne des asiles québécois. L'Assemblée législative est saisie de cette question qui, à première vue, relève des instances gouvernementales. Mais le Québec d'alors est déchiré par une lutte intestine entre ultramontains et libéraux. Le scandale dégénère en une querelle politique d'une envergure insoupçonnée mettant aux prises politiciens, prélats, journalistes et littérateurs. Ces derniers surtout jouent un rôle de première importance tant par la véhémence de leurs interventions que par leur détermination à participer au conflit. Ils s'alignent de manière flagrante dans le camp adverse à toute réforme et diffusent dans un grand nombre de contes, nouvelles et romans une idéologie axée sur celle du clergé. Ce faisant, ils infléchissent la représentation de la folle dans le sens voulu par les ultramontains et participent à leur victoire. Cette alliance révèle les dessous d'une littérature au service de l'idéologie dominante, qui est celle de la classe dominante, dont nous allons étudier les ramifications.

1. les causes

Dès le milieu du XIX^e siècle, grâce aux médiations sans cesse renouvelées du clergé, songeons en particulier aux tractations de Mgr Bourget avec le pouvoir civil, et grâce à l'apport d'une partie de l'élite professionnelle québécoise, une importante modification de la situation politique s'effectue. Le clergé appuyé par les

ultramontains, réussit à acquérir un immense pouvoir. Il exerce un contrôle absolu sur les institutions d'enseignement et gagne une très large autonomie dans l'administration des institutions hospitalières et de bienfaisance. Des communautés religieuses administrent des institutions sociales subventionnées par l'État afin de répondre aux besoins d'un peuple homogène dans sa composition ethnique, religieuse et sociale. À titre d'exemple, notons qu'en 1873, la communauté des Soeurs de la Charité de la Providence de Montréal érige et administre l'asile de Longue Pointe qui deviendra l'asile Saint-Jean-de-Dieu.

En littérature, l'ultramontanisme, plutôt que soutenir l'Élan littéraire embryonnaire, l'entrave. Les premières oeuvres littéraires tombent dans le discrédit. Le roman, quand il n'est pas caractérisé par une tendance morale conforme aux normes de l'Église, est condamné.

Un autre âge commence. La littérature québécoise connaît de profondes mutations. Les thèmes romantiques, -- aventures palpitantes, meurtres, amours passionnées --, sont réprouvés. Le roman d'aventure cède peu à peu la place au roman historique et au roman du terroir. La littérature, somme toute, se met au service d'une cause plus patriotique et religieuse, comme l'annonce Patrice Lacombe dans la conclusion de La Terre paternelle (1846):

Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol, tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de moeurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités; et quand il voit arriver sa dernière heure, n'ayant d'autre désir que de pouvoir mourir tranquillement sur le lit où s'est endormi son père, et d'avoir sa place près de lui au

cimetière avec une modeste croix de bois, pour indiquer au passant le lieu de son repos¹⁷⁸.

Désormais, il faut tenir compte des normes morales de l'Église dans la conception de tout ouvrage de fiction. Malheur à l'écrivain qui s'en écarterait tant soit peu. Mis au ban de la société, attaqué d'un côté par le clergé, de l'autre par des laïcs plus intransigeants que le clergé même, l'écrivain n'a d'autres ressources que de se soumettre ou disparaître. Plusieurs oeuvres publiées antérieurement, telles la première partie d'Une de perdue, deux de trouvées (1849-1851) de Georges Boucher de Boucherville et L'Influence d'un livre (1837) de Philippe Aubert de Gaspé fils, seront réécrites ou censurées. Dans un tel contexte, lorsqu'aux carences matérielles de publication et de diffusion se superposent des balises morales, la littérature ne peut qu'éprouver des difficultés de croissance.

Au point de vue idéologique, cette domination de la littérature par les éléments traditionnels sert l'ordre établi. Orateurs, journalistes et écrivains ne cessent de proclamer les vertus du peuple québécois, peuple choisi par Dieu, soustrait à l'anticléricalisme français et au matérialisme américain, protégé par le parlementarisme britannique. Dans cette société où tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, les critiques ne sont guère tolérées, surtout si elles sont formulées par un étranger. En effet, qui eût cru qu'à la suite de la visite d'un aliéniste britannique, le docteur Daniel Hack Tuke, éclaterait une querelle littéraire et politique

178 Patrice Lacombe, La Terre paternelle, Montréal, Cahiers, du Québec/Hurtubise HMH, 1972, p. 118.

d'une telle envergure au sujet des asiles?

Cette querelle couvait depuis plusieurs années. Vers 1880, des différends non-résolus envenimaient les relations entre le gouvernement provincial d'une part, et les propriétaires laïcs de l'asile de Beauport et religieux de Saint-Jean-de-Dieu de l'autre. Ces différends portaient sur les soins, trop souvent inadéquats, donnés par les propriétaires aux aliénés et sur la question du contrôle des admissions par les médecins du gouvernement. Les asiles étaient alors surpeuplés, les aliénés, à cause du système d'affermage, étaient exploités, enchaînés et maltraités, et les médecins visiteurs du gouvernement avaient peu ou pas d'autorité.

La situation asilaire était donc intenable, mais c'est la publication d'un livre qui va faire éclater le scandale. Fait notoire, à deux reprises dans la courte histoire des asiles du Québec, en 1885 et en 1961, des livres-chocs, des livres-scandales engagent des polémiques qui captivent l'opinion publique et qui forcent le gouvernement à mettre en place des réformes.

En 1885, les livres et articles de D.H. Tuke¹⁷⁹ provoquèrent une querelle littéraire et politique qui dura une décennie. En 1961, la publication du livre de Jean-Charles Pagé, Les Fous crient au secours¹⁸⁰, suscita la fureur des autorités et conduisit à des

¹⁷⁹ Daniel Hack Tuke, The Insane in the United States and Canada, New York, Arno Press, 1973, 264 p.

Id., The Public Asylums of the Province of Quebec, Montréal, [s.éd.], 1884, 15 p.

Id., «Rapport sur l'asile de Beauport», dans Le Canadien, 17 oct. 1884.

¹⁸⁰ Jean-Charles Pagé, Les Fous crient au secours, Montréal, Éditions du Jour, 1961, 160 p.

enquêtes qui révélèrent les lacunes du système asilaire et la nécessité de réformes. Ce dernier livre s'inscrit à l'intérieur du mouvement de libération, engendré par la Révolution tranquille, qui mis fin à la toute-puissance du clergé en matière de bien-être social. Ironie du sort, en 1885, le livre d'un médecin, d'un spécialiste, échoue dans ses visées et ne fait que confirmer la puissance cléricale, tandis qu'en 1961, le livre d'un ex-patient d'asile psychiatrique renverse l'échafaudage savamment mis en place par Mgr Bourget il y a plus d'un siècle.

Mais revenons au XIX^e siècle. En 1884, D.H. Tuke visite les asiles canadiens. Son livre, The Insane in the United States and Canada (1885), qui se veut le compte-rendu de ces visites, soulève un véritable tollé au Québec. Certes, la majorité des critiques du docteur était fondée, mais la façon dont elles furent présentées, sans aucun égard pour les sentiments des Québécois, avec un ton de condescendance digne d'un grand médecin en visite dans des colonies éloignées, suscita l'ire des nationalistes ultramontains. Qu'un Orangiste se permette de critiquer une institution québécoise, au surplus catholique, était perçu comme une gifle à la fierté nationale. Plusieurs écrivains répondirent au défi et prirent la plume. Cela était facile, car la science de la psychopathologie étant à l'état embryonnaire, on pouvait se permettre de dire n'importe quoi.

Tuke, dans sa critique de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, est très véhément. Il accuse les religieuses d'enchaîner les fous, d'emprisonner les réfractaires dans des cachots et de refuser de relâcher les patients après qu'ils aient été jugés sains d'esprit par

les médecins. Il incrimine les religieuses en révélant qu'elles maintiennent un véritable musée des horreurs sous les combles de l'édifice où logent les révoltés, les blasphémateurs et les irrédutibles. Il a pu observer ces hommes, des malades émaciés pour la plupart, enchaînés dans des cachots sombres, malsains et pauvrement ventilés.

Tuke fut profondément outré. Partisan du «restraint-free system» adopté pour la première fois en 1793 par Philippe Pinel, il ne pouvait croire qu'une colonie de la couronne britannique puisse recourir en 1884 à des techniques qu'il jugeait si moyenâgeuses. À son avis, ces conditions d'existence misérables étaient directement imputables à la mauvaise administration des religieuses¹⁸¹. À la suite de telles accusations, tout ultramontain ne pouvait avoir qu'une réaction: L'Orangiste ment! Malheureusement, ces accusations étaient en grande partie fondées.

De plus, en 1884 éclate l'affaire Lynam. En 1882, une dame Lynam avait été déclarée dangereuse par le médecin visiteur officiel de l'asile Saint-Jean-de-Dieu et internée. Deux ans plus tard, des citoyens canadiens-anglais, devant le rejet de leur requête en vue de libérer Mme Lynam, se rendent en cour et obtiennent gain de cause. C'est un véritable scandale¹⁸².

Aussitôt, la lutte sur la question des asiles s'envenime et

¹⁸¹ Voir Tuke, The Insane in the United States and Canada, op. cit., pp. 193-197.

¹⁸² Voir «L'Affaire Lynam et les asiles d'aliénés», dans L'Union médicale du Canada, vol. 13, nov. 1884, p. 522.

prend une allure raciale. La presse canadienne-anglaise dénonce le système d'affermage tandis que plusieurs journaux canadiens-français voient dans cette dénonciation une haine contre le Canada français et sa religion catholique.

Mais cette généralisation hâtive mérite d'être nuancée. Les médecins et aliénistes canadiens-français, qui connaissaient la situation à l'intérieur des asiles, et qui devaient affronter quotidiennement, dans l'exercice de leur fonction, les vexations et les entraves des propriétaires, souhaitaient des réformes. Ils étaient tout à fait en accord avec les critiques du docteur Tuke et lui savaient gré d'avoir mis en lumière les problèmes inhérents à l'asile. Ils espéraient maintenant forcer le gouvernement à voter des réformes. Les médecins voulaient un contrôle scientifique des admissions à l'asile (afin d'éviter que ne se répète l'affaire Lynam), un accroissement du rôle et du pouvoir décisionnel des aliénistes à l'asile, et l'abolition du système d'affermage¹⁸³.

L'Assemblée législative du Québec ne se fit pas prier et dès 1885, une nouvelle loi plaçait le contrôle médical des asiles entre les mains du gouvernement. Dès lors, l'aspect administratif et l'aspect médical de l'asile étaient séparés. Les médecins du gouvernement avaient autorité suprême en matière d'admission, de soin et de libération des patients. Les propriétaires de l'asile avaient autorité suprême en matière de finances et d'administration interne.

183 Voir Ibid., p. 523.

Pendant dix ans, les propriétaires tant laïcs que religieux résistèrent à la loi et elle n'eut jamais le résultat escompté. L'autorité bicéphale de l'asile ne fut jamais reconnue et les médecins furent souvent relégués à des rôles subalternes. Mais pouvait-il en être autrement d'une loi qui ménageait à la fois les deux partis en cause? Le gouvernement avait reconnu la nécessité de réformes mais il refusait de «nationaliser» les asiles (comme en Ontario) de peur de perdre les faveurs du clergé et des ultramontains.

2. la polémique

Malgré l'adoption de la loi de 1885, la querelle des asiles était loin d'être terminée. Les religieux et les ultramontains s'acharnaient contre toute réforme et vitupéraient contre les partisans de la loi de 1885. Ceux-ci devaient défendre leurs convictions, tout en se défendant des accusations d'athéisme et de rougisme. Cette querelle devint rapidement une querelle de littérateurs tant par les gens qui y prirent part que par leurs propos qui révèlent davantage la recherche du mot juste et de l'insulte appropriée que la démonstration d'un savoir scientifique.

L'archétype même de ce genre de critique se retrouve dans une série d'articles de Benjamin Sulte, rédigés une dizaine d'années avant la visite du docteur Tuke mais portant sur l'asile d'aliénés de Beauport¹⁸⁴. Sulte n'a jamais visité l'asile en question, il s'y

¹⁸⁴ Benjamin Sulte, «L'Asile d'aliénés de Québec», dans L'Opinion publique,

vol. 5, n^o 7, 12 fév. 1874, pp. 73-74
n^o 9, 26 fév. 1874, pp. 99-100
n^o 10, 5 mars 1874, pp. 111-112.

connaît peu en médecine et il n'est pas spécialiste de l'étude de la folie. Comme il l'affirme lui-même, c'est tout simplement à partir des rapports officiels des médecins propriétaires J.E.J. Landry et F.E. Roy qu'il décida de rédiger des articles élogieux.

C'est en lisant les compte-rendus de ces journaux que m'est venue l'idée de l'ouvrir @le rapport des médecins# et d'en parler¹⁸⁵.

En ne vérifiant pas ses sources d'information, en acceptant d'emblée les conclusions des propriétaires, Sulte risquait de se compromettre. À maintes reprises dans ses articles, nous trouvons des affirmations qui révèlent une connaissance approximative des rouages d'un asile. Par exemple, Sulte approuve le souci d'économie de messieurs Landry et Roy et cite des rapports qui leur sont favorables.

Le sort des malheureux qui habitent cette maison, s'ils avaient l'entière jouissance de leurs facultés mentales, serait envié par la plupart de nos habitants de la campagne et par tous les pauvres de la ville.

Quand nous considérons, en outre, la manière de vivre de la grande masse des habitants du pays, nous restons persuadés que les aliénés ne doivent pas être mieux traités qu'elle, ni habiter des palais pendant que ceux qui¹⁸⁶ paient pour les y loger vivent dans des maisons fort modestes.

Cette affirmation est controversée. Nous connaissons les traitements infligés aux aliénés. Chaque fois que les médecins propriétaires de Beauport discutent d'économie, c'est afin de s'enrichir au détriment de leurs «pensionnaires». Il ne saurait en être autrement, l'asile de l'époque étant conçu comme une entreprise à but lucratif où sont

¹⁸⁵ Ibid., vol. 5; n° 10, 5 mars 1874, p. 112

¹⁸⁶ Rapport des inspecteurs du gouvernement, -@s.d.#, cité par Sulte, op. cit., vol. 5, n° 7, 12 fév. 1874, p. 74.

entassés, comme des meubles brisés, des fous « incurables ».

Supposons que Sulte ait voulu faire une étude équitable des conditions asilaires, pourquoi ne visita-t-il pas Beauport? Sa critique est partielle et incomplète; elle est basée sur des rapports qui évidemment sont favorables aux gens qui les ont rédigés et qui s'enrichissent par la « traite » des fous. Tuke visita Beauport, sa vision des choses est diamétralement opposée à celle de Sulte.

Sulte a écrit sans voir, d'autres ont vu mais n'ont rien compris. Ce sont les deux tendances que nous retrouvons dans tous les textes qui traitent de cette querelle. Les uns critiquent les livres et les idées d'autrui sans jamais avoir mis les pieds dans un asile, les autres ont visité les asiles mais leur esprit est obnubilé par des préjugés politiques soit ultramontains, soit rouges. Quoi qu'il en soit, l'objectivité et le sort des internés est le dernier des soucis de ces auteurs qui ne sont pas des aliénistes. Cette querelle, surtout après l'adoption de la loi de 1885, fut avant tout émotive.

Si nous faisons un rapide survol des têtes d'affiche qui ont participé au débat nous relevons les noms de messieurs Filiatreault, Ledieu, Legendre et Taché, l'abbé Baillargé et Mgr Laflèche. Ce sont des écrivains, des politiciens et des prélats, une coupe représentative de l'intelligentsia de l'époque et des idéologies en place à la fin du XIX^e siècle. Chacun de ces hommes a adopté une position clairement définie à l'intérieur du conflit.

Aristide Filiatreault est un « avancé », un franc-tireur en

rupture de ban avec le clergé¹⁸⁷. Sa revue, Canada-Revue, sera censurée par l'archevêque de Montréal en novembre 1892 pour ses écrits incendiaires. Napoléon Legendre, dans son livre, Nos asiles d'aliénés¹⁸⁸, cite des essais scientifiques récemment publiés et s'aligne sur la position des aliénistes. Léon Ledieu est un ferme soutien du clergé. Il visita l'asile Saint-Jean-de-Dieu en août 1887 en compagnie de quelques notables et fut vivement impressionné par le travail des religieuses¹⁸⁹. Joseph-Charles Taché dans son essai¹⁹⁰ s'en prend directement à Tuke et aux détracteurs du système asilaire par une critique mesquine et personnelle. L'abbé Baillargé attaque le livre de Legendre, qui critique les asiles québécois, et de ce fait se trouve passablement éloigné de ce que nous nommons la «réalité asilaire»¹⁹¹. Enfin, Mgr Lafliche se fait le porte-parole des extrémistes ultramontains¹⁹².

187 Aristide Filiatreault, «Que ferons-nous de nos aliénés?», dans Le Canada artistique, vol. 1, n° 8, août 1890, p. 140.

Id., «La Question des asiles», dans Le Canada artistique, vol. 1, n° 9, sept. 1890, p. 156.

Id., «Les Asiles d'aliénés», dans Le Canada artistique, vol. 1, n° 11, nov. 1890, p. 183.

188 Napoléon Legendre, Nos asiles d'aliénés, Québec, Belleau et Cie, 1890, 63 p.

189 Léon Ledieu, Chez les fous, dans Entre nous, Québec, Imprimerie d'Élzéar Vincent, 1889, 272 p.

190 Joseph-Charles Taché, Les Asiles d'aliénés de la province de Québec et leurs détracteurs, Hull, Imprimerie de la vallée d'Ottaoua [sic], 1885, 51 p.

191 Frédéric-Alexandre Baillargé, La Littérature au Canada en 1890, Joliette, chez l'auteur, 1891, 352 p., pp. 207-214, 222-233.

192 Voir «La Loi des asiles et le sentiment de l'épiscopat», dans L'Étendard, n° 226, 1^{er} oct. 1886, p. 2.

Alors que les aliénistes essaient de présenter les faits de façon rationnelle, objective, les rouges et les libéraux de même que le clergé et ses partisans écartent ces faits et s'adressent directement aux émotions du lecteur, à son sens patriotique ou religieux. La polémique se poursuit donc sur deux niveaux, l'un basé sur des faits réels, l'autre sur des réactions émotives. Le résultat est une lutte inégale entre le cognitif et l'affectif, celui-ci niant celui-là et brouillant sa diffusion.

Toutes sortes de procédés mis en oeuvre n'ont d'autre but que d'atteindre la sensibilité du lecteur et de jouer sur ses passions pour le convaincre et l'endoctriner. Certaines interventions, particulièrement les lettres pastorales, ne tendent pas à prouver rationnellement, mais reposent sur un lyrisme, une émotivité tellement forte que son expression seule envahit tout. L'objet évoqué n'existe plus, étouffé, noyé par la rhétorique. L'étude de certains sujets controversés fera ressortir ces différences et illustrera le ton de la querelle.

À tout seigneur, tout honneur. Puisque l'instigateur de la querelle est le docteur Tuke, on s'attaquera avant tout à sa personne, d'autant plus que son attitude de supériorité bienveillante mêlée de mépris lui a suscité de nombreux ennemis. Taché en particulier, qui a intitulé son livre Les Asiles d'aliénés de la province de Québec et leurs détracteurs (1885), prend un malin plaisir à répéter des arguments «ad hominem».

M. le docteur Tuke fait partie du commun des mortels; ses meilleurs écrits accusent plus de travail¹⁹³ que de génie et il a certainement plus de creux que de profondeur.

¹⁹³ Taché, op. cit., p. 9

[...] il suffira d'un assez rapide examen de quelques parties de cette production, pour en démontrer la non valeur et la futilité, pour faire ressortir l'animus qui a présidé à sa confection¹⁹⁴.

[...] animus particulier produit par les antipathies de race et par le fanatisme d'une certaine catégorie de sectaires¹⁹⁵.

Ce genre de critique n'est guère à l'honneur du député Taché, mais elle revient à tout propos, tant du côté des ultramontains, que de celui des rouges, dans les écrits qui traitent de la polémique.

Par exemple, cette peur de l'étranger et ce nationalisme exacerbé se reflètent surtout dans les écrits de Mgr Laflèche.

Il va sans dire que la diatribe de M. le Dr. Tuke a trouvé un écho bruyant chez les fanatiques de notre Province, pour qui le sang français, la foi catholique et les institutions religieuses sont un cauchemar.

[...] Si l'on ajoute à cela que d'après la constitution de notre pays, le lieutenant-gouverneur lui-même, et son conseil, au moins en majorité, peuvent être un jour des protestants, des libres penseurs ou même des affiliés aux sociétés secrètes dont le but est la guerre aux institutions religieuses et finalement à leur destruction, comment n'être pas convaincu qu'une telle loi [celle de 1885] blesserait profondément le sentiment catholique de cette province¹⁹⁶!

Mais Mgr Laflèche est un des plus fermes adversaires du libéralisme et un porte-parole zélé de l'ultramontanisme. Dans ses écrits, entre autres dans l'essai intitulé Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille¹⁹⁷ (1866), il

194 Ibid., p. 12.

195 Ibid., p. 3.

196 Lettre de Mgr Laflèche à J.J. Ross, premier ministre de la province de Québec, [s.d.], citée dans «La Loi des asiles et le sentiment de l'épiscopat», op. cit., p. 2.

197 Louis-François Laflèche, Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1866, 268 p.

reproche aux libéraux de prôner la sécularisation de l'éducation et la séparation de l'Église et de l'État. Il les accuse surtout de corrompre la jeunesse par la diffusion d'idées révolutionnaires véhiculées par les mauvais livres et les journaux infects. Alors, il n'est guère surprenant qu'il réagisse avec véhémence aux livres de Tuke qui remettent en question la gestion religieuse des asiles et demandent leur laïcisation.

L'idée même de réformes sous-entend que le système asilaire québécois est dépassé, qu'il y a des manques à combler. Le clergé refuse de l'admettre. L'abbé Baillargé, professeur au Collège de Joliette, s'oppose à toute réforme et défend les institutions religieuses par fierté nationale. Le tout relève, comme l'explique Albert Memmi¹⁹⁸, d'un complexe de colonisé qui craint de perdre le peu de prérogatives qu'il possède et qui s'indigne de toute critique venue d'en-dehors du clan. Ainsi, selon l'abbé Baillargé, toute critique externe est futile.

Quelles sont les inconvénients de ce système? C'est un étranger qui va répondre, le Dr. Fallières.

Pourquoi courir si loin? Pourquoi ne point parler des inconvénients qui existent chez nous s'il y en a, au lieu d'aller à l'étranger¹⁹⁹?

Face au barrage politico-religieux de l'abbé Baillargé, face à cette alliance représentée par le tandem Taché-Laflèche, peu de Québécois oseront prendre la défense de Tuke et des réformes proposées. Seuls quelques médecins émirent dans la revue spécialisée

¹⁹⁸ Voir Albert Memmi, Portrait du colonisé, Montréal, Éditions L'Étincelle, 1972, 149 p.

¹⁹⁹ Baillargé, op. cit., p. 230.

L'Union médicale du Canada un jugement prudent, mais favorable à leur collègue.

Le Dr. Tuke peut être, en ce qui concerne certains détails assez secondaires, influencé par des préjugés de race et de croyance, mais au fond, il a touché la véritable note, et mis le doigt sur le point le plus faible de notre système de traitement des aliénés²⁰⁰.

De même, ces médecins devront s'excuser de leurs «idées avancées» avant d'élaborer quelque projet de réforme que ce soit.

Pour nous, nous n'ignorons pas que pour amener des réformes dans le service médical de nos asiles il va nous falloir combattre une foule de préjugés, nous exposer même à passer pour avoir des «idées avancées», parce que nous voulons sortir de l'ornière. Cela nous est bien égal. Ce que nous voulons c'est que nos aliénés reçoivent un traitement convenable au point de vue médical, et que pour cela, ils soient placés sous la surveillance d'hommes en la science et en l'expérience desquels nous puissions reposer une confiance aussi absolue que possible. Actuellement, nous sommes loin de cet idéal, (le corps médical de la province tout entière se l'avoue tout bas) et si nous avons le courage de le dire tout haut, nous voulons également avoir celui de travailler, dans la mesure de nos forces, à atteindre le but désiré²⁰¹.

En-dehors de la profession médicale, l'avocat Napoléon Legendre est un des seuls à reconnaître l'infériorité québécoise en matière asilaire.

Notre étude est basée sur des rapports officiels qui constatent qu'en Europe, aux États-Unis et dans l'Ontario on a fait des progrès considérables dans cette branche de l'assistance publique, tandis que dans notre province on est encore, à peu près partout, attaché aux vieilles méthodes que tous les pays éclairés ont mises de côté l'une après l'autre. Tous les raisonnements du monde ne réussiront pas à changer ces faits, de même que toutes les récriminations ne nous empêcheront pas de faire connaître la vérité²⁰².

200 «L'Affaire Lynam et les asiles d'aliénés», op. cit., p. 523.

201 «Nos asiles d'aliénés», dans L'Union médicale du Canada, vol. 14, jan. 1885, p. 44.

202 Legendre, op. cit., pp. 47-48.

L'auteur énumère ensuite une série de réformes qu'il juge nécessaires. Il décrit ce qui devrait être en donnant l'impression que ces réformes seront bientôt appliquées, qu'elles sont sur le point d'être promulguées (alors qu'en réalité, elles ne le seront jamais). En ce siècle positiviste, Legendre veut démontrer que le Québec n'est pas aussi moyenâgeux qu'on le laisse sous-entendre, mais qu'il participe à l'avancement des sciences, qu'il sera, s'il ne l'est en ce moment, à la fine pointe des recherches.

Mais Legendre et les médecins de L'Union médicale du Canada font bande à part. Ce qui ressort de la majorité de ces écrits est un sentiment d'immobilisme satisfait. Toute réforme est suspecte, aux yeux du clergé qui contrôle les écoles, les hôpitaux et les asiles, en somme, l'éducation et le bien-être des Québécois. Afin de contrer les critiques, les tenants du pouvoir font dévier le discours et amorcent une contre-attaque d'une probité douteuse. On note, en particulier dans les écrits des prélats et des politiciens, des relents de xénophobie et de racisme à l'égard d'un éminent docteur dont on souille la réputation. En cela, leur tactique évoque celle que décrit Diderot: «Toutes les billevesées de la métaphysique ne valent pas un argument ad hominem». En somme, les ultramontains font flèche de tout bois et par force condamnations et hauts cris d'outrage camouflent leurs torts.

Par ailleurs, la majorité des livres et articles qui portent sur cette querelle discutent des bâtiments de l'asile, de leur disposition, de l'autorité du médecin, de l'administration, du personnel, des gardiens, du travail et des divertissements à l'asile, de la

classification des patients, bref, de tout ce qui a trait à l'aspect matériel et administratif de l'asile, mais peu des quelques milliers de patients: alcooliques, fous, séniles, idiots, qui peuplent l'asile. Une seule exception, le journaliste Léon Ledieu qui fut invité à une visite officielle à Saint-Jean-de-Dieu et qui, dans sa chronique hebdomadaire dans Le Monde illustré, décrit quelques incidents qui mettent en évidence les traits amusants et «exotiques» des fous.

Comment expliquer ce silence à l'égard des fous? par l'indifférence? par la croyance que les Internés sont incurables et que leurs demandes, incohérentes et suspectes, ne sont pas valables? Ledieu nous offre un indice. Un Anglais, Interné, présente une requête, tout un volume, à l'honorable M.G. Duhamel qui s'exclame: «C'est la chose la plus incohérente que j'ai jamais lue²⁰³». Les paroles de ceux qui ont été étiquetés fous sont décrétées irrecevables selon certaines règles de jeu établies par la société et l'institution asilaire. C'est en vain que l'Interné anglais répète qu'il n'est pas fou: il est interné, il est défini par le lieu qu'il habite. Son incapacité à reconnaître sa folie est précisément la preuve qu'il est fou. Son refus de se soumettre à l'autorité asilaire est considéré comme la preuve ultime de sa maladie.

Face à cette situation, l'interné jugé fou n'a d'autre recours que d'accepter le traitement thérapeutique. Il n'a d'autre issue que de s'effacer totalement comme sujet parlant au sein d'une

²⁰³ Ledieu, op. cit., p. 35.

classification nosologique. Il a désormais sur son état l'opinion des médecins; ce sont les paroles des autres qui finissent par devenir son unique parole. Pour survivre à l'asile, l'interné doit donc s'adapter au système et ne pas chercher à brusquer les choses ou à modifier quoi que ce soit. Il doit se montrer docile et surtout gagner la faveur des religieuses. Celles-ci contrôlent effectivement l'asile et, malgré la loi de 1885, détiennent un droit de regard supérieur à celui du médecin.

Les polémistes étaient conscients de ce fait. Mais rares sont ceux qui osèrent remettre en question le rôle de ces dames. Tuke accusa les religieuses de négligence criminelle et fut cloué au pilori. Ses écrits eurent peu de répercussions publiques à cause de telles accusations.

En revanche, les ultramontains louangent les religieuses et accumulent ainsi un capital politique essentiel dans leur lutte contre la loi de 1885. Ledieu, entre autres, entonne un véritable panégyrique à l'égard des religieuses. Son parti-pris est évident: le travail des religieuses est admirable et les fous sont des enfants gâtés qu'il faut éduquer. Afin de souligner le dévouement et le courage des religieuses, il raconte l'anecdote suivante:

Il ne nous reste plus qu'un quartier à visiter, celui des agités (homme).

Tout ce monde s'agite, en effet, remue, crie, hurle.

En entrant, nous sommes en présence d'un hercule qui, en nous apercevant, nous accueille par une bordée d'injures, le Dr. Bourque essaie de l'apaiser, mais en vain, quand une jeune religieuse, toute petite, toute mignonne, sort du cercle que l'on fait autour de l'énergumène, va droit à lui et lui parle.

Ma foi, j'ai tremblé pour elle, mais bientôt nous vîmes le colosse baisser la tête, nous tourner le dos et aller se blottir dans un coin, calme et silencieux comme un petit enfant en pénitence.

Eh bien! ce résultat était dû à la reconnaissance qu'il éprouvait pour cette soeur qu'il savait être sa bienfaitrice, sa protectrice, son soutien.

N'est-ce pas admirable?²⁰⁴

Il se peut très bien que cet hercule se soit tranquilisé par reconnaissance, mais il est tout aussi probable qu'il soit devenu «calme et silencieux comme un petit enfant en pénitence» par peur d'être puni. À cette époque, des «salles-d'en-arrière» existaient dans la majorité des asiles. C'étaient des cachots où étaient battus et enchaînés les fous agités; mais il est peu probable que Ledieu ait visité ces lieux. Donc, la petite religieuse n'aurait eu qu'à menacer l'hercule de divers sévices pour qu'il se calme.

L'historique de ces lieux de réclusion est assez facile à suivre. Dès 1717, des loges, c'est-à-dire des prisons pour fous, ont été construites dans les hôpitaux généraux de la Nouvelle-France²⁰⁵. En 1884, le docteur D. H. Tuke note, comme nous l'avons vu, que les fous «indésirables» sont enfermés dans des cachots sous les combles à Saint-Jean-de-Dieu. En 1961, toujours dans le même asile, Jean-Charles Pagé rapporte l'existence des «salles-d'en-arrière» dans Les Fous crient au secours²⁰⁶. En 1970, Philippe et Edmée Koechlin, psychiatres français en visite à Montréal, écrivent que les «salles-d'en-arrière» sont encore utilisées à Saint-Jean-de-Dieu²⁰⁷. Ces

²⁰⁴ Ibid., pp. 36-37.

²⁰⁵ Voir Casgrain, op. cit., p. 562.

²⁰⁶ Voir Pagé, op. cit., p. 70.

²⁰⁷ Voir Philippe et Edmée Koechlin, Corridor de sécurité, Paris, Maspero, 1974, 89 p.

salles, qu'ils désignent sous le nom de corridor de sécurité, seront abandonnées seulement en 1971.

Les fous n'étaient pas enfermés dans ces salles pour être soignés et aidés, mais pour être maintenus dans un espace d'exclusion inflexible d'où ils ne pouvaient contrevenir à l'ordre et à la sécurité publique. Ces espaces d'exclusion n'existent plus. Ils ont été remplacés par l'intériorisation de l'exclusion par les patients, par des médicaments qui font de ces derniers des enfermés mobiles.

Mais au XIX^e siècle, de tels médicaments n'existaient pas et les religieuses ne pouvaient maîtriser certains fous dangereux qu'en les enfermant. Dans le Traité élémentaire de matière médicale et guide pratique des Soeurs de la Charité, il est nettement écrit que les malades peuvent et doivent être punis, et que ces punitions ont une valeur thérapeutique.

Le traitement moral consiste à appliquer l'art de l'éducation à la folie par le moyen de l'obéissance, du travail, de la ponctualité, des distractions, des punitions et des récompenses, de la confiance, du changement de lieu, de l'affermissement du principe moral et religieux, en prenant en considération le caractère individuel du malade et l'espèce de folie²⁰⁸.

Mme Lynan, dans une entrevue accordée à un journaliste anglophone, raconte qu'elle a été battue et qu'elle a vu d'autres patients être battus par des religieuses à Saint-Jean-de-Dieu.

On being asked if punishment of that kind was often inflicted at Longue-Pointe, she replied that patients were beaten frequently by the nuns, by the servants and by the man in attendance.²⁰⁹

208 Traité élémentaire de matière médicale et guide pratique des Soeurs de la Charité, p. 947, cité par Taché, op. cit., p. 14.

209. Entrevue de Mme Lynan accordée à un journaliste anglophone, citée par Taché, op. cit., p. 50.

Mais les gens accordèrent peu de foi à ces racontars de folie. D'ailleurs, les cas de brutalité étaient choses courantes à l'époque dans les asiles.

Il faut se situer dans le contexte socio-historique. Au XIX^e siècle, les fous étaient traités de façon épouvantable. Bernard de Fréminville, dans son essai La Raison du plus fort, Traiter ou Maltraiter les fous?²¹⁰ décrit des appareils thérapeutiques, utilisés en Europe à cette époque, qui s'apparentent davantage à des outils de torture qu'à des instruments de guérison. Où qu'ils soient, et ceci malgré les affirmations du docteur Tuke, les fous avaient de fortes chances d'être battus et brutalisés, leur folie étant alors considérée incurable et le résultat d'actions immorales.

Au Québec, les religieuses avaient la tâche ingrate de contrôler, ou plutôt de tenter de contrôler, une folie qu'elles ne comprenaient même pas, que personne ne comprenait à l'époque. Leur propre inexpérience et leur refus des choses de ce monde ne les aidaient guère à soigner ceux qui avaient des problèmes de comportement social, mais elles faisaient de leur mieux, compte tenu des méthodes de l'époque, afin de répondre aux attentes de la société. Somme toute, elles n'étaient que la partie visible d'un système qui réprimait et réprouvait tout excès, tout acte jugé déraisonnable. Elles formaient une muraille vivante, une clôture entre les fous et la société qui à la fois craignait et rejetait ces mêmes fous. Elles s'occupaient de gens, dont personne ne voulait, par charité, par amour

210 Fréminville, op. cit.

du prochain. Ce ne pouvait être qu'une tâche ingrate et difficile.

Très peu de polémistes condamneront les religieuses. Ainsi, les rédacteurs de L'Union médicale du Canada reconnaissent comme ledieu, le travail des religieuses et souhaitent qu'elles continuent à offrir leurs services, mais à l'intérieur d'un asile laïc.

Comme nous le disions, en commençant, que le gouvernement prenne en mains et la propriété et la direction des asiles. Qu'il en confie d'abord la gestion intérieure à des religieuses. Chez elles seules il trouvera l'esprit d'ordre et d'économie nécessaire, de même que chez elles seules les malades trouveront l'esprit de charité chrétienne et le dévouement dont tous ceux qui souffrent ont un si grand besoin. Nos sœurs de charité ont fait leurs preuves, Dieu merci, et l'on ne saurait songer à confier à d'autres mains et à d'autres cœurs le soin de nos frères en souffrance²¹¹.

Aux yeux de ces médecins, le problème n'est pas de savoir si les religieuses ont bien rempli leur rôle de gardes-fous, mais de déterminer qui, entre les religieuses et les aliénistes, devrait diriger l'asile. Dans la pratique asilaire, les religieuses n'abandonneront jamais le pouvoir, au contraire, ce sont les aliénistes qui resteront subordonnés aux religieuses.

Le seul qui osa formuler une critique directe au sujet des religieuses fut Aristide Filiatreault. Il écrit:

Une femme qui aurait été mère de famille, qui aurait acquis, pendant plusieurs années de ménage, quelques notions du caractère de l'homme, reculerait devant la tâche de soigner un fou étranger. Comment des religieuses, qui se sont cloîtrées au sortir de l'enfance, qui n'ont jamais vécu dans le commerce des hommes, qui ne savent absolument rien des qualités --bonnes ou mauvaises-- des êtres du sexe masculin, --qualités si différentes de celles qui caractérisent la femme, --peuvent-elles entreprendre de diriger des malheureux dont les passions et les sentiments sont arrivés à l'état aigu sous l'empire de la folie?

211 «Nos asiles d'aliénés», op. cit., p. 43.

Ah! comme ils doivent rugir souvent ces mâles lions, --chez qui la raison ne contrôle plus les vives impressions, en se voyant livrés sans défense à des femmes qui, ne pouvant les comprendre²¹², n'éprouvent pour leurs souffrances morales aucune sympathie.

Mais le clergé était tout-puissant et refusait de céder sur quelque point que ce soit. La revue de Filiatreault, Canada-Revue, fut censurée par l'archevêque de Montréal, et Mgr Fabre qui s'opposait de façon catégorique à la suprématie des médecins dans les asiles, écrivit une lettre en ce sens au premier ministre du Québec, J.J. Ross.

Je ne pourrais permettre que les Religieuses de Providence, qui ont donné leurs preuves de capacité, d'habileté et de dévouement dans la direction de l'Asile, fussent ainsi soumises au bon plaisir des différents gouvernements et de leurs créatures, qui pourraient se succéder. Il y aura là un état de fluctuation incompatible avec les règlements de leur propre communauté et vous comprendrez vous même M. le Premier, qu'il y va de l'honneur de votre gouvernement de ne pas inaugurer ce régime.

[...] Ce ne doit pas être parce que quelques têtes un peu montées sont parvenues à faire imprimer et mettre devant le public des critiques mal fondées, que vous devez leur donner pour satisfaction d'imposer des lois d'une exécution incompatible avec leur dignité et avec leurs règlements, à des Religieuses que vous savez être audessus [sic] de toute critique [...]²¹³

La dernière partie de cette phrase révèle le secret du succès des religieuses et des ultramontains: «que vous savez être audessus [sic] de toute critique». Comment accuser les religieuses de mauvaise gestion? de brutalité? Grâce à leur image, à leur réputation, les religieuses pouvaient se permettre de gérer l'asile à l'encontre des médecins et de la loi de 1885. Elles étaient au-dessus

²¹² Filiatreault, «Que ferons-nous de nos aliénés?», op. cit., p. 140.

²¹³ Lettre de Mgr Fabre à J.J. Ross, premier ministre de la province de Québec, le 15 avril 1885, citée dans «La Loi des asiles et le sentiment de l'épiscopat», op. cit., p. 2.

de tout soupçon et nul n'osait les critiquer, sauf les aliénistes et les rouges, mais leur parole avait peu de poids.

Ainsi, malgré la masse de documents préparés par des spécialistes, le système d'affermage se perpétua. Le gouvernement ne pouvait rien faire. Le clergé détenait la clé du pouvoir politique et attaquer le clergé, équivalait pour le gouvernement, au suicide politique. Dans cette lutte au pouvoir, les faibles payaient et dans ce cas précis, les aliénés.

Mais alors, que faisaient les écrivains? Nous pouvons comprendre qu'un prêtre, comme l'abbé Baillargé, défende le système en vigueur. Mais les autres? Confrontés par des documents accablants préparés par les aliénistes, ils refusaient les réformes et se rangeaient du côté du clergé, des tenants du pouvoir. C'est en partie grâce à eux, que le clergé gagna l'opinion publique et de ce fait, la lutte pour les asiles.

3. les séquelles

En septembre 1887, un mois après la visite de Ledieu à l'asile de Longue-Pointe, une Commission royale fut créée afin d'étudier en quoi et pourquoi les propriétaires des asiles refusaient de respecter la loi de 1885. À Saint-Jean-de-Dieu, les enquêteurs notèrent, comme Ledieu, la propreté des lieux et la qualité de la nourriture. Mais ils découvrirent aussi qu'il n'y avait aucun système de classification des fous, que l'asile était surpeuplé, que le travail n'était pas utilisé à seules fins thérapeutiques, que les aliénés ne sortaient jamais des édifices et qu'ils étaient souvent

enchaînés et maltraités. De plus, à l'encontre de la loi de 1885, les médecins n'avaient aucun pouvoir. Sœur Thérèse-de-Jésus, directrice de l'asile, avait à sa disposition «ses» médecins, nommés et rémunérés par elle, et elle refusait quelque autorité que ce soit aux médecins du gouvernement.

À cause du contrat signé en 1875 avec les religieuses, le gouvernement ne pouvait rien faire pour changer la situation. Enfin, en mars 1897, un nouveau contrat, conforme à l'esprit de la loi de 1885, fut signé et des réformes purent être entreprises. À noter: l'asile gardait deux équipes de médecins, l'une nommée par le gouvernement, l'autre par les religieuses. Mais à cette époque, la première querelle littéraire et politique provoquée par la question des asiles tirait à sa fin. Le clergé avait remporté la première manche.

À la fin du XIX^e siècle, les communautés religieuses, sachant le gouvernement impuissant à agir, s'assurent le contrôle des asiles. En 1893, les Soeurs de la Charité achètent l'asile de Beauport (qui deviendra l'asile Saint-Michel-Archange) tandis que la minorité anglo-protestante fonde une institution psychiatrique spécifique, l'hôpital Douglas, à Verdun, en 1890.

En 1893, toujours selon le système d'affermage, les Soeurs de la Charité à Beauport reçoivent une somme annuelle par patient de 100\$ (contre 140\$ au temps du docteur Douglas et contre 116\$ pour l'hôpital protestant de Verdun)²¹⁴. En Ontario, les asiles étatisés

214 Voir Hubert Wallot, «Perspective sur l'histoire québécoise de la psychiatrie: le cas de l'asile de Québec», dans Santé mentale au Québec, vol. 4, n^o 1, juin 1979, p. 107.

reçoivent un montant annuel par capita de 172\$ (en 1888)²¹⁵. Le système d'affermage permettait donc au gouvernement de Québec d'économiser sur les soins aux aliénés.

L'hôpital Douglas fut créé en réaction contre l'asile Saint-Jean-de-Dieu. S'apercevant que les religieuses se contentaient d'interner les aliénés et refusaient tout pouvoir décisionnel aux médecins, des médecins anglais s'unirent pour fonder un hôpital à vocation thérapeutique réelle.

À cause de ces antécédents historiques et de leur position économique dominante, les Canadiens-anglais devanceront les Canadiens-français dans leur approche de la maladie mentale. L'hôpital Douglas est géré par un organisme laïc sans but lucratif. C'est un centre qui se veut à la fine pointe des recherches (c'est là que seront expérimentées toutes les formes de traitements découverts avec les années), un centre avec prédominance médicale dans l'asile (alors qu'à Beauport, cette étape sera atteinte en 1962), un centre qui veille à la santé mentale du patient et nullement au salut de son âme.

Ailleurs au Québec, avec le début du XX^e siècle commence un long monopole des communautés religieuses, qui persistera jusqu'à la Révolution tranquille. Pendant toutes ces années, la médecine et la religion, médecins aliénistes et religieuses, cohabiteront tant bien que mal. Trop souvent, en effet, les religieuses refuseront de céder

215 Voir Céline Beaudet, Évolution de la psychiatrie anglophone au Québec: 1880-1963, Le Cas de l'hôpital de Verdun, Québec, Université Laval, sept. 1976, p. 11.

quelque autorité aux médecins de peur d'être réduites à un rôle subordonné et de perdre le contrôle de l'hôpital. Tout ceci relève d'une question d'influence et de pouvoir, le bien-être du fou étant secondaire. Cette situation se perpétuera pendant longtemps. En 1962, le docteur Bédard, après avoir dirigé l'enquête sur les hôpitaux psychiatriques au Québec, affirmait qu'à Saint-Jean-de-Dieu et à Saint-Michel-Archange:

[...] c'est le médecin qui théoriquement se situe au haut de la hiérarchie; mais son influence se fait bien peu sentir dans la salle. En pratique, c'est la religieuse hospitalière qui constitue la figure d'autorité, établit les règles, assigne les fonctions et donne à la salle son climat²¹⁶.

Somme toute, la querelle de 1885 au sujet des asiles modifia radicalement les services de bien-être social et les infléchit dans le sens voulu par les ultramontains. À cause de cela, il ne faut pas considérer cette querelle comme un incident isolé. Elle s'inscrit à l'intérieur de la lutte menée par les ultramontains pour contrôler le pouvoir séculier. Cette tentative de mainmise politique passe forcément par la récupération de la littérature pour fins d'information/désinformation auprès du public. Après 1885, l'influence ultramontaine se fera sentir de diverses manières en littérature québécoise à tel point que dans plusieurs oeuvres les thèmes romanesques seront des thèmes ultramontains.

216. Dr. Bédard, cité par Ibid., p. 19..

D. La Folie dans les oeuvres littéraires de la fin du XIX^e siècle

La fin du XIX^e siècle littéraire québécois offre une particularité de par son concept d'utilitarisme romanesque. La littérature n'a pas de base; encore au berceau, elle doit se limiter à certains sujets moraux ayant obtenu l'imprimatur ultramontain. Le roman en particulier n'est souvent qu'une thèse déguisée où la vertu est louangée, et le vice, pourfendu. Le roman doit servir d'exemple, répandre les préceptes du clergé et édifier le lecteur.

La folie s'inscrit à l'intérieur de cette croisade morale. Elle devient, dans les récits en prose, une punition qui menace tout personnage immoral, c'est-à-dire tout personnage qui va à l'encontre des interdits socio-religieux de l'époque. De plus, le thème de la folie connaît une vogue extraordinaire. Avant 1885, les oeuvres qui mentionnaient la folie étaient rares. À partir de 1885, ce thème devient «à la mode» surtout à cause de la question des asiles.

La querelle au sujet des asiles n'a pas amélioré l'image populaire du fou, au contraire elle a renforcé son aspect négatif. Ainsi, le fou est un être monstrueux qui menace l'homme normal; toute concession à son égard, tout adoucissement dans son traitement, comme le suggère la loi de 1885, ne peut qu'aboutir à une tragédie. Pourtant, aucune oeuvre littéraire ne fait mention de la querelle. En revanche, nous retrouvons un nombre croissant de contes, de nouvelles et de romans qui traitent de fous et d'idiots. Dans ces récits, la folie est récupérée dans le sens voulu par le clergé.

1. la folie didactique des contes fantastiques

À la suite de la querelle des asiles, la folie apparaît de

plus en plus dans les contes québécois et en particulier dans les contes fantastiques. Nous employons, à la suite de Tzvetan Todorov²¹⁷, ce terme générique pour désigner tout récit caractérisé par l'incertitude, par l'hésitation ressentie par un personnage et/ou un lecteur face à l'intrusion de l'imaginaire (i.e. ce qui ne peut s'expliquer selon les lois du monde tel que nous le connaissons) dans le réel.

Le fantastique occupe le temps de cette incertitude [...] Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel²¹⁸.

Ce genre de conte joue sur le «qui sait?», l'hésitation entre une explication naturelle et une explication surnaturelle des événements racontés. À ce sujet, nous n'avons qu'à relire ce passage de L'Enfant mystérieux (1880-1881) de Wenceslas-Eugène Dick²¹⁹ où des paysans, après avoir entendu une histoire de loups-garous, discutent de leur existence possible.

Ici, Antoine le beau parleur se tut et, se levant avec une dignité lugubre, alla rallumer sa pipe au poêle.

Quant aux auditeurs, ils restèrent pendant quelques minutes sous le coup de l'émotion profonde causée par ce récit; puis enfin Ambroise Campagna, presque aussi impressionné que les autres, hasarda l'observation suivante:

-- Comme ça, tu crois que Thomas avait été changé en loup-garou par le quêteux?

-- Je fais plus que le croire, j'en suis sûr, répliqua Antoine.

217 Tzvetan Todorov, Introduction à la littérature fantastique, Paris, Seuil, 1970, 189 p.

218 Ibid., p. 29.

219 Wenceslas-Eugène Dick, L'Enfant mystérieux, 2 vol., Québec, J.A. Langlais, 1890, 225 et 297 p.

-- Rien ne le prouve, cependant.
 -- Non?Et son absence inexplicable de huit jours?Et ce bout d'oreille qui lui manquait, comptes-tu ça pour rien?

-- Thomas a dit dans le temps qu'il était allé à Québec chercher de l'ouvrage et qu'il s'était fait mordre ce bout d'oreille-là par un Irlandais, dans une chicane.

Antoine se mit à rire narquoisement.

-- La belle histoire! dit-il. Comme si ce garçon-là aurait été assez bête pour avouer sa métempiscose!

-- Dame!...

-- Et, d'ailleurs, reprit Antoine en baissant la voix, je peux bien vous dire ça, à vous autres qui êtes mes amis: une personne qui a été loup-garou ne s'en souvient pas, --si bien qu'il peut s'en trouver parmi ceux qui m'écoutent qui ont eu ce malheur-là sans le savoir.

-- C'est-il possible?Ah! mon Dieu! firent les convives, en s'entre-regardant avec terreur.

-- Comme je vous le déclare, répondit solennellement le conteur.

Puis, employant sa formule favorite:

-- Au moins, n'allez pas vous figurer que je soupçonne quelqu'un en particulier. Je parle d'une chose possible; --et tout est possible en ce monde²²⁰.

L'ambiguïté demeure; les paysans ne peuvent trancher entre l'apparence et la certitude. En cela, tient le fantastique. Une parole de Mme du Deffand, citée par Roger Caillóis, résume la situation: «Croyez-vous aux fantômes? --Non, mais j'en ai peur²²¹.»

Selon Todorov, le fantastique se subdivise en quatre catégories: le merveilleux, le fantastique-merveilleux, le fantastique-étrange et l'étrange.

merveilleux pur	fantastique- merveilleux	fantastique- étrange	étrange pur
--------------------	-----------------------------	-------------------------	----------------

222

220 Ibid., vol. 1, pp. 51-52.

221 Roger Caillóis, compil., Anthologie du fantastique, Paris, Club français du livre, 1958, p. 10.

222 Todorov, op. cit., p. 49.

Le fantastique pur serait représenté par la ligne médiane entre le fantastique-merveilleux et le fantastique-étrange.

Le conte merveilleux est entière fabulation (ex. le conte de fées). Les événements surnaturels ne provoquent aucune surprise, aucune réaction particulière ni chez les personnages ni chez le lecteur. Mais, au XIX^e siècle, il n'y a pas de personnages fous dans les contes merveilleux.

Le conte fantastique-merveilleux et le conte fantastique-étrange se distinguent par leur dénouement. Le fantastique-merveilleux débouche sur l'acceptation du surnaturel. Le personnage et/ou le lecteur ne peut expliquer les événements de façon rationnelle suivant les lois de la nature telles qu'elles sont reconnues. Dans ce cas, le conte nous suggère qu'il se pourrait que le diable, les loups-garous, les revenants, la chasse-galerie, etc., existent.

Le conte fantastique-étrange (ou conte surnaturel expliqué) débouche sur l'explication rationnelle d'événements, qui semblaient surnaturels, par le hasard, les coïncidences, le rêve, les supercheres, l'illusion des sens, etc.

Enfin, le conte étrange relate des événements qui peuvent s'expliquer de façon rationnelle, logique, même qui, par leur nature, sont incroyables, inquiétants, choquants, horribles. Les meilleurs exemples sont les contes d'horreur et les épisodes de résurrectionnistes.

La définition du conte étrange est large et imprécise. Elle fait partie du fantastique par la seule description de certaines réactions, en particulier la peur. Le sentiment d'étrangeté est lié

uniquement aux sentiments des personnages (et non à des événements défiant la raison). Ceux-ci peuvent être troublés par des scènes de cruauté, un meurtre, la jouissance dans le mal; etc., ces thèmes étant liés à des tabous plus ou moins anciens de la société ou de l'individu.

Outre les contes fantastiques, nous retrouvons au XIX^e siècle des contes anecdotiques et des contes historiques. Dans les contes anecdotiques, le narrateur rapporte des événements précis de sa vie ou de celle de gens qu'il a connus, ou il décrit une scène de mœurs canadiennes. Dans les contes historiques, le narrateur vulgarise les hauts faits de l'histoire du Canada.

Ces divisions vont nous permettre de délimiter notre corpus. Cependant, tous les genres narratifs brefs que nous étudions ne sont pas des contes. Nous avons déjà souligné ce problème. Les auteurs nomment indifféremment leurs courtes oeuvres contes, légendes, nouvelles ou portraits. La terminologie varie mais il n'en demeure pas moins qu'il y a des «nouvelles» historiques (La Nuée du diable)²²³, des romans fantastiques-merveilleux (Pour la patrie)²²⁴ et des «types» anecdotiques (Drapeau)²²⁵. Ce qui importe finalement est le contenu de ces récits et non leur appellation.

²²³ Firmin Picard, La Nuée du diable, dans Le Monde illustré, vol. 14, n^{os} 728-729, 16 et 23 avril 1898, pp. 804-805, 820-821.

²²⁴ Jules-Paul Tardivel, Pour la patrie, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1975, 271 p.

²²⁵ Louis Fréchette, Drapeau, dans Originaux et Détraqués, Montréal, Éditions du Jour, 1972, pp. 91-108.

a) les récits fantastiques-merveilleux

Les récits fantastiques-merveilleux suggèrent l'existence du surnaturel. Les événements décrits et le dénouement ne peuvent être expliqués par les lois de la nature telles qu'elles sont reconnues mais uniquement par l'intervention du surnaturel, de quelque chose ou de quelqu'un de non-humain, de non-terrestre. Ce surnaturel peut être soit démoniaque, soit céleste.

Les forces de l'enfer interviennent beaucoup plus souvent dans la vie des Québécois que les forces célestes. Il ne saurait en être autrement puisque le clergé, du haut de sa chaire, souligne davantage les affres de l'enfer que le bonheur céleste. Sermons et contes fantastiques conjuguent leurs efforts pour effrayer les fidèles et les maintenir dans le droit chemin. Dans ces contes, le prince des démons, le diable, apparaît à maintes reprises pour ravir les âmes désobéissantes.

Dans Opium littéraire ou Conte de ma grand'mère (1837) de Joseph-Guillaume Barthe²²⁶, une femme, à la suite d'un mauvais mariage, se cache chez sa mère. Le mari, brutal et vindicatif, vend son âme au diable à condition que ce dernier l'aide à retrouver son épouse. Escorté par quatre diabolins, le mari se présente chez la belle-mère. L'épouse meurt de frayeur, le diable emporte le mari et la belle-mère «en devient folle et resta «l'esprit en écharpe» comme elle l'a encore aujourd'hui²²⁷».

226 Barthe, op. cit., p. 1.

227 Loc. cit.

Opium littéraire inaugure le thème de pacte satanique («signé» ou non) que l'on retrouvera dans d'autres romans et contes: Pour la patrie (1895) de Jules-Paul Tardivel²²⁸ et La Nuée du diable (1898) de Firmin Picard²²⁹. Dans ce dernier conte, William Brandon vend son âme à Satan afin qu'il le sauve du naufrage et lui permette de jouir pendant dix ans du trésor volé aux Acadiens lors de leur déportation. À mesure qu'approche l'échéance, Brandon devient de plus en plus sujet à des crises de folie.

Il tentait parfois de fuir un être invisible: il grimpait alors le long des murs, sans aucune prise pour les mains ou les pieds, arrivait avec l'agilité d'un chat jusqu'au toit, courait sur le bord des gouttières ou sur le faite des toits, au suprême effroi des gens accourus à ce spectacle²³⁰.

À la date fatidique, Brandon est englouti dans le sol au milieu d'un nuage de fumée noire. Sa femme devient folle.

Dans Le Diable au bal (1883) de Joseph-Ferdinand Morissette²³¹, une mère devient folle à la mort de sa fille dont Satan a pris l'âme lors d'un bal parce qu'elle portait une robe trop décolletée et qu'elle «s'était donnée à lui».

Chose épouvantable, le jeune homme qui avait fait sa cour à Alice, était Satan, le roi de l'enfer en personne. La jeune fille s'était donnée à lui; il avait emporté son âme, et avait laissé son corps dans l'état pitoyable dans lequel on le trouvait²³².

228 Tardivel, op. cit.

229 Picard, op. cit.

230 Ibid., p. 821.

231 Joseph-Ferdinand Morissette, Le Diable au bal, dans Au coin du feu, Montréal, Imprimerie Piché frères, 1883, pp. 21-31.

232 Ibid., p. 31.

Dans ces contes, les personnages se donnent à Satan afin d'obtenir ce qu'ils désirent : leur femme, l'argent, la sollicitude des hommes. Quelques temps après (la durée varie selon le pacte), ils sont entraînés en enfer. Une tierce personne, une femme de préférence (mère ou épouse), devient toujours folle à la suite du choc émotionnel provoqué par la vengeance satanique. Une seule des victimes devient folle à l'échéance du pacte (William Brandon), les autres obtiennent ce qu'elles désirent, puis elles sont enlevées par Satan.

Les « signataires » du pacte ne deviennent pas fous car ils ne subissent pas de choc émotionnel; ils savent à quoi s'attendre. Dans les contes du XIX^e siècle, que ce soit avant ou après 1885, les personnages deviennent toujours fous à la suite d'un choc émotif violent. Ce n'est qu'au tournant du siècle que les auteurs commencent à accréditer l'idée qu'un individu peut devenir fou à la suite d'une obsession qui le « gruge » depuis des années. Le conte La Nuée du diable, publié en 1898, illustre ce changement dont nous reparlerons un peu plus loin.

Toutes ces folies liées au thème de pacte satanique ont une valeur morale: les mères devraient surveiller davantage leur fille, l'argent n'amène pas le bonheur, etc. Ces contes s'inscrivent dans le courant idéologique ultramontain et le propagent à partir d'exemples que peut facilement comprendre le lecteur. D'ailleurs, un des buts du conte fantastique est d'instruire, de transmettre par les artifices de la fiction les leçons du catéchisme.

Outre les pactes et les apparitions sataniques, il y a aussi les apparitions de diabolins, de loups-garous et de revenants qui

peuvent provoquer la folie. Dans Oplum littéraire, c'est la vue des quatre diabolotins escortant le mari vindicatif qui rend la mère folle. Dans le roman L'Enfant mystérieux (1880-1881), nous avons droit à un hors-d'oeuvre, à un conte de loup-garou²³³. Un quêteux, se voyant refusé la charité, jette un sort sur deux frères. Leur moulin cesse de fonctionner et les frères se séparent à la suite d'une querelle. L'aîné, Jean, qui est ivrogne, s'aperçoit que le moulin est hanté la nuit par des fantômes et des feux-follets.

Le soir de la huitième journée --qui se trouvait être le propre jour de la Toussaint-- Jean veillait encore seul au moulin. Il n'avait pas été à la messe sous prétexte qu'il «faisait trop mauvais», aimant mieux passer son temps à «buvasser» et braver le bon Dieu.

Il était pourtant bien changé, le pauvre homme. Sa figure bouffie et ses yeux brillants de fièvre disaient assez quelle affreuse semaine d'insomnie il avait passée²³⁴.

La nuit de la Toussaint, Jean tombe face-à-face avec un loup-garou auquel il coupe l'oreille avec une faux. Ce loup-garou se révèle être nul autre que son frère Thomas. Alors Jean devient fou et meurt un an plus tard.

Dans les Contes vrais de Pamphile Lemay²³⁵, nous avons un revenant dont l'apparition rend fou. Le titre même du recueil qui hésite entre le fictif et le réel annonce bien les récits fantastiques qu'il contient. La pièce de résistance du recueil est formée de la

²³³ Dick, op. cit., vol. 1, pp. 37-50.

²³⁴ Ibid., vol. 1, p. 47.

²³⁵ Pamphile Lemay, Contes vrais, Montréal, Fides, 1973, 284 p.

série de La Maison hantée²³⁶ (1899) divisée en quatre récits: Le Hibou, Le Spectre de Babylas, Le Baiser fatal, Sang et Or.

Dans Le Hibou, Henriette Lepire entre dans une maison hantée et devient folle lorsqu'elle voit le fantôme d'un vieil avare en train de compter l'or qu'il a acquis par le meurtre de son fils.

Quand le curé sortit de la maison, la malade reposait tranquillement:

-- Un ébranlement du système nerveux, dit-il... pas dangereux. Pour la raison, peut-être... pas pour la vie²³⁷.

Dans Le Spectre de Babylas, Henriette recouvre la raison et elle est courtisée par Célestin Graindamour. Celui-ci se rend à la maison hantée, s'entretient avec le fantôme puis s'enfuit avec l'or. Devenu riche, il veut offrir une magnifique bague de fiançailles à Henriette. Mais quand elle voit cet or teinté du sang du crime, elle redevient folle.

Dans Le Baiser fatal, plusieurs années ont passé. Un jour, dans un éclair de lucidité, Henriette retrouve Célestin et l'embrasse. Sa femme devient jalouse et Célestin est pris de remords.

C'était peut-être sa faute, si le choc avait été mortel. Le désespoir avait pu s'ajouter à l'effroi. S'il fut resté près d'elle, le trouble se serait peut-être calmé. L'amour est un remède puissant quand il n'est pas un mal qui tue. Il l'eût sauvé²³⁸!

Un soir d'orage, la grange de Célestin prend feu. Hors de cette grange sort un spectre de feu: Henriette est en train de brûler.

236 Ibid., pp. 13-68.

237 Ibid., p. 20.

238 Ibid., p. 40.

Elle s'élance sur Célestin et l'embrasse dans un dernier sursaut de vie. Célestin, terrifié, ruiné, devient fou. L'argent du diable, comme dit le proverbe, retourne en son.

Tous ces cas de folie ont été provoqués par une intervention surnaturelle démoniaque. Les personnages ne signent pas de pacte avec ces êtres surnaturels, --diablotins, loup-garou, fantôme--, mais ils sont poursuivis par ceux-ci à la suite d'une mauvaise action qu'ils ont commise. En un sens, ces démons jouent le même rôle que celui des Erinyes grecques: poursuivre et châtier ceux qui ont commis des crimes. Dans un contexte chrétien, ces êtres surnaturels diaboliques se veulent la manifestation du remords qui hante le pécheur.

Dans tous ces contes, nous retrouvons cette même atmosphère suffocante à base d'interdits religieux. Le personnage ne doit pas faire ceci ou penser cela sinon il sera puni. Nous sommes en présence d'une religion qui fonctionne à coups d'interdits et qui maintient ses fidèles dans l'orthodoxie par la peur de l'enfer ou de la folie. Quoiqu'il arrive, le pécheur est un être marqué par Dieu, voué à la damnation éternelle.

À quelques reprises, cependant, le ciel agit directement dans les affaires humaines. Dans Déborah ou la Jeune Juive (1893) de Firmin Picard²³⁹, Déborah, s'étant convertie au christianisme, est chassée par son père, un vieux juif avare. Elle épouse un chrétien; ils ont un enfant. Quelques années plus tard, un enfant chrétien est enlevé par le grand-père suivant «cette coutume sanguinaire adoptée

²³⁹ Firmin Picard, Déborah ou la Jeune Juive, dans Le Monde illustré, vol. 14, n° 701, 9 oct. 1897, pp. 372-373.

par les Juifs [...] de sacrifier un petit chrétien le jour même où ils mirent à mort un Dieu: Le Vendredi-Saint²⁴⁰». L'enfant est tué. Mais le grand-père découvre que cet enfant chrétien était nul autre que son petit-fils et il devient fou.

Sa raison y sombra! La justice des hommes laissa faire la justice de Dieu²⁴¹.

Déborah aussi devient folle, mais elle guérit et enseigne à son père la religion chrétienne. Il meurt après avoir reçu le baptême et assisté à l'apparition de son petit-fils qui lui pardonne et l'entraîne avec lui au ciel.

L'Héroïne de Louisbourg (1889) d'Édouard-Zotique Massicotte²⁴², nous offre un autre type d'intervention divine. En 1757, la citadelle de Louisbourg est menacée par une flotte anglaise. Une fillette de douze ans, «frappée d'aliénation mentale²⁴³», annonce à tous que les Anglais n'entreront pas dans la ville. Elle se rend au port et se met à prier. La foule l'imité. Une tempête aussitôt se déchaîne et détruit la flotte ennemie. La fillette meurt. Depuis ce temps, les habitants du Cap-Breton viennent s'agenouiller et prier sur la tombe de Maria Duguay, l'héroïne de Louisbourg.

Dans ces contes, la propagande ultramontaine l'emporte sur le vraisemblable et les événements historiques. Les contes

²⁴⁰ Ibid., p. 373.

²⁴¹ Loc. cit.

²⁴² Adam Mizare [pseud. d'Édouard-Zotique Massicotte], L'Héroïne de Louisbourg, dans Le Monde illustré, vol. 5, n° 249, 9 fév. 1889, pp. 326-327.

²⁴³ Ibid., p. 326.

historiques (La Nuée du diable, L'Héroïne de Louisbourg) sont historiques en nom seulement. Aucun Anglais ne fut englouti dans le sol par Satan. Aucune flotte ne fut détruite au large de Louisbourg à la suite des prières d'une dénommée Maria Duguay. En 1757 (ou plutôt en 1758), Louisbourg ne résista pas aux Anglais. Faute d'une documentation précise (ou grâce à cette lacune), certains auteurs laissent libre cours à leur imagination et créent ces oeuvres où les «méchants» sont punis et les «bons» récompensés.

Enfin, si l'Angleterre a réussi à conquérir la Nouvelle-France, ce ne peut être que parce que la fibre morale du pays était dégénérée. Cette explication «après-coup», ultramontaine, est à rapprocher de l'explication pétainiste de la défaite française de 1940. Il faut, selon les autorités, condamner les erreurs modernes, véritables causes de la défaite, et promulguer les valeurs du terroir et de la tradition.

De plus, les juifs ne sacrifient pas de chrétiens le vendredi saint; prétendre le contraire est un mensonge raciste semblable à ceux que propageront les nazis quarante ans plus tard. Mais la réalité ou le vraisemblable importe peu. Le but de ces contes est d'inciter le lecteur à la prière. Le tout repose sur des sous-entendus d'ordre religieux. Si les Québécois de 1757 avaient prié Dieu, Louisbourg et la Nouvelle-France ne seraient pas tombés aux mains des envahisseurs. Si les Québécois prient avec ferveur, les juifs s'apercevront de leurs erreurs et se convertiront.

Somme toute, chacun de ces contes fantastiques-merveilleux comporte un enseignement moral, patriotique ou religieux conforme à la

mentalité de l'époque. Le but premier des contes est d'effrayer ou d'édifier, d'offrir au lecteur des exemples à éviter ou à suivre. Afin d'atteindre ce but, les auteurs font intervenir des êtres surnaturels démoniaques dans la vie d'individus imbus de religion. Ces êtres surnaturels, qui se rattachent d'une façon ou de l'autre aux croyances chrétiennes sont le plus souvent des manifestations du sentiment de culpabilité que devait engendrer le «péché». Le mari est châtié pour avoir vendu son âme au diable, le militaire anglais pour ses exactions, la jeune fille pour sa robe décolletée, le frère pour avoir manqué de charité, été querelleur, ivrogne et blasphémateur, et le fiancé pour avoir volé. Dans les trois premiers récits, des témoins deviennent fous: la belle-mère, la femme et la mère. Ayant participé indirectement, à un moindre degré, à la damnation de leur fille ou de leur mari, elles ne sont pas enlevées par le diable, mais néanmoins punies.

La famille, l'argent, la religion et la sexualité sont les thèmes dominants des contes. Toute famille qui se querelle est vouée à l'échec. Tout vol ne profite jamais. Toute sexualité est répréhensible. La société québécoise repose sur certaines valeurs: famille, travail, religion; quiconque s'en écarte risque sa perte. Inversement, toute personne qui suit ces préceptes sera heureuse et attirera les bienfaits de Dieu sur la communauté tout entière.

Ces contes fantastiques ont tous un air de parenté. Il n'y a pas de récits «gratuits» où l'auteur écrit pour le plaisir de raconter une légende du pays. Au contraire, le lecteur bute constamment sur une morale à peine voilée, sur le «message» que veut transmettre

l'auteur. Ces contes s'inscrivent tous dans le sillage de la littérature utilitariste en vogue à cette époque.

Mais en réduisant le conte à sa portée morale, les auteurs doivent trafiquer la valeur de certains thèmes afin de parvenir à leur but. Il en est ainsi de la folie. Les auteurs québécois de la fin du XIX^e siècle infléchissent la folie dans le sens du péché, de la transgression d'interdits socio-religieux méritant sanction. Qui est le fou? Le fou est celui qui va à l'encontre de la norme morale. Il est le marginal par excellence, celui qui a osé être différent et qui paie sa différence par la perte de sa raison.

Inversement, le non-fou est celui qui fait comme les autres, celui qui est satisfait de sa condition et qui ne cherche pas à l'améliorer par quelque coup d'éclat. En inversant le problème, l'importance du thème de la folie est mise en relief. La folie, ou plutôt la crainte de la folie, n'est qu'un moyen parmi d'autres pour préserver le statu quo. La rédaction et la diffusion de contes où la folie apparaît nettement comme une punition morale effraient le lecteur, Québécois francophone et catholique, et le maintient dans un état de soumission à l'égard des autorités civiles et religieuses. Par ce fait même, le conte est utile et s'affiche, aux côtés du sermon, du catéchisme et des lois, en tant que moyen de contrôle social.

b) les récits fantastiques-étranges

Dans certains récits, il arrive que l'événement fantastique

ne soit surnaturel qu'en apparence. Il ne s'agit alors que d'une mise en scène destinée à épouvanter le personnage et/ou le lecteur. À la fin du récit, ce dernier apprend que les événements «surnaturels» avaient pour origine des éléments tout naturels.

Un exemple de ce «surnaturel expliqué» se retrouve dans le conte Une touffe de cheveux blancs (1872) de Louis Fréchette²⁴⁴. Afin de gagner un pari, le narrateur se couche sur une vieille tombe. C'est alors qu'il voit un crâne qui sautille vers lui. Le narrateur tente de se sauver mais quelque chose le retient par les cheveux. Épouvanté, il devient fou.

Le phénomène s'expliquait facilement pourtant. Le crâne se mouvait car il y avait un crapaud dessous. Les cheveux du narrateur étaient retenus par les épines d'une plante. Huit ans après ce drame, le narrateur recouvre la raison. Il lui reste comme souvenir de sa mésaventure une touffe de cheveux blancs.

Ce genre d'épilogue, qui devait émerveiller par «l'ingéniosité» de l'auteur, déçoit souvent le lecteur qui s'était laissé prendre au piège. Le lecteur estime alors la plaisanterie ridicule et puérile; il avait accepté l'idée du surnaturel et voilà qu'il apprend qu'il a tremblé pour rien.

Folle (1884) de Georges Lemay²⁴⁵ est un autre exemple de

244 Louis Fréchette, Une touffe de cheveux blancs, dans L'Opinion publique, vol. 3, nos 16-17, 18 et 25 avril 1872, pp. 190 et 202.

245 Georges Lemay, Folle, dans Petites Fantaisies littéraires, Québec, Typographie de P.-G. Delisle, 1884, pp. 175-191.

«surnaturel expliqué». Un père raconte à sa fille des histoires de fantômes, de vampires et de revenants. Au cours de la nuit, la fille voit un revenant et devient folle. Ce «revenant» était nul autre que son chat. Dans l'épilogue, la morale de l'histoire est expliquée. L'auteur s'élève contre un genre «à la mode» qu'il trouve dangereux: le conte fantastique. Le tout s'inscrit dans ces campagnes de bonnes lectures qu'a connu le Québec durant le XIX^e siècle.

Il faut se garder de troubler l'imagination des enfants avec des contes fantastiques [...] Que ne raconte-t-on pas aux enfants les glorieux épisodes de l'histoire du pays²⁴⁶!

c) les récits étranges

Certains récits s'apparentent au fantastique par leur côté terrorisant, macabre, mais ne peuvent être classés comme tels à cause de l'absence du surnaturel. Dans ces récits étranges, les personnages deviennent fous à la suite de la mort de quelqu'un. Mais ce qui importe n'est pas tant la perte de l'être aimé (du fiancé, d'un enfant, etc.), ce qui provoquait souvent la folie dans les premiers récits québécois, que la mort en soi, une mort violente et horrible. C'est la façon de mourir qui effraie et qui provoque la folie.

Dans Trois malheurs du coup (1883) d'Alphonse Lusignan²⁴⁷ et Chargé (1896) de Régis Roy²⁴⁸, certains personnages, dans les

²⁴⁶ Ibid., p. 191.

²⁴⁷ Alphonse Lusignan, Trois malheurs du coup, dans Coups d'oeil et Coups de plume, Ottawa, des Ateliers du «Free Press», 1884, pp. 16-23.

²⁴⁸ Régis Roy, Chargé, dans Le Monde illustré, vol. 13, n^{os} 643-644, 29 août et 5 sept. 1896, pp. 276-277, 292-293.

deux cas des femmes, deviennent fous à la suite d'un accident horrible. Dans Trois malheurs du coup, un père, en s'amusant, porte son bébé sur ses épaules. Mais il trébuche et le bébé tombe dans une baignoire remplie d'eau bouillante. Le bébé meurt; la mère devient folle, et le père est triste et malheureux. Dans Chargé, un ami offre à son voisin, un collectionneur, un vieux fusil. Sa femme, en riant, prend le fusil et vise son mari. Le fusil était chargé. Le mari est tué, la femme devient folle et le voisin s'en veut de ne pas avoir examiné l'arme d'avantage.

Hélas! le malheureux jeune homme était bien mort, mais Alice revint peu à peu à la vie. Seulement, en la relevant, on constata que sa raison s'était envolée, qu'elle était folle furieuse. En se lamentant, criant, pleurant, elle déchirait ses habits, s'arrachait les cheveux, et il fallut quatre hommes pour la tenir et l'empêcher de s'ôter la vie. Elle faisait pitié à voir!

Enfin, sa douleur fut si grande, qu'elle expira quelques heures après, dans une crise horrible²⁴⁹.

Ces accidents ont été provoqués par une négligence, par une malchance. Dans La Nuée du diable (1898) de Firmin Picard, des femmes deviennent folles à la suite du massacre des leurs par les envahisseurs anglais.

[l'envahisseur] dispersa les familles; tua les jeunes enfants en leur ravissant leurs soutiens, enleva la raison aux malheureuses mères de famille séparées pour jamais de leurs époux.

[...] Ses yeux secs ont la fulguration de l'acier: elle s'agenouille, ramasse avec d'infinies précautions le paquet de bouillie sanglante qui fut son fils. Elle l'accable de baisers passionnés: son visage est couvert de sang de débris de cervelle.

Elle est hideusement belle dans sa démence²⁵⁰!

249. Ibid., vol. 13, n° 644, 5 septembre 1896, p. 293.

250. Picard, La Nuée du diable, op. cit., vol. 14, n° 729, 23 avril 1898, p. 820.

Que ce soit à la suite d'accidents ou de meurtres, ces femmes qui perdent la raison ne sont que de malheureuses victimes. Leur folie est plausible, à la mesure des événements qui l'ont provoquée. Mais certains auteurs versent dans la démesure, dans un sadisme à peine camouflé. Ainsi, Benjamin Sulte, un an avant de publier son essai sur l'asile de Beauport²⁵¹, où il louange le travail des médecins propriétaires mais ne souffle mot sur le sort des fous, publie le conte Fleurs fanées (1873)²⁵² qui a certainement aidé à propager le mythe voulant que tout aliéné soit un fou dangereux.

Le matin de son mariage, Louise est surprise dans son lit par un fou furieux évadé de l'asile de Beauport. Ce fou n'a rien d'humain, c'est un monstre, une horreur.

C'est la plus hideuse créature que l'imagination puisse concevoir. Un gorille n'est pas plus laid, plus repoussant, plus infect²⁵³. En outre, il est de haute taille et solidement charpenté²⁵³.

Jamais figure de démon ne fut représentée aussi terrible, aussi effrayante que l'était celle de ce fou furieux [...]. Le regard farouche, la barbe grise, longue, sale, éparpillée, la bouche ouverte par une sorte de méchant rire muet qui mettait à nu de grosses dents blanches et serrées les unes contre les autres²⁵⁴.

Louise est terrifiée par cette apparition. À peine réveillée, «affaiblie par la détente du système nerveux²⁵⁵», elle tombe en

251 Sulte, «L'Asile d'aliénés de Québec», op. cit.

252 Id., Fleurs fanées, op. cit., pp. 377-410.

253 Ibid., p. 391.

254 Ibid., p. 403.

255 Ibid., p. 400.

pâmoison. À son réveil, elle voit le monstre qui brasse et qui secoue avec frénésie sa toilette de mariée. Clouée par la peur sur son lit, Louise ne peut réagir.

L'homme redressa sa haute taille, secoua ses bras chargés, et commença un ricannement [sic] qui devint bientôt un grognement mêlé de hoquets de colère et qui se termina par une série de grincements, rendus encore plus inhumains par les grands yeux qu'il dardait sur la jeune fille.

[...] Elle chercha vainement, par un effort suprême, à se soulever, --pas un muscle ne bougea. «Paralysie!» pensa-t-elle, «mon Dieu, sauvez moi, faites moi mourir!»²⁵⁶

Le fou recouvre Louise de vêtements, repousse la porte, place le verrou puis descend dans le jardin. Louise réussit à se lever et à se diriger vers la porte mais, évidemment, le fou la rattrappe avant qu'elle n'ait le temps de se sauver.

À cette vue, tout symptôme de paralysie disparut, mais une agitation nerveuse, excessive y succéda sans tarder, si bien qu'à voir la malheureuse jeune fille se débattre à outrance, grincer des dents et rouler des yeux éperdus dans toutes les directions, elle semblait chercher à copier le maniaque dont la repoussante apparition venait de lui porter ce dernier coup.²⁵⁷

Avec ses dents, le fou broie la main que Louise tend pour se défendre. Il roue de coups la jeune fille puis la jette sur le lit couvert de vêtements auxquels il met le feu. Sur les entrefaites, le fiancé défonce la porte, assomme le fou et sauve Louise. Trop tard, elle est devenue folle.

Quand on eut éteint les flammes, attaché le fou, et qu'on voulut s'assurer si Louise était vivante ou morte, on s'aperçut que ses cheveux étaient devenus blancs, qu'elle ne parlait point, mais que son gosier imitait les coups du timbre de l'horloge qui avait sonné six heures, dong, dong, dong, et que la pauvre enfant avait perdu la raison.²⁵⁸

²⁵⁶ Ibid., pp. 403-404.

²⁵⁷ Ibid., pp. 406-407.

²⁵⁸ Ibid., p. 409.

Étrange fou qui s'en prend de façon délibérée et calculée à la fiancée le matin de ses noces. Quant à Louise, elle connaît le registre d'émotions: pàmoison, paralysie, hystérie, ce qui brise sa raison déjà excitée par le mariage prochain.

À la suite d'un tel récit, le lecteur ne peut qu'approuver les mesures de sécurité, si excessives soient-elles, en vigueur à l'asile: Fleurs fanées confirment ce lecteur dans ses préjugés, dans sa conception du fou comme un être à part, menaçant, en qui on ne peut avoir confiance. Mais ce genre de description est rare. En fait, c'est le seul conte où la folie est animale, monstrueuse; une anomalie parmi toutes les œuvres étudiées. Dans les autres œuvres, on ne fait que mentionner l'existence des aliénés et des asiles.

La «folie» de ce fou se conforme aux modèles d'inconduite définis par la société de l'époque. En effet, comme nous l'avons vu, chaque société a des idées bien arrêtées sur la manière dont les fous se conduisent; par exemple, les Indiens devenus fous mentionnent les noms de leurs parents décédés²⁵⁹. Or, cela n'est pas un symptôme courant chez les fous au Québec. Le romancier qui cherche à décrire les désordres psychiatriques se conforme à l'image de la folie en vigueur dans sa société et ce, même si cette image correspond peu ou pas du tout à la réalité asilaire.

Cette description dans Fleurs fanées de la manière dont agissent, pensent et sentent les fous est naïve et entachée de préjugés culturels. Cependant, elle s'accorde avec le point de vue du

259 Voir Georges Devereux, Essais d'ethnopsychiatrie générale, Paris, Gallimard NRF, 1970, pp. 39-40.

profane quant à la manière dont «devraient» se conduire les fous. Les symptômes décrits sont à bien des égards conformes aux modèles de comportement que notre culture attribue à priori au fou. Pourtant, ce type de comportement se rencontre rarement chez les aliénés. En somme, les procédés de description de la folie, du moins au XIX^e siècle, sont fondés non sur l'observation d'une réalité clinique mais sur certains modèles de pensée psychiatrique culturellement déterminée. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'image de la folie varie en fonction du contexte culturel. Cela se remarque surtout dans le pourquoi de la folie des femmes en littérature québécoise.

À toutes les femmes-victimes devenues folles, nous opposons la mère dans Jacques le voleur (1891) de Mathias Fillion²⁶⁰. Jacques, fils d'assassin, méprisé par la société qui lui refuse de l'ouvrage, devient voleur par vengeance et par nécessité. Encouragé par sa mère, il sème la terreur dans la campagne. Un soir, pris dans un piège, sa lanterne brisée ayant mis le feu à la paille, Jacques doit se couper la jambe pour fuir. Les paysans suivent les traces de sang jusqu'à sa chaumière, où ils trouvent Jacques agonisant et sa mère, devenue folle, léchant sa plaie.

Devant eux, Jacques couché sur le ventre, l'écume à la bouche; et une vieille femme, couchée également, les yeux d'une bête fauve, la figure rouge, léchait, de sa langue de lionne, la chair saignante et meurtrie, et se grisait du sang qui s'échappait encore de la jambe coupée de son fils.

Jacques était mort.²⁶¹
Sa mère était folle.

²⁶⁰ Mathias Fillion, Jacques le voleur, dans Le Monde illustré, vol. 8, n° 395, 28 nov. 1891, p. 484.

²⁶¹ Loc. cit.

Dans ce cas précis, la mort violente et horrible du fils et la folie de la mère apparaissent comme un juste châtement, du moins selon les normes de l'époque.

Enfin, dans un dernier exemple, nous avons ce que nous pourrions nommer du «macabre à retardement». Dans Belle aux cheveux blonds (1872) de Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice²⁶², Rose meurt pour avoir trop dansé et «à la suite de l'action traîtreuse du chaud et du froid²⁶³». Son amoureux, Jules, assiste impuissant à son agonie puis, en souvenir d'elle, se fait étudiant en médecine. Mais Jules n'arrive pas à se résigner à s'occuper de dissection. Afin de vaincre ses réticences, ses confrères lui montrent un crâne qu'ils ont dérobé dans un cimetière. C'est celui de Rose. Jules est foudroyé, perd connaissance et devient fou. Il est interné à l'asile de Beauport où il passe ses journées à lire des contes macabres.

Tous ces récits étranges n'ont qu'un but: effrayer, et par la peur instruire. Cet enseignement s'exerce à différents registres: il ne faut jamais porter un bébé sur ses épaules (Trois malheurs du coup), pointer un fusil sur quelqu'un (Chargé), laisser les jeunes filles sans protection (Fleurs fanées), encourager son fils à voler (Jacques le voleur), profaner les sépultures (Belle aux cheveux blonds), etc. Par ailleurs, cet enseignement s'exerce toujours à

²⁶² Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice, Belle aux cheveux blonds, dans Contes et Récits, Montréal, VLB éditeur, 1977, pp. 75-94.

²⁶³ Ibid., p. 83.



l'encontre des femmes. Ce sont elles qui deviennent folles (sauf dans Belle aux cheveux blonds) à la suite d'un «accident» macabre: bébé ébouillanté, mari abattu d'un coup de fusil par sa femme, enfant réduit en «paquet de bouillie sanglante²⁶⁴», agression violente d'un fou furieux, fils qui s'est coupé la jambe.

Comment expliquer cette surcharge de descriptions sanglantes? cette délectation macabre dans laquelle semble se complaire le narrateur à l'égard des femmes? Dans ce genre de contes, il n'y a pas vraiment de «hasard» macabre. Les coïncidences, les accidents, les erreurs sont des excuses, des «brouillards», qui camouflent certains actes, déguisent la visée implicite du récit: la description de désirs sexuels inavouables.

Le point de départ de ce second réseau reste le désir sexuel.. La littérature fantastique s'attache à décrire particulièrement ses formes excessives ainsi que ses différentes transformations ou, si l'on veut, perversions²⁶⁵.

Dans les autres contes, les auteurs ne peuvent dépeindre explicitement la sexualité sinon en termes négatifs, afin de la condamner (Le Diable au bal). Par ailleurs, l'étrange est un prétexte qui permet à ces auteurs de décrire des choses qu'ils n'auraient jamais osé mentionner en termes «réalistes». Les contes étranges sont des expériences-limites qui cachent à peine certains interdits sexuels possibles: adultère (Chargé), viol (Fleurs fanées), inceste (Jacques le voleur) et nécrophilie (Belle aux cheveux blonds).

²⁶⁴ Picard, La Nuée du diable, op. cit., vol. 14, n° 729, 23 avril 1898, p. 820.

²⁶⁵ Todorov, op. cit., p. 146.

Les personnages sont aux prises avec leur désir et, par là même, avec leur inconscient. Ils doivent choisir entre la satisfaction des sens et le respect de l'ordre social et moral. Vouloir satisfaire les sens dans une société qui renie la sexualité mène à un «double-bind» schizophrénique et à une folie qui, dans ce cas précis, est une échappatoire, un moyen de combler les sens tout en restant à l'intérieur de la société. Car, selon la logique des récits, il n'y a que les fous qui se complaisent dans les interdits sexuels et cela justement parce qu'ils sont fous.

Les auteurs étudiés ont-ils pensé à tout cela? Le prétexte de l'étrange était-il conscient ou non? Nous ne pouvons le savoir. Notons simplement le prétexte utilisé pour contourner la censure institutionnalisée et la censure qui règne dans le psyché même de l'auteur. Les déchaînements sexuels seront mieux acceptés par l'une et l'autre censure si on les camoufle et si on les inscrit au compte d'un fou ou d'un accident.

En somme, l'étrange relève directement des tabous et donc de la censure, du moins dans ces contes. Au XX^e siècle, l'avènement de la psychanalyse et la levée de certaines censures annoncent des changements. Les auteurs contemporains peuvent se permettre de décrire directement un désir que les auteurs du XIX^e siècle osaient à peine évoquer indirectement. Il n'en demeure pas moins que des tabous résistent et que le conte étrange continue à servir de prétexte (cf. Douce Chaleur (1965) de Michel Tremblay)²⁶⁶.

266 Michel Tremblay, Douce Chaleur, dans Contes pour buveurs attardés, Montréal, Éditions du Jour, 1979, pp. 121-125

2. la folie en tant qu'amour contrarié

a) la perte du (de la) fiancé(e)

Outre les contes fantastiques où la folie, du moins à première vue, sert à effrayer et par ce fait même à instruire le lecteur, il y a de nombreuses oeuvres, --romans, contes anecdotiques, portraits-- publiées après 1885 qui décrivent des folies qui ne sont pas d'origine fantastique ou étrange mais plutôt d'origine «traditionnelle» en ce sens qu'elles résultent d'une contrariété soit d'amour, soit d'ambition. Ce sont les mêmes thèmes que ceux de la période d'avant 1885. Par contre, ces thèmes ont connu une évolution conforme au changement de moeurs. Les goûts ont changé et le rigorisme ultra-montain exerce une censure.

Dans les récits où la folie est provoquée par un amour contrarié, il n'y a plus (ou très peu) de fiancés qui s'aiment de manière éperdue et qui perdent la raison lorsque l'autre meurt ou disparaît. Nous ne sommes plus en cet âge de romantisme outré où de pauvres folles, toutes vêtues de blanc, les cheveux parés de fleurs, errent sur des rochers surplombant la mer, redemandant aux vents, aux vagues, de leur rendre celui qu'elles aiment. Dans les contes publiés après 1885, les personnages deviennent fous pour des raisons beaucoup plus prosaïques, parce que l'être qu'ils aiment les refuse.

Dans Pauvre Conrad (1889) de Mathias Fillion²⁶⁷, le narrateur rencontre son ami Conrad «abattu, écrasé, anéanti» par une lettre de sa fiancée qui rompt les fiançailles.

²⁶⁷ Mathias Fillion, Pauvre Conrad, dans Le Monde illustré, vol. 5, n° 253, 9 mars 1889, pp. 358-359.

Cet homme, orphelin dès le bas âge, ruiné par des revers de fortune, cet homme qui avait rencontré tous les obstacles sans sourciller, subi toutes les épreuves le sourire aux lèvres, cet homme était, ²⁶⁸ là devant moi, abattu, écrasé, anéanti par la trahison d'une femme.

Quelques années plus tard, lors d'une visite à un asile, le narrateur retrouve Conrad, fou, toujours obsédé par «Elle».

Conrad était bien changé. Il me serrait toujours la main, quand tout à coup ses yeux, qui paraissaient éteints, reprirent un peu d'éclat, ses prunelles se dilatèrent et il murmura d'une voix faible?

--Et Elle ²⁶⁹?

Dans Dupil (1888) de Louis Fréchette ²⁷⁰ et La Maison hantée (1889) de Pamphile Lemay, une des causes de folie est le refus de l'être aimé.

En outre, tout cela se compliquait, paraît-il, d'une affaire romanesque.

Vers l'époque du fameux procès, autant qu'on pouvait en juger, un chagrin d'amour semblait être venu ajouter sa cuisante brûlure aux plaies déjà envenimées du pauvre homme.

--Elle! elle!... murmurait-il quelquefois avec un de ces soupirs qui déchirent la poitrine. Elle aussi!... elle en était!... Ils l'ont tournée contre moi. C'est la faute au curé; c'est la faute au bon Dieu!...

[...] --Oh!... Rose!... Rose!... si t'avais voulu, le bon Dieu m'aurait pas fait tout ça!... ²⁷¹

C'était peut-être sa faute au fiancé, si le choc avait été mortel. Le désespoir avait pu s'ajouter à l'effroi. S'il fût resté près d'elle, le trouble se serait peut-être calmé. L'amour est un remède ²⁷² puissant quand il n'est pas un mal qui tue. Il l'eût sauvé!

268 Ibid., p. 358.

269 Ibid., p. 359.

270 Louis Fréchette, Dupil, dans Originaux et Détraqués, op. cit., pp. 147-162.

271 Ibid., p. 154.

272 Lemay, La Maison hantée, op. cit., p. 40.

Dans ces trois cas, le refus est de trop, les personnages-victimes sont écrasés et perdent la raison. Mais dans Une course pour la vie en patins (1893) de Régis Roy²⁷³, le refus provoque une réaction inattendue, agressive et homicide. Lors d'une course en patins sur le canal Rideau, un rival amoureux sort un couteau et tente de tuer le narrateur. Celui-ci réussit à se sauver et à gagner la course. Le rival devenu fou furieux est interné.

Mais ce n'est pas toujours l'être refusé qui devient fou. Dans Pauvre Enfant! (1889) de Charles-Arthur Gauvreau²⁷⁴, Lucienne et Ludovic se jurent un amour éternel, mais Ludovic part en Europe parfaire ses études et Lucienne épouse un avocat vaurien et menteur qui la rend malheureuse. Ludovic revient et veut signifier à Lucienne sa haine et son mépris. Il en est incapable. Le mari les surprend et meurt subitement; Lucienne devient folle; Ludovic repart en exil.

Enfin, cette folie provoquée par un amour contrarié n'est pas toujours chronique. Dans Le Journal d'un inconnu (1891) d'Édouard-Zotique Massicotte²⁷⁵, nous avons un cas de guérison, d'équilibre rétabli. Le narrateur, cloué au lit par la maladie, confie à son journal l'amour qu'il ressent pour sa voisine qu'il entrevoit chaque jour. Dès qu'il se sent mieux, le narrateur se met à enquêter au

273 Régis Roy, Une course pour la vie en patins, dans Le Monde illustré, vol. 10, n° 475, 10 juin 1893, pp. 64-65.

274 Charles-Arthur Gauvreau, Pauvre Enfant!, dans L'Électeur, vol. 10, n° 124 et 130, 7 et 14 déc. 1889, pp. 5 et 8.

275 Édouard-Zotique Massicotte, Le Journal d'un inconnu, dans Le Monde illustré, vol. 7, n° 359, 21 mars 1891, pp. 736-737.

sujet de cette femme. Il apprend qu'elle a sombré dans la folie «pour avoir trop aimé²⁷⁶». Ses parents riches avaient empêché son mariage avec un étudiant en droit, pauvre fils de cultivateur. Celui-ci s'était suicidé, celle-là devient folle.

Une fièvre la consuma, le délire la fit voyager dans le pays des rêves et des chimères, tellement et si bien qu'elle ne le quitta²⁷⁷ pas... Après plusieurs mois, sa santé revint, mais non la raison.

Le narrateur rend visite aux parents. La folle le voit et subit «une rechute exactement semblable à sa première maladie²⁷⁸». Elle l'avait pris pour son premier amant à qui il ressemble étrangement. Peu après, elle recouvre la raison et le couple se marie.

Ce dernier conte illustre la transformation des mœurs. La fiancée est devenue folle à la suite de la mort du fiancé. Elle ne survit au drame que pour entretenir la mémoire de l'être aimé. Elle est aux yeux de tous le symbole visible de la force et de la permanence de l'amour. En cela, la folle du Journal d'un Inconnu (1891) ressemble aux folles dans Rosalie Berton (1837), La Folle du mont Rouville (1845) et «La Fiancée du marin» (1859).

Mais le conte révèle sa «modernité» par le dénouement heureux: la fiancée recouvre la raison et épouse un autre homme. La folle amoureuse n'est plus permanente mais guérissable en autant que la folle retrouve les valeurs d'amour et de sécurité qu'elle avait

276 Ibid., p. 737.

277 Loc. cit.

278 Loc. cit.

perdues. Par ce fait même, l'amour exclusif pour un seul homme, l'amour fou, absolu, est condamné. Son manque de retenue choque. En cet âge où règne la morale ultramontaine, l'amour s'embourgeoise, fuit les excès romantiques et recherche la stabilité du mariage.

Dans un autre registre d'idées, cette folie provoquée par le refus des parents ne pouvait durer. La famille est la clé de voûte du système social ultramontain. Des parents ne sauraient se tromper au sujet de leur enfant. Afin de remédier à cette anomalie, l'auteur suscite le double de l'amoureux refusé et rétablit l'harmonie familiale.

Enfin, dans la majorité des contes, c'est la femme qui refuse l'amoureux (Pauvre Conrad, Dupil, Une course pour la vie en patins). Cette femme disparaît peu après ou épouse un autre homme, un rival, et l'amoureux morfondu, fidèle à cette femme, sombre dans la folie. Dans un seul conte (Pauvre Enfant!), l'amoureux provoque la folie de la femme. Cependant, cette femme ne devient pas folle à cause du refus de l'autre, mais à cause de sa propre infidélité. De plus, l'amoureux, conscient de sa faute, s'exile, à jamais malheureux.

Nous assistons à un renversement des valeurs acceptées. Avant 1885, l'homme disparaissait et la femme, symbole de fidélité, devenait folle. Après 1885, c'est le contraire. La femme, volage, oublie, refuse ou trompe l'amoureux et épouse un autre homme. L'amoureux, tel ce pauvre Conrad, devient alors symbole de fidélité à une seule femme, à une seule passion.

b) la perte d'un membre de la famille

Il y a aussi d'autres formes de folie provoquée par un amour contrarié, par la perte d'un être aimé, qui apparaissent après 1885. Il ne s'agit plus alors d'un amour passionné entre deux jeunes fiancés mais d'un amour « familial », domestique pour ainsi dire, entre une femme et son mari, entre une mère et son enfant. Dans L'Enfant mystérieux (1880-1881)²⁷⁹, Chargé (1896) et La Nuée du diable (1898), l'épouse devient folle à la mort de son mari. Dans Jean le millionnaire (1898) de Rodolphe Brunet²⁸⁰, l'enfant devient fou à la mort de sa mère. Mais les cas de folie les plus fréquents sont ceux provoqués par la perte d'un enfant.

Dans Trois malheurs du coup (1883), Le Diable au bal (1883), Sans cœur! (1888-1889)²⁸¹ et Jacques le voleur (1891), la mère devient folle à la suite de la mort de son enfant. Dans Déborah ou la Jeune Juive (1893)²⁸² et La Nuée du diable (1898) de Firmin Picard, la mère devient folle à la suite du meurtre de son enfant.

Tout le jour, elle berçait, en chantant doucement, un berceau vide, sur lequel elle arrangeait tous les petits vêtements de son adoré²⁸².

Cette manie de Déborah de bercer un berceau vide reprend en tous

279 Après le suicide d'Antoine Bouet, sa femme devient folle.

280 Rodolphe Brunet, Jean le millionnaire, dans La Revue des deux Frances, vol. 2, n° 8, 1 mai 1898, pp. 129-135.

281 Charles-Arthur Gauvreau, Sans cœur!, dans L'Électeur, vol. 9, n° 153, 19 jan. 1889, p. 2.

282 Picard, Déborah ou la Jeune Juive, op. cit., p. 373.

pointe celle de la mère dans Trois malheurs du coup.

Sa manie, c'est de balancer le berceau. Nous ne l'avons pas enlevé de la chambre, il est toujours près de notre lit, défait, avec les mêmes couvertures, que le temps a jaunies et salies, mais que la mère ne veut pas que l'on change. Elle se tient des heures entières auprès et berce en imagination l'enfant qu'elle a perdu²⁸³.

Ces mères, comme les fiancées éplorées dans les contes de la période d'avant 1885, restent figées dans l'attente de l'impossible.

Il y a une dichotomie évidente. En-dehors du mariage, les femmes sont volages et provoquent la folie de pauvres hères amoureux; elles leur font littéralement «tourner la tête». À l'intérieur du mariage, les femmes deviennent des épouses, des mères; elles acquièrent aux yeux de leur société une valeur supplémentaire, positive. Libre, la femme est une tentation malsaine; mariée, elle devient un exemple à suivre. D'une société qui s'extasiait sur l'amour-passion, l'amour fou, nous passons à une société qui privilégie les «vertus» de l'amour familial. Dès lors, à l'extérieur du mariage, la femme provoque la folie; à l'intérieur du mariage, c'est elle qui devient folle si son mari ou son enfant disparaît ou meurt.

Tout le roman L'Enfant mystérieux (1880-1881) de Wenceslas-Eugène Dick joue sur les disparitions d'un enfant et d'un mari. L'Enfant mystérieux est un roman-feuilleton mal écrit où les personnages «ressuscitent» ou changent de caractère, où certains événements sont oubliés ou modifiés selon les fantaisies de l'auteur au détriment

283 Lusignan, op. cit., p. 22.

de la logique interne de l'oeuvre.

Un bébé, dont la mère vient de mourir²⁸⁴ sur un navire en partance pour l'Europe, est laissé avec une famille de pêcheurs de l'île d'Orléans afin qu'il n'ait pas à souffrir de l'absence de femme à bord et en attendant que l'on puisse avertir le père. Le navire sombre dans une tempête et cet enfant dont on ignore les antécédents est adopté.

Dans la deuxième partie du roman, volte-face de l'auteur, on apprend que la mère a survécu au naufrage et qu'elle avait confié son enfant au capitaine pour le sauver du désastre²⁸⁵. La mère a été recueillie par des Indiens «Mic-Macs» parmi lesquels elle vit depuis dix-sept ans. Tous ses malheurs l'ont rendu folle.

La mère est finalement amenée par des contrebandiers sur l'île d'Orléans où elle voit souvent, sans la reconnaître, sa fille Anna. Cette mère folle, dite la «Dame Blanche» car elle est toujours vêtue de blanc, est obsédée par les tempêtes et répète souvent les mêmes paroles.

De son côté, l'étrange apparition, après avoir inspecté les quatre points cardinaux s'était prise à marmoter d'étranges choses: «La tempête! toujours la tempête!... Et la mer qui gronde!... Et les vagues qui s'élèvent!... Et le vent qui mugit!... Nous allons périr, capitaine... Vite, prenez ma fille!... Je vous la confie... Sauvez-là! sauvez-là!»

Puis quelque chose comme un sanglot avait étouffé cette voix terrifiée... Et l'apparition s'était évanouie dans les ténèbres de la cabine²⁸⁶.

284 Voir Dick, op. cit., vol. 1, pp. 7-8.

285 Voir Ibid., vol. 2, pp. 99-101.

286 Ibid., vol. 2, p. 228.

Elle est même, à ses heures, voyante (bien que l'auteur nous dise qu'elle souffre de «cécité de l'intelligence»)²⁸⁷. Un navire passe, elle le pointe du doigt et s'exclame: «Richard». C'est le nom de son mari qu'elle n'a pas vu depuis dix-sept ans et qui effectivement est à bord du navire²⁸⁸. La Dame Blanche retrouve son mari, reconnaît sa fille et recouvre la raison. Tous ces chocs successifs provoquent en elle une crise salutaire qui la guérit.

Quand ils reprirent le chemin de Québec, le lendemain soir, la Dame Blanche était hors de danger.

Mieux que cela, elle avait recouvré la raison.

Une crise terrible la lui avait fait perdre.

Une crise non moins terrible venait de la lui rendre²⁸⁹!

Malgré toutes les péripéties, cette intrigue est secondaire.

L'intrigue principale traite des tentatives d'un oncle, Antoine Bouet, pour se débarrasser d'Anna, l'enfant mystérieux adopté par son frère Pierre, afin d'être le seul à hériter de la fortune de ce dernier. Pierre est très vieux et après l'enlèvement manqué d'Anna, son cerveau se «détraque»²⁹⁰. Sa «monomanie»²⁹¹ consiste à raconter «vingt fois par jour, au moins,» l'histoire du rapt de sa fille, histoire à laquelle il ajoute «chaque fois un détail de son invention»²⁹². Le père Bouet s'excite tellement à raconter son histoire qu'il est frappé

287 Ibid., vol. 2, p. 231.

288 Voir Ibid., vol. 2, p. 233.

289 Ibid., vol. 2, p. 288.

290 Ibid., vol. 2, p. 118.

291 Loc. cit.

292 Ibid., vol. 2, p. 111.

d'apoplexie. Il survit, paralysé de toute une moitié du corps, mais guérit de sa folie²⁹³. À la fin du roman, Anna retrouve ses parents, des nobles anglais; Antoine Bouet, pris de remords, se pend et sa femme devient folle²⁹⁴.

Dans ce roman du Dr Dick, il y a une véritable surenchère de fous. Nous comptons au moins six cas de folie dont deux cas de sénilité (le père Bouet, la Démone), un cas d'idiotie (Titoline), un cas de folie passagère (la Dame Blanche) et deux cas de folie-châtiment (la femme d'Antoine Bouet, Jean le querelleur). Le terme folie est employé au hasard, selon le caprice de l'auteur, afin de punir certains personnages ou en laisser patienter d'autres «hors-scène» en attendant que leur présence soit à nouveau requise pour faire progresser une intrigue qui risque à tout moment de stagner.

L'Enfant mystérieux est un roman représentatif en ce sens qu'on y retrouve les principales images de la folie de l'époque. Ainsi, la femme ne devient pas folle parce qu'elle a perdu son mari mais parce que son enfant est disparu. La qualité essentielle de la femme n'est plus la fidélité à son fiancé mais la maternité. En revanche, si les qualités de la femme ont changé, l'ambition et la vénalité demeurent des causes de folie. Mme Médard (cf. Christophe Bardin (1849) d'Eugène L'Écuyer) et Antoine Bouet sont punis pour les mêmes raisons. L'argent ne fait pas le bonheur, au contraire il

293 Voir Ibid., vol. 2, p. 191.

294 Voir Ibid., vol. 2, p. 295.

conduit à la folie et à la mort. Cette morale maintes fois répétée revient à intervalles réguliers. Avant même que Mgr Pâquet ne le prêche, les Québécois savent, par l'intermédiaire des romans, que la finance, l'industrie et le commerce ne relèvent pas de leur compétence.

La folie littéraire apparaît alors comme une étrange folie, une folie qui relève davantage du contexte idéologique que de son référent médical. Mais saurait-il en être autrement quand nous connaissons l'endoctrinement subi par les Québécois à la suite de la querelle de 1885 et de la victoire de l'ultramontanisme? Tant que le roman sera un outil de propagande aux mains de la classe dominante, l'image de la folie sera dénaturée.

3. la folie en tant qu'ambition contrariée

Un autre thème que l'on retrouve après 1885 est celui de la folie provoquée par une ambition contrariée. Le Fratricide (1884) de Joseph-Ferdinand Morissette²⁹⁵ nous en fournit un exemple. Arthur, jeune homme ambitieux et travaillant, désire s'installer sur une terre et épouser Alexina. Son frère aîné Pierre est jaloux. Il souhaite lui aussi épouser Alexina, mais il se voit éconduit. Jusqu'ici rien de nouveau. Une jeune fille refuse un amoureux et préfère son rival. Que fera Pierre? Selon la logique de ce genre de récit, il pourrait devenir fou. Mais Pierre n'est pas de la trempe des Conrad (cf. Pauvre Conrad (1889) de Mathias Fillion). Il n'a pas la même

295 Joseph-Ferdinand Morissette, Le Fratricide, Montréal, Eusèbe Senécal et fils, 1884, 190 p.

sensibilité, ni la même force d'aimer.

Violent, vindicatif, ayant mauvais caractère, Pierre décide de détruire l'union et le bonheur de son frère. Après avoir essayé de noyer Alexina, Pierre brûle la ferme d'Arthur. Apercevant sa maison, sa grange, sa récolte et ses animaux détruits par l'incendie, se sachant ruiné, obligé de vendre sa terre et de continuer à travailler pour son père, voyant de plus son mariage à nouveau remis à une date ultérieure, Arthur devient fou.

La secousse fut trop forte pour Arthur.

En arrivant chez lui, après l'incendie, il tomba sans connaissance sur le plancher.

Son père et un de ses voisins le transportèrent sur un lit, pendant qu'un autre courrait [sic] à Chateaugay, chercher un médecin.

Arthur ne reprit connaissance qu'au bout de six heures.

Aux premier [sic] mots qu'il prononça ont [sic] s'aperçut qu'il était dans le délire²⁹⁶.

Ce roman reprend le thème de Une course pour la vie en patins (1893) de Régis Roy, mais en l'inversant. Le rival réussit à se venger de son échec et c'est l'amoureux qui devient fou. Mais un tel déséquilibre, une telle injustice, ne saurait durer et Arthur guérira.

Comment les autres personnages de roman ont-ils été guéris? Dans Une touffe de cheveux blancs (1872) de Louis Fréchette, dans Déborah ou la Jeune Juive (1893) de Firmin Picard et dans La Maison hantée (1899) de Pamphile Lémay, les fous retrouvent la raison après un certain laps de temps, quand le traumatisme qui a provoqué la folie est oublié ou surmonté. Dans la plupart des cas, la guérison est possible si l'équilibre initial est rétabli, comme dans L'Enfant

mystérieux (1880-1881) de Wenceslas-Eugène Dick, lorsque la Dame Blanche retrouve son enfant et son mari²⁹⁷, ou si une situation semblable à celle qui prévalait avant la crise est créée, comme dans Le Journal d'un Inconnu (1891) d'Édouard-Zotique Massicotte, lorsque la folle voit le sosie de son fiancé qui s'était suicidé²⁹⁸.

Quelquefois, ces guérisons impliquent tout un processus thérapeutique. Dans Le Fratricide, les habitants s'unissent pour tenter de guérir Arthur.

Arthur avait souvenance d'avoir eu une terre et une maison en sa possession, et que tout avait été détruit par le feu. Plusieurs personnes prétendaient que si le jeune homme revoyait tout ce qu'il avait perdu, il en serait tellement frappé, que la raison lui reviendrait²⁹⁹.

Les habitants reconstruisent la maison et la grange, récoltent le grain et le foin, et achètent des animaux et des instruments agricoles. Quand Arthur revoit sa ferme, il subit un choc émotif violent qui le guérit.

Le nouveau rêve ajouté à l'ancien l'annule; la folie de ce qui ne peut être, ajoutée à la folie provoquée par la perte de ce qui était ramène la lucidité. Le fou face à la folie devient raisonnable. Les amis d'Arthur traitent la réalité de l'incendie comme un mauvais rêve qui n'a pas eu lieu. L'équilibre original ayant été rétabli, Arthur recouvre la raison³⁰⁰ deux ans après l'incident et épouse Alexina.

297 Dick, op. cit., vol. 2, p. 288.

298 Massicotte, op. cit., p. 737.

299 Morissette, op. cit., p. 65.

300 Ibid., pp. 71-72.

Dans La Maison hantée (1899) de Pamphile Lemay, Célestin Graindamour devient fou pour les mêmes raisons qu'Arthur lorsque ses terres et bâtiments brûlent.

[...] Célestin sentit, cette fois, sa raison chanceler. Il erre tristement en ces lieux où naguère il étalait ses richesses et sa félicité. Il mourra bientôt. Peut-être ne sera-t-il plus demain.³⁰¹

De même, une des causes de la folie de Dupil (cf. Dupil (1888) de Louis Fréchette) est la perte de ses terres à la suite de divers procès avec son seigneur³⁰².

Dans ces trois oeuvres, c'est la perte de la terre qui déclenche la folie. Cependant, dans Pour la patrie (1895) de Jules-Paul Tardivel, c'est une ambition politique contrariée qui provoque la folie.

Pour la patrie est un roman d'anticipation, de «politique fiction» écrit en 1895 et dont l'action a lieu cinquante ans plus tard. En 1945, la situation politique au Canada est tendue: on parle de refaire la Confédération. Les francs-maçons et leurs semblables proposent l'union législative des provinces canadiennes dans le but inavoué d'assimiler la race canadienne-française et de ruiner la religion catholique. Les catholiques canadiens-français proposent le séparatisme, c'est-à-dire un Québec indépendant entretenant avec le reste du Canada une simple union postale et douanière.

Hercule Saint-Simon, directeur du journal Le Progrès catholique, se dit chrétien et l'ami du Dr Joseph Lamirande, le chef des

³⁰¹ Lemay, op. cit., p. 48.

³⁰² Voir Fréchette, Dupil, op. cit., p. 153.

séparatistes, mais il rêve d'une situation meilleure où il serait riche et respecté.

Hercule Saint-Simon s'était lancé dans le journalisme sans préparation morale, sans avoir assez purifié ses intentions. Il voulait faire le bien au moyen de son journal; mais tout en faisant le bien, il comptait arriver en même temps à l'aisance d'abord, puis à la richesse. Le pain quotidien, c'est-à-dire le nécessaire pour un homme de sa position sociale, n'était pas assez: il lui fallait les douceurs de la vie. Et comme le journalisme vraiment catholique est plus fécond en déceptions et en déboires qu'en succès financiers, il s'algrissait et s'irritait de plus en plus³⁰³.

Saint-Simon veut être riche, mais sans se compromettre tout à fait. Il rationalise son mal par deux arguments que le roman prouvera faux. Premièrement, qu'on peut toujours s'arrêter après s'être engagé sur la pente de la facilité et de la richesse, et revenir à de meilleurs sentiments.

Le malheureux se cramponnait à cette idée qui lui revenait sans cesse: je n'irai pas jusqu'au bout, et quand je serai riche, indépendant de tout le monde, je pourrai facilement, et en peu de temps, réparer le mal que j'aurai fait³⁰⁴.

Deuxièmement, que la fin excuse les moyens, qu'on peut faire plus de bien dans le monde politique en étant riche.

Du reste, de nos jours, la richesse, c'est le pouvoir. Pour faire le bien, il faut être riche, absolument. Que voulez-vous qu'un pauvre diable, comme vous ou moi, fasse dans le monde moderne? Si nous étions riches, quels ravages ne ferions-nous dans le camp ennemi³⁰⁵!

À force de fréquenter Montarval, le chef des francs-maçons,

303 Tardivel, op. cit., p. 109.

304 Ibid., p. 110.

305 Ibid., p. 65.

Saint-Simon se laisse acheter et change de parti, passe des séparatistes aux unionistes. Il camoufle sa trahison et pose en ultra-séparatiste anglophobe afin de discréditer le parti de Lamirande. De bassesse en bassesse, Saint-Simon s'habitue à l'argent, à son rôle de traître, et oublie les arguments qu'il avait invoqués au début. Élu député au parlement fédéral, il vote pour le projet de Montarval et révèle de ce fait et sa trahison et sa servilité. Dès lors, le sort de ce dernier est lié à celui de Montarval. Celui-ci se suicide, celui-là meurt fou.

-- Vous voulez parler de Saint-Simon, sans doute. Il a eu une bien triste fin. Il est mort fou, l'an dernier, après avoir passé je ne sais combien d'années dans une maison de santé. Il était possédé de la folie de la richesse. Il croyait toujours avoir autour de lui des monceaux d'or. Je l'ai vu une fois, c'était un spectacle navrant³⁰⁶.

À maintes reprises, Saint-Simon éprouvait des remords de conscience. Nous assistons même à la lutte entre son ange gardien et le démon³⁰⁷. Mais l'appât était trop tentant et malgré quelques réticences, Saint-Simon se laissa prendre dans le piège de Montarval. La folie est donc une juste punition pour celui qui a mis son intelligence au service de l'or, pour celui qui est entaché de simonie.

Tous ces fous sont des hommes. Alors que la perte d'un membre de la famille provoque la folie chez la femme, l'homme perd la raison quand son amour ou son ambition est contrarié. La folie de la

306 Ibid., p. 269.

307 Ibid., pp. 113-115.

femme est maternelle, celle de l'homme liée à l'échec et au refus.

Par ailleurs, il y a deux types d'ambition virile: l'une rurale, l'autre publique. La première est encouragée par le clergé. Les Canadiens français ont une vocation agricole. S'ils échouent et deviennent fous, ce ne peut être qu'à la suite de circonstances extérieures imprévues: incendie criminel (Le Fratricide), incendie provoqué par un orage (La Maison hantée), spoliation (Dupli). Tout individu peut réussir dans ses ambitions agricoles, même s'il doit s'y prendre à quelques reprises (ex. Arthur dans Le Fratricide).

D'autre part, l'ambition politique est dangereuse. Seules les âmes bien trempées, moralement saines, peuvent résister aux appâts de l'or et du pouvoir. La moindre faiblesse conduit irrémédiablement à la déchéance et à la folie (ex. Saint-Simon). C'est d'ailleurs pour cette raison que Lamirande, dès qu'il a mené à bien son projet, quitte la politique et se réfugie dans un monastère. Quoiqu'il arrive, il semble que la vie politique mène à une certaine forme d'asile.

En somme, la folie due à l'ambition contrariée illustre l'opposition terre/ville. Tout homme fidèle à la terre connaîtra le bonheur, à moins de circonstances extraordinaires. S'il abandonne la terre, il sera corrompu par la ville. Le message est simple, voire simpliste, mais depuis 1846, depuis La Terre paternelle de Patrice Lacombe, il renaît sous la plume de maints auteurs.

4. Idiots, séniles et obsessifs

Dans la littérature québécoise du XIX^e siècle, il y a peu d'idiots et de séniles. Nous notons, pour l'ensemble de ce siècle,

trois cas d'idiotie, c'est-à-dire trois personnages qui sont considérés et traités comme des idiots. Outre Jérôme, dans Une de perdue, deux de trouvées (1849-1851) de Georges Boucher de Boucherville, il y a, dans L'Enfant mystérieux (1880-1881) de Wenceslas-Eugène Dick, Titoine, l'idiot amoureux d'Anna.

Dieu sait pourtant qu'il n'avait pas le physique d'un héros de roman, Titoine!... Gros, court, la tête énorme, des yeux bleus faïence à fleur de peau, le nez busqué et camard, la bouche lippue, il aurait été parfaitement chez lui dans quelque coin perdu de la Forêt-Noire, quand le bon Lafontaine écrivit son Paysan du Danube.

Avec cela amoureux comme un berger et jaloux comme un Espagnol³⁰⁸!

La fonction essentielle, la seule d'ailleurs, de ce «braillard imbécile» consiste à alléger le récit par ses tentatives amoureuses qui tournent toujours au désastre³⁰⁹.

Le personnage de Titoine est traité sur un ton comique. Il en est de même pour Jacquot, l'idiot dans Les Bêtises de Jacquot (1893) d'Édouard-Zotique Massicotte³¹⁰, bien qu'il s'agisse d'un comique tragique. Par exemple, en l'absence de son père, Jacquot tue son frère cadet en lui donnant un coup de battoir au visage pour éloigner les mouches. Peu après, le père découvre l'idiot mort dans le four où il s'était réfugié après son crime.

L'idiot est un personnage ambivalent: on se moque de lui

³⁰⁸ Dick, op. cit., vol. 2, p. 220.

³⁰⁹ Voir Ibid., vol. 2, pp. 224-226.

³¹⁰ Édouard-Zotique Massicotte, Conte pour les enfants, Les Bêtises de Jacquot, dans Le Monde illustré, vol. 9, n° 454, 14 jan. 1893, pp. 434-435..

tout en étant conscient du pathétique de sa situation. Les auteurs étudiés, par contre, évitent cette difficulté (sauf, à un moindre degré, Georges Boucher de Boucherville) et versent facilement dans le comique, dans le ridicule, afin d'alléger leur récit qui trop souvent a grandement besoin de ces artifices.

De même que les Idiots, les personnages devenus séniles sont plutôt rares. Dans L'Enfant mystérieux (1880-1881), il y a le père Bouet³¹¹ et la Démonie³¹² (une vieille sorcière qui a échappé de peu à une tentative de meurtre) qui deviennent séniles.

À la fin du XIX^e siècle, le concept de la folie connaît un premier grand changement. Alors qu'on avait toujours cru que la folie était déclenchée par un violent choc émotif, la théorie qui veut qu'on puisse devenir fou à la suite d'une obsession qui peu à peu accapare tout le champ de la conscience est de plus en plus répandue.

En littérature, nous en avons déjà quelques exemples. Dans Pour la patrie (1895) de Jules-Paul Tardivel, alors que Lamirande attaque Montarval au parlement sans preuves formelles, ses collègues croient qu'il est obsédé par une «idée fixe» et qu'il finira à l'asile.

Lamirande constata que déjà plusieurs de ses collègues s'éloignaient de lui comme on s'éloigne d'un pestiféré; que d'autres le regardaient comme un objet de curiosité, comme un toqué. Ces derniers étaient les plus charitables. Ils ne lui attribuaient pas de motifs inavouables, mais ils étaient bien persuadés que leur pauvre collègue était la victime d'une idée fixe et qu'il serait bientôt à Saint-Jean-de-Dieu³¹³.

311 Voir Dick, op. cit., vol. 2, pp. 110-111.

312 Voir Ibid., vol. 2, p. 164.

313 Tardivel, op. cit., p. 207.

Dans L'Enfant mystérieux (1880-1881), le père Bouet est tellement obsédé par l'histoire du rapt de sa fille, histoire qu'il raconte à tout venant en ajoutant quelques «détails» de son invention, qu'il en devient fou.

Vingt fois par jour, au moins, il racontait l'histoire de l'enfant perdu, --comme il appelait désormais sa fille adoptive, --ajoutant chaque fois un détail de son invention. De sorte qu'au bout d'une quinzaine, cette histoire était devenue un véritable conte de fée, auprès duquel le Petit Chaperon Rouge n'était qu'un insignifiant badinage.

Le plus drôle de l'affaire, c'est que le bonhomme avait fini par se croire, --comme ces voyageurs qui, à force de répéter des aventures extraordinaires, en viennent à se figurer que c'est réellement arrivé.³¹⁴

Dans La Nuée du diable (1898) de Firmin Picard, William Brandon, obsédé par l'imminence du terme de son pacte avec le diable et par son châtiment éventuel, devient fou.

Mais ces exemples sont secondaires, minimes. Sans coeur! (1888-1889) de Charles-Arthur Gauvreau est un des premiers contes à traiter explicitement d'obsession. Pour oublier un premier amour malheureux, Louisa se marie.

Elle voulait lui jeter au front toute l'amertume de son mépris et c'en serait fini; mais le courage lui manquait pour agir ainsi, et sombre, froide, semblant écoeurée du passé qui lui ramenait le souvenir de l'abandon, de la fuite, de la désertion, elle se renfermait dans le cercle étroit de ses pensées de haine et elle laissait à la vie le soin de la guérir.³¹⁵

Mais ce premier amour obsède Louisa, et, par un caprice du sort, son deuxième enfant ressemble à cet «être abhoré» d'antan.

314 Dick, op. cit., vol. 2, pp. 110-111.

315 Gauvreau, Sans coeur!, op. cit., p. 2.

[...] essayer d'aimer un être bon et empressé et voir son enfant haïr et prendre les traits de l'être abhoré [sic] qui lui fait la vie mauvaise, n'est-ce pas là un de ces coups atroces du destin amer qui semble se moquer et se rire d'une navrante [sic] douleur³¹⁶?

L'enfant meurt bientôt par manque d'affection de sa mère qui devient folle.

Louisa, dont la raison affaiblie par toutes les douleurs et par les nuits d'insomnie s'en allait avec la vie de son enfant, avec le dernier battement du coeur de son Edmond³¹⁷!

Enfin, le recueil de contes de Louis Fréchette, Originaux et Détraqués (1892), tranche sur tout ce qui a été publié précédemment. Dans ce recueil, nous avons relevé quatre cas de folie obsessionnelle.

Dupil fut ruiné par un seigneur anglais et un curé, et frustré dans ses amours. Il en devient fou. Dupil est surtout obsédé par le surnom «père». Les gens n'ont qu'à le prononcer et il s'emporte de rage.

Le nom de Père Dupil l'exaspérait hors de toute expression.

Cela se rattachait-il au désappointement de coeur éprouvé dans sa jeunesse?

Ce mot réveillait-il au fond de sa pensée un pauvre rêve encore saignant et mal enterré?

Je l'ignore; mais il suffisait de lui dire: Bonjour, père! pour le mettre en fureur.

--J'suis pas père! criait-il en grinçant des dents. J'suis pas père! J'ai jamais été père!... Laissez-moi tranquille, passez vot'chemin, rognés de vauriens!

Et il se précipitait sur les gens avec son bâton³¹⁸.

Cette obsession d'un surnom tracasse aussi Grelot. Michel Langlois,

316 Loc. cit.

317 Loc. cit.

318 Fréchette, Dupil, dans Originaux et Détraqués, op. cit., p. 156.

obsédé par un surnom qu'il méprise, Grelot, devient tellement exaspéré qu'il en perd la raison.

Mais il avait dit Grelot.

Et ce mot-là, devait peser d'un poids terrible sur sa destinée.

Grâce à lui, le jeune homme respectable et bien mis, plein de force et d'espérance, qui l'avait prononcé, vit tout s'écrouler autour de lui.

Il manqua sa carrière, perdit sa fortune et même son nom, traîna durant soixante ans une existence de paria, et mourut fou³¹⁹.

Un troisième cas, «Drapeau le fou³²⁰», est un vieux vagabond obsédé par sa haine profonde des Anglais.

Le fait est que sa principale manie --la seule véritablement désagréable qu'il eût d'ailleurs-- c'était sa haine profonde des Anglais.

Haine féroce, folle.

Un seul mot en langue anglaise le mettait hors de lui.

S'il rencontrait un Anglais sur sa route, il lui montrait le poing et le menaçait de sa canne en jurant.

À part cela, comme je l'ai fait entendre il y a un instant, pas la moindre méchanceté³²¹.

Cette haine de l'Anglais est héréditaire. Son grand-père l'avait connu lors de la guerre de Sept Ans, son père lors des guerres napoléoniennes et le fils lors de la révolte de 1837. Tous sont devenus fous³²².

Enfin, dans un dernier cas, Dominique Guénard devient fou lorsque l'ex-voto de son grand-père, une petite frégate suspendue aux

319 Fréchette, Grelot, dans Originaux et Détraqués, op. cit., p. 72.

320 Fréchette, Drapeau, dans Originaux et Détraqués, op. cit., p. 94.

321 Ibid., p. 97.

322 Ibid., p. 98-106.

voûtes de l'église, est enlevée par le curé. Chaque hiver, car sa folie est intermittente, Dominique entreprend une campagne pour remettre l'ex-voto à sa place.

Tout l'été, depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au départ du dernier vaisseau d'outre-mer, personne n'aurait pu découvrir chez Dominique Guénard le moindre indice d'un esprit détraqué.

Il allait, venait, vaquait à ses affaires, raisonnait comme tout le monde.

Mais sitôt son dernier touage accompli, et son accoutrement de marin encoffré pour l'hiver, il se mettait à divaguer de la façon la plus burlesque, pour ne revenir à son bon sens qu'aux premiers arrivages du printemps.

Et cela recommençait chaque année, à la même date et de la même façon³²³.

Toutes ces histoires sont à la fois comiques et tristes. Malgré les facéties et les calembours, un sentiment de pitié demeure. Le comique s'exerce à l'encontre de pauvres hères qui sont taquinés et maltraités à cause de leur obsession.

Les cochers de place, les flâneurs qui baguenaudaient au coin des bornes, les commis debout aux portes des magasins, les soldats de la garnison, les élèves du petit séminaire, les enfants des écoles, ne pouvaient le voir passé sans crier, ou tout au moins murmurer l'ironique sobriquet, qui se répétait³²⁴ de bouche en bouche, parcourant la rue comme une traînée de poudre.

La même population [...] poursuivant de ses avanies un pauvre vieillard privé de raison, déshérité de tout, pliant sous le fardeau³²⁵ des tristesses de ce monde, --mourant de faim peut-être.

Ces vieux sont de véritables malades qui, faute d'institutions adéquates pour les recueillir et les soigner, sont livrés aux

³²³ Fréchette, Dominique, dans Originaux et Détraqués, op. cit., pp. 221-222.

³²⁴ Fréchette, Grelot, dans Originaux et Détraqués, op. cit., p. 74.

³²⁵ Ibid., pp. 71-72.

garins des rues. Les asiles d'aliénés répugnent à recevoir les fous «confirmés», incurables, qui ont perdu la raison depuis longtemps, d'autant plus s'ils sont vieux car toute thérapeutique est jugée inutile et les vieillards demandent trop de soins. D'ailleurs, ces fous sont seuls, des vagabonds sans famille, en colère contre les curés. Qui donc prendrait la responsabilité de les faire interner et se porterait garant de l'authenticité de leur folie?

E. Conclusion

La folie dans les récits en prose du XIX^e siècle se présente sous les aspects les plus divers; mais déjà, de cette succession rapide et changeante d'images se dégagent et s'affirment quelques éléments fondamentaux; quelques invariants. Au début du siècle, l'image de la folie reprend les stéréotypes littéraires mis en vogue par le mouvement romantique. Le fou est un être chez qui domine l'émotivité. Sensible, exalté, rêveur, il pousse les choses à l'excès et il est incapable de nuances, de modération. L'amoureux en particulier est très susceptible à la folie dès qu'il perd l'être qu'il aime. Vers 1885, à la suite de l'emprise de l'ultramontanisme sur la culture québécoise, la folie s'embourgeoise, s'infiltré dans la famille et acquiert une valeur morale. Tout ce qui remet en question la trinité familiale (père, mère, enfant) est cause de folie. La mère en particulier est très susceptible à la folie dès qu'elle perd son enfant.

La folie se présente à la suite d'un choc émotif excessif et, vers la fin du siècle, à la suite d'une obsession qui accapare tout le champ de la conscience. Quoi qu'il arrive, elle est le plus souvent permanente. Le fou est un être anormal, mis en dehors de la société, non seulement à cause de la gravité des symptômes, mais aussi parce que sa folie est de plus en plus perçue comme une faute morale. Le fou a perdu la raison (au sens hégélien) à cause de son ambition démesurée ou de sa vénalité. Tout attrait excessif pour les choses matérielles conduit inévitablement à la perte de l'âme et de la raison.

Échec amoureux ou faute morale, la folie est avant tout une absence. Un être disparaît et le monde est une inanité. Un but matériel n'est pas atteint et le vide s'installe. L'absence d'un être, de même qu'une série d'échecs, mène à la perte de la raison. Il eut été préférable pour le fou de ne pas tenter l'aventure, de se tenir coi, tranquille et silencieux. C'est d'ailleurs la morale implicite de ces récits. Le plus grand bonheur auquel puisse prétendre un Québécois n'est-il pas de travailler la terre que lui a légué son père et de mourir paisiblement³²⁶?

Par ailleurs, nous pourrions aussi nous demander si cette folie a une portée sexiste. La femme dans plusieurs récits d'amour publiés après 1885 trompe son fiancé qui devient fou. Inversement, dans plusieurs contes étranges, la femme est violentée et rendue folle. La femme oublie ses vœux et préfère un autre; l'homme se venge par le sang et la brutalité. À Pauvre Conrad répond Fleurs fanées. S'il y a folie, elle est due en grande partie à un antagonisme sexuel, mais la folie elle-même n'est pas sexiste, elle frappe autant les hommes que les femmes. Tout dépend du statut matrimonial. En dehors du mariage, l'homme qui perd sa fiancée devient fou. En dedans du mariage, la femme qui perd son enfant ou son mari perd aussi la raison.

S'il y a sexisme, il est implicite. La femme non-mariée est volage. Elle est alors moins respectée et respectable, et la victime toute désignée d'un fou furieux (rendu tel par une femme?). Ainsi, le

³²⁶ Voir Lacombe, op. cit., p. 118.

meurtre et/ou viol manqué(s) de Louise se produit quelques heures avant son mariage (cf. Fleurs fanées). Une fois mariée, la femme volage devenue mère respectueuse ne vit plus qu'en fonction de sa famille; elle devient folle lorsque sa qualité suprême, la maternité, est remise en cause.

Au XIX^e siècle, le traitement de la folie s'est amélioré grâce aux découvertes scientifiques et à la promulgation de diverses lois, mais c'est aussi au XIX^e siècle que le concept populaire de la folie a été forgé, et maints atavismes, qui n'ont rien à voir avec la réalité scientifique, perdurent. Le roman du début du XX^e siècle hérite d'un passé extrêmement lourd qui entretient dans la mentalité populaire les fantasmes les plus spectaculaires, tout comme les faussetés les plus incroyables.

IV. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1900 À 1939

IV. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1900 À 1939

Le début du XX^e siècle se présente, sous maints rapports, comme le prolongement du XIX^e. Le clergé s'assure la mainmise des institutions d'enseignement et de bien-être social, et surveille étroitement les journaux et les romans. En ce siècle nouveau, ce qu'il craint surtout est l'exemple débilisant de la France républicaine et athée, et de la civilisation industrielle américaine avec son cortège de «maux»: matérialisme, libre circulation des idées, émancipation des mœurs, etc. Afin d'établir un contrepoids, le clergé propage une idéologie qu'appuient les sociétés de colonisation et les organismes gouvernementaux, et qui lie la survie du peuple canadien-français à la religion catholique et à l'agriculture.

En littérature, plusieurs écrivains prennent la plume pour promouvoir la cause régionaliste. Ces écrivains, surnommés les «terroiristes», retrouvent les thèmes du siècle précédent: la terre, le clocher, la patrie. Ils célèbrent, à nouveau, les séductions de la campagne québécoise.

Leurs oeuvres reproduisent des impressions locales, décrivent l'existence de la province, restaurent le langage de ses habitants, exaltent ses héros, ressuscitent les scènes militaires dont elle fut jadis le théâtre [...]³²⁷

Cette littérature qui se veut représentative du mode de vie et des idéaux canadiens-français reflète très imparfaitement cette société.

327 Émile Chartier, «Maurice Barrès: le 2 novembre en Lorraine et le régionalisme», dans Pages de combat, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des Sourds-Muets, 1911, p. 109.

En 1921, la population rurale du Québec ne constitue plus que 36 p. 100 de la population totale (contre 60 p. 100 en 1901). Pourtant, les romans qui se déroulent dans un cadre urbain sont rares et servent davantage à dénoncer la ville comme méprisable et corruptrice qu'à louer celle-ci.

Un telle antinomie s'explique par la conception idéale et générique du roman que se faisaient les écrivains. De 1900 à 1939, la très grande majorité des écrivains ne considère pas le roman comme un miroir de la réalité, ni comme une oeuvre d'art, mais comme un moyen de communiquer, de diffuser l'idéologie conservatrice prônée par l'Église et l'État. C'est pourquoi, dans les romans, le père l'emporte toujours sur le fils, la tradition sur la nouveauté, la campagne sur la ville, la piété sur l'impiété. La vie rurale est entourée d'une auréole; elle est perçue à travers un halo déformant qui valorise le passé, les traditions et la sujétion aux valeurs de l'Église de l'époque.

Dans ces écrits de propagande, la folie tient un rôle, surtout punitif, de première importance. Elle se manifeste dans trois types de récits: ceux qui mettent en valeur la société agraire, ceux qui condamnent la société urbaine et ceux qui traitent de foyers brisés. Le lieu de l'action et les valeurs traditionnelles décrites définissent la folie qui, en fin de compte, est reliée à la propagation d'une idéologie constituée de stéréotypes proposant un mode de vie exemplaire.

A. La Société agraire

Dans les récits qui se déroulent en dehors de la ville se mêle une propagande directe et positive: le Canadien français accomplit sa destinée sur la terre paternelle, ailleurs il est perdu. Pour peu qu'il travaille et qu'il ignore les chimères de la ville, il connaîtra le bonheur: une ferme-prospère, des récoltes plantureuses, un bien-fonds en plus-value à laisser en héritage à son fils. La réalité est tout autre, mais la rhétorique agriculturiste occulte délibérément le problème économique.

Il n'y a pas de fous dans les romans du terroir, car le travail agricole est sain; il guérit des maladies contractées à la ville et rétablit l'équilibre psychique et physique du fils prodigue. Un seul roman s'élève contre la thèse officielle et présente des fous à la campagne: La Scouine (1918) d'Albert Laberge³²⁸.

1. Une folie exceptionnelle

La Scouine est un anti-roman du terroir à plusieurs titres. Dans la majorité des romans propagandistes, la folie a toujours une signification propre. Un personnage de roman devient fou à la suite de tel acte posé, de telle parole proférée. Il y a un pourquoi, une causalité à la folie. La folie en soi est un aboutissement, elle clôt le récit. Nous retrouvons, par contre, dans La Scouine, deux chapitres qui sont bâtis autour de la folie³²⁹, à partir du déséquilibre

³²⁸ Albert Laberge, La Scouine, Montréal, L'Actuelle, 1972, 134 p.

³²⁹ Ibid., pp. 93-101.

mental initial de personnages qui sont idiots.

Dans tous les récits étudiés, la folie a une raison d'être, un pourquoi. L'idiotie en revanche est inexplicable en ce sens qu'elle n'est pas l'effet d'une cause idéologique mais l'effet d'une cause biologique. Le lecteur ne peut que constater l'idiotie du personnage. Dès lors, à l'intérieur du récit, l'accent est déplacé du pourquoi au comment. Ce n'est pas le cheminement du personnage vers la folie qui sous-tend le récit, puisqu'il est déjà idiot, mais la réaction qu'il provoque parmi les «normaux», en tant qu'être marginalisé. Nous passons du devenir au comment être dans le monde.

Piguin et le Schno sont deux idiots congénitaux. Leur manque d'intelligence, de bon sens, se manifeste surtout par quelques actes, entre autres par leur façon de se divertir, de travailler et de manger. Pour s'amuser, un jour de désœuvrement, le Schno embroche des poussins avec une fourche. Il creuse un fossé, la tête découverte sous un soleil de plomb, et meurt d'insolation. Piguin, affamé, dévore les cadavres de deux petits cochons morts en naissant.

Cette idiotie, en revanche, est toute relative. Tofile, le frère «normal» répond à la brutalité du Schno en l'accablant de coups. Il creuse une fosse et se fait arroser par le cercueil qui tombe dans l'eau. Affamé, il mange «le pain amer et gélatineux»³³⁰. Il y a peu de différences entre les idiots et les normaux. Tofile est aussi simple d'esprit, aussi dépourvu de bon sens que ses frères idiots mais

³³⁰ Ibid. p. 101.

il est plus fort, et dans le milieu social pauvre, dur et cruel, qu'évoque La Scouine, la force reste l'argument suprême.

C'est par la loi du plus fort, par la force que Tofile interdit le souper à Piguin et intime aux deux fous l'ordre de creuser un fossé. C'est aussi par la force qu'il déshumanise ses frères et les réduit au rôle de bêtes de somme.

Terrorisés par ses menaces, les fous n'osaient se reposer un instant. Mal nourris, ils tombaient de fatigue et d'épuisement. Par moment, ils se regardaient une seconde sans parler, sales et boueux, d'aspect pitoyable, et plus misérables que des bêtes de somme³³¹.

En apercevant venir leur aîné, les deux fous s'étaient mis à l'ouvrage, Tofile toutefois, leur lança en arrivant quatre à cinq coups sur les épaules et les jambes, comme il eût fait à une vieille bourrique³³².

Le Schno continua de gémir et mourut dans l'avant-midi, comme une vieille rosse fourbue³³³.

La seule chose qui différencie l'animal de l'homme est la brutalité et la cruauté inutile de ce dernier. Entre les hommes, tout est basé sur une relation d'exploitation. Le plus fort, aux points de vue physique, intellectuel et social, exploite le plus faible: Tofile est exploité par les nantis, Piguin et le Schno par Tofile, les animaux par Piguin et le Schno. Les idiots occupent, avec les animaux auxquels on les compare, les derniers degrés de l'échelle sociale.

Cette exploitation et ce mépris des idiots se perpétue

331 Ibid., p. 95.

332 Loc. cit..

333 Ibid., p. 97.

Jusque dans la mort. Tofile enterre le Schno dans un cercueil fabriqué avec «une vieille porte de grange hors d'usage³³⁴». Lorsque le Schno est transporté au cimetière, la Scouine le voit et «éprouve un sentiment de rancune satisfaite³³⁵» car il s'est déjà moqué d'elle. Enfin, l'adieu de Tofile à son frère n'est qu'un ignoble juron parce que le cercueil en tombant dans la fosse pleine d'eau l'a arrosé.

Dans ce roman, on tue avec désinvolture (poussins) et la mort nourrit les vivants (cochons morts-nés). Cette relation vampirique, anthropophage, se répète lorsque Tofile s'en va au cimetière enterrer le Schno. Tofile rencontre Bagon qui conduit au champ voisin une charge de fumier, et le narrateur de conclure: «La terre allait être engraisée³³⁶». La mort est intimement liée à la naissance: les poussins embrochés, les cochons morts-nés, le cadavre du Schno retrouvé dans la position du fœtus³³⁷. Le cycle est complété, la vie et la mort se rejoignent dans l'innommable, dans le non-formé, dans l'amer et le gélatineux dont se nourrissent les vivants.

Comment expliquer une telle insensibilité de la part des personnages? Dans La Scouine, la vie est très difficile. Elle endure le cœur des hommes. Si les personnages sont rudes et grossiers, c'est parce que l'existence les a rendu ainsi. Tofile n'éprouve aucune pitié pour son frère qui vient de mourir.

334 Ibid., p. 99.

335 Ibid., p. 100.

336 Ibid., p. 99.

337 Ibid., p. 98.

Tofile le trouva mort le midi et s'étonna
 -- I a ben crevé, le bougre, dit-il.
 Il annonça la nouvelle à sa femme qui remarqua:
 -- En v'la un bon débarras³³⁸.

Piguin et le Schno ne sont guère plus sympathiques, ils ne sont guère meilleurs que leur oppresseur. Le Schno a embroché des poussins et Piguin ignore son frère en train de mourir.

Son repas terminé, Piguin retourna à la grange où il trouva son frère râlant sur le foin. Piguin regarda ce camarade de souffrance et une expression de surprise parut sur sa figure de l'entendre se plaindre ainsi. Il se coucha toutefois lui aussi sur le foin et s'endormit³³⁹.

«La terre façonne des êtres perpétuellement acharnés à vaincre leur misère, abrutis par cette lutte, aigris par cette misère, ils en deviennent indifférents à tout ce qui n'est pas leur souffrance à eux³⁴⁰». À cause de cette vision morbide de l'humanité, le lecteur ne peut s'identifier à aucun des personnages, ni éprouver de véritable pitié pour eux.

Les personnages misérables de La Scouine sont victimes de leur situation économique, des caprices de la température, du milieu humain toujours plus ou moins hostile et de leur ignorance. Ils sont exploités, trompés par leur compagnon de servitude, ridiculisés bien souvent par leurs proches³⁴¹.

³³⁸ Ibid., p. 98.

³³⁹ Ibid., p. 97.

³⁴⁰ Mireille Servais-Maquoi, Le Roman de la terre au Québec, Québec, Presses de l'université Laval, 1974, p. 117.

³⁴¹ Voir Gabrielle Pascal, Le Défi d'Albert Laberge, Montréal, Aquila, 1976, pp. 22-23.

C'était la Complainte de la Faulx, une chanson qui disait le rude travail de tous les jours, les continuelles privations, les soucis pour conserver la terre ingrate, l'avenir incertain, la vieillesse lamentable, une vie de bête de somme; puis, la fin, la mort, pauvre et nu comme en naissant, et le même lot de misères laissé en héritage aux enfants sortis de son sang, qui perpétueront la race des éternels exploités de la glèbe³⁴².

Cette représentation est une dénonciation sociale mais en même temps qu'il plaint les démunis, à cause de ce qu'ils souffrent, le narrateur les méprise pour ce qu'ils sont. Il les montre tour à tour brutaux, grossiers, sales, abrutis ou profiteurs. Si le narrateur compatit avec les souffrances de ceux que la misère écrase, en même temps, il méprise ce qu'elle fait d'eux, il stigmatise leur inévitable dégradation³⁴³.

Dégoûté par la société, Laberge ne se révolte pas positivement contre elle, pour la réformer, il se contente de l'accabler de son mépris³⁴⁴.

Ce qui ressort le plus de La Scouine, ce n'est pas tant la description de mœurs que la philosophie personnelle du narrateur, noire et désespérée. Au XIX^e siècle, l'Idiot était un personnage ambivalent: on se moquait de lui tout en étant conscient du pathétique de sa situation. Dans La Scouine, au contraire, on remarque l'absence du comique, du ridicule. De la naissance jusqu'à la mort, les personnages ne connaissent que déboires et malheurs. Leur vie est sans but, sans idéal et sans amour. Dieu est mort et l'homme, idiot

³⁴² Laberge, op. cit., p. 79.

³⁴³ Voir Pascal, op. cit., p. 24.

³⁴⁴ Jacques Brunet, Albert Laberge, sa vie et son oeuvre, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1969, p. 30.

ou «normal», est égoïste et cruel. Cette philosophie pessimiste est unique en son genre. Elle explique, en partie, le fait que La Scouine ait été méconnue pendant si longtemps.

En revanche, à la fin du roman, la terre des Bougie est riche et grasse, le pain «blond, chaud et odorant³⁴⁵». L'auteur reprend les thèmes propagandistes propres au roman du terroir. Cet ultime chapitre se présente comme une tentative de rachat, une tentative d'équilibrer le roman après avoir fait défiler un véritable cortège de monstres. Malgré cela, La Scouine d'Albert Laberge demeure une oeuvre hors du commun.

2. les vertus thérapeutiques de la nature et de l'amour

Qu'il y ait des idiots à la campagne et qu'ils soient traités avec une telle cruauté démontre l'incongruité de La Scouine. Dans les autres romans que nous étudierons dans ce chapitre, il n'y a pas de fous ou d'idiots à la campagne. S'il y en a, ils ont contracté leur maladie ailleurs, à la ville, et ils viennent à la campagne pour chercher un asile, se reposer et guérir. La société agraire est essentiellement une société idyllique où les gens vivent heureux et en santé.

Aussi, dans ces autres oeuvres, il semblerait que l'idiote ou le fou puisse être relevé de sa misère par l'entremise de l'amour. Dans Grand-Louis l'innocent (1925) de Marie Le Franc³⁴⁶ et

³⁴⁵ Laberge, op. cit., p. 132.

³⁴⁶ Marie Le Franc, Grand-Louis l'innocent, Sherbrooke, Naaman, 1978, 141 p.

Dolorès (1932) d'Harry Bernard³⁴⁷, un amnésique quelque peu simple d'esprit et une folle sont aimés et guéris. Leur sort diffère grandement de celui de Piguin et du Schno, car l'amour, loin de la ville, est positif et peut, dans certaines circonstances exceptionnelles, guérir les blessés de l'esprit. Ce thème terroiriste s'élabore autour des pôles d'opposition ville/campagne, corruption/bien-être, maladie/santé et met en relief les vertus thérapeutiques de la nature et de l'amour.

Le personnage de Grand-Louis, un innocent, un simple d'esprit, est traité avec respect, avec amour. Nous pourrions croire qu'il en est ainsi à cause du cadre géographique différent, de la mentalité particulière des Bretons, mais les raisons de cet état de fait sont beaucoup plus complexes.

Quant au Grand-Louis, il jouissait de l'immunité accordée aux simples, bénis de Dieu, en Bretagne, sans compter que sa douceur et sa réserve mystérieuses avaient conquis le cœur des femmes. Qui oserait attirer sur soi le malheur, en faisant courir de mauvais bruits sur l'Innocent³⁴⁸?

Les origines de Grand-Louis demeurent voilées de mystère. Il est apparu, venu on ne sait d'où, «vers le milieu de la guerre, portant du linge d'hôpital sous un manteau militaire dont les gens n'auraient pu dire l'origine³⁴⁹». Il arbore à son front «une large cicatrice qui traversait un côté de la tête, de l'oreille à la tempe³⁵⁰» et qui expliquerait son amnésie.

347 Harry Bernard, Dolorès, Montréal, Albert Lévesque, 1932, 223 p.

348 Le Franc, op. cit., p. 100.

349 Ibid., p. 101.

350 Ibid., p. 100.

Ève qui le rencontre et l'apprivoise peu à peu ne cherche pas à connaître ses origines. Il demeure pour elle l'homme mystérieux, «l'homme surnaturel³⁵¹» surgi du fond des brumes et venu une nuit de tempête frapper à sa porte.

Elle l'acceptait tel qu'il était. Elle n'était même pas loin de désirer qu'il restât toujours l'homme qui lui était apparu en cette nuit d'hiver, avec sa tête de Christ grisonnant et ses yeux de visionnaire³⁵².

Bretagne, amour, folie, mystérieux étranger, toute l'histoire de ce «survenant», de ce fou venu d'ailleurs renvoie à l'archétype de Tristan et Iseut. Quand Tristan, sous le déguisement d'un fou se présente aux insulaires, nul ne le reconnaît, nul ne sait d'où il vient. Mais il tient des propos qui intriguent les gens. Déjà, Iseut sait que ce fou étrange amène le malheur³⁵³.

Grand-Louis est fou, amnésique, mais cette nouvelle histoire d'amour bretonne ne sera pas tragique. Ève s'occupe de Grand-Louis, le soigne, l'instruit et voit ses efforts récompensés par un Grand-Louis sinon guéri, du moins assez lucide pour mener une vie profitable. Parallèlement à ce travail de récupération, s'élabore et croît, en sourdine, puis ouvertement, l'amour entre ces deux êtres, entre la femme-mère et l'homme-enfant. Cet amour ne sera consommé, n'atteindra son acmé, que lorsque Grand-Louis, «l'homme ressuscité³⁵⁴», engagera lui aussi, à part égale, sa responsabilité et sa

351 Ibid., p. 32.

352. Ibid., p. 106.

353 Tristan, La Merveilleuse Histoire de Tristan et Iseut restituée par André Mary, Paris, Gallimard, 1973, pp. 255-267.

354 Ibid., p. 138.

tendresse. Il ne saurait être question ici d'exploitation³⁵⁵.

Les critiques-moralisateurs ne comprirent rien à cette oeuvre qui s'inspire du mythe de Pygmalion, d'autant plus que nombre d'entre eux, écartant les motifs et le lent mûrissement de cet amour réfléchi et équilibré, n'y virent que l'histoire d'une intellectuelle faisant l'amour avec un innocent. D'ailleurs, la philosophie du bonheur prêchée dans ce roman ne pouvait qu'effaroucher ces critiques qui tenaient les oeuvres moralisatrices, semblables à Angéline de Montbrun (1881-1882) de Laure Conan dans la plus haute estime.

Son devoir!... Elle haussa les épaules. Tant de gens s'en font une conception fausse. Pour eux, le devoir, c'est le sacrifice. Il a une face longue, il exige sa livre de chair. Pour elle, le devoir commençait par soi-même, et le devoir était le bonheur. Grand-Louis et elle l'avaient trouvé, dans le pauvre royaume de la lande. S'il avait une femme, celle-ci avait eu le temps de se consoler. Sinon, tant pis pour elle! À chacun son tour. Le sort avait mis l'homme de rêve sur son chemin; on ne contrarie pas le sort. On ne considère pas la vie comme un tout, on la prend par phases, comme si chacune n'était pas rattachée au passé, comme s'il n'y avait pas de lendemain. On l'ouvre au hasard ainsi qu'un livre. Chaque moment est une vie complète. Le passé croule comme des feuilles mortes, et personne n'est sûr de l'avenir. Le présent seul compte. C'est la statue à laquelle on travaille. On en palpe du doigt la matière vivante. Grand-Louis vivait pour le présent³⁵⁶.

Eve, la première femme, la première mère, habite dans la lande, seule avec Grand-Louis. Dans ce cadre tiré de la Genèse, loin des qu'en-dira-t'on de la ville et des interdits religieux, elle connaît impunément le bonheur. Une telle aventure serait impensable au Québec. N'oublions pas que Marie Le Franc est Française et qu'elle situe son roman loin du Canada.

355. Voir Ibid., p. 135.

356 Ibid., pp. 101-102.

Harry Bernard, en revanche, est Québécois. Son roman Dolorès (1932) reprend la thématique de Grand-Louis l'Innocent (1925) mais le dénouement en diffère radicalement. Cette fois-ci, une femme mystérieuse, ayant traversé une crise de folie³⁵⁷, se réfugie à la campagne pour oublier son fiancé mort à la suite d'un accident de chasse. Un jeune homme la rencontre et grâce à l'amour naissant réussit à la guérir. Jusqu'ici Dolorès suit la trame de Grand-Louis l'Innocent, mais à l'encontre de ce dernier, Dolorès s'inscrit dans la lignée des romans québécois illustrant l'amour impossible et le bonheur illusoire de l'homme.

Faux néanmoins, cruel, mais faux comme l'amour et cruel comme la vie. Ces écrivains savent nous faire souffrir³⁵⁸!

Jacques retourne à Montréal, quitte son emploi, rompt avec sa fiancée de la ville et s'apprête à vivre avec Dolorès. Mais entre-temps, le feu brûle le chalet et Dolorès sauvée de justesse, à peine remise du choc, apprend d'une «mauvaise langue de vipère³⁵⁹» qui arrivait justement de Montréal, que Jacques est fiancé et doit se marier au printemps. Son cerveau ne peut résister à cette nouvelle secousse et elle redevient folle, «folle à attacher³⁶⁰».

Dans ce cas précis, la corruption de la ville rejoint et envahit la forêt saine. La jalousie des autres et une calomnie

357 Voir Bernard, op. cit., pp. 194-195.

358 Ibid., p. 9.

359 Ibid., p. 220.

360 Ibid., p. 223.

détruit le couple. Dolorès devient folle à cause justement de ce qu'elle fuyait et détestait.

Dolorès vit ici toute l'année. Elle est malade, capricieuse, déteste les villes en général et Montréal en particulier [...]. Son père, qui est riche, la laisse agir à sa guise. Il s'est opposé au début, mais Dolorès a son caractère. Elle a aussi beaucoup pleuré, suppliant qu'on ne l'arrache point à sa vie libre des Laurentides. Elle a horreur du monde, des conventions, des préjugés³⁶¹.

Dolorès est brisée par les conventions et les préjugés de la société, tandis que Jacques, ayant brûlé ses vaisseaux, voit le sort détruire son avenir.

Ce roman montre l'homme impuissant à atteindre le bonheur. À la nature, il venait demander, après s'être échappé de la ville, l'apaisement. Il rencontre l'amour mais un amour malheureux. La femme aimée lui échappe et toute sa vie sera désolée à cause de cette absence.

Et la femme revêt encore ici les traits d'un être mystérieux, fragile et capricieux, difficile à comprendre et qui porte avec lui une fatalité qui détermine le devenir, voire le destin de l'homme³⁶².

Si nous faisons quelques comparaisons, nous notons que dans Grand-Louis l'innocent, le couple ne quitte pas la lande et se moque des racontars. Dans Dolorès, Jacques quitte la forêt quelques jours et pendant ce court laps de temps, une calomnie ruine son amour. L'amour libre, adultérin, d'Ève et de Grand-Louis choqua les critiques; celui de Dolorès et de Jacques, beaucoup plus pudique,

³⁶¹ Ibid., p. 70.

³⁶² Jean-Paul Lamy, «Dolorès» dans le Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome II, 1900 à 1939, Maurice Lemire, dir., Montréal, Fides, 1980, p. 380.

s'inscrit très bien dans la tradition littéraire québécoise de renon-
 ciation, d'amour sacrifié et de fiancés(ées) éplorés(ées) par la perte
 de la personne aimée.

L'idéologie québécoise n'a pas beaucoup changé. Grand-Louis l'Innocent se présente davantage comme une oeuvre inattendue, un acci-
 dent fortuit de peu de conséquence, que le prototype d'un nouveau
 genre romanesque. L'image de la folie est régie par certaines conven-
 tions littéraires auxquelles les auteurs ne peuvent déroger sous peine
 de subir les foudres de la critique (ex. La Scouine). Ainsi, malgré
 le fait que la société québécoise se soit urbanisée, la vision intrin-
 sèque qu'elle a d'elle-même et qu'elle veut propager est essentielle-
 ment agraire. L'image de la folie s'inscrit à l'intérieur de ce
 schème de pensée et participe à l'élaboration de l'antinomie ville/
 campagne en reléguant la folie à la ville et la santé de campagne.

3. la folie du pays à reconquérir

Outre La Scouine (1918) d'Albert Laberge, qui est une
 exception, la folie dans la société agraire québécoise n'existe pas à
 moins que le fou ne vienne d'ailleurs (ex. Grand-Louis l'Innocent
 (1925) de Marie Le Franc) ou qu'il ait contracté sa folie à la ville
 (ex. Dolores (1932) d'Harry Bernard). Dans ces deux derniers cas, les
 vertus thérapeutiques de la nature et de l'amour peuvent venir à bout
 de la folie. Mais après la Grande Guerre, la folie envahit ce lieu
 idyllique sous la forme de l'industrialisation, de la dépossession de
 la terre paternelle et de l'assimilation.

Le terroir est menacé par une politique de mise en valeur
 des richesses naturelles qui risque de rompre l'équilibre social,

amenant les maux de la cité dans la campagne. Aussitôt, les forces conservatrices réagissent, d'autant plus que l'agent responsable de ces bouleversements est étranger, Anglais. Face au changement, le patriote et le cultivateur s'unissent. C'est pourquoi nous considérons la folie politique comme une forme de folie agraire. En littérature, le sursaut nationaliste s'est tout d'abord fait sentir dans les romans du terroir.

Ce qui nous surprend le plus, c'est que la folie politique est un phénomène relativement récent. On devient rarement fou pour des raisons politiques avant l'avènement de la Révolution tranquille. Deux exceptions notoires sont Au Cap Blomidon (1932) de Lionel Groulx³⁶³ et Menaud, maître-draveur (1937) de Félix-Antoine Savard³⁶⁴, deux romans écrits par des prêtres. Dans le premier, un Canadien anglais est fou à cause des meurtres commis par son ancêtre lors de la Conquête. Dans le second, un Québécois devient fou à la suite de l'échec de sa tentative de reconquête du pays.

a) l'opresseur fou

Précurseur de Menaud, maître-draveur (1937), de par son côté «reconquista», et inspiré de la Nuée du diable (1898) de Firmin Picard, de par son côté acadien et revanche divine, Au Cap Blomidon de l'abbé Lionel Groulx est un roman à thèse prônant la réappropriation

³⁶³ Aloné de Lestres [pseud. de Lionel Groulx], Au Cap Blomidon, Montréal, Librairie Granger frères ltée, 1932, 239 p.

³⁶⁴ Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur, Montréal, Fides, 1968, 149 p.

de l'Acadie par les Canadiens français catholiques. Ce rêve d'un Canada français qui retrouverait les anciennes frontières de la Nouvelle-France, d'un pays français et catholique juché dans le coin nord-est du continent américain n'est pas nouveau. Cependant, en 1932, il semblait encore possible, du moins dans l'esprit de l'abbé Groulx. Ne suffisait-il pas, à cause de la «revanche des berceaux», du grand nombre de franco-américains et de la disponibilité des chômeurs touchés par la crise, de diriger ces courants de population pour redonner à l'Est du continent son visage français?

Dans Au Cap Blomidon, cette haute mission est confiée à Jean Bérubé, descendant d'Acadiens maintenant établis dans les Laurentides.

Né avec des ailes à la fine pointe de son âme [...] le petit montagnard, serait l'ouvreur de chemin par où les Acadiens s'en revindraient dans leur pays natal pour le redonner au Bon Dieu³⁶⁵.

Mais cette réappropriation de la terre paternelle dans un but patriotique et chrétien ne saurait se faire avec violence. Jean offre à l'actuel propriétaire d'acheter la terre. Celui-ci refuse. Deux obstacles, d'apparence insurmontables, s'opposent à l'Acadien: la réticence du propriétaire et la présence du fils. L'auteur surmonte alors les difficultés, et la stagnation possible du récit, par l'intrusion du surnaturel et de la folie.

Un sort jeté par l'ancêtre acadien sur l'assassin anglais poursuit les Finlay. Tous meurent en des transes effroyables. Le

365. Lestres, op. cit., pp. 18-19.

père Hugh Finlay, terrorisé par des apparitions et des cauchemars, fait amende honorable et vend la terre à son propriétaire légitime.

En ce qui concerne Allan Finlay, le fils, c'est un «pauvre névrosé³⁶⁶», un «hérédo-alcoolique qui tend à devenir un halluciné dangereux³⁶⁷».

[...] Paul s'était remis à la fenêtre et pour apercevoir qui? Le «joufflu» qui sortait de la maison à la ripousse, les bras en l'air, et qui parlait tout seul, avec toutes sortes de simagrées à faire peur au diable en personne³⁶⁸.

Allan ressent lui aussi la malédiction qui frappe sa famille. Cette malédiction se manifeste par son alcoolisme et sa névrose qui le pousse à s'expatrier, à fuir le domaine de son père³⁶⁹.

Fouillant dans les archives familiales, Allan découvre la cause de son malheur.

Le grand mystère, le secret de son mal et de tous les héritiers de Morse Cottage, le pauvre jeune homme en tient maintenant la révélation. Mais quelle révélation! Il se savait malheureux; à la conscience de son malheur se joindra désormais une sorte de terreur sacrée: la conscience d'être l'héritier d'un crime et d'en subir, dans son esprit et dans sa chair, l'expiation³⁷⁰.

Haïssant déjà Jean, Allan réagit avec rage. Il tire sur l'Acadien, essayant d'assassiner le propriétaire légitime de la même façon que l'avait fait son ancêtre, mais cette fois-ci le Finlay rate la cible

366 Ibid., p. 217.

367 Loc. cit.

368 Ibid., p. 227.

369 Voir Ibid., p. 148.

370 Ibid., p. 152.

et ne peut mettre à exécution ses noirs desseins.

* Vois comme ça va [...] ce rejeton, qui n'est qu'un fou, a voulu répéter sur un Pellerin l'acte abominable que jadis son bisaïeul perpétrait, de sang-froid, sur quatre des miens. Le même geste après 175 ans³⁷¹.

La folie d'Allan Finlay est une critique d'une certaine forme d'arrivisme et la victoire du fermier sain sur le bourgeois dégénéré mais c'est avant tout la réussite d'une «reconquista» acadienne car la terre revient finalement à Jean. Par contre, que de «deus ex machina»!

Pour que la quête du héros se termine de façon heureuse, deux éléments ont été nécessaires, le premier, positif et constructif, relève des Acadiens, le deuxième, négatif et destructif, relève de Dieu. Grâce à cette sainte alliance, la reconquête est possible. Les Acadiens sapent les forces de l'ennemi par leur persévérance, leur courage et leur travail. Dieu détruit l'ennemi par le remords de conscience, les apparitions, les cauchemars et une folie punitive.

Dans ce roman, les Acadiens réagissent toujours de façon non violente, chrétienne, aux agressions des Anglais. Ils ont pour eux la patience et la foi en la justice divine qui récompense les «bons» et punit les «méchants», ne serait-ce avec quelques siècles de retard. La vérité historique est toute autre, --les «méchants» qui osent agir sans s'occuper des moyens sont souvent récompensés tandis que les «bons» qui prient et patientent sont punis--, mais justement, parce

371 Ibid., p. 228.

que la vérité ne satisfait pas toujours l'homme, le roman devient possible, l'imagination romanesque corrigeant l'histoire.

Ce besoin de mettre les furies aux trousses des vainqueurs révèle un désir de vengeance encore inassouvi. On supporte mal en effet que l'Anglais jouisse en paix de sa victoire. On cherche à se consoler en l'imaginant torturé par les remords jusqu'à ce qu'il se soit désisté de sa conquête. Comment pourrait-il en être autrement quand un peuple a la certitude d'être élu de Dieu³⁷².

Deux thèmes littéraires que nous avons déjà étudiés se retrouvent ici: Dieu punit l'Anglais pour ses exactions envers les Acadiens (cf. La Nuée du diable (1898) de Firmin Picard) et les enfants héritent de la honte et de la culpabilité de leurs parents (cf. Jacques le voleur (1891) de Mathias Fillion). Ce péché originel est surtout l'apanage des enfants naturels et des fils de meurtrier.

À la suite de l'échec du Québec à accéder à la souveraineté en 1837, le recours au messianisme et à la doctrine du peuple élu devient nécessaire. C'est ainsi que la société qui ne parvient pas, à un certain moment de son histoire, à s'auto-fonder, va chercher à représenter sa fondation autrement, à donner un sens à son existence. La doctrine de l'élection d'un peuple par Dieu et le messianisme qui en découle viennent résoudre le problème. L'intervention spéciale de Dieu, en tant que père fondateur de toute Histoire, vient suppléer à cette carence.

Cette injection spéciale de substance camoufle l'échec, mais

³⁷² Maurice Lemire, Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, Québec, Presses de l'université Laval, 1970, p. 173.

l'État-Québec n'en existe pas plus, en dépit de l'intervention divine. Le Québécois se gargarise de mots tandis que la dépossession progresse. L'intervention divine n'insère pas un peuple dans l'Histoire, au contraire elle en retire le peuple qui, en désespoir de cause, y recourt. Le recours à Dieu, effet de l'échec à se constituer en État, ne fait que souligner cet échec, en rendant désormais impossible cette entreprise. En se remettant entre les mains de Dieu, le Québec renonce à s'auto-fonder et à s'auto-constituer. L'Histoire continue à se faire, à progresser, et le Québec y participe sans doute mais passivement, en attente d'une intervention divine problématique qui n'aboutit pas.

Cette attente place la société québécoise sous l'égide du clergé de plus en plus dominant et ce, avec l'accord de tous ceux qui se réjouissent de voir le Québec débarrasser la scène économique et politique pour laisser la place à d'autres, plus productifs que messianiques.

Mais la période 1900-1939 en est une de transition. Ces préjugés sociaux et littéraires, reliquats du XIX^e siècle, s'estompent et cèdent la place à une vision pragmatique des faits: l'Anglais n'est pas puni, il ne se désistara pas de ses conquêtes. Au contraire, l'envahisseur consolide et même accroît ses pouvoirs en accaparant de larges portions du territoire québécois. L'industrialisation révèle aux Québécois qu'ils ne sont pas un peuple choisi, mais un peuple colonisé. C'est dans ce contexte qu'il faut situer Menaud, maître-draveur.

b) l'opprimé fou.

En 1937, Félix-Antoine Savard aborde le thème de la folie du pays à reconquérir dans Menaud, maître-draveur.

Il y a quelque chose qui va mal dans le pays [...] ³⁷³

Menaud s'est donné la tâche de chasser du pays les Déliés et les étrangers qui ont «pris presque tout le pouvoir» et «acquis presque tout l'argent» ³⁷⁴.

Tandis qu'eux, les pauvres draveurs, ils s'effaillaient le jour et grelottaient la nuit, les étrangers encaissaient tout le profit de ces misères ³⁷⁵!

Mais le combat sur la montagne, le combat que Menaud recherchait, qui devait chasser l'intrus et libérer les forces vives du pays, n'a pas lieu. Le Lucon ramène de la montagne un Menaud à demi-mort de froid. Sa révolte se change alors en folie faute de n'avoir pu se réaliser de façon positive. Menaud perd la raison, s'évade dans la folie, ne pouvant accepter le nouvel état de fait.

C'est pas une folie comme une autre! Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement ³⁷⁶

Si les personnages d'Au Cap Blomidon réussissent dans leur tâche, c'est en grande partie à cause de l'intervention du surnaturel, de la Providence. Menaud, par contre, est trahi par ses compatriotes, par les éléments et par le pays qu'il tente de libérer. Mais sa

³⁷³ Savard, op. cit., p. 92.

³⁷⁴ Ibid., p. 11.

³⁷⁵ Ibid., p. 38.

³⁷⁶ Ibid., p. 147.

défaite et surtout sa folie subséquente, signe de refus, de révolte, ne sont nullement négatives malgré ce qu'en pense Mgr Roy:

[...] et s'abîmant on se sait trop pour quelle fin conventionnelle dans une folie inutile [...]³⁷⁷

Cette folie annonce les changements à venir. L'entreprise de Menaud, même avortée, demeure un urgent, vibrant appel à la race. Les Québécois ne sont pas une race choisie. Dieu ne punira pas les Anglais. Pour réussir, pour être maître chez soi, les Québécois ne devront compter que sur leurs propres forces et combattre l'adversaire. Les héros politiques des romans québécois seront tous marqués par cette volonté de reconquête, par l'héritage de Menaud qui prendra toute son ampleur lors de l'avènement de la Révolution tranquille.

En l'espace de quelques années, la folie s'est déplacée de l'opprimeur à l'opprimé. D'utopique et chrétienne, la reconquête est devenue pragmatique et laïque. La folie politique acquiert une nouvelle dimension: l'échec. Le militant est écrasé par la tâche entreprise mais non réalisée. Le combat sur la montagne n'a pas eu lieu. Pourtant, en cela au moins le roman de Groulx apportait une lueur d'espoir, l'ennemi était affronté, désarmé et renvoyé. Il n'y a plus maintenant que le roman politique de l'échec et du prochain épisode, victorieux, possible.

377 Camille Roy, Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française, Montréal, Beauchemin, 1939, p. 158.

B. La Société urbaine

La folie dans la société agraire a évolué. De lieu idyllique, le terroir est devenu lieu de combat. Là où se guérissait la folie, il n'y a plus que de vieux rêveurs qui se voient dépossédés de tous côtés. Une évolution semblable se prépare dans les romans qui décrivent la société urbaine.

Dans les romans publiés entre 1918 et 1939, la voie royale menant à la folie est celle des mondanités, de l'argent et des femmes. La cité matérialiste attire les personnages de roman qui nous intéressent avec des promesses d'argent, de pouvoir et de plaisirs faciles. Ces personnages se vendent littéralement pour atteindre des buts qui finalement se révèlent vains. C'est alors que la folie les guette.

1. les dangers de l'arrivisme

Ce thème d'une folie urbaine et matérialiste n'est pas nouveau, il a été hérité du XIX^e siècle. Une certaine filiation thématique unit les œuvres. Vingt-quatre ans après la parution de Pour la patrie (1895), Ernest Chouinard publie L'Arriviste³⁷⁸, un roman qui entretient des «airs de famille» avec celui de Tardivel en grande partie à cause des similitudes entre Eugène Guignard et Joseph Lamirande, Félix Larive et Hercule Saint-Simon. Guignard est un personnage travaillant, idéaliste et moral, Larive est profiteur,

378 Ernest Chouinard, L'Arriviste, Québec, Imprimerie «Le Soleil», 1919, 253 p.

matérialiste et immoral. Le premier vient de la campagne, le second de la ville.

L'élève Guignard sera des premiers. --Sérieux, discipliné, conscient de l'importance de ses études; sorti d'un milieu familial qui ne lui a inspiré aucune prétention, il est là, sous les yeux du professeur en classe ou devant ses livres à la salle d'étude, pour s'instruire, acquérir ce développement intellectuel, ces connaissances des choses de l'esprit dont il n'a pu presque rien apporter du foyer paternel.

[...] Félix Larive, au contraire, ne vient pas tout droit de son village. De la classe financière, grandi dans la cohue d'une ville, autour d'une table de famille où l'on parle politique et lit les journaux; admis déjà dans certains salons d'une société où l'on cherche à se donner de la belle manière et du bon ton, il apporte au milieu de ses condisciples une suffisance, un aplomb qui les dépassent ou leur en imposent³⁷⁹.

Mais alors que Saint-Simon recherche pouvoir et richesse afin, dit-il au début du roman, d'accomplir plus de bien dans le monde politique³⁸⁰, Félix Larive (nom révélateur) n'a que faire de ces fausses excuses, de ces justifications, et cherche à «arriver». Tout le roman d'ailleurs repose sur une critique de l'arrivisme. C'est en somme l'illustration des déboires qui, finalement, attendent tout ceux qui y cèdent.

Ah! je sais bien que l'on peut «arriver» aujourd'hui quand même, et jusqu'à un certain point, à l'aide de méthodes ou de moyens semblables, comme l'on peut aussi, pendant un certain temps du moins, vivoter à l'aide d'emprunts; mais cela n'est ni sûr, ni durable, ni très probe. Après avoir épuisé ce crédit ou cette réserve, il faut un jour ou l'autre en revenir à ses propres ressources, et gare la faillite tôt ou tard³⁸¹.

Larive, ambitieux et égoïste, «regarde la vie comme une

³⁷⁹ Ibid., pp. 9-10.

³⁸⁰ Voir Tardivel, op. cit., p. 65.

³⁸¹ Chouinard, op. cit., p. 6.

colline abrupte qu'il faut gravir à l'aide de tout ce qui peut tomber sous la main, autour de soi, de tout ce qui peut servir de marchepied dans cette escalade³⁸²». Il «se sert» de Guignard qui, naïf et généreux, se montre disposé à l'aider. Il abandonne la femme qu'il fréquente depuis quatre ans et épouse une héritière «dont le père caresse déjà son million, commande aux influences ministérielles et [le] poussera dans la politique en attendant de [l]'arborer sur le banc judiciaire³⁸³». Enfin, grâce aux relations et à l'argent de son père et de son beau-père, il est élu député à Ottawa contre son ex-ami Guignard qui était fort de l'appui des honnêtes gens.

Dé même que dans Pour la patrie, c'est au parlement fédéral que Larive/Saint-Simon révèle sa fourberie. Un groupe de députés anglophones, fanatiques et francophobes, proposent un projet de loi supprimant l'usage de la langue française, comme le faisait le projet de refonte de la Confédération de Montarval dans le roman de Tardivel.

Opportuniste, Larive change de parti, devient ministre et vote pour le projet de loi. Il révèle ainsi sa trahison et sa servilité. Conspué, il se met à vivre à l'anglaise.

[...] l'on parlait anglais chez lui, autour de la table de famille comme au salon, et la langue française, pauvre Cendrillon, était reléguée à la cuisine³⁸⁴.

Mais les transfuges politiques ont la vie courte. Comprenant

382 Ibid., p. 58.

383 Ibid., p. 66.

384 Ibid., p. 205.

qu'on ne lui pardonnera pas toutes ses trahisons, Larive demande le poste de lieutenant-général du Québec. Le poste lui est refusé et à la suite de spéculations financières désastreuses, il est ruiné. Ce double échec brise Larive. Il perd la raison et il est interné à l'asile de Beauport où, toujours aussi superbe, il s' imagine lieutenant-général.

D'apprendre par son remplacement quasi brutal qu'il n'était plus rien au gouvernement du pays, cela le dépassa, et il resta, pour ainsi dire, suspendu dans l'irréel de ses ambitions. La maladie prit sur son aile cet esprit trop léger et devait l'emporter, au milieu d'une escorte de chimères, aux limites de son rêve inachevé³⁸⁵.

[...] Quand on n'a jamais eu de revers, ne faut-il pas les avoir grands³⁸⁶ ?

Enfin, on retrouve Guignard qui, après avoir combattu Larive et son parti, médite sur « l'insuffisance reconnue par lui « a priori » des bonheurs terrestres qu'il ne désire même pas³⁸⁷ ».

Et quand il se dit qu'à quelques arpents du couvent, où cet homme supérieur [un capucin] a voulu descendre aux yeux des hommes et s'annihiler dans l'amour de Dieu, se trouvait un autre asile où, pour avoir monté trop vite et aspiré trop haut, son malheureux ami de jeunesse était venu s'abîmer, il souffrit comme d'un spasme l'irrépressible besoin de pleurer, lui aussi^{388a}. Jeunesse apparemment stérile dans le sens vrai de la vie³⁸⁸.

Renonçant aux mensonges et à la vanité de ce monde, il se retire dans un monastère, comme l'avait fait Joseph Lamirande, et devient capucin.

385 Ibid., pp. 226-227.

386 Ibid., p. 229. .

387 Ibid., p. 233.

388 Ibid., pp. 240-241.

Larive et Saint-Simon deviennent fous à la suite d'échecs politiques. Ils sont internés dans des asiles où ils donnent libre cours à leur délire de pouvoir et de richesse. Dans un autre type d'asile, Guignard et Lamirande méditent sur l'inanité de tels délires.

En réduisant à néant l'esprit calculateur de Larive, Chouinard illustre les dangers de l'arrivisme. Le personnage est puni là où il a péché. L'auteur démontre bien qu'il ne faut pas dépasser la mesure, transgresser certains interdits sociaux et moraux.

Il a suffi à Larive de dépasser la mesure, de n'avoir pas su reconnaître qu'aux ambitions des hommes de même qu'au développement des flots, Dieu a marqué une limite infranchissable, --«huc usque venies»; --il lui a suffi de croire en une vie qui n'est qu'une comédie, pour compromettre toute sa destinée et finir dans un dénouement trompeur, comme à la comédie³⁸⁹.

En fait, la critique de Chouinard va beaucoup plus loin. Méfions-nous des leçons de morale, elles cachent toujours autre chose. L'Arriviste illustre les mensonges et la vanité de ce monde, s'insurge contre l'argent, la politique, le matérialisme et prône le renoncement, la prière et l'espérance en «l'au-delà». Chouinard affirme péremptoirement que la vocation essentielle des Québécois est spirituelle et qu'ils doivent se tenir à l'écart des biens matériels. En ce sens, il rejoint Mgr Louis-Adolphe Pâquet:

Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées; elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée [...]. Pendant que nos rivaux revendiqueront, sans doute dans des luttes courtoises, l'hégémonie de l'industrie et de la finance, nous, fidèles à notre vocation

389 Ibid., p. 249.

première, nous ambitionnerons avant tout l'honneur de la doctrine et les palmes de l'apostolat [...]³⁹⁰.

À partir de telles considérations idéologiques, il n'est guère étonnant que les agents de l'exploitation économique de la province aient été étrangers au milieu, que des étrangers justement aient «pris presque tout le pouvoir» et «acquis presque tout l'argent³⁹¹». La folie de Larive mène indirectement à la folie de Menaud. En littérature québécoise, dès qu'un personnage se révèle ambitieux et matérialiste, dès qu'il côtoie l'argent, la folie le menace. Mais cette folie a des répercussions, elle mène inévitablement à la dépossession économique et politique.

Dès qu'un personnage agit, c'est-à-dire dès qu'il entreprend une activité politique et financière qui transforme plus ou moins ce qui est, la folie le menace. S'il tente de s'intégrer à une classe sociale qui n'est pas la sienne, s'il tente de contrer les effets de la dépossession, il risque de se retrouver seul, aliéné. En somme, il est préférable de rester à la campagne, à travailler la terre sous la gouverne spirituelle du curé que de s'exposer aux caprices du hasard.

Dans les romans de cette époque, rares sont les personnages qui réussissent financièrement sans déchoir de leur idéal chrétien (cf. Jean Rivard, économiste (1864) d'Antoine Gérin-Lajoie³⁹²,

390 Louis-Adolphe Pâquet, «La Vocation de la race française en Amérique, 1902», dans Discours et Allocutions, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1915, pp. 187 et 202.

391 Savard, op. cit., p. 11.

392 Antoine Gérin-Lajoie, Jean Rivard, le défricheur (récit de la vie réelle), suivi de Jean Rivard, économiste, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1977, 400 p.

Robert Lozé (1903) de Robert-Errol Bouchette³⁹³, Marcel Faure (1922) de Jean-Charles Harvey³⁹⁴ et Jules Faubert, le roi du papier (1923) d'Ubald Paquin³⁹⁵). Félix Larive (tout comme les personnages d'Ellen O'Reilly et d'Hortense Lambert que nous étudierons ci-après), est un personnage qui a tenté de briller dans la société mais qui, «corrompu», a succombé à la vanité et au matérialisme de cette dernière. Dès sa plus tendre enfance, il a été exposé à la vie mondaine et gâté par celle-ci. À ce roué, l'auteur oppose un personnage «pur» venu d'ailleurs, de la campagne, ayant une conscience morale solide et des idéaux généreux.

Cette opposition manichéenne aboutit inévitablement à la même conclusion morale, à la victoire des vertus rurales, traditionnelles, sur les vices urbains, modernistes, et jamais au contraire. Cette thématique éculée revient inlassablement de roman en roman. Néanmoins, nous notons une certaine évolution. Dans plusieurs romans, l'auteur semble se complaire dans la description du «mal»: soirées mondaines, femmes intrigantes, liaisons amoureuses, etc. Les descriptions des divertissements urbains sont de plus en plus importantes. La ville demeure le lieu du mal, de la passion, mais devient aussi le

³⁹³ Robert-Errol Bouchette, Robert Lozé, Montréal, A.-P. Pigeon, 1903, 170 p.

³⁹⁴ Jean-Charles Harvey, Marcel Faure, Montmagny, Imprimerie de Montmagny, 1922, 214 p.

³⁹⁵ Ubald Paquin, Jules Faubert, le roi du papier, Montréal, Pierre-R. Bisailon, 1923, 165 p.

lieu où les écrivains puisent leur inspiration romanesque.

2. la femme perfide

Le plus grand danger pour les âmes nobles n'est pas de succomber à l'attrait de l'argent et du pouvoir, mais de tomber dans les rets d'une femme perfide, c'est-à-dire une femme qui sait se servir de ses attractions pour dominer et détruire.

Dans Les Fantômes blancs (1923) d'Azylia Rochefort³⁹⁶, Ellen O'Reilly ressemble aux personnages de Mme Médard (Christophe Bardinet (1849) d'Eugène L'Écuyer), d'Hercule Saint-Simon (Pour la patrie, (1895) de Jules-Paul Tardivel) et de Félix Larive (L'Arriviste, (1919) d'Ernest Chouinard) par sa soif d'argent et de prestige, et par son manque de scrupules. C'est un être moralement gâté par la vie mondaine³⁹⁷ qui tente de se débarrasser de Marguerite et d'Odette Merville, enfants du premier lit de son vieil époux, afin de devenir riche.

Avide seulement des jouissances du luxe, Ellen se sert de sa beauté et de son intelligence pour parvenir à son but, écartant du revers de la main la morale des bien pensants.

-- L'aimer! dit-elle, vous ne pensez pas ce que vous dites, ma bonne. J'aimais sa richesse, sa position qu'il m'eût donnée dans le monde [...]³⁹⁸.

-- Qu'importe les déceptions si j'acquiers l'indépendance,

³⁹⁶ Azylia Rochefort [pseud. d'Henriette Morin dit Valcourt], Les Fantômes blancs, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1923, 96 p.

³⁹⁷ Voir Ibid., p. 6.

³⁹⁸ Ibid., p. 7.

dit-elle; que peut me faire l'amitié ou le dédain de quelques bons bourgeois si leur or me sert à parvenir à mon but³⁹⁹.

Un tel personnage féminin, foncièrement mauvais, sans aucune qualité rédemptrice, est plutôt rare en littérature québécoise, sauf si l'on prend en considération certains romans populaires de l'époque.

En effet, dans les années vingt et trente, les éditions Édouard Garand publiaient dans la collection «Le Roman canadien» des romans populaires afin de promouvoir et diffuser la littérature canadienne parmi le peuple.

Le peuple, hier, ne lisait pas. Aujourd'hui Garand lui fait lire 10,000 romans par mois. Ce sont des romans d'aventures (l'enfance littéraire), mais peu à peu l'aventure se déroule au second plan pour faire place à la thèse, au tableau de moeurs, à la psychologie légère [...]⁴⁰⁰

Parmi les oeuvres publiées par Édouard Garand, outre Les Fantômes blancs, se trouvent les romans suivants que nous étudierons en détail: Les Caprices du coeur, La Folle de la Pointe du Mort et Le Crime d'un père (soit 1/3 de tous les romans qui mentionnent la folie entre 1900 et 1939).

Ces textes inédits d'une soixantaine de pages d'une typographie serrée, agrémentés de quelques illustrations souvent provocantes, étaient peu dispendieux (0,25 \$) et faciles à lire. Les auteurs publiés devaient être expéditifs et prolifiques, ce qui explique les fautes de grammaire et de style, la similitude des situations romanesques et la «transparence» des ficelles de l'intrigue (quand l'auteur

³⁹⁹ Ibid., p. 8.

⁴⁰⁰ Alexandre Huot, «Les Illustres Inconnus», dans La Vie canadienne, n° 12, 1926, p. 41.

n'avait tout simplement pas recours au «deus ex machina»).

L'image de la folie telle que nous la retrouvons dans les romans de cette collection est élémentaire, souvent non préparée, non annoncée, tout à fait gratuite. Elle sert avant tout à tirer d'embarras un auteur inexpérimenté, ou paresseux, empêtré dans les imbrications de son récit. Dans ce cas, pourquoi étudier ces romans de consommation courante? L'intérêt de ces ouvrages réside d'abord dans le fait qu'il s'agit de romans qui «véhicule[nt] et crée[nt], tout à la fois, les stéréotypes d'une collectivité presque à l'état pur⁴⁰¹».

Parmi ces stéréotypes, il y a celui de la femme. Ellen O'Reilly incarne la femme fatale, dangereuse, semblable à ces femmes que les Québécois commencent à découvrir dans les films américains. Une telle créature sans coeur et sans principes, dévoyée par la vie urbaine, ne pourra réussir dans ses visées, du moins tant que le roman québécois ne sera qu'un essai moral à peine déguisé.

La chute d'Ellen est lente mais prévisible. Elle se heurte constamment aux nombreux défenseurs des enfants. Frustrée dans ses désirs, contrainte à se cacher des autorités dans une vieille mesure, elle s'adonne à la boisson.

-- Cette canaille a raison, dit-elle avec amertume, le genre de vie que je mène me tue. Être tombée si bas, reprit-elle, avoir fait tant de mal en pure perte... Ah! c'est à devenir folle de rage! Aussi, j'ai raison de boire; l'ivresse endort mes regrets⁴⁰².

⁴⁰¹ Patrick Imbert, «Jules Faubert d'Urbald Paquin et le roman populaire», dans Lettres québécoises, n° 17, printemps 1980, p. 45.

⁴⁰² Rochefort, op. cit., p. 56.

Enfin, lorsqu'elle voit son ex-amant et comparse dans le crime, le chevalier de Laverdie, être tué, Ellen devient folle.

À ce stade-ci, l'auteur est confronté à une alternative, soit faire disparaître le personnage, soit le faire languir, le laisser dans les coulisses. Tout dépend de la gravité des crimes commis et de l'idéologie de l'auteur. Certains préfèrent faire mourir le fou de façon spectaculaire, exemplaire (ex. La Folle de la Pointe du Mort (1929) de L. Dubois-McCabe), d'autres «l'oublient», le temps d'une conversion, puis le font mourir en état de grâce (ex. Déborah ou la Jeune Juive (1893) de Firmin Picard). Quoi qu'il arrive, la mort du «mauvais» personnage devenu fou est toujours calculée en fonction d'un effet à produire, d'une morale.

Ainsi, la folie d'Ellen est une punition du deuxième type, une punition qui permet au personnage de se repentir avant de mourir.

Dans ses rares moments lucides, Ellen réclamait la présence de sa belle-fille, et la suppliait de lui pardonner, et c'était des scènes de désespoir qui achevaient d'épuiser la pauvre enfant⁴⁰³.

Tous ces malheurs et ces scènes de désespoir épuisent effectivement Marguerite qui, n'en pouvant plus, est moribonde. Alors, dans un de ses rares moments de lucidité, Ellen repentie, offre à Dieu sa vie en échange de celle de Marguerite.

-- Non, vous ne mourrez pas! s'écria Mme. Merville. O mon Dieu! prenez ma vie, je vous l'offre... mais sauvez cette enfant que j'ai tant fait souffrir, et qui m'a pardonné... Pitié pour elle, et pardon pour moi. Mais le délire revenait. Ellen se mit à marmonner des mots sans suite, et, on la ramena dans sa chambre⁴⁰⁴.

403 Ibid., p. 74.

404 Ibid., p. 75.

Ce changement radical chez Ellen s'inscrit dans la «psychologie» des personnages des romans populaires. Ils sont soit entièrement mauvais, soit entièrement bons. Et s'ils se repentent, il ne saurait être question de demi-mesures. Le but des romans de la série «Le Roman canadien» est de plaire et d'instruire. Le développement de la «psychologie» des personnages de ces romans écrits à l'emporte-pièce est toujours subordonné aux visées didactiques du récit.

De même, afin de mettre en relief la méchanceté d'Ellen, l'auteur oppose Odette Merville à sa tante. Douce, gentille, Odette est «si petite et si frêle qu'on sent qu'un souffle pourrait la briser⁴⁰⁵». Déjà minée par la réclusion à laquelle sa seconde mère l'assujettit, elle devient folle lorsqu'elle apprend la mort de son frère. Cette folie provoquée par un choc émotif ne sera que passagère. La raison lui revient peu à peu et, grâce aux soins de Georges de Villarnay, un sosie de son frère, le «bandeau de fer⁴⁰⁶» qui étreint son front disparaît.

— Laissons-lui son illusion, dit Georges, elle croit que je suis son frère. Eh! bien, pour elle je serai Paul.

— Oui, mais le jour où elle apprendra la vérité, elle souffrira plus encore.

— Soit, mais à mesure que la mémoire se réveillera chez elle, nous la préparerons à apprendre cette vérité. Et puis ajouta le jeune homme en montrant le ciel, il y a Dieu⁴⁰⁷.

Odette frôle à nouveau la mort, elle tombe dans une rivière, mais cette deuxième crise la guérit. En reconnaissance, elle épouse

405 Ibid., p. 10.

406 Ibid., p. 56 et 70.

407 Ibid., p. 62.

Georges. Cette guérison d'Odette est en tous points similaire à celle de la folle dans Le Journal d'un Inconnu (1891) d'Édouard-Zotique Massicotte. En ce qui concerne sa folie, elle sert évidemment à éveiller la sympathie du lecteur par l'image d'une belle, jeune, innocente et faible vierge sacrifiée à une cruelle marâtre.

La femme non mariée ou veuve tient un rôle ambivalent dans ce roman. Jeune et vierge, elle est la douceur et la gentillesse incarnées. Plus âgée et expérimentée, elle est sans scrupules et dangereuse. Sans l'élément modérateur masculin, la femme est excessive, soit en délicatesses, soit en ruses.

En fait, l'auteur décrit deux types de femme qui, à la fois, s'opposent et se complètent. Odette représente la beauté et la sensibilité, le cœur. C'est une femme soumise, une victime-née qui a besoin d'un protecteur, d'un homme. Ellen représente la beauté et l'intelligence, la tête. C'est une femme calculatrice, manipulatrice, qui soumet et se sert des hommes pour atteindre ses buts. La folie d'Odette met en évidence sa fragilité, sa douceur, sa faiblesse, ses qualités «féminines». En revanche, la folie d'Ellen est la punition qui attend toutes celles qui osent être différentes, qui osent sortir du carcan imposé par une société où domine le mâle, en se servant des faiblesses de ce dernier.

Déchirée entre l'image de la vierge et de la putain, la femme dans le roman québécois de la première moitié du XX^e siècle occupe une place ambiguë. Elle est à la fois adorée et méprisée, désirée et refusée. Le tout relève de «l'androcentrisme» dominant qui, ne comprenant pas la femme, la craint et invente des bornes

pour mieux la circonscrire et la contrôler. Les romans d'Ubaldo Paquin abondent en ce sens.

Dans Les Caprices du coeur (1927)⁴⁰⁸ d'Ubaldo Paquin, un autre roman publié par Édouard Garand, l'amour et le travail ont une valeur particulière à cause justement de cet androcentrisme. L'amour réciproque et absolu n'existe pas, c'est une illusion malsaine. L'amour est un jeu, un caprice, c'est une relation univoque entre un être qui domine et un autre qui est dominé, qui aime.

-- [...] Moi! je vois ma «blonde» tous les jours. En voilà une qui m'aime!

-- L'aimes-tu?

-- Franchement? Non! Sais-tu pourquoi?

-- Non?

-- Parce qu'elle m'aime...⁴⁰⁹

Le travail a une valeur tout aussi particulière que l'amour dans ce roman. Ainsi, pour réussir, il suffit de vouloir et de travailler.

-- Si tu veux la réaliser [ton idée], il n'y a qu'à y penser toujours et à le vouloir fortement. Il n'y a rien comme la volonté. Moi aussi j'ai une idée là --il se toucha le front--⁴¹⁰ et avant cinq ans tu verras ce qu'on peut faire avec une idée...

La réussite est une question de volonté et de persévérance, l'échec, un effet des passions et de la lâcheté.

Ayant clairement établi son système de valeurs dès le début du roman, l'auteur en donne l'illustration par le comportement de ses personnages. Ainsi, Lucien Noël est un sensible, un «romantique» trop

⁴⁰⁸ Ubaldo Paquin, Les Caprices du coeur, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1927, 56 p.

⁴⁰⁹ Ibid., p. 4.

⁴¹⁰ Ibid., p. 14.

impulsif, trop émotionnel, trop «féminin» en somme.

[...] Noël ne possédait pas le sens des réalités.

C'était un enthousiaste, un impulsif, et qui, comme tel, traversait, après les périodes d'emballlement, des dépressions qui l'accablaient.

Il tenait de sa mère, créature éminemment sensitive qui avait aimé son Lucien et l'avait choyé avec une tendresse trop féminine. Le moindre choc le faisait souffrir. Le moindre heurt lui était une souffrance morale. Il ne faisait rien à moitié. Quant il aimait c'était tout son être qu'il abandonnait à ce sentiment⁴¹¹.

Lucien est un «faible» continuellement dominé et trompé par les femmes, un malheureux qui s'obstine à croire en l'amour alors qu'il fréquente des femmes qui n'y croient pas.

Elle le regarda et peut-être qu'en cet instant elle fut sincère vis à vis [sic] d'elle-même et s'avoua qu'en effet, elle aussi l'aimait. Mais qui pourra jamais analyser ce qui se passe dans le coeur et le cerveau d'une femme? C'est peut-être là dans cette incertitude lourde de conséquence, souvent, que réside ce charme mystérieux qui nous attire vers elle⁴¹².

Déjà échaudé à la suite d'une mésaventure, Lucien fuit les femmes et se lance dans le journalisme où il trouve un exutoire à ses énergies. Il sublime ses désirs et ses pulsions sexuelles, par le travail⁴¹³ et fonde un journal, L'Espoir, grâce à l'appui du financier Jules Faubert. Malheureusement, il rencontre une femme, une de ces femmes perfides qu'il avait jusqu'ici réussi à éviter, une de ces femmes qu'il considère

[...] comme des êtres sans aucune sensibilité morale, et dangereuse à cause du formidable attirail de charmes qu'elles

411 Ibid., p. 5.

412 Ibid., p. 6.

413 Voir Ibid., p. 10.

— entraînent après elles⁴¹⁴ et dont elles savent se servir avec une habileté diabolique⁴¹⁵.

Hortense Lambert est de ce type de femmes que l'auteur appelle « allumeuses⁴¹⁵ », une coquette dont le plus grand plaisir est de voir un homme à ses pieds. Lucien Noël, à cause de sa misogynie apparente, présente un défi. Après quelques rendez-vous et dès que Lucien fait l'aveu d'un amour inconditionnel, Hortense s'en lasse. Lucien, par contre, demeure aveuglé par l'amour malgré les avertissements de ses proches qui voient dans le jeu d'Hortense.

Le dénouement de cette situation tragique ne se fait guère attendre. Les difficultés financières de Faubert amènent la faillite de L'Espoir et l'annonce des fiançailles d'Hortense et de Gilbert Voisin assène un dur coup au moral de Lucien.

Un flot d'idées noires envahit son cerveau, qui fut noyé tout entier... Devant lui, c'était sombre! C'était un gouffre⁴¹⁶.
Un désespoir incontrôlable surgit, ne laissant aucune sortie⁴¹⁶.

Lucien se rend chez Hortense et étrangle les fiancés. Il se livre ensuite à la police qui le fait interner dans un asile.

Sa raison avait sombré... irrémédiablement⁴¹⁷.

Dans Les Caprices du coeur, les forces de la volonté du mâle s'opposent à l'instinct; le mouvement « positif » de la volonté individuelle qui s'exerce dans le travail solitaire s'oppose à l'excitation « malsaine » provoquée dans les sens par un objet autre. Cette

414 Loc. cit.

415 Voir Ibid., p. 17.

416 Ibid., p. 45.

417 Ibid., p. 46.

philosophie nie l'amour, le couple, l'autre. De ce conflit naît la tragédie car l'homme ne peut vivre seul.

De plus, cette philosophie est sexiste. La volonté de réussir par le travail est l'apanage de l'homme. Mais ce héros solitaire qui se veut monolithique, pur, succombe au charme et aux pièges de la femme qui ensuite le trahit et l'abandonne. La femme représente l'instinct, le péché, l'animalité qui se dérobe à la volonté de l'homme. Ne pouvant vaincre, l'homme détruit ce qui lui échappe et se statufie dans son individuation. Sa volonté bafouée se venge par l'auto-mutilation (désir de castration) et par la mort de l'instinct, ce qui ne peut mener qu'à la folie, le pur esprit.

En résumé, si nous comparons la polarité et la complémentarité des sexes dans Les Fantômes blancs et Les Caprices du coeur, nous obtenons le schéma suivant:

	valeur positive	valeur négative
chez la femme	<u>instinct</u> soumission	<u>volonté</u> domination
chez l'homme	<u>volonté</u> domination	<u>instinct</u> soumission

La femme représente l'instinct et l'homme, la volonté. La femme se soumet et l'homme domine. En s'unissant, ils retrouvent la plénitude de l'être, l'unité parfaite. Tout personnage qui s'obstine à poursuivre des valeurs négatives à son sexe (ex. Ellen O'Reilly, Lucien Noël) sera puni en devenant fou. Évidemment, une telle philosophie est liée à un espace-temps spécifique, celui du Québec de l'entre-deux-guerres. Mais des préjugés demeurent et nous verrons comment la femme continue à représenter «l'être-qui-corrompt».

C. Foyer brisé et Raison perdue

Dans la majorité des romans que nous avons recensés, les personnages ne sont pas fous mais le deviennent «in extremis» pour des raisons précises, souvent morales. L'une de ces raisons, et non la moindre, est la destruction du foyer familial, c'est-à-dire que tout ce qui porte atteinte à la stabilité de la famille, --mort ou disparition du (de la) conjoint(e), absence ou présence d'enfants--, peut être cause d'aliénation.

Cette thématique a été établie à la fin du siècle dernier lorsqu'on a cherché à mettre l'accent sur l'union conjugale et la famille plutôt que sur l'amour intempestif de deux jeunes fiancés. Le tout s'inscrit dans ces campagnes de bonne lecture où le roman offre un exemple à suivre en accord avec les schèmes moraux de l'époque. Dans ce cas précis, il a été jugé préférable de privilégier la voix du devoir au détriment de celle de la passion qui, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, mène à la ruine spirituelle et psychique.

1. l'époux absent

Dans la plupart de ces «romans de foyer brisé», un personnage devient fou lorsqu'un des membres de sa famille disparaît. Dans le roman La Folle de la Pointe du Mort (1929) de L. Dubois-McCabe⁴¹⁸, le père disparaît à deux reprises, ce qui provoque des réactions

⁴¹⁸ L. Dubois-McCabe, La Folle de la Pointe du Mort, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1929, 80 p.

diverses. Le marin Louis Le Meunier aidait à sauver la cargaison de son navire naufragé à la Pointe du Mort sur la côte de Terre-Neuve lorsqu'une bagarre éclata au sujet de la division du butin. Il reçut un coup de rame sur la tête et fut enlevé; à l'insu de tous, par les coupables qui craignaient d'être arrêtés. Caché et soigné par la soeur de ses agresseurs, Jane Brent, il recouvre la santé mais non la mémoire! Jane l'aime. Elle cache ses papiers de crainte qu'il ne retourne en France, lui enseigne l'anglais et le baptise du nom révélateur de John Newman. Ils ont une fille, Naita, bien que John ait préféré un garçon et en tienne rancune à Jane. Huit ans plus tard, il disparaît sur une banquise lors d'une chasse aux loups marins. Jane devient folle.

Elle se promenait criant, appelant John! de toute la force de ses poumons, ne mangeant rien ni ne dormant. Elle tomba d'épuisement et fut longtemps malade. Quand elle revint à elle, elle était folle. On dit qu'elle maltraite Naita, disant que c'est sa faute si son père ne revient pas. Elle est toujours pire dans les tempêtes ou quand elle voit la glace.⁴¹⁹ Elle fait des feux partout pour le guider et l'aider à débarquer.

L'amour exclusif, possessif de Jane est malsain. Il prive une famille française de son père (ce qui déclenche la quête du fils pour le père et le roman), transforme la fille unique de Jane en une nouvelle Aurore l'enfant-martyre et provoque le naufrage de navires attirés par les feux allumés par Jane dans ses moments de délire. Celle qui croyait retenir Louis en détruisant son passé devient obsédée par le passé et le souvenir de Louis. Celle qui contribua

⁴¹⁹ Ibid., p. 36.

à l'amnésie de Louis devient folle. La folie entraîne Jane dans son sillage. L'amour aveugle et détruit celle qui semblait la plus lucide du couple, la rabaisse à un niveau inférieur à celui de sa «création».

Que de distance entre l'amour vaincu de La Folle de la Pointe du Mort (1929) et l'amour vainqueur de Grand-Louis l'Innocent (1925). Dans les deux romans, une femme aime et soigne un amnésique nommé Louis. L'oeuvre de Dubois-McCabe est remplie de clichés, d'interdits moraux et sociaux auxquels succombent les personnages. L'oeuvre de Marie Le Franc est la seule où un amnésique et celle qui l'aime vainquent les préjugés et accèdent au bonheur. La folie devient positive, éducable et éducatrice. Grand-Louis apprend à fonctionner en société et Ève réapprend l'amour. Une relation entre une femme et un amnésique croît sans mépris ou ridicule mais avec respect et amour. Toutes les autres manifestations de la folie ou d'une diminution des facultés cérébrales, en cette première partie du XX^e siècle, sont à l'origine de la déchéance et de la destruction des personnages.

La folie de Jane Brent, par contre, diffère des autres folles en ce sens qu'elle est intermittente et obsessionnelle. Sauf Dominique (1892) de Louis Fréchette, tous les cas de folie étudiés jusqu'ici présentaient des personnages qui étaient soit tout à fait fous, soit tout à fait guéris. Dans L'Enfant mystérieux (1881) de Wenceslas-Eugène Dick, la Dame Blanche subissait des crises de délire lors des tempêtes, tout comme Jane, mais à l'encontre de celle-ci,

elle demeurait folle, perdue dans ses rêveries, pendant ses moments de tranquillité. Jane devient méchante et dangereuse dans ses moments de crise, caressante et charmante, voire «normale», dans ses moments de tranquillité. Elle bat Naita mais son esprit maternel et la raison lui reviennent souvent.

--C'est que voyez-vous, Madame, la mère est folle, et on ne peut se fier à elle, hier matin elle rouait Naita de coups, hier soir elle la caressait et chantait pour l'endormir. Pour des semaines, elle nous a l'air bien et puis à propos de rien elle perd la carte, devient méchante et dangereuse⁴²⁰.

Cette folie de Jane est surtout développée en fonction de son aspect spectaculaire. La folle devient une horreur, quelque chose d'épouvantable qui effraie les honnêtes gens.

Elle hurlait et repoussant ses cheveux blancs qui lui couvraient la figure, les deux poings crispés, elle était terrible et même les hommes les plus forts et braves n'osaient faire un pas⁴²¹.

De même, la mort de Jane est à l'image de cette folie déchaînée. Dans un paroxysme de rage, Jane, ivre, s'élance vers un homme dans une chaloupe qu'elle prend pour John et tombe d'une falaise sur des récifs aigus. Sa mort, étant en quelque sorte une punition divine et une délivrance, laisse peu de gens dans le deuil.

--C'est mieux comme cela. Elle nous [ses frères] enlève bien des ennuis. On n'aura pas besoin de l'envoyer à l'asile⁴²².

-- [...] Personne ne pouvait l'arrêter, la même chose serait arrivée tôt ou tard. C'est triste, mais Dieu est juste, elle ne croyait ni à Dieu ni au Diable, une ivrognesse, en plus,

420 Ibid., p. 32.

421 Ibid., p. 46.

422 Loc. cit.

une marâtre qui maltraitait sa propre enfant.⁴²³ C'est son change et Dieu a été assez bon de délivrer pauvre Naita.

La mort de Jane est donc perçue comme une punition divine, tout comme la mort et la folie d'Ellen O'Reilly (cf. Les Fantômes blancs (1923) d'Azylla Rochefort). Mais à l'encontre de celle-ci, Jane ne se repent pas de ses crimes et meurt en pleine crise de folie de façon horrible. Sa mort sert le même but que celle d'Ellen: effrayer le lecteur et, par la peur, instruire. Ellen et Jane se ressemblent: elles deviennent folles à la suite de la mort de leur amant, elles persécutent des enfants et s'adonnent à la boisson. À nouveau (cf. Les Caprices du coeur (1927) d'Ubalde Paquin), la femme est synonyme de vice, d'immoralité. Mais la femme, en certaines circonstances, n'est pas vicieuse ou immorale. Un sacrement, celui du mariage, peut la «purifier». La femme est alors transformée d'aventurière en mère de famille respectable. En revanche, son nouvel état d'épouse ne la met pas à l'abri de la folie.

2. enfants disparus et illégitimes

Dans Le Crime d'un père (1930) de Jean Nel⁴²⁴, une mère devient folle à la suite de la disparition de son enfant. Puisque cette femme est une mère de famille, donc une femme respectable, la folie n'aura pas la même valeur: elle sera un malheur, et non une punition, subie, et non provoquée. Par contre, la folie demeure

⁴²³ Ibid., p. 47.

⁴²⁴ Jean Nel [pseud. de Jean-André Jeannel], Le Crime d'un père, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1930, 48 p.

exemplaire, elle illustre cette fois l'ampleur et la «beauté» de l'amour maternel.

Dans ce roman populaire, le motif de cette disparition est tout à fait invraisemblable. René d'Anjou assomme son patron lors d'une querelle. Croyant l'avoir tué, il se sauve chez sa soeur, Henriette Renouard, qui lui donne de l'argent et des bijoux pour lui permettre de quitter le pays. Mais le mari surprend le couple et, berné par des domestiques malhonnêtes, prend René pour l'amant de sa femme et le véritable père de son enfant. Malgré les protestations de sa femme, M. Renouard se venge en donnant l'enfant aux domestiques.

-- J'ai vengé mon honneur!

-- Votre honneur!... Mais vous voulez dire que vous vous êtes déshonoré à jamais par le crime le plus infâme qu'on puisse commettre!... Vous avez calomnié une femme innocente et fidèle, la vôtre; et vous parlez d'honneur!... Vous avez arraché un enfant à sa mère, et cet enfant, c'est le vôtre, entendez-vous, le vôtre, je le jure devant Dieu qui nous entend; et vous parlez d'honneur!... Enfin, vous avez brisé en moi tout ce qui m'attachait à la vie; mon amour pour vous et la joie d'élever notre fils, votre fils, la chair de votre chair, le sang de votre sang; et vous parlez d'honneur!... Ah! tenez, vous êtes un monstre!... Je ne vous reverrai plus de ma vie!... Je vous déteste!... Je vous hais!... Et je vous maudis⁴²⁵!

Henriette s'enfuit, assiste au meurtre d'un policier et est enlevée par les meurtriers. Ceux-ci menacent de la violer, puis de l'assassiner, mais avant qu'ils ne puissent mettre à exécution leurs desseins, l'auto fait une embardée, la police les rattrape et, après une fusillade, tous les meurtriers sont tués. Évidemment, dans la meilleure tradition romanesque, la raison d'Henriette n'a pu survivre à de tels chocs répétés.

⁴²⁵ Ibid., p. 10...

[...] sa raison ayant sombré parmi les émotions violentes, et répétées de quelques heures effroyablement tragiques⁴²⁶.

La situation s'éclaircit peu après, René s'explique avec M. Renouard, mais les conséquences demeurent: l'enfant manque et Henriette s'est à nouveau enfuie. Quinze ans plus tard, à la suite de plusieurs rencontres fortuites (de véritables «deus ex machina»), Henriette est retrouvée et guérie, de même que l'enfant à qui l'on injectait du poison afin qu'étant infirme, il mendie avec succès.

Henriette Renouard est une mère exemplaire qui ne vit qu'en fonction de sa famille et qui devient folle en grande partie à cause de la disparition de son enfant provoquée par son mari. Cette thématique est semblable à celle de Trois malheurs du coup (1883) d'Alphonse Lusignan sauf qu'il ne s'agit pas d'un accident mais d'une disparition délibérément voulue par un père qui pousse les qualités «viriles» de volonté et de domination «ad absurdum».

Cette critique du père et des qualités dites viriles se retrouve dans La Chair décevante (1931) de Jovette-Alice Bernier⁴²⁷. Mais alors qu'Henriette Renouard démontre des qualités maternelles exemplaires, Didi Lantagne illustre ce qu'une jeune fille ne doit pas faire. Didi est l'opprobre de la société, elle vit en dehors de la famille traditionnelle et devient folle parce que son enfant est illégitime.

⁴²⁶ Ibid., p. 12.

⁴²⁷ Jovette-Alice Bernier, La Chair décevante, Montréal, Éditions Albert Lévesque, Librairie d'Action canadienne-française, ltée, 1931, 137 p.

Après avoir fermé ce livre, on comprend mieux l'importance pour les jeunes gens d'éviter les mauvaises fréquentations, puisqu'il faut payer si cher pour une faute commise dans un moment de vertige⁴²⁸.

Selon les stéréotypes populaires que l'on retrouve en littérature, l'adultère est punissable (cf. La Folle de la Pointe du Mort (1929) de L. Dubois-McCabe) et le fils «hérite» des péchés du père (cf. Jacques le voleur (1891) de Mathias Fillion, Au Cap Blomidon (1932) de Lionel Groulx). Grand-Louis l'innocent (1925) de Marie Le Franc semble démontrer que ces préjugés sont de plus en plus combattus, mais ce roman est exceptionnel, non-conforme à l'idéologie de l'époque: Péché d'orgueil (1935) d'Adolphe Brassard⁴²⁹ est plus représentatif. Dans ce roman, Paul Bordier, un enfant adopté, se sait différent des autres, rabaissé, inférieur de par ses origines, car il se croit adultérin (le roman prouvera le contraire).

-- Je suis le fils de la honte, et tout en moi crie la droiture. Je sors d'une boue de luxure, et dans mon coeur et dans mon âme, je ne vois que propreté morale. Dans mon être affolé, deux personnalités [sic] se font face. L'une qui est moi, l'autre que je ne connais pas et dont la sordité m'éclabousse... Oh, comme je voudrais la tuer, celle-là⁴³⁰.

Cette notion de faute, de «péché originel», perdure (on en retrouve même des traces dans Tit-Coq en 1948⁴³¹) mais, en même temps,

428 Séraphin Marion, «Trois romans de la jeune génération», dans Sur les pas de nos littérateurs, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, p. 191.

429 Adolphe Brassard, Péché d'orgueil, Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1935, 262 p.

430 Ibid., p. 57.

431 Gratien Gélinas, Tit-Coq, Montréal, Quinze/présence, 1980, 235 p.

un changement de mentalité s'effectue discrètement. Certains jeunes romanciers des années trente n'abordent plus le problème des relations humaines avec le même rigorisme que leurs aînés. L'image de la fille-mère en particulier présente un dilemme.

La fille-mère est une femme ambivalente, condamnable parce qu'elle a cédé à la passion, mais respectable dans une certaine mesure parce qu'elle est mère. La Chair décevante explicite cette ambivalence et réhabilite le personnage en accentuant son côté maternel et repentant.

✓ Jules Normand, amant ambitieux et sans scrupule, laisse Didi Lantagne dès qu'il apprend qu'elle est enceinte et épouse la fille d'un riche avocat. Didi refuse l'avortement et élève seule son fils Paul, résolue à faire face au mépris de la société et à expier sa «faute» dans le remords et la souffrance morale.

Y a-t-il des choses plus importantes les unes que les autres, désormais? Une seule: que mon fils soit heureux. La vie que je lui ai donnée, c'est un affront.
Je dois maintenant racheter⁴³²

Un tel problème ne touche plus notre sensibilité. La situation des filles-mères n'est plus un déshonneur, il n'y a plus de «faute» et d'expiation. Mais en 1931, une fille-mère déchaînait l'opprobre, contrevenait aux lois morales d'une société sexiste et hypocrite. Didi Lantagne, meurtrie, blessée, passera sa vie à expier son péché.

Sur vous, père apostat; la tache ne paraît pas: bourgeois généreux, bon père, époux sans reproche; avocat des causes perdues que tu fais triompher; de la fortune, grand train de vie, des amis; des fillettes qui vous tendent les bras quand vous paraissez; une femme fidèle que vous embrassez la dernière.

La tache ne paraît pas.

Le soir, les pieds sur les chenets ou sur un tabouret,

vous ne vous souvenez plus. Renégat honoré. Ton fils, le nôtre, ne te connaît pas; et pour sauver ton nom social, ton nom familial, ton fils portera toujours le mien. Tu voulais qu'il meure, celui-là; tu voulais que je tue ce rêve trop accusateur, mais je l'ai sauvé pour l'Amour⁴³³.

Poussée par un désir masochiste, Didi se remémore sans cesse le temps où elle était pure. Son malheur tient à ce qu'elle cherche à retrouver ce bonheur tout en sachant qu'elle en est «indigne». Elle refuse même l'amour d'un ami, Jean Vader, car elle ne peut, ni ne veut révéler sa tare à cet homme trop bon et trop pur.

Je voudrais qu'il me devine, qu'il m'accuse, qu'il me fasse mal. Cette quiétude envers moi me désespère. Il m'aime pour ce que je devrais être et que je ne suis pas; pour un passé qu'il me fait selon son rêve d'homme fanatisé⁴³⁴.

Par contre, elle épouse Lucien D'Auteuil qui comprend son malheur, sa soeur connaissant le même sort que celui de Didi.

Peu après la mort de Lucien, Didi apprend que son fils est fiancé à Charlotte Normand. Afin d'empêcher l'inceste, Didi retrouve Jules, l'accuse et se révèle. Celui-ci meurt d'une crise cardiaque, celle-là est accusée de meurtre. Au procès, Didi doit étaler sa faute aux yeux de la société afin de prouver son innocence. Traumatisée à l'excès par la vie, Didi sombre dans la folie cherchant ainsi à mourir, à s'abolir du monde et à rejoindre Lucien⁴³⁵. La folie est donc synonyme de mort. Ne pouvant plus se raconter, le personnage disparaît, écrasé par des préjugés sociaux et moraux, et par une

433 Ibid., p. 28.

434 Ibid., p. 11.

435 Voir Ibid., p. 131.

obsession de pureté.

En somme, la femme est punie si elle est seule et libre, et si elle tente de soumettre les hommes à sa volonté; par contre, une fois mariée, elle est soumise aux décisions arbitraires de son époux. La folie la menace si elle n'est pas mariée et, si elle l'est, lorsque son rôle maternel est remis en question. Quoi qu'il arrive, elle est une victime-née qui ne peut que souffrir.

La femme mariée devient folle si elle succombe aux pressions psychologiques dues à la mort de son mari, à l'enlèvement de son fils ou à la découverte de son enfant adultérin. Ces éléments en soi ne provoquent pas la folie mais liés à une très grande nervosité, à une rapide succession de chocs émotifs, ils peuvent provoquer une perte de lucidité, temporaire ou permanente, chez certains membres du «sexé faible».

Évidemment une telle conclusion révèle une vision machiste de la femme/mère idéale dévouée au bonheur du foyer familial, et ceci bien que deux des trois romans étudiés soient écrits par des femmes.

Dans un dernier roman, Péché d'orgueil (1935) d'Adolphe Brassard, ce n'est plus la femme qui devient folle à la suite de la destruction de son foyer mais le personnage responsable de la destruction même.

Selon une thématique usée, une belle, douce et pure jeune fille est maltraitée par un oncle colérique et mauvais qui est son tuteur. Cette fille souffre en silence jusqu'au jour où elle recueille un voyageur blessé dans un accident d'auto. Les jeunes gens

deviennent amoureux mais, comme il fallait s'y attendre, l'oncle s'oppose à leur union.

[...] Ah, si cet homme avait connu la douceur de donner! Mais non, égoïste dans l'âme, Joachim ne pensait qu'à lui, lui d'abord, lui toujours.

Pour s'assurer une vieillisse aisée, il avait disposé du sort de sa nièce sans même la consulter. Cette jeune fille ardente et bonne, toute désignée pour la tâche sublime des mères de famille, passerait sa vie à ses côtés, pour le servir. Et cette décision révoltante ne datait pas d'hier⁴³⁶.

Gilberte se révolte et, étant majeure, outre-passe les imprécations et les menaces de l'oncle pour épouser l'homme qu'elle aime. Le vieux Joachim se tient coi devant le fait accompli mais vindicatif, il prépare sa revanche. Tandis qu'Étienne arpente les terres de la Baie d'Hudson, Gilberte accouche et meurt. L'oncle Joachim saisit l'occasion pour se venger; il enlève le petit et l'abandonne à la Crèche de Montréal.

Vingt ans après, Étienne revient des terres du Nord à la demande de l'oncle Joachim qui, ultime vengeance, lui annonce que son fils n'est pas mort mais qu'il a été placé à la Crèche. Ayant à peine proféré ces paroles, l'oncle devient fou.

Le visage diaboliquement épanoui du bourreau copia soudain les traits convulsés de sa victime. De la gorge du vieux Bruteau, où l'air passait en sifflant, sortit un cri rauque qui dégénéra en un long cri inextinguible dont l'écho se répercuta dans la maison, et l'emplit d'une lamentation semblable au hurlement d'un chien.

Étienne, les poings toujours levés, recula devant l'homme devenu fou qu'il avait en face de lui. Il se dirigea vers la porte de sortie, l'ouvrit vivement, et se sauva en courant.

Où, pour avoir étouffé tous sentiments humains, pour ne s'être même pas arrêté à cet instinct qui fait les bêtes s'épargner entre elles, Joachim Bruteau était tombé dans la plus grande des déchéances mentales, il était fou. Dans ses pupilles dilatées, il y eut un court combat entre des lueurs de raison et de folie; puis, ses yeux se couvrirent de ce voile d'eau brouillée, propre aux prunelles de ceux qui n'ont plus d'intelligence⁴³⁷.

La folie dans Péché d'orgueil est toute gratuite. Au moment même où le «mal» célèbre sa victoire, l'auteur intervient de façon aléatoire sans crier gare pour conserver la moralité de son récit. Tout ce chapitre d'ailleurs démontre bien que toute atteinte à la sacro-sainte institution de la famille conduit à la folie.

Péché d'orgueil et Le Crime d'un père reprennent les mêmes thèmes: un homme fait disparaître un enfant. Mais il y a une différence notoire. L'oncle devient fou en punition de son acte car il s'immisce dans la famille d'autrui. Le père ne peut devenir fou. Que sa décision soit bonne ou mauvaise, elle est juste car le père est le chef de la famille, celui qui décide. Ce sera la mère, celle qui subit, qui deviendra folle.

Dans tous les romans de foyer brisé et de raison perdue, la femme-mère devient folle ou meurt à cause des actes d'un homme. Celui-ci disparaît (ex. Louis Le Meunier dans La Folle de la Pointe du Mort, Jules Normand dans La Chair décevante) ou provoque la disparition d'un enfant (ex. M. Renouard dans Le Crime d'un père, le vieux Joachim dans Péché d'orgueil). Ces actes entraînent la perte de la raison de ces femmes qui ne vivent qu'en fonction de leur famille.

437 Ibid., p. 117.

Dans le schéma suivant, la disparition (D) provoque la folie

(F):

roman:	père	mère	enfant	oncle
<u>La Folle de la Pointe du Mort</u> (1929)	D	F		
<u>Le Crime d'un père</u> (1930)		F	D	
<u>La Chair décevante</u> (1931)	D	F		
<u>Péché d'orgueil</u> (1935)			D	F

Âme du foyer, être sensible de par sa nature de femme, la mère souffre davantage de la perte de ses soutiens et de la ruine de sa famille, et présente donc, en de telles circonstances, une inclination à la folie... du moins selon ces romans.

D. CONCLUSION

Une littérature et une folie engagées

La société québécoise des années 1900 à 1939 se trouve spirituellement et intellectuellement sous l'influence et la direction de l'Église catholique et de forces conservatrices qui s'opposent au progrès et à la modernisation. Ce caractère conservateur se manifeste de diverses façons: respect de l'autorité, valorisation de l'agriculture, mépris de la ville et des activités financières qu'on abandonnait aux anglophones. Une telle idéologie se reflète dans la littérature de l'époque.

Dans les douze romans que nous avons analysés, nous retrouvons les mêmes façons de traiter les sujets. La tradition l'emporte toujours sur la nouveauté, la campagne sur la ville, la religion sur l'impiété, la famille sur le célibat.

La soumission, l'esprit de sacrifice et de renoncement devaient apparaître comme les fondements d'un bonheur axé uniquement sur l'abandon à la volonté divine⁴³⁸.

Les écrivains qui se conformaient à ce crédo étaient reconnus comme de bons écrivains par les critiques et avaient droit aux éloges de leurs compatriotes. Ils jouissaient d'un avantage marqué sur les autres. Les romanciers régionalistes surtout devaient se conformer à un certain code d'éthique pour faire oeuvre d'écrivains.

On exige surtout qu'il [le romancier] ne confonde pas le paysan avec le rustre, le truand, l'arriéré, qu'il n'en fasse pas

⁴³⁸ Maurice Lemire, Introduction à la littérature québécoise (1900 à 1939), Montréal, Fides, 1981, p. 36.

un repoussoir, un monstre aux vices débridés. Balzac a échoué dans le roman rustique parce qu'il a vu dans le campagnard un brigand menaçant pour l'ordre social et Zola⁴³⁹ pour avoir transformé la ferme en lieu propice aux dévergondages.

C'est pour cette même raison que La Scouline (1918) d'Albert Laberge fut refusée. L'écrivain régionaliste, sans être militant, devait présenter son sujet d'une façon favorable.

Le roman des années 1900 à 1939 devient ainsi écrit de propagande; il a un objectif, avant tout moral. Les romans qui traitent de la folie le démontrent bien. Tous les romans qui finissent avec la folie, c'est-à-dire où la folie se déclare dans les dernières pages du roman, sont des romans où la folie a une valeur punitive. Les personnages punis ont transgressé certains interdits sociaux et moraux, ou échoué dans leur tâche. Leur folie est exemplaire car elle marque la borne qu'il ne faut pas dépasser sous peine de sanctions graves.

La folie est aussi le corollaire de toute perturbation familiale, la conséquence directe du malheur, sa suite naturelle. Toute intrusion provoquant une rupture de l'ordre familial mène au désespoir. La folie marque alors l'amplitude de ce désespoir, du chagrin face au manque à combler. Elle se veut en quelque sorte la mesure du malheur.

La littérature de l'époque est une littérature prédicante qui dicte les comportements à suivre. Le roman n'a pas pour objet l'esthétique mais la persuasion. En ce sens, littérature et folie.

439 Paul Vernois, Le Roman rustique de George Sand à Ramuz, Paris, Nizet, 1962, pp. 16-17.

sont engagées. L'écrivain vulgarise et diffuse une leçon religieuse, morale ou patriotique qu'il a à coeur de communiquer. Il s'adresse à un lecteur bien défini, le Québécois catholique, et lui présente une situation bien particulière, l'arrivisme, la fidélité, etc. Il cherche à provoquer une réaction immédiate, à éveiller les énergies «salvatrices», chrétiennes et bourgeoises, moralement bonnes dans le contexte socio-culturel de l'époque. Ces oeuvres littéraires à préoccupations morales tendent donc à servir la cause d'une éthique catholique traditionnelle associée à une conception idéalisée du Canada français rural.

La folie demeure malgré tout cela une force négative mais il est remarquable qu'elle soit maintenant définie en fonction du cadre géographique où se déroule l'action. Le personnage devient fou à la suite d'une tare humaine ou d'une erreur de jugement mais cette tare ou cette erreur s'inscrit à l'intérieur d'un lieu nommé qui détermine l'étendue et l'intensité des répercussions provoquées par les défauts et les défaillances du personnage. La nature domine l'homme et lui insuffle des caractéristiques propres mais il choisit de vivre là où il le désire.

En un sens, le choix spatial de l'homme reflète son libre arbitre face à la grâce divine. L'homme est libre de se déterminer sans autre chose que la volonté mais ce choix détermine aussi sa rédemption. L'homme qui choisit la ville, choisit le mal: l'argent, le pouvoir, la femme. Il se détourne de la face de Dieu pour se vautrer dans les plaisirs matériels, éphémères. Inversement, l'homme

qui choisit la campagne, choisit le bien, le respect des valeurs ancestrales et du clergé. Son labeur plaît à Dieu. Les terroiristes retrouvent le mythe d'Abel et de Caïn, du bon et du mauvais fils, et le transposent dans le contexte québécois. Ils s'associent au clergé pour le contrôle des consciences et réussissent à propager une idéologie clérico-catholique diluée dans des romans que tout lecteur peut comprendre.

Mais les forces du renouveau veillent. Au nom de l'Art, certains auteurs s'indignent de ces romans contrefaits où la forme est sacrifiée à un fond problématique. Une lutte s'engage et cette lutte consiste en premier lieu à remettre en question la toute-puissance de la famille et à réhabiliter la ville. Ce questionnement et cette réhabilitation se présentent comme le cheval de Troie par lequel sera battu en brèche le roman à thèse traditionnel.

V. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1940 À 1959

V. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1940 À 1959

Les romans des années 1940 à 1959 apparaissent, de prime abord, comme le prolongement, au point de vue thématique, de ceux des années de l'entre-deux-guerres. La société québécoise, malgré une industrialisation et une urbanisation croissantes, demeure fortement ancrée dans les valeurs traditionnelles. Encadrée par le clergé et un gouvernement peu enclin aux réformes, la société semble stable. Mais les forces du renouveau sont à l'oeuvre. Une économie prospère, la montée du niveau d'instruction et la prolifération de radios, de télévisions et de cinémas engendrent un mode de vie nouveau. Les mentalités changent. Le Québécois est moins isolé, moins dépendant du curé et du député. Des fissures se présentent dans l'appareil fortement hiérarchisé de la société.

En littérature de profondes mutations s'opèrent. Ce qui était sacré devient douteux, ce qui était respecté devient flétri. Les valeurs changent et avec elles la conception du roman au niveau de ce qui est raconté et de la façon de le raconter. Il semblerait que ce qui était tu et caché pendant les années de l'entre-deux-guerres fait surface et s'impose au goût populaire. Par un curieux effet de pendule, le roman qui jusqu'alors véhiculait les valeurs traditionnelles devient contestataire et aborde des sujets considérés tabous ou à contre-courant. Nous assistons à des bouleversements idéologiques importants.

L'ampleur de ceux-ci devient évidente si nous prenons en considération les «nouveaux» rôle et fonction de la famille. La famille qui était considérée comme un lieu d'épanouissement nécessaire au bonheur de tout individu se transforme en un lieu d'aliénation où

ses membres les plus faibles, en termes de volonté et de force morale, sont écrasés et maintenus dans une situation d'infériorité. Un tel revirement s'est fait graduellement, de façon à peine perceptible, mais, pour mesurer l'écart, nous n'avons qu'à accoler quelques titres sur une liste: L'Enfant mystérieux (1880-1881), Marie-Didace (1947)⁴⁴⁰ et La Belle Bête (1959)⁴⁴¹. Dans le premier roman, l'absence de famille provoque la folie; dans le second, l'insécurité à l'intérieur de la famille mène à la folie; dans le troisième, la famille par l'entremise de la mère entretient et développe une forme d'idiotie chez le fils qui débouche sur son suicide. Ce n'est plus l'absence d'un membre de la famille qui provoque la folie mais la famille en soi. En l'espace de vingt ans, ce qui protégeait, asphyxie, ce qui était indispensable à la formation d'enfants forts et équilibrés, réduit ceux-ci au rôle d'éternels enfants agrippés au giron de leur mère.

Nous retrouvons, dans plusieurs romans des années cinquante, les théories de Ronald Laing, de David Cooper et d'Aaron Esterson au sujet de la «formation» des schizophrènes. Dès leur naissance, certains enfants sont soumis à des forces affectives, dites d'«amour maternel», qui tendent à détruire l'essentiel de leurs possibilités et à invalider leurs actes et leur expérience. Un tel enfant subit une pression intense et sans relâche. Rendu à l'adolescence, il est

⁴⁴⁰ Germaine Guèvremont, Marie-Didace, Montréal, Fides, 1974, 210 p.

⁴⁴¹ Marie-Claire Blais, La Belle Bête, Québec, Institut littéraire du Québec ltée, 1959, 214 p.

déchiré entre son désir de liberté et celui de sécurité que lui apporte l'appartenance à la famille. À la fois subjugué par une mère qu'il aime et qui l'opprime, incapable d'accepter ses responsabilités de par son manque de volonté et d'expérience, l'enfant pris dans un «double-bind» schizophrénique cherche à fuir désespérément cette situation qui l'angoisse par des paroles et des gestes excessifs. Alors la folie le guette, il risque d'être élu et identifié comme malade mental par des agents médicaux dont le jugement étiquette un individu de façon permanente. Cette situation est décrite dans plusieurs romans québécois de l'époque.

Dans ces romans, la mère, jadis si respectée, est dénaturée. Dans Marie-Didace (1947) et La Chaîne de feu (1955)⁴⁴², la belle-mère et la mère respectivement provoquent la folie de leur bru ou font passer leur enfant pour fou. Dans La Belle Bête (1959), la mère maintient son fils dans l'idiotie. Dans La Chaîne de sang (1955)⁴⁴³ et Le Refuge impossible (1957)⁴⁴⁴, l'enfant ~~folle~~ assassine sa mère ou provoque la rupture du mariage de ses parents. Les dénominateurs communs de ces œuvres sont la folie, la mère et la famille éclatée. Nous abordons un nouveau type de roman où la folie est à base de contrainte et d'étouffement.

⁴⁴² Jean Filiatrault, La Chaîne de feu dans Chaînes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1955, pp. 7-176.

⁴⁴³ Jean Filiatrault, La Chaîne de sang, dans Chaînes, op. cit., pp. 177-246.

⁴⁴⁴ Id., Le Refuge impossible, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1957, 198p.

A. Mères et Enfants ou la Famille aliénante

1. l'éclatement des valeurs du patriarcat

Déjà, dans Le Survenant (1945)⁴⁴⁵ et Marie-Didace (1947) de Germaine Guèvremont, Phonsine nous donne quelques indications de cette mutation des valeurs familiales québécoises. Orpheline constamment ballottée d'orphelinat en maisons bourgeoises où elle était domestique, donc n'ayant jamais eu le réconfort d'une tendresse attentive, délicate et constante, Phonsine, obsédée par ces souvenirs malheureux, craint l'avenir, les lendemains incertains et cherche désespérément la sécurité et le bonheur. Elle cherche cette sécurité qui est aussi force de vivre, désir de vivre, non pas en elle-même (elle ressemblerait alors au Survenant et au père Didace) mais chez autrui. Phonsine a cru trouver cette sécurité chez les Beauchemin.

[...] son entrée dans la famille Beauchemin lui conféra un tel sentiment de sécurité [...]⁴⁴⁶

Là était le salut, la sécurité pour toujours⁴⁴⁷!

Mais cette sécurité est douteuse. Amable ne lui est d'aucun soutien et le père Didace lui donne un sentiment d'infériorité à l'égard des autres maîtresses de maison par de constants reproches. En effet, les femmes de la famille Beauchemin ont toujours été d'une race forte.

[...] de vraies belles pièces de femmes, fortes, les épaules carrées, toujours promptes à porter le fardeau d'une

⁴⁴⁵ Germaine Guèvremont, Le Survenant, Montréal, Fides, 1971, 248 p.

⁴⁴⁶ Ibid., p. 56.

⁴⁴⁷ Id., Marie-Didace, op. cit., p. 35.

franche épaulée, ne s'essoufflent jamais au défaut de la travée. Elles ont toujours tenu à l'honneur de donner un coup de main aux hommes quand l'ouvrage commande dans les champs⁴⁴⁸.

Mais Phonsine ne «pèse pas le poids»⁴⁴⁹.

[...] sous la main de la bru, non seulement la maison des Beauchemin ne dégageait plus l'ancienne odeur de cèdre et de propreté, mais [...] elle perdait sa vertu chaleureuse⁴⁵⁰.

Tout le drame de Phonsine tient à ce qu'elle n'est jamais considérée comme la femme de la maison; elle est mal à l'aise et a toujours «l'air d'une petite fille en pénitence»⁴⁵¹.

Ne pouvant assumer sa tâche de maîtresse de la maison des Beauchemin, Phonsine s'évade dans le rêve d'une vie plus fortunée, telle qu'elle l'a entrevue au couvent de Sorel où elle servait à table ses compagnes plus riches. Elle alimente ces fantasmes par certains fétiches: des bouts de tissus délicats et doux, et sa tasse. Celle-ci, qu'elle a remportée à une kermesse contre une compagne de couvent qui l'avait snobée et humiliée, joue le rôle d'une compensation pour son enfance malheureuse.

L'utilisation de tels fétiches est très rare dans les cas de folie que nous avons analysés. Dominique, dans Dominique (1892) de Louis Fréchette, devient fou à cause de l'ex-voto de son père. Chaque hiver, il tente de convaincre le curé de suspendre à nouveau la

448 Id., Le Survenant, pp. 32-33.

449 Ibid., p. 33.

450 Ibid., p. 32.

451 Loc. cit.

goélette miniature à la voûte de l'église. Sa folie n'existe qu'en fonction de cette goélette. En revanche, la tasse de Phonsine, est compensation plutôt que cause de folie. Symbole polyvalent, la tasse peut représenter la vie rêvée, Marie-Didace, Phonsine elle-même.

Parce qu'elle est de porcelaine et non de grossière faïence comme la vaisselle qui paraît sur la table paysanne, la tasse c'est Alphonsine incomprise de son entourage parce qu'elle diffère de lui par la fragilité de son organisme et la délicatesse de ses goûts. Dans l'élégance de sa forme, la tasse exprime les désirs les plus inavoués d'Alphonsine⁴⁵².

Ainsi, vie familiale, rêves, fantasmes, tout vient alimenter en Phonsine le mécanisme de régression qui explique son être profond. Marquée par son enfance, elle ne peut jouir du moment présent, ni entrevoir l'avenir avec confiance à cause de cette peur perpétuelle de se retrouver à nouveau orpheline, seule et pauvre. Phonsine demeure une petite fille inquiète à qui l'on dit quoi faire,

Mais en plus de ces problèmes personnels desquels Phonsine s'accommode tant bien que mal, il y a des événements extérieurs, inconnus, qui présentent une menace beaucoup plus grande. D'abord, il y a le Survenant, dont Phonsine redoute l'influence sur le père Didace. Puis, il y a l'Acayenne. Cette dernière surtout effraie Phonsine.

Serait-il possible que son beau-père se remariât, qu'il amenât dans la maison une nouvelle femme? [...] une étrangère?

[...] Et elle, qui a déjà tant de peine à se faire valoir dans la maison, que deviendrait-elle à côté d'une autre femme, une ancienne qui doit savoir la manière de parler aux

⁴⁵² Soeur Sainte-Marie-Éleuthère, La Mère dans le roman canadien-français, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1964, p. 44.

hommes et de donner ses raisons, puisque déjà le père Didace l'écoute⁴⁵³?

Toutes les perfections éclatent dans la seconde épouse du père Didace. L'Acayenne est une femme mûre et sûre d'elle-même. Elle possède les qualités d'ordre, de savoir-faire et de serviabilité qui établissent une réputation de maîtresse de maison accomplie. Ces atouts manquent à Phonsine. Déjà celle-ci voit la terre lui échapper, passer à l'étrangère, et elle-même «hâve et en guenilles mendier son pain de maison en maison sur quelque route inconnue⁴⁵⁴». C'est la réalisation des cauchemars les plus angoissants de Phonsine, l'annonce de sa prochaine déchéance.

Aussi vrai que si elle eût été l'unique tributaire de la fatalité, Alphonsine agonisa comme seule et abandonnée sur une vaste terre d'injustice. Elle était la pierre des champs, froide et stérile, parmi les avoines ardentes et soleilleuses. Elle était le grain noir qu'une main dédaigneuse rejette loin du crible⁴⁵⁵.

Dès son arrivée, l'Acayenne s'impose. La maison sous sa gouverne retrouve l'ordre et la propreté qui la caractérisaient lorsque vivait Mathilde, la première femme de Didace. L'Acayenne modifie l'ordre dans l'armoire, balaie la cuisine, prépare le déjeuner du père Didace et, comble de dépossession pour Phonsine, boit dans la tasse de porcelaine⁴⁵⁶. Dès lors, la lutte s'engage entre les deux

453 Guèvremont, Le Survenant, op. cit., pp. 143-144.

454- Ibid., p. 144.

455 Ibid., p. 146.

456 Voir Id., Marie-Didace, op. cit., p. 15.

fermes⁴⁵⁷. Peu à peu, Phonsine perd les petits privilèges qu'elle avait dans la maison.

Chaque jour la belle-mère lui rognait quelques-unes de ses possessions [...] «Avant longtemps, se dit-elle, il nous restera plus rien, à Amable et à moi, ni personne, pour prendre notre part⁴⁵⁸».

Émotionnellement, Phonsine régresse et en vient même à retrouver ses attitudes d'orpheline face à l'autre qui commande, car la petite orpheline rudoyée n'est pas de taille pour lutter contre cette femme forte.

-- Buvez votre thé avant qu'il refroidisse! ordonna l'Acayenne.

Phonsine tressauta, une buée de larmes aux yeux. Dans la tasse le liquide trembla.

-- Eh! Eh! cria l'Acayenne, votre thé va chavirer!

Phonsine ravala ses larmes⁴⁵⁹.

C'était cela: elle obéissait comme lorsqu'elle avait six ans⁴⁶⁰.

La naissance d'une fille viendra arrêter un instant ce mouvement de régression. Mais peu après, l'Acayenne enlèvera à Phonsine l'amitié d'Angéline⁴⁶¹ et l'amour de sa fille⁴⁶², du moins Phonsine le croit-elle. De plus, l'Acayenne menace, après le départ d'Amable, de faire venir «le garçon de son Varieur», pour qu'il devienne comme «le garçon de la maison». C'est alors que Phonsine,

457 Voir Ibid., p. 27.

458 Ibid., p. 82.

459 Ibid., p. 21.

460 Ibid., p. 18.

461 Voir Ibid., p. 82.

462 Voir Ibid., p. 184.

désespérée, s'écrie:

-- Elle est de c'te race de monde qui' ont toujours l'air de tout donner, pendant qu'ils vous arrachent le sang du coeur. Bonné? Une femme qui m'a pris ma tasse! ma place! mon mari! [...]
 -- Puis elle veut m'ôter ma petite! la terre! tout mon butin! T'entends? J'm'en vas à la besace. Toute seule. Dans le chemin. Je serai renvoyée⁴⁶³.

Phonsine aura sa revanche avec la maladie et la mort de l'Acayenne. Alors que le médecin vient tout juste de dire que l'Acayenne ne doit pas manger, Phonsine prépare un repas dont la belle-mère mange une pleine assiette. L'Acayenne meurt dans la nuit.

Mais cette revanche est de courte durée. Culpabilisée par la mort de son époux qu'elle avait envoyé travailler à Montréal et par celle de l'Acayenne, Phonsine devient folle. On la retrouve assise au bord du puits, tenant pressé contre son coeur sa tasse qu'elle berce comme la tête d'un bien-aimé⁴⁶⁴.

Cette fin est la matérialisation d'un cauchemar qui hantait Phonsine⁴⁶⁵. Nuit après nuit, elle rêvait que sa tasse, en voulant l'ôter à l'Acayenne, tombait dans le puits. En se penchant pour l'attraper, elle s'apercevait que ce n'était plus sa tasse mais sa fille qui tombait. Elle-même tombait alors dans le puits symbole de régression au sein maternel, de mort et de folie.

La chute dans le vide exprime la peur qui trouble Alphonsine. Les données oniriques sont toujours, comme les symboles, polyvalentes. Aux profondeurs lointaines d'un puits qui

463 Ibid., p. 187.

464 Ibid., p. 198.

465 Voir Ibid., pp. 158 et 193.

semble communiquer avec le centre de la terre, dorment les eaux de la vie inconsciente. Le rêve préfigure le sort de la psyché: Alphonsine sombrera dans la folie et, proie des forces inconscientes, elle s'accusera de la mort de l'Acayenne comme d'un crime par elle commis délibérément⁴⁶⁶.

La folie de Phonsine est une des rares dont nous pouvons suivre avec une telle minutie la progression pathologique. Dans les romans publiés précédemment, les personnages sont fous dès le début du roman ou le deviennent «in extremis» dans les dernières pages. Souvent leur folie est gratuite, l'auteur «punit» son personnage en le rendant fou alors que rien dans le roman ne laisse prévoir un tel dénouement. Le cas de Phonsine est tout autre. Nous voyons son insécurité première croître, s'imposer de façon répétée et incoercible, s'étendre et s'accaparer de tout le champ de sa conscience. Une telle folie est provoquée par des événements survenus à l'intérieur même du roman et non par des considérations morales extralittéraires.

Le cadre de cette folie est tout aussi exceptionnel. La folie naît, croît et triomphe dans une société agraire, ce qui va à l'encontre de toutes les folies précédentes basées sur l'opposition cité corruptrice/campagne idyllique. Il demeure toutefois quelques vestiges de cette opposition tels la mort d'Amable à Montréal et les frasques du Survenant à Sorel.

Enfin, Le Survenant et Marie-Didace ressemblent à Menaud, maître-draveur en ce sens que ces romans traitent de dépossession. Phonsine et Menaud connaissent un sort semblable. Dépossédés de leur

466 Sainte-Marie-Éleuthère, op. cit., pp 45-46.

bien par l'autre, l'étranger, n'étant plus maître dans leur maison, ils sombrent dans la folie.

Les romans de Germaine Guèvremont annoncent les changements à venir. Le roman du terroir se meurt, Tout comme la dynastie des Beauchemin, il laisse peu de descendance. Le rôle de la famille s'embrouille. À la fois idéal de bonheur et source de malheur pour Phonsine, la famille ne remplit plus sa fonction initiale et immuable de sécurité et de félicité. Une étape importante vient d'être franchie. De même que le Survénant refuse le mariage, le roman québécois tourne le dos à la famille et à la maternité.

Phonsine est une femme rabaisée, affaiblie, complexée qui devient folle car elle ne peut souffrir la comparaison avec ses belles-mères. Cette image de la mère dominatrice qui écrase et accule ses enfants à la folie, nous la trouvons dans un nombre exceptionnel de romans de cette époque. Le drame de Phonsine n'est qu'un préambule à toutes ces histoires d'enfants écrasés sous le joug d'une mère tyrannique.

En effet, il semblerait que pendant la période 1940-1959 les écrivains aient voulu réagir contre l'image obsédante de la mère toute-puissante et dominatrice, ainsi que les valeurs du matriarcat. Que ce soit dans les romans de Marie-Claire Blais, de Jean Filiatrault ou d'Anne Hébert, nous assistons à un véritable réquisitoire contre la mère.

Comment expliquer cette révolte contre ce qui, il y a à peine quelques années, était considéré comme la qualité suprême, le matriarcat? Les romanciers des années cinquante expriment non pas un

désir de sécurité et de quiétude mais un désir d'affranchissement, de liberté qui ne peut se manifester que par la lutte contre les figures d'autorité. Dans leurs romans, les auteurs ne présentent plus la mère comme un être bienveillant qui n'existe qu'en fonction de ses enfants. Au contraire, ils la décrivent comme le symbole même de la tyrannie, la clé de voûte du système contre lequel ils se révoltent.

Mais s'il y a révolte, celle-ci est constamment avortée, écrasée par les forces autoritaires, par la mère. Dans les romans qui suivent, la mère cristallise autour de son enfant toutes ses puissances affectives. Elle devient une mère dominatrice, castratrice, une véritable Génitrice qui maintient l'enfant en un état d'infériorité. Du même coup apparaît le désordre psychique et moral, l'inceste à peine voilé qui détruit la vie de la mère et du fils, et qui conduit à la folie.

Dans La Chaîne de feu (1955) de Jean Filiatrault, une mère accapare son fils, Serge, d'un tel amour.

Son fils, elle était sûre de le posséder, de le garder éternellement. Elle l'avait façonné selon ses désirs⁴⁶⁷.

Elle effraie et chasse l'amie de son fils en alléguant que celui-ci souffre de folie congénitale. Détruisant ainsi toute velléité de liberté et d'amour chez ce dernier, elle s'assure qu'il restera au domicile maternel, brisé et profondément meurtri.

Cette Véronique pouvait lui prendre son fils, elle ou une autre, mais il lui reviendrait. Ils étaient enchaînés par des attaches capables de résister à toute autre passion. «Qu'il se

⁴⁶⁷ Filiatrault, La Chaîne de feu, op. cit., p. 14.

marie, qu'il épouse la première venue!» elle se glisserait sournoisement entre le couple pour accomplir son oeuvre de destruction⁴⁶⁸.

La folie est mensonge, invention d'une mère névrosée qui craint d'être abandonnée par son fils comme elle l'a été par son mari. Mais la folie, ou plutôt le spectre de la folie, suffit à semer la terreur et à rompre tous les liens entre le «fou» et les autres.

[...] elle [Véronique] ne pouvait lier son sort⁴⁶⁹ à celui d'un malade. L'amour ne comptait plus devant la folie.

La calomnie résulte en l'exclusion du fils de la société et en son inclusion à tout jamais dans l'univers cloîtré et incestueux⁴⁷⁰ de la mère.

L'instinct de possession de la mère refuse de laisser son enfant se développer pleinement et mener une vie conjugale heureuse, normale. La mère est donc responsable de l'arrêt de croissance psychique de son fils et de sa «folie». Elle invalide ses décisions et le maintient «enfant», mineur, soumis et servile. Ce thème de l'atrophie de l'esprit d'un enfant provoquée par une mère dominante, nous le retrouvons, plus fouillé, dans La Belle Bête (1959) de Marie-Claire Blais.

Patrice est un enfant beau mais idiot, une belle bête.

Jamais on ne remarquait un goût de vie sur ces lèvres. Des lèvres de mort. Isabelle-Marie le fixa sournoisement: «Une Belle Bête!», murmura-t-elle entre ses dents⁴⁷¹.

⁴⁶⁸ Ibid., p. 175.

⁴⁶⁹ Ibid., p. 164.

⁴⁷⁰ Voir Ibid., pp. 17 et 73.

⁴⁷¹ Blais, op. cit., p. 13.

Le fait qu'il soit idiot le rend excessivement vulnérable et dépendant des autres: Patrice a besoin des soins de sa mère, Louise, et il est totalement sans défense lorsque sa soeur, Isabelle-Marie, jalouse, le martyrise. Celle-ci voit en lui l'instrument de sa vengeance. Elle le hait. Il est beau, elle est laide. La mère aime son fils, mais méprise sa fille. En détruisant la beauté de Patrice, Isabelle-Marie se venge de sa mère et du sort qui a favorisé Patrice. De plus, Isabelle-Marie peut agir en toute impunité, Patrice ne peut se plaindre, il est idiot. Alors, elle pousse la tête de Patrice dans un bassin d'eau bouillante. Défiguré, celui-ci perd tout intérêt aux yeux de sa mère et il est abandonné dans un asile.

Mais Patrice n'est pas totalement idiot. Certaines réactions dénotent l'intelligence.

«Mais d'où vient donc ce regard-là? De l'intelligence ou de la déception de ne pas en avoir⁴⁷²?»

Ainsi, après s'être regardé dans le lac, Patrice prend conscience de sa valeur. Tel Narcisse, il se sait beau, il adore se contempler et être contemplé.

Mais Patrice n'écoutait plus. Patrice se regardait et pour la première fois, il donnait un sens quelconque à sa beauté⁴⁷³.

De même, Patrice provoque la mort de son beau-père Lanz qui menaçait de lui ravir l'amour de sa mère. Celui-ci est écrasé par un cheval rendu furieux par Patrice.

⁴⁷² Ibid., p. 55.

⁴⁷³ Ibid., p. 21.

-- Patrice, ne fais pas le surnois. Je lis dans tes yeux. J'ai toujours lu dans tes yeux. Dis, tu voulais tuer Lanz depuis longtemps...hein⁴⁷⁴?

Enfin, découvrant la maison en ruine et se sachant défiguré, Patrice, évadé de l'asile, se noie dans ce même lac qui lui avait révélé sa beauté⁴⁷⁵.

Ces actes sont le résultat d'une certaine réflexion. Patrice, l'idiot, n'est pas complètement démuné. Il pourrait s'insérer dans la société et vivre heureux mais sa mère, comme la mère dans La Chaîne de feu de Jean Filiatrault le maintient dans un état de dépendance et de soumission.

Ce pauvre Patrice n'était pas né complètement idiot. Mais sa mère avait tout fait pour lui, tandis que lui n'avait que le goût de dormir, de s'accepter mollement. Louise disait ce que l'enfant devait dire et jamais l'enfant n'éprouvait⁴⁷⁶ l'envie de chercher ses mots, de les arracher à son âme voilée.

Louise tente même d'accroître ce handicap. Elle isole Patrice, elle l'empêche de rencontrer d'autres gens. Elle le veut idiot, totalement dépendant d'elle.

Louise le préservait des autres pour mieux garder son emprise sur lui. Elle réussissait sans peine⁴⁷⁷.

En maintenant Patrice dans un état de dépendance, la mère se valorise aux dépens de son fils de deux manières. Premièrement, elle se sait indispensable. Patrice ne peut vivre en société sans le secours de sa mère. Il ne pourra jamais tenter de se séparer d'elle

474 Ibid., p. 128.

475 Voir Ibid., p. 214.

476 Ibid., p. 198.

477 Ibid., p. 53.

comme le fit Serge dans La Chaîne de feu. Patrice ne vit que pour sa mère et grâce à la «bonne volonté» de celle-ci. Deuxièmement, la beauté du fils met en valeur celle de la mère. Tous complimentent la mère sur la beauté de son fils et, indirectement, ces compliments lui sont adressés.

Elle cherchait, insolente mais rusée, à promener sa belle bête, ce charmant phénomène qu'on se montrait dans les rues. L'apparence éblouissante de son enfant forçait à une admiration qu'elle goûtait voluptueusement⁴⁷⁸.

La beauté de Patrice n'était pour elle qu'un reflet de la sienne⁴⁷⁹.

C'est pourquoi, lorsque Patrice est défiguré, Louise le renie.

• Mais cette dépendance est trompeuse. C'est la mère, malgré les apparences, qui est en état de dépendance vis-à-vis son fils. Le véritable invalide n'est pas tant celui que l'on serait porté à croire que Louise.

Elle était son esclave. Lui prêtait son intelligence. Le traitait en être exceptionnel et s'efforçait de lui épargner tout échec. Son petit Dieu⁴⁸⁰ !

C'est pour cette raison que tous les personnages de La Belle Bête sont plus ou moins handicapés: Louise est stupide, Isabelle-Marie laide, Länz boiteux, Michael aveugle et Patrice idiot. Mais le pire handicap, comme le démontre l'auteur, n'est pas anatomique ou mental mais émotionnel. Ce sont ces êtres brimés, car enchaînés les uns aux

⁴⁷⁸ Ibid., p. 26.

⁴⁷⁹ Ibid., p. 29.

⁴⁸⁰ Ibid., p. 16.

autres dans une situation de dépendance malsaine, qui sont les plus à plaindre.

La Belle Bête et La Chaîne de feu mettent à jour des liens de famille qui sont trop puissants, trop enveloppants pour permettre une autonomie personnelle et des relations amoureuses véritables. En effet, l'amour en tant qu'échange affectif, partage, n'existe pas. Il n'y a que des êtres névrosés, souffrant d'insécurité, cherchant désespérément à maintenir leur emprise sur des êtres plus faibles qu'eux. Les mères aiment leurs enfants d'un amour exclusif, étouffant, qui révèle un désir incestueux. De telles amours de serre-chaude ne peuvent survivre et débouchent inévitablement sur la solitude et la mort.

Patrice et Serge, qui sont maintenus dans l'idiotie ou passent pour fous à cause de leur mère, sont des êtres brimés, enchaînés, végétant dans une situation malsaine qui entrave et même interdit tout développement psychique. Ces enfants qui tentent d'échapper à la contrainte maternelle connaissent l'échec, une soumission accrue ou le suicide. Ils cherchent à s'émanciper mais ils n'ont ni la force ni la volonté de le faire. Pour atteindre une certaine forme d'indépendance, ils doivent se dégager de «l'amour» maternel; ils doivent abandonner le passé pour affronter l'avenir. Ni l'un ni l'autre n'y arrive. D'ailleurs, ils ne peuvent se libérer sans se détruire car la mort de la mère annonce la leur, la destruction du passé les laisse sans avenir. Ces êtres assujettis, brisés par une trop longue soumission, ne peuvent exister sans une présence tutélaire.

Certains psychiatres prétendent qu'il faut tuer son père pour devenir adulte. C'est ce que métaphoriquement Serge et Patrice doivent faire à l'égard de leur mère. D'autres, tel Bastien dans La Chaîne de sang (1955) de Jean Filiatrault, reconnaissent cette dépendance, cette chaîne qui lie l'enfant à sa mère, mais leur réaction est tout autre. Les paroles des psychiatres peuvent être interprétées d'une tout autre manière.

Bastien, un fou, aimait sa mère d'un amour incestueux. Son père, ne voulant pas de ce fou dans la maison, décida de l'interner ce à quoi sa mère répondit: «S'il part, j'en mourrai⁴⁸¹». Le fils l'étrangla et, en toute logique, exauça ses vœux.

Depuis des années maman était malheureuse avec toi. Tu n'avais pour elle aucune de ces attentions que méritent les femmes. Plus encore, tu voulais la séparer de moi. Tu étais jaloux de l'amour qu'elle me portait. Sachant bien qu'elle ne pouvait vivre sans moi, je ne pouvais en toute logique la laisser vivre puisque je devais partir⁴⁸².

Bastien ne fait qu'actualiser les désirs d'une mère. En la tuant, il se l'approprie.

J'avais trouvé ma mère, une mère inconnue et que j'aimais davantage parce que je l'avais créée de mes propres mains. Jamais auparavant elle ne m'était apparue d'une telle beauté. Mon regard braqué sur elle ne se lassait pas de l'admirer. Je voulais imprimer à jamais cette image nouvelle dans mon esprit et la garder pour toujours, ineffaçable⁴⁸³.

Le roman Le Refuge impossible (1957) de Jean Filiatrault offre, lui, aussi, un exemple d'une mère confrontée à un enfant fou.

481 Filiatrault, La Chaîne de sang, op. cit., p. 237.

482 Ibid., p. 240.

483 Ibid., p. 239.

Moi aussi, je t'aimais [son mari] avant de devenir mère.
 Mais maintenant que je le suis devenue, je ne sais plus si je
 t'aimerais encore cessant de l'être⁴⁸⁴.

Un ménage malheureux gravite autour d'un bébé idiot⁴⁸⁵ et souffrant d'une malformation du coeur. La mère, nerveuse, hargneuse, se souvient de sa jeunesse, du temps heureux où elle était gâtée par ses parents riches, et des promesses d'amour de son mari. Maintenant, tout s'est dégradé. Le logis est modeste, le bébé est moribond et une sourde-muette qu'ils hébergent par charité manifeste de l'amour pour le mari qui lui, n'ose avouer ses sentiments à son égard. Dans cet univers grisâtre, cloîtré, les cris et les pleurs de l'enfant recommencent inlassablement tel un leitmotiv de douleur qui ponctue le récit. Ce sera d'ailleurs avec la mort du bébé que tout éclatera et que tous se retrouveront seuls.

-- Je [le mari] t'aurai perdue, Cécile [la sourde-muette], à cause de cet enfant que tu as tant voulu me conserver. J'aurai perdu Geneviève [sa femme] à cause de cet enfant qu'elle n'a pu conserver. Je vous ai perdues toutes les deux... moi qui ne peux vivre sans vous⁴⁸⁶!

Dans ce roman, l'idiotie a peu de valeur en soi. Elle est un surcroît de malheur à ce bébé moribond et à cette famille virtuellement désunie. Pour le père, la malformation du coeur du bébé est une «chance inespérée»⁴⁸⁷. L'enfant idiot ne vivra pas assez

484. Filiatrault, Le Refuge impossible, op. cit., p. 80.

485. Voir Ibid., p. 162.

486. Ibid., p. 188.

487. Ibid., p. 162.

longtemps pour souffrir et faire souffrir ses parents. Un tel cynisme révèle l'égoïsme du père et laisse prévoir le dénouement, la solitude finale, totale, à laquelle sont voués les personnages de ce roman.

Que la mère soit abusive ou trop bienveillante, les relations qu'elle entretient avec son enfant sont démesurées, excessives. Tous ces récits sont imprégnés de «l'ubris» grec, principale cause de folie dans les récits classiques (ex. Ajax dans L'Illiade). L'instinct maternel non tempéré par la raison mène à la folie.

Par ailleurs, les écrivains n'étant pas médecins nous avons quelquefois des diagnostics cocasses qui illustrent leur ignorance de la psychopathologie. L'enfant dans Le Refuge impossible a la «tête grosse, l'air hébété...»⁴⁸⁸. Il est ce qu'on appelle un «enfant pathologique»⁴⁸⁹, un «idiot»⁴⁹⁰. L'enfant dans Les Fous de l'île Heureuse (1952) de Jeanne Desjardins-Rivest⁴⁹¹ a, lui aussi, une «grosse tête»⁴⁹². Il est «hydrocéphale»⁴⁹³. Mais ce qui est remarquable et invraisemblable est son intelligence.

La science, les bons soins et surtout la divine volonté ont permis à Dominique de vivre. Il a maintenant cinq ans. Enfant prodige, son âge mental dépasse de beaucoup son âge chronologique. Il est étonnant de réflexion, de compréhension, de

488 Ibid., p. 13.

489 Ibid., p. 162.

490 Ibid., p. 163.

491 Jeanne Desjardins-Rivest, Les Fous de l'île Heureuse, Québec, Institut littéraire du Québec ltée, 1952, 188 p.

492 Ibid., p. 109.

493 Loc. cit.

subtilité. On dirait qu'il possède le savoir, qu'il connaît tout par intuition, et si souvent il interroge, c'est pour se convaincre de l'exactitude de sa pensée⁴⁹⁴.

Le père est un Noir qui a été tué dans un accident d'automobile. La mère, qui est docteur, tente seule d'élever son enfant infirme. Celui-ci révèle des dons d'artiste exceptionnel malgré ses difformités et devient un compositeur reconnu mondialement. Mais le soir où l'on doit interpréter ses oeuvres, la pianiste, qui l'aime éperdument, cède sous la pression et oublie la partition.

Mais... ce n'est plus un Concerto que l'on entend, c'est un pot-pourri d'extraits hétéroclites, où l'on reconnaît Mozart, Beethoven, Debussy, Schumann. La mélodie première, un instant reprise se transforme, se perd en un jazz frénétique, en un boogie-woogie extravagant et grotesque⁴⁹⁵.

Le public gronde, siffle, crie et insulte le compositeur.

-- «Qu'on nous montre au moins le négriillon! Le clown! On veut voir le clown!» clame la troupe en mal de plaisanteries⁴⁹⁶.

La pianiste devient folle et l'Infirm meurt de chagrin.

Cette histoire d'un enfant hydrocéphale à qui la mère a voué sa vie rassemble plusieurs thèmes tirés des romans déjà cités et les résume tous. Un enfant malade (La Belle Bête, La Chaîne de sang, Le Refuge impossible) est aimé d'un amour exclusif par sa mère qui le maintient dans un état de minorité (La Belle Bête, La Chaîne de feu) et qui écarte le père (La Chaîne de sang, Le Refuge impossible), s'il n'est pas mort ou disparu (La Belle Bête, La Chaîne de feu), et toute

494 Ibid., p. 108.

495 Ibid., p. 167.

496 Loc. cit.

autre femme qui pourrait aimer l'enfant (La Chaîne de feu).

Quelques invariants sont ainsi dégagés: l'aliénation du père, l'omnipotence de la mère et la folie du fils. Le père est aliéné en ce sens qu'il est étranger à la famille, absent. La mère est couveuse, surprotectrice ou despotique, mais toujours présente et toute-puissante. Le fils est fou ou idiot, ou paraît tel aux yeux de sa société. Un très grand nombre de familles dans les romans sont donc des familles incomplètes, sans père véritable. Dans ces familles tronquées, les relations affectives entre la mère et l'enfant, quelquefois morbides, souvent oedipiennes, expliquent en partie les attitudes d'impuissance, d'insécurité ou de révolte devant l'existence qui caractérisent les enfants.

L'absence du père, ou sa faiblesse, confère à la mère une autorité accrue dont elle se sert pour maintenir sa domination sur ses enfants. Ceux-ci sont asphyxiés, entravés dans leur développement psychique par les «chaînes de sang» imposées par leur mère. Une telle relation familiale, incestueuse et morbide, nie le père, vilipende la mère et accule l'enfant au suicide, au meurtre ou à la folie. Un des thèmes les plus sacrés en littérature québécoise, la famille, est ainsi remis en question, dénoncé.

La seule autorité possible est celle de la mère, puisque le père, absent, a abandonné la famille. Si l'on se place sur le plan psychique du fils, ce premier traumatisme, l'abandon du père, se trouve aggravé par son échec à restaurer la paternité et l'autorité qui en découle, second traumatisme. Le fils échoue à se reprendre en main par lui-même. En lieu et place d'une autorité paternelle s'institue la «mauvaise influence» de la mère, c'est-à-dire une tutelle

d'autant plus dégradante qu'elle ne tolère aucune révolte, aucune résistance; puisqu'elle s'exerce à travers le «bien» qu'elle répand ou qu'elle croit répandre.

Mais si jamais vient à se relâcher cette tutelle maternelle et maternisante, si jamais viennent à s'atténuer les traumatismes, la conscience du fils émergera, dépourvue d'instance maternelle ou paternelle, désormais livrée à elle-même, sans pôle majeur d'identification, livrée à diverses identifications possibles parmi lesquelles elle peut choisir; en un mot, cette conscience du fils émergera responsable et adulte.

C'est donc un univers en plein bouleversement qui est décrit. L'idéologie de la conservation s'effrite et se perd. La famille traditionnelle se désagrège. L'opposition campagne idyllique/cité corruptrice est abolie. En effet, la ville n'est ni meilleure ni pire que la campagne. Les personnages passent de la campagne à la ville, des familles nombreuses aux familles monoparentales. Un monde nouveau apparaît devant lequel des enfants apeurés se suicident ou deviennent fous quand ils ne se révoltent pas et assassinent leurs parents, haïssant leur mentalité et leurs valeurs, estimant qu'ils ont joué un rôle désastreux dans leur éducation et qu'ils sont responsables de leur malheur.

La mère elle-même perd sa place traditionnelle en tant que pilier, centre de la famille. Elle est davantage une femme qu'une mère, une femme entretenant des rapports inquiétants avec ses enfants. Elle est la femme au mari absent, désespérée face à sa nouvelle existence, transposant ses forces affectives sur ses enfants et les étouffant de son «amour».

B. Les Derniers Fous de l'absolu ou Entre le rejet des traditions et le refus de l'américanisme

Comme nous l'avons indiqué au chapitre précédent, l'enfant arrivé au seuil du monde adulte refuse l'asservissement que veut lui imposer sa mère. Sentant sourdre en lui des énergies nouvelles, il rejette l'autorité traditionnelle dans sa quête de liberté individuelle. Il est alors fortement attiré par l'idée de liberté, indistincte, approximative, rêvée plutôt que raisonnée, qui consiste avant tout à rompre ses liens avec le passé, et ensuite à se forger ~~un~~ avenir. Rares sont les personnages qui réussissent à franchir cette étape. Écrasés par leur passé, incapables de le renier, Serge, Patrice, Bastien et, dans une certaine mesure, Phonsine rêvent d'indépendance mais n'osent prendre les moyens qui s'imposent. Hésitants, velléitaires, déchirés entre le passé et l'avenir, la sécurité et l'aventure, ne pouvant, ni ne voulant se décider à agir, ils développent un état de haute tension nerveuse qui mène certains d'entre eux à la folie, au refus d'être, au rêve pur.

À un autre niveau, le romancier québécois est lui aussi placé devant un choix impossible. Au point de vue idéologique, il est déchiré entre une tradition autoritariste qui ne correspond plus aux valeurs de sa société et le libéralisme américain dont les valeurs, loin de le satisfaire, suscitent au contraire des critiques de plus en plus vives. Les années cinquante marquent une période de flottement où deux systèmes de valeurs antithétiques coexistent: un «maternalisme» désuet et des normes d'origine étrangère dont on se méfie.

Cet antagonisme se manifeste surtout aux plans moral et religieux. Dans plusieurs romans, les personnages se dégagent de la stricte obéissance à un clergé jugé sclérosé et pactisant de façon éhontée avec le pouvoir temporel. Ils refusent davantage de s'associer au libéralisme américain qui, à leurs yeux, fait fi de toute moralité. Coincés entre une moralité suspecte et l'immoralité, ils retournent aux sources, à la Bible, dans leur quête d'une nouvelle spiritualité adaptée à une société en pleine mutation.

Ces fous de l'absolu sont des personnages qui, pour des raisons religieuses ou humanistes, passent pour fous. Ce sont des visionnaires qui refusent le monde tel qu'il est et qui cherchent à l'améliorer, à créer la cité de Dieu ou la cité idéale sur terre. Mais le fait qu'ils soient insatisfaits et visionnaires les coupe de la masse qui n'est ni humaniste ni religieuse, et qui se contente du statu quo. Entre les deux groupes, il ne peut y avoir qu'incompatibilité, discordance.

De plus, afin d'atteindre leur but, ces visionnaires, ces fous de l'absolu, sont portés à des paroles et à des gestes qui semblent excessifs et séditionnels. Leur comportement perturbe, porte atteinte à la cohésion de la société, ce qui explique pourquoi celle-ci se défend, les rejetant souvent par les moyens de l'internement ou de l'assassinat.

Les fous de l'absolu religieux, en particulier les fous de Dieu, sont persécutés dans une société païenne. Mais au Québec francophone, la majorité des croyants était catholique romaine. Malgré ceci, les fous de Dieu foisonnent; ce sont les hérétiques, ceux

qui s'éloignent de l'orthodoxie, et les exaltés, ceux qui ne vivent que pour et en Dieu. Dans les deux cas, plus ces fous de Dieu s'éloignent de la norme acceptée par la faction dominante du clergé québécois, plus ils remettent en question et menacent cette norme. Afin de sauvegarder la vérité de l'orthodoxie, les fous de Dieu sont soit ignorés, soit méprisés, soit persécutés. Cette attitude est peut-être particulière à l'Église catholique romaine qui condamne les excès, l'hérésie et l'extase mystique, le quétisme et le jansénisme.

Si nous étudions davantage les dogmes de l'Église de Rome, nous nous apercevons que celle-ci a toujours eu des rapports spéciaux avec la folie, des rapports qui ont fluctué au cours des siècles. Dans la Bible, la première folie que nous rencontrons est la folie de Dieu. Cette antithèse s'explique par le fait que l'homme, dans sa finitude, avec sa raison limitée, est fou si on le confronte avec Dieu, avec la raison démesurée de Dieu. Face à Dieu, tout l'ordre humain n'est que folie.

vanité des vanités, tout est vanité⁴⁹⁷

Que le sage ne se vante pas de sa sagesse! [...] Parmi tous les sages des nations et dans tous les royaumes, il n'y a personne comme toi [Seigneur]⁴⁹⁸. Tous, sans exception, s'abrutissent et perdent le sens.

Inversement, l'homme en marche vers Dieu, s'aventure dans la folie car cette sagesse sans mesure qu'il entrevoit qu'est-elle pour

⁴⁹⁷ Livre de l'Écclésiaste, 1,2, dans L'Ancien Testament, Paris, Les Éditions du Cerf - Les Bergers et les Mages, 1975, p. 1617.

⁴⁹⁸ Jérémie, 9,22 et 10,7-8, dans L'Ancien Testament, op. cit., pp. 917-918.

lui sinon folle? Le secret reste secret, la contradiction ne cesse de se contredire. Dieu, qu'est-il d'autre, pour lui, qu'un abîme de déraison?

De la Sagesse par conséquent, que tous les hommes, poussés par le désir naturel de la connaître, cherchent tous avec un tel élan spirituel, on ne peut rien savoir sinon qu'elle est transcendante à toute connaissance et donc inconnaissable, qu'aucune expression verbale ne peut l'exprimer, aucun acte de l'entendement la faire entendre, aucune mesure la mesurer, aucun achèvement l'achever, aucun terme la terminer, aucune proportion la proportionner, aucune comparaison la comparer, aucune figure la figurer, aucune forme l'informer [...] Inexprimable par aucune expression verbale, on peut concevoir à l'infini des phrases de ce genre, car aucune conception ne peut la concevoir, cette Sagesse par quoi⁴⁹⁹ en quoi et à partir de quoi⁵⁰⁰ procèdent toutes choses.

La raison des hommes est folie en face de la raison suprême qui se révèle, quand on y accède, n'être que vertige, abîme où se perd la raison. En d'autres mots, la faible raison humaine n'est que folie dans la grande folie qu'est pour elle la sagesse de Dieu⁵⁰⁰.

Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes [...]⁵⁰¹

Que personne ne s'abuse: si quelqu'un parmi vous se croit sage à la manière de ce monde, qu'il devienne fou pour être sage; car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu⁵⁰².

⁴⁹⁹ Nicolas de Cues, Le Profane (Idiota), dans Oeuvres choisies, Paris, Aubier, 1942, p. 220.

⁵⁰⁰ Voir Foucault, op. cit., p. 43.

⁵⁰¹ Première Épître aux Corinthiens, 1,25 dans Le Nouveau Testament, Paris, Les Éditions du Cerf - les Bergers et les Mages, 1975, p. 496.

⁵⁰² Ibid., 3,18-19, p. 499.

Cette impossibilité d'accéder à Dieu par la raison humaine explique le thème de «la folie de la Croix» que l'on retrouve surtout pendant la Renaissance et, plus tard, dans les écrits de Pascal, de Dostoïevski et de Nietzsche.

Le langage de la Croix, en effet, est folie⁵⁰³. Cette folie n'est apparente qu'aux yeux des non-croyants. À première vue, la prédication de la Croix semble apporter le contraire de ce à quoi on s'attendrait; scandale au lieu de respect, folie au lieu de sagesse, pauvreté au lieu de puissance. Mais une fois cette épreuve surmontée, une fois l'adhésion entière donnée à l'abandon à la foi, la Croix apparaît alors comme la réalisation de toutes les promesses: sagesse et puissance supérieures accordées par Dieu⁵⁰⁴.

Les Juifs demandent des miracles et les Grecs recherchent la sagesse; mais nous, nous prêchons un messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu⁵⁰⁵.

Pour atteindre Dieu, il faut donc exiger que la raison humaine abandonne son orgueil et ses certitudes et qu'elle se perde dans la déraison du sacrifice et de la foi comme l'ont fait saint François d'Assise, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila.

Dieu n'a-t-il pas rendue folle la sagesse du monde? En effet, puisque le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie de la prédication que Dieu a jugé bon de sauver ceux qui croient⁵⁰⁶.

503 Ibid., 1,18, p. 496.

504 Voir Ibid., note «Z», p. 496.

505 Ibid., 1,22-24, p. 496.

506 Ibid., p. 1,20-21, p. 496.

Mais au XVII^e siècle, cette folie de la Croix est écartée car elle fait trop de scandales dans le nouvel ordre bourgeois (cf. le chapitre intitulé Conséquences de la Réforme en pays catholiques). Dès lors, cette sagesse de Dieu qui nous est incompréhensible ne l'est que pour humilier la fausse raison et faire éclater la lumière de la vraie. La folie de la Croix est donc altérée, et le passage cité plus haut (Ép. Cor. 1,20-21), est ré-interprété de la façon suivante:

Dans tout ce passage, la sagesse activité de la raison humaine, n'est pas critiquée comme telle, puisqu'elle est l'oeuvre de Dieu. Mais l'apôtre la dénonce⁵⁰⁷, par ce qu'elle se veut suffisante, norme unique et ultime.

La folie face à la raison devient une perpétuelle occasion de glorifier Dieu. Les fous exaltent par leur présence la raison qui leur a été déniée et donnent, en même temps, prétexte à celle-ci à s'humilier, à reconnaître qu'elle n'est accordée que grâce à Dieu.

Mais ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu⁵⁰⁸.

Dans les romans québécois, il y a des fous de Dieu mais ceux-ci seront surtout des fous de la Croix, des exaltés, des anachronismes qui scandalisent l'Église dominante, établie, et ses fidèles, et qui, pour cette raison, seront écartés de la communauté religieuse. L'Ampoule d'or (1951) de Léo-Paul Desrosiers⁵⁰⁹, est le

507 Ibid., note «u», p. 496.

508 Ibid., 1,27-29, p. 497.

509 Léo-Paul Desrosiers, L'Ampoule d'or, Paris, Gallimard, 1951, 255 p.

roman d'une folle de la Croix. Julienne, à la suite d'un amour impossible pour un marin de passage, découvre la haute spiritualité. Mais cette ascension vers Dieu est longue et douloureuse; Julienne n'y parviendra qu'avec l'aide d'un récollet, des livres saints et de La Maussade.

Cette dernière, considérée comme une «vieille folle»⁵¹⁰ par les gens du village, est la compagne de malheur de Julienne. Elle l'accueille dans sa mesure alors que Julienne est chassée de la maison paternelle et en proie au désespoir. Julienne est accusée d'avoir fait l'amour bien qu'elle soit innocente. Entre Julienne et La Maussade naît une sympathie inexprimée, mystique. À mesure que progresse le roman, les deux se ressemblent et deviennent unies dans leur amour de la Croix.

[...] nous regardons maintenant La Maussade. Elle s'assoit dans l'herbe et s'adosse à la croix⁵¹¹.

Je [Julienne] ne parviens pas à m'étendre sur ma propre croix, tout de mon long, la tête rejetée en arrière, dans un abandon sans borne⁵¹².

Soudain, la bouche édentée de La Maussade éructe des versets de psaumes: «Laudate Dominum, omnes gentes» [...]⁵¹³

Soudain, je [Julienne] m'aperçois que je me chante à moi-même des versets: «Laudate Dominum, omnes gentes»⁵¹⁴.

510 Ibid., p. 244.

511 Ibid., p. 11.

512 Ibid., p. 223.

513 Ibid., p. 14.

514 Ibid., p. 220.

La Maussade, parce qu'elle est une fille de la Croix, est une recluse. Propriétaire d'une pièce de terre, elle vit à l'écart avec sa fille et accomplit tous les travaux des champs. Pourtant, lorsque ses voisins sont dans le besoin, elle est toujours la première à offrir son aide. Si La Maussade est seule, c'est avant tout parce qu'elle connaît la vanité des rapports humains et parce qu'elle veut être seule avec Dieu. En effet, La Maussade ne vit que pour et en Dieu. C'est en défendant l'église du village contre des soldats avinés qu'elle sera tuée.

En ce qui concerne Julienne, elle trouve le salut dans la Bible qui lui enseigne qu'aucun bonheur terrestre ne saurait la combler et qu'elle doit remettre sa volonté entre les mains de Dieu.

«Aucun bien temporel ne saurait te rassasier, parce que tu n'es point créé pour en jouir. Quand tu posséderais tous les biens créés, ils ne pourraient te rendre ni heureux, ni content⁵¹⁵».

O mon Dieu? je veux être l'un de ces nuages dans le firmament de votre ciel [...] non, un brin tout abandonné et soumis, qui n'a ni rigidité ni vouloir propre; et qui sera poussé ici et là, à votre fantaisie, dans l'immensité, s'allumant parfois d'un rayon perdu de votre gloire, se réchauffant d'un peu de votre charité⁵¹⁶.

Toute la morale du roman se résume en cette phrase:

«C'est dur, hein, ma petite? À quoi bon te débattre? Il faut endurer⁵¹⁷».

515 Ibid., p. 118.

516 Ibid., p. 125.

517 Ibid., p. 114.

Mais Julienne n'attend pas autre chose de la vie. Elle se sait laide⁵¹⁸ et ne ressent aucune aptitude au bonheur et à l'amour.

C'est que l'existence dans laquelle mon malheur m'a introduite m'apparaît nettement; elle est comme un désert⁵¹⁹ monotone, sans oasis, qui s'étend jusqu'à l'infini de l'horizon.

[...] C'est vraiment une grande misère de vivre sur la terre
 [...] Quand la vie est pesante et amère, c'est le temps de mériter⁵²⁰.

C'est pour cette raison que Julienne se sent consolée quand le récollet lui dit que l'insatisfaction est le lot de notre vie ici-bas. Étant incapable de s'ajuster au monde, elle espère en un au-delà où elle sera heureuse.

Julienne et La Maussade sont des folles de la Croix par résignation, par défaitisme, parce qu'elles ne peuvent jouir de la vie. Leur drame est avant tout personnel. De plus, elles sont considérées folles par les villageois car leur foi s'apparente davantage à celle des mystiques qu'à la foi placide des Québécois de l'époque.

Cette résignation, ce désir de «mériter» le ciel par la souffrance et les privations, rejoint aussi les préoccupations de Didi Lantagne dans La Chair décevante (1931) de Jovette-Alice Bernier. À cause d'un acte sexuel répréhensible (Didi) ou de l'apparence d'une faute (Julienne), ces femmes sont punies, rabaissées aux yeux de la société. Elles intériorisent leur culpabilité, s'interdisent tout

518 Voir Ibid., p. 8.

519 Ibid., p. 98.

520 Ibid., p. 131.

bonheur terrestre et demeurent obsédées par l'erreur d'un instant. Cette flétrissure et son rachat sont l'apanage de la psyché féminine. Aucun homme dans aucun des romans étudiés ne voit sa vie détruite à la suite d'une « erreur de jeunesse », d'ailleurs celle-ci, si elle existe, est pardonnée et rapidement oubliée.

Dans ces romans, les personnages sont allergiques à des mots comme succès, bonheur, argent, gloire et amour. Ils n'entendent rien à toutes ces choses et à cause de cela, s'illusionnent sur ce qu'ils sont : catholiques morbides résignés à la souffrance et à la misère dans une Amérique vouée à la course au pouvoir, à l'argent et au bonheur.

Ce sont des catholiques repliés sur eux-mêmes, formés par le petit catéchisme qui enseigne que sur terre, rien n'a de sens que ce qui vous projette vers l'éternité. Dans ce Québec d'avant Vatican II, on abhorre le péché de la chair, cette enveloppe impure de l'Homme. À cause de ce mépris de l'animal en l'Homme, il est à peu près impossible d'aimer la femme ou l'homme, et de n'aimer que la femme dans la femme ou l'homme dans l'homme. Prendre la vie à pleine main pour s'en repaître est impensable. Un tel rapetissement de la vie explique l'aliénation, l'impossibilité d'être heureux qui caractérise plusieurs personnages de romans. Déchirés entre le corps et l'Esprit, dans le déséquilibre de l'Esprit méprisant le corps, ces personnages schizoïdes ne peuvent que devenir fous.

Ces mutilés de la vie renoncent d'avance au bonheur amoureux plutôt que risquer la « catastrophe » morale et sociale. De nature

craintive, entravés par la peur de l'échec, ils se résignent à une vie de petite misère. Un mysticisme particulier, tout à fait québécois, apparaît où la croix, la mort et la souffrance occupent une place primordiale et présentent un rempart ultime au plaisir et à la jouissance.

Cette folie religieuse, nous la retrouvons dans Le Fou de l'île (1958) de Félix Leclerc⁵²¹. Mais le cheminement spirituel du fou est beaucoup plus fouillé que celui de Julianne car sa folie n'est pas une simple folie. Dans Le Fou de l'île, il y a une succession de trois types de folie: la folie d'un amnésique aux manies bizarres qui ne connaît ni son nom, ni d'où il vient, la folie d'un être qui se fait «missionnaire» en ce sens qu'il est porteur de message, qu'il apprend aux gens à devenir meilleurs, et la folie d'un être qui se fait moine car sa folie de la Croix n'est pas acceptable dans la société moderne.

Le fou de l'île est avant tout un être mystérieux. L'histoire de ce naufragé, de ce survenant fou renvoie à l'archétype de la nef des fous. Cette nef, on s'en souvient, était au Moyen Âge un navire sur lequel les citadins mettaient les êtres gênants dont ils voulaient se débarrasser. Outre son sens historique, toute une symbolique s'est greffée à l'image de la nef des fous comme l'explique Michel Foucault dans son Histoire de la folie à l'âge classique⁵²².

⁵²¹ Félix Leclerc, Le Fou de l'île, Montréal, Fides, 1962, 215 p.

⁵²² Voir Foucault, op. cit., p. 22.

Enfermé sur la nef d'où il ne peut échapper, le fou est confié à la rivière, à la mer, à la grande incertitude des courants marins. Il est prisonnier du voyage, ballotté au gré des vents et des vagues. Il est à la merci de l'eau qui l'emporte probablement vers son dernier voyage, vers un autre monde et c'est d'un autre monde qu'il vient quand il débarque. Il ne connaît pas la terre sur laquelle il aborde et on ne sait pas de quelle terre il vient. Le fou n'a de patrie que sur la mer, sur cette étendue mouvante, incertaine, comprise entre deux terres, deux certitudes qui ne lui appartiennent pas.

Dans plusieurs romans, le «départ» des fous est lié à l'élément aquatique: Patrice (cf. La Belle Bête (1959) de Marie-Claire Blais) se noie dans un lac, Phonsine (cf. Marie-Didace (1947) de Germaine Guèvremont) rêve qu'elle tombe dans un puits. Plus spécifiquement, le départ est lié à l'image du bateau, de la nef des fous: le fou de l'île a été jeté d'un bateau sur la côte de l'île, Jean et Antoine (cf. Les Inutiles (1956) d'Eugène Cloutier)⁵²³ s'embarquent clandestinement sur un bateau en partance pour le Brésil. Cette association imaginaire entre l'eau et la folie n'est pas récente. Depuis le Moyen Âge, le fou est lié dans l'esprit populaire à l'image du bateau perdu, ballotté par les vagues. Il en est ainsi dans plusieurs autres romans québécois (cf. L'Enfant mystérieux (1880-1881) de Wenceslas-Eugène Dick), Grand-Louis l'innocent (1925) de Marie Le Franc).

⁵²³ Eugène Cloutier, Les Inutiles, Paris, Le Cercle du livre de France, 1956, 202 p.

Dans Le Fou de l'île, le fou arrive ainsi une nuit, à moitié noyé, porté par la marée, sur une île.

[...] le fou de l'île, venu d'un long voyage, a été vomé par la marée de neuf heures⁵²⁴.

Les Insulaires, ne sachant ni qui il est ni d'où il vient, le surnomment le fou car ses paroles et ses actes jettent le trouble dans les consciences. Le fou se roule dans les roseaux⁵²⁵, attache l'île avec des câbles et des chaînes pour qu'elle ne parte pas à la dérive pendant la marée haute⁵²⁶, colle des filets sur ses habits pour qu'ils sentent le poisson et se pique les doigts dans les hameçons pour voir s'il a encore du sang et si son sang goûte le sang⁵²⁷. Mais ce fou n'est pas un fou «ordinaire».

Venu de la mer, d'un autre monde, le fou tient des propos étranges, familiers et lointains. Il connaît des secrets. Il ne vient pas de la terre solide, rationnelle et matérialiste, mais bien de l'inquiétude incessante de la mer, de ces chemins inconnus qui recèlent tant d'étranges savoirs, de cet envers du monde. Déjà, on sait que ce fou est fils de la mer et qu'il amène le malheur⁵²⁸.

-- Chasse-le, sans lui tirer dessus, bien entendu, mais chasse-le en l'effrayant [...] Un vagabond de battures, ça met le feu aux pêches, ça vole, ça se tient au large et ça rit des dégâts, ça fait du mal, et quand il a des idées, il torture [...]⁵²⁹

524 Leclerc, op. cit., p. 22.

525 Ibid., p. 30.

526 Ibid., p. 36.

527 Ibid., p. 37.

528 Voir Foucault, op. cit., p. 23.

529 Leclerc, op. cit., p. 28.

Mais le fou est chanceux; il se retrouve chez des gens simples et paisibles. Déjà, les rapports de force sont différents. Il n'est pas dans une ville où les gens qui gênent le bon fonctionnement de la cité sont internés mais à la campagne, chez des émules des paysans de Rousseau. Les insulaires, malgré leur peur instinctive de l'inconnu, ne chercheront pas à expulser le fou mais à le comprendre et à l'aider. Ce n'est que plus tard, lorsque le fou tentera de changer les gens, que certains voudront s'en débarrasser.

Le fou au début est un amnésique, un malheureux qui dit, en tenant son front: «Moi, Monsieur, j'ai perdu quelque chose». Cette chose perdue «habitait autrefois derrière son front et maintenant n'y était plus⁵³⁰». Par contre, le fou est persuadé qu'il retrouvera la chose perdue sur l'île.

Les gens qui l'ont recueilli décident alors d'entreprendre sa guérison. Ils construisent un cerf-volant, le donnent au fou et lui disent de le lancer en l'air, très haut, puis de couper la ficelle. Le cerf-volant partira au loin et le fou ira alors demander l'objet de ferme en ferme, de ville en ville. Il cherchera et dans cette quête thérapeutique, il trouvera la vraie chose qu'il a perdue.

Il sait bien que le fou ne retrouvera jamais l'objet, mais ce qui importe c'est de chercher, ce n'est pas de trouver. Le fou rencontrera des gens et des villages et des enfants et des routes et des animaux. Dans tout cela, il va trouver l'autre objet qui vole...⁵³¹.

À force de chercher, le fou malheureux devient le fou

530 Ibid., p. 27.

531 Ibid., p. 46.

missionnaire, porteur de message, de grandes nouvelles. L'acte thérapeutique de chercher ce qu'il a perdu le transforme et en même temps, en cherchant, il transforme ces gens qui sont «dans le bonheur jusqu'au cou, dans la saloperie, par-dessus la tête⁵³²». Les curieuses questions qu'il pose éveillent chez les gens des sentiments longtemps oubliés, longtemps refoulés.

-- Je viens vous demander si vous n'avez pas vu la chose?

-- ...

-- Celle qui est propre et qui se cache loin de la pourriture et force l'homme à penser qu'il y a l'espérance. Je ne sais si vous me comprenez⁵³³.

Et ses paroles atteignent les gens. Il a des amis, des disciples. Son mouvement grandit. Peu à peu, il passe d'une vision humaniste d'un monde à refaire, à améliorer, à une vision de l'absolu, de Dieu.

Il y a une ville dans le couchant infiniment plus belle que celle qui est à terre; mais pour l'habiter il faut mourir⁵³⁴.

Mais le fou inquiet, ses paroles remettent en question le statu quo. Les autorités parlent de l'arrêter, de l'emprisonner. Alors, le fou part seul, à la quête du vrai bonheur, qu'il trouve dans un monastère, laissant en héritage à ses amis et à ses disciples son message d'amour et d'absolu.

532 Ibid., p. 52.

533 Ibid., p. 85.

534 Ibid., p. 63.

Un seul bibelot orne ma cellule, ce n'est ni porcelaine, ni cuivre, mais un crâne. La joie m'habite parce que celui qui peut tout, le grand époux de toutes les recherches et de toutes les soifs a daigné venir habiter en moi. Dieu est le seul ami. Le seul, crois-moi⁵³⁵.

Le roman Le Fou de l'île développe ce thème de Leclerc: les hommes sont désespérants et le monde est à refaire.

C'est un pays muet, aux villes tristes, où le monde claque des dents de froid et de peur et fait semblant d'être heureux⁵³⁶.

Heureusement, l'oeuvre propose un remède: les fous.

[...] il faut un fou dans chaque île du monde⁵³⁷.

Nous assistons à un renversement des valeurs de la folie par rapport aux oeuvres antérieures. Ce qui, jusqu'ici, était toujours considéré de façon négative comme une punition divine, la marque de l'immoralité, devient source de réconfort, message d'amour. Le fou de l'île est une espèce de survenant positif en ce sens que son passage laisse des répercussions bienfaisantes: la vie spirituelle des insulaires s'améliore.

Dès lors, le personnage du fou n'a plus du tout la même valeur. Dans plusieurs oeuvres, surtout celles des années soixante, le fou est dépeint comme un personnage révolté qui refuse de se plier aux lois de la société parce qu'il les juge mauvaises. Le fou refuse d'admettre les idées reçues et de les considérer comme bonnes

535 Ibid., p. 214.

536 Félix Leclerc, Le Calepin d'un flâneur, Montréal, Fides, 1961, p. 8.

537 Leclerc, Fou, op. cit., p. 213.

simplement parce que tout le monde les trouve bonnes. Il interroge, questionne et met en doute. Il critique, par ses paroles et par ses actes, ce que tous admettent et il aime ce que les autres hommes nomment insensé. Le fou se transforme pendant les années cinquante en éveilleur de conscience (déjà, en 1937, Menaud annonçait ce changement). Ainsi, grâce au fou de l'île, ses amis et ses disciples ne seront jamais plus les mêmes.

Le fou apporte quelque chose de nouveau dans la vie de tous les jours, quelque chose de neuf et de très vieux: la spiritualité agissante. La mystique, voilà ce que possèdent les héros de l'univers de Leclerc. Il faut la chercher loin des financiers spéculateurs, loin de la puissance militaire, loin de la religion, loin du bruit. Le fou crée des rêves plus beaux que la réalité [...] En un mot, le fou est l'homme animé par un amour universel, par un idéal spirituel [...]⁵³⁸

Ce changement complet, cette inversion des valeurs participe aux bouleversements qu'a connus le monde occidental à la suite de la dernière grande guerre. La montée des totalitarismes, la vogue de l'existentialisme, la menace de la bombe, la naissance de l'antipsychiatrie ont toutes contribué à l'éveil de la conscience populaire en dévoilant la fausseté entretenue par les divers gouvernements qui affirment que tout est bien dans le meilleur des mondes possibles. Au Québec, où «rien n'a changé»⁵³⁹, cet éveil des consciences fait plutôt effet de sursaut. Le monde extérieur fait irruption dans l'univers clos du Québec, énerve, bouleverse et annonce la Révolution.

⁵³⁸ Jean-Claude Le Pennec, L'Univers poétique de Félix Leclerc, Montréal, Fides, 1967, p. 143.

⁵³⁹ Savard, op. cit., p. 32.

tranquille. Le Fou de l'île se veut une métaphore de ce changement: les Insulaires placides ne seront jamais plus les mêmes.

Si la folie était auparavant une déviation de la norme, donc punissable, la norme devenant objet de polémique, correspondant le plus souvent à une vision conformiste stagnante de la société, transforme la folie en lieu de création, d'avant-garde à l'écoute de valeurs mélioratives. L'accent s'est déplacé de la tradition à la nouveauté, de la société à l'individu, du conformisme à l'anticonformisme. Le fou en littérature québécoise correspond davantage au «fou» antipsychiatrique de Cooper, un être qui a dépassé le stade de la normalité dans sa quête de perfectionnement et qui, parce qu'il a dépassé ce stade de normalité, risque d'être considéré comme fou et interné. Dès lors, le fou est un personnage à l'avant-garde, un personnage qui ose être différent, et cette différence, du moins pendant les années cinquante, est spirituelle. Mais de quel type de spiritualité est-il question?

Le fou, dans Le Fou de l'île, qui se perd dans la déraison de l'amour et de la foi, aurait été vénéré comme un saint pendant la Renaissance, mais à cause de sa vision particulière de la folie de la Croix, il est vu par les autorités comme un perturbateur de l'ordre public et par le clergé comme quelqu'un qui n'a pas saisi le vrai sens de l'Évangile. C'est pour cela qu'il s'enferme dans un monastère, comme ses prédécesseurs, eux aussi mystiques et un peu à l'écart de l'Église de Rome, saint François d'Assise, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila.

En somme, le fou de l'île et Julianne sont deux figures de

fous de la Croix mais les deux représentent deux courants de spiritualité en opposition l'un à l'autre. Le message du fou de l'île en est un d'amour, tandis que celui de Julianne en est un de résignation. Cependant, même le fou finit par agir par résignation. Il se plie aux pressions exercées par les tenants du statu quo et se réfugie dans un monastère. Son message demeure mais lui-même quitte le monde pour méditer sur l'inanité des choses matérielles.

Une tradition de résignation hante la littérature québécoise. D'Angéline de Montbrun (cf. Angéline de Montbrun (1881-1882) de Laure Conan) à Didi Lantagne (cf. La Chair décevante (1931) de Jovette-Alice Bernier) et Julianne (cf. L'Ampoule d'or (1951) de Léo-Paul Desrosiers), la femme connaît le malheur et la souffrance, et se résigne à son sort. De même, tout homme ayant le souci de sauver son âme, travaille à aider son prochain, puis se retire dans un monastère, comme Joseph Lamirande (cf. Pour la patrie (1895) de Jules-Paul Tardivel), Eugène Guignard (cf. L'Arriviste (1919) d'Ernest Chouinard) et le fou de l'île (cf. Le Fou de l'île (1958) de Félix Leclerc). Peu de personnages échappent à cette règle de renonciation. Seule, Ève (cf. Grand-Louis l'innocent (1925) de Marie Le Franc) réussit à aimer sans remords et à jouir de la vie, mais l'auteur de Grand-Louis l'innocent n'est pas né au Québec et ne souffre pas des mêmes interdits.

Selon l'idéologie religieuse de l'époque, la résignation est sensée si l'on considère les humiliations et les frustrations d'ici-bas comme le prix à payer pour un bonheur durable mais céleste. La vie terrestre n'est alors qu'un passage, un mauvais moment avant

l'éternité. Mais c'est aussi une épreuve qui détermine l'ascension vers Dieu. Il faut souffrir pour être heureux, «mériter» son ciel.

En revanche, les causes et les effets de cette résignation ne sont pas toujours de nature religieuse. Dans Les Inutiles (1956) d'Eugène Cloutier, des fous, qui sont effectivement animés par un idéal spirituel comme le fou de l'île; connaissent l'échec et la résignation bien que leurs visées ne soient pas religieuses mais plutôt humanistes.

Trois individus, Jean, Antoine et Julien, sont devenus fous après avoir vidé en commun une potion qui devait les rendre momentanément malades et leur permettre d'être réformés de l'armée, évitant ainsi la conscription. À Saint-Jean-de-Dieu, les infirmiers leur ont donné le sentiment d'appartenir à une «élite» véritable par rapport aux «adaptés». Ainsi, ils n'étaient pas enfermés, mais «retirés» du reste du monde, en vue de les protéger des autres⁵⁴⁰. Ce mensonge aux vertus thérapeutiques douteuses calmait les angoisses des patients. En revanche, ce mensonge est en grande partie vérité car tout dépend de ce à quoi l'on est adapté.

Julien, guéri et libéré de l'asile, s'est adapté à la société: c'est un architecte réputé. Mais dans son désir de réussir, il a sacrifié sa femme, ses amis et ses idéaux. Maintenant sa vie se borne aux affaires et à sa maîtresse. Jean et Antoine, toujours «fous», s'évadent de l'asile et partent à sa recherche afin de lui faire prendre conscience du vide de son existence. Jean et Antoine,

540 Voir Cloutier, op. cit., p. 15.

les fous; appartiennent effectivement à une élite morale face à Julien, l'adapté.

Il était une fois deux êtres sans défense dans un monde qui en avait trop. Ils s'étaient spontanément chargés d'une mission d'amour auprès d'un homme à jamais fermé à ce langage⁵⁴¹.

Les retrouvailles sont pénibles, d'autant plus qu'elles donnent lieu à une confrontation entre Julien, l'adapté, celui qui est prêt à tout afin d'atteindre le succès financier et social, et Jean et Antoine, les «inutiles», les idéalistes à la poursuite d'un absolu, ces derniers étant les inévitables perdants dans une société matérialiste telle qu'elle est décrite dans ce roman. D'ailleurs, face à la totale incompréhension de Julien et de la société en général, Jean et Antoine s'évaderont sur un bateau en partance pour ailleurs.

Les fous doivent faire un choix: ou bien rester, se «normaliser», se mettre sous la tutelle des psychiatres et des bien-pensants, donc se livrer à la pire misère intellectuelle, morale et matérielle (les formes de cette misère pouvant indéfiniment varier); ou bien partir vers l'inconnu, l'inexploré, en un mot la liberté. Ce choix est pénible, d'autant plus qu'il comporte des déceptions qui sont inhérentes à une option comme à l'autre.

C'est la responsabilité des psychiatres d'empêcher que les fous cherchent à s'évader vers l'au-delà, en rendant possible, à l'intérieur même de la société, des voies nouvelles d'invention, d'exploration, d'évasion. Jusqu'ici les psychiatres n'ont jamais

541 Ibid., p. 152.

assumé cette responsabilité. Et finalement, les fous, les êtres les plus purs, les plus humains, sont partis. S'ils voulaient être libres, dans ce contexte, ils n'avaient pas le choix.

Mais ce roman décrit beaucoup plus qu'un affrontement idéologique entre les tenants d'une société basée sur l'accumulation de biens matériels et leurs adversaires, les idéalistes, les marginaux. Antoine et Jean, étant fous, donc en dehors de la société, sont des observateurs amusés, des étrangers innocents. Leurs observations permettent à l'auteur de faire le procès de la société, un peu comme Montesquieu l'a fait dans Les Lettres persanes.

Le lecteur finit même par s'interroger sur le sens de la normalité. Lors d'une visite à une boîte de nuit, Jean et Antoine observent des danses faites «pour détendre les nerfs⁵⁴²» mais qui évoquent de façon troublante les agitations des «petits copains de là-bas⁵⁴³». Ils remarquent que les noctambules «s'amuse sans rire⁵⁴⁴» et qu'un souverain ennui préside à toutes les inventions divertissantes de la métropole. Ils assistent à une émeute où la foule manifeste jusqu'à l'hystérie en faveur d'un champion de hockey. Et pourtant, ces gens sont libres.

Mais si la société est malade, Jean et Antoine le sont.

542 Ibid., p. 58.

543 Ibid., p. 57.

544 Ibid., p. 60.

aussi. Jean est agressif. Il aurait tué Julien si ce dernier ne s'était sauvé au dernier moment. Antoine est sujet à des convulsions et la nuit, il a des cauchemars.

Les monstres de la nuit dernière sortaient lentement de l'ombre et s'avançaient par glissements saccadés, les yeux brillants, la dent éclatante. De longs fils de soie, nerveux et mobiles, descendaient en même temps du plafond et se tordaient vers lui comme des tentacules. Antoine avait rejeté ses couvertures et se roulait sur son lit. Dans quelques instants, la nuit bondirait sur lui, de toute part, à la hauteur de la gorge, et serrerait...⁵⁴⁵

Par contre, cette folie est passagère alors que celle de la société ne l'est pas. Jean et Antoine souffrent de certains maux mais ceux-ci disparaissent vers la fin du roman. Jean devient pacifique. Il se rend compte que la violence n'est pas un moyen de résoudre un problème. Antoine ne craint plus la nuit et il n'a plus de cauchemars. Jean et Antoine sont beaucoup plus innocents que fous.

La différence fondamentale entre Jean, Antoine et la société, c'est que ceux-là n'essaient pas de profiter de leurs voisins, de les exploiter. Au contraire, ils cherchent à aider Julien et toutes les personnes dans le besoin qu'ils rencontrent en leur offrant compassion et tendresse.

Mais dans la société décrite dans ce roman, seules importent les apparences extérieures de réussite matérielle. Jean et Antoine, malgré leur richesse intérieure, sont ridiculisés et montrés du doigt à la fois parce qu'ils n'affichent pas de marques de réussite matérielle et aussi parce qu'il ont été catalogués fous.

⁵⁴⁵ Ibid., p. 46.

En effet, dans Les Inutiles, les fous sont des gens «différents», hors de la société, exclus. La gamme d'émotions que l'on manifeste à leur égard varie de la pitié à la cruauté. Le gouvernement les retire du monde, les entasse dans des institutions publiques, faute de mieux, afin de les «protéger» car, comme nous l'avons vu, la société de Julien est inhumaine et exploite les faibles, les handicapés.

Si l'on te dit du mal de nous, si l'on se moque, si l'on cherche à te faire pleurer, ne fais pas attention⁵⁴⁶!

Même au niveau familial, les parents de Jean et Antoine ressentent de la honte parce que leur fils est un fou.

Pour ta famille, comme moi pour la mienne, tu n'existes plus. On s'est habitué à vivre sans toi⁵⁴⁷.

Le père de Jean est un ancien président du Tribunal, sa mère une dame de la haute société. Leurs carrières ont été brisées par le «scandale».

En bref, j'ai brisé l'éclatante carrière sociale de maman... et je t'ai forcé à une retraite prématurée⁵⁴⁸.

La folie est une tare, une faute qui s'étend à toute la famille. Car si le fils est fou, les parents ne le seraient-ils pas un peu aussi? La «haute» société est impitoyable. Les apparences extérieures comptent beaucoup et on ne peut frayer avec des gens qui ont un fils à l'asile. Dès lors, les parents de Jean feront tout en leur pouvoir pour oblitérer le souvenir de ce fils.

546 Ibid., p. 15.

547 Ibid., p. 30.

548 Ibid., p. 37.

Il avisa le piano et y chercha vainement sa photo, autrefois installée à la place d'honneur ... Comme la vie était simple, au fond! Le fils était perdu pour quelques années, il était tellement plus facile de le perdre à jamais. Une photo qu'on supprime et la vie recommence à neuf.

Il n'osait imaginer la conspiration que l'on avait dû soigneusement tisser, de jour en jour, pour justifier son absence⁵⁴⁹.

De même, si Julien quitte sa femme, c'est parce qu'étant devenu un riche entrepreneur, il ne veut pas avoir dans sa nouvelle existence de témoins gênants qui puissent lui rappeler le passé⁵⁵⁰. En somme, les fous sont de trop, inutiles dans la société, mieux vaut les renier, les cacher, mieux vaut «la camisole de force et le retour en voiture blindée⁵⁵¹».

On est en droit de se demander qui protège qui et de quoi au juste. Le regard de Jean et Antoine est accusateur. Les fous donnent mauvaise conscience à la société. Ils sont la preuve vivante que «tout n'est pas bien dans le meilleur des mondes possibles». Les fous sont des éveilleurs de conscience, des réformistes. En tant que tel, ils sont dangereux, ils menacent l'ordre établi, voire figé, de la société. C'est pourquoi la société se protège en les reniant, en refusant de voir cette partie de la population.

Les fous, comme Jean, Antoine et le fou de l'île, peuvent être accusés des mêmes crimes que Socrate. Ils disent à voix haute des vérités insupportables qui peuvent «corrompre». Ils préparent de

549 Ibid., p. 35.

550 Voir Ibid., p. 99.

551 Ibid., p. 156.

mauvais citoyens en détachant les gens des traditions qui peuvent sauvegarder la société. Ils détournent les gens de la vie active, du travail utile, des occupations lucratives et même de l'attachement aux intérêts publics, en les orientant vers des recherches utopiques.

C'est pourquoi, il est facile, en profitant des inquiétudes populaires, d'insinuer qu'ils préparent l'émeute, l'anarchie, ces fous qui ne craignent pas de démasquer l'ignorance des hommes d'État, l'incompétence des assemblées populaires, le règne du bavardage et de la flatterie. Le vague même du terme folie ouvre à ceux qui se proposent de les accuser un champ presque illimité. Pourtant, si les fous détournent les gens de leurs occupations, c'est pour leur faire entrevoir le vrai bien, le bonheur et la vertu qu'ils méconnaissent ou qu'ils ignorent tant ils sont préoccupés par la quête de biens matériels.

La prémisse de base dans ces romans consiste donc à dire que tout homme de bonne foi interrogé par un fou devrait se rendre finalement à ce témoignage, à cette voix du dedans, d'amour et de vertu, qui est manifestement la sienne propre (cf. Les Inutiles), à moins que ce ne soit celle de Dieu parlant en lui (cf. Le Fou de l'île, L'Ampoule d'or). Mais à cause du contexte socio-économique et des forces en conflit, ce témoignage ne sera pas entendu ou sera entendu seulement par quelques rares individus; le fou, déçu par l'échec, partira, laissant les hommes à leur sort.

C. Conclusion

Qu'il n'y ait pas de folies «religieuses» avant les années cinquante surprend. Certes, nous avons rencontré diverses folies «morales», mais aucune ne mettait en scène des personnages aux prises avec le clergé catholique et les dogmes de l'Église. La folie religieuse apparaît alors même que les croyances religieuses sont menacées. En un âge de matérialisme croissant axé sur la jouissance, l'esprit de sacrifice et de charité chrétienne paraît mesquin, de «mauvaise foi» pour les existentialistes, révélateur de tendances inquiétantes pour les freudiens.

Pourtant, malgré l'aversion que plusieurs de nos contemporains peuvent ressentir à l'égard de certaines manifestations de la foi chrétienne, quelquefois jugées infantiles, sado-masochistes, profondément dérisoires et douloureuses⁵⁵², celles-ci étaient considérées comme étant tout à fait «normales», voire admirables. Nous pouvons condamner les excès d'Angéline de Montbrun mais, à l'époque, l'abbé Casgrain les trouvait tout à fait exemplaires.

La folie étant définie par la norme, tant que la majorité des Québécois était catholique pratiquante, il ne pouvait y avoir de fous religieux, seulement des fous athées ou amoraux. Les valeurs changeant, l'anormalité se définit par le refus des plaisirs terrestres au nom d'une rédemption qui paraît pour plusieurs très hypothétique. Le message évangélique du fou de l'île ne peut l'être que dans

⁵⁵² Voir Victor-Lévy Beaulieu, Manuel de la petite littérature du Québec, Montréal, L'Aurore, 1974, pp. 133-180.

une société qui doute de telles valeurs.

Les trois derniers romans que nous avons étudiés révèlent une certaine évolution religieuse et morale: L'Ampoule d'or (1951) s'inscrit dans la tradition des romans de l'entre-deux-guerres (ex. La Chair décevante, 1931; Dolorès, 1932), romans basés sur l'amour impossible, la résignation et la souffrance. Le Fou de l'île (1958) s'élève contre le pharisaïsme de ceux qui se disent croyants, et prône le retour à la valeur chrétienne primordiale: l'amour. Ce refus de la religionnisme annonce des changements, un catholicisme renouvelé qui abandonne des rites désuets pour retrouver l'essence même du message évangélique. En revanche, les dernières pages (la lettre du fou), nous apparaissent inutiles et maladroitement, une concession au clergé et à la mentalité de l'époque.

Tout en préconisant une réforme religieuse, ces romans se défient du matérialisme. Il faut réformer et non abandonner l'Église et la morale chrétienne. Le Fou de l'île et Les Inutiles représentent cette deuxième tendance qui s'inscrit dans la tradition littéraire québécoise du refus des réalités économiques au profit des valeurs spirituelles⁵⁵³. Mais cette vocation providentielle des Québécois est battue en brèche par l'américanisme croissant.

En un sens, les romans des années 1940 à 1959 sont représentatifs des choix qui s'offrent au Québec. D'une part, ils révèlent une désaffection à l'égard de tout autoritarisme; de l'autre, ils

553 Voir Desjardins-Rivest, op. cit., pp. 187-188.

Illustrent les craintes ressenties face à la popularité des valeurs matérialistes. Entre un duplessisme désuet et un américanisme envahissant, ces romans cherchent un équilibre satisfaisant sans y parvenir. Le fils veut quitter le foyer maternel où il étouffe mais, à la fin du roman, il reste. Le fou prêche un nouvel humanisme moins orthodoxe mais, à la fin du roman, il se cloître dans un monastère. Ce sont des romans de demi-mesures, écartelés entre le traditionalisme des années antérieures et les bouleversements des années à venir. La littérature est en ébullition, mais elle ne sait pas encore en quelle direction canaliser ses énergies.

Le fou joue un rôle capital dans ces romans. Il n'est plus le personnage puni à la suite d'une quelconque faute morale, mais un personnage religieux ou humaniste qui conteste. D'opprobre de la société, il se mue en éclaireur, en avant-garde confrontée aux problèmes contemporains, apportant des solutions possibles.

Les fous de la Croix et les fous humanistes transforment le concept même de la folie. Auparavant, l'idéologie religieuse ultramontaine agricole était anti-matérialiste. Ceux qui allaient à la ville ou aux États-Unis risquaient de perdre leur langue, leur religion et leur raison. Les personnages devenus fous, parce qu'ils avaient cédé à la tentation du matérialisme, étaient toujours présentés comme des exemples à éviter. Cette idéologie est particulière au Québec. Certes, par rapport à une vision protestante en place aux États-Unis et au Canada anglais, le Québec tout entier donnait l'image d'un idéalisme marginal désuet.

À la suite de la deuxième guerre mondiale, les idées «nouvelles» sont diffusées. Celles-ci remettent en question le traditionalisme et l'emprise du clergé sur les cerveaux. Ce qui était anathème devient recherché. Le Québec subit l'influence du milieu nord-américain. En un sens, Le Fou de l'île et Les Inutiles illustrent un soubresaut chrétien et humaniste revigoré face à l'américanisme. Le fou n'est plus un exemple à éviter mais un modèle à suivre, car il incarne l'idéalisme-marginal québécois.

Dans ce cas, le fou des années cinquante ne reprend-il pas l'idéologie ultramontaine en tant qu'idéal (tout ceci s'opposerait à un vécu beaucoup plus complexe, mais non mentionné dans les romans de l'époque)? En d'autres mots, quelle est la différence entre un mandement de Mgr Bourget et le message du fou de l'île?

En fait, le renouveau chrétien auquel participe le fou de l'île s'oppose au dogmatisme ultramontain et aboutit aux réformes de Vatican II.

Le fou apporte quelque chose de nouveau dans la vie de tous les jours, quelque chose de neuf et de très vieux: la spiritualité agissante. La mystique; voilà ce que possèdent les héros de l'univers de Leclerc. Il faut la chercher [...] loin de la religionisme [...] le fou est l'homme animé par un amour universel, par un idéal spirituel [...]⁵⁵⁴

Plusieurs catholiques québécois se dégagent de la stricte obéissance à un clergé jugé sclérosé et pactisant de façon éhontée avec le pouvoir temporel. Le scandale est évident. Le clergé s'accommode de ce contre quoi il prêche depuis toujours. Ces mêmes catholiques refusent

554 Le Pennec, op. cit., p. 143.

davantage de s'associer au matérialisme américain qui, à leurs yeux, fait fi de toute moralité. Coincés entre une moralité suspecte et l'immoralité, ils cherchent une nouvelle spiritualité adaptée à une société en pleine mutation. Cette spiritualité, ils la retrouvent chez les fous de la Croix et les fous humanistes.

Ces fous refusent l'autorité traditionnelle du clergé québécois et s'opposent au libéralisme américain dont le relativisme moral inquiète; ils refusent le passé mais se méfient aussi de l'avenir. Les années cinquante marquent la fin d'une époque, l'ultime combat de l'idéalisme chrétien québécois. Dans Les Inutiles, Jean et Antoine tentent de convaincre Julien qu'il est préférable de posséder des richesses intérieures que d'afficher des marques de réussite matérielle. Ils échouent. Les tenants d'une société basée sur l'accumulation de biens matériels l'emportent sur les fous, les idéalistes. La recherche de productivité remplace la conscience de la valeur humaine.

Ainsi, l'écrivain québécois des années cinquante valorise, comme dans tous les romans québécois, le spirituel plutôt que la réussite économique. Mais ce qui est nouveau, c'est que le porte-parole de cette spiritualité est un fou. La folie est positive en ce sens qu'elle appelle à une remise en question de ces valeurs étrangères qui s'imposent au Québec. Elle nous apparaît comme un élément dynamique de contestation du fonctionnement social.

Mais cette contestation est d'une portée assez limitée. Le fou se présente comme l'homme québécois catholique rejetant le matérialisme nord-américain; il est aussi un homme en train de disparaître

puisque la Révolution tranquille en ouvrant le Québec aux valeurs américaines permet aux Québécois de s'engager dans le matérialisme, le commerce, etc. De plus, le fou est un contestataire modéré, un réformiste, un franc-tireur à la rigueur, mais jamais un révolutionnaire. Lorsqu'il s'aperçoit que la société ignore son message, il ne pose pas de bombes, il s'en va. Le fou de l'île, Jean et Antoine sont les derniers exemples de fous de la Croix et de fous humanistes. La Révolution tranquille annonce un autre type de héros.

VI. FOLIE ET PSYCHANALYSE PENDANT LES ANNÉES CINQUANTE ET SOIXANTE

VI. FOLIE ET PSYCHANALYSE PENDANT LES ANNÉES CINQUANTE ET SOIXANTE

A. L'Avènement de la psychiatrie en littérature québécoise

Les romans qui traitent de l'aspect médical de la folie sont excessivement rares. Que se passe-t-il à l'asile? Comment guérit-on les fous? Autant de questions, autant de sujets que n'aborde pas le roman québécois. Outre Une de perdue, deux de trouvées (1849-1851) de Georges Boucher de Boucherville, aucun autre roman ne révèle les mécanismes internes de l'asile et les traitements thérapeutiques qui y étaient pratiqués. Il ne saurait en être autrement dans une littérature où les personnages deviennent fous pour des raisons idéologiques, où leur folie ne peut pas être guérie sinon elle perdrait sa qualité didactique.

Le XX^e siècle, par contre, voit naître et croître la psychanalyse. Le nombre de romans où les personnages deviennent fous parce qu'ils ont transgressé certains interdits religieux ou moraux diminue. Les causes de la folie sont plus complexes. La folie n'est plus le châtement infligé aux personnages qui, aux yeux de l'auteur, auraient «mal agi»; elle a une raison d'être, une étiologie qui s'explique à l'intérieur même du roman par les rebondissements de l'intrigue et par les conflits entre les personnages. La folie de Phonsine, entre autres, évolue de façon rigoureuse à la suite d'incidents précis.

De même, l'asile fait son intrusion en littérature. Auparavant, le roman se terminait avec l'annonce de la folie du personnage. Maintenant, les fous, dans La Chaîne de sang (1955) de Jean Filiatrault, Les Inutiles (1956) d'Eugène Cloutier et La Belle Bête

(1959) de Marie-Claire Blais sont internés. Bastien, dans La Chaîne de sang, remercie son père de l'avoir fait conduire dans un hôtel (l'asile) où il connaît la contrainte, de même que divers traitements: la douche froide, les électrochocs et les drogues. Guéri, Bastien se rend compte de l'énormité de son crime (un matricide) et il se suicide. Dans ce récit, on ne fait que mentionner l'asile et les traitements qu'on y subit. Ces traitements guérissent la maladie mais tuent le patient.

Le plus intéressant de ces romans de folie psychiatrique d'avant 1960 n'en demeure pas moins La Résurrection des corps (1949) d'André Brugel, pseudonyme de l'abbé Paul Lachapelle⁵⁵⁵. L'abbé Lachapelle fut un des premiers neuro-psychiatres québécois. Son roman est un véritable panégyrique des psychiatres et de la psychiatrie.

Jacques Lavigreur était un médecin, un homme superbe, la joie de vivre incarnée. La mort de sa fiancée, happée par une voiture, le foudroie. Il devient dépressif, obsédé par l'idée qu'il est responsable de cette mort. N'a-t-elle pas été tuée alors qu'elle était sortie lui acheter une serviette de cuir? Jacques perd l'appétit, se néglige, souffre d'insomnie. Quelques phénomènes étranges se manifestent.

Le soir, il avait hâte de se retirer dans sa chambre. Personne ne le distrairait. Il éteignait la lumière et revoyait la bien-aimée. Un monde qu'il ne connaissait pas, celui de la pensée intérieure et de la puissante vie de l'imagination le possédait. Ce n'était pas du rêve mais de la réalité. Une réalité plus passionnante que celle du monde extérieur⁵⁵⁶.

555 André Brugel [pseud. de Paul Lachapelle], La Résurrection des corps, Montréal, Chantecler, 1949, 258 p.

556 Ibid., p. 168-169.

À peine sa toilette terminée, il se recoucha à moitié vêtu. Il se dédoubla tout à coup et se regarda sans se reconnaître comme un étranger qu'il aurait aperçu dans sa chambre. Il se trouva ridicule. Il vit un homme abattu, le visage tombant. Des gestes idiots⁵⁵⁷ : il se frottait les mains lentement l'une contre l'autre.

Peu à peu, Jacques sombre dans une psychose maniaque-dépressive. Il en vient même à entendre des voix qui, telles les Erinyes, le poursuivent⁵⁵⁸.

Rendu à ce point, Jacques cherche refuge à la trappe d'Oka, mais en vain. Le docteur Baron, son ancien professeur en neuro-psychiatrie, devra intervenir. Après quatre «électro-chocs», Jacques sera totalement guéri. En reconnaissance, il abandonne la médecine générale et reprend ses études en psychiatrie.

Savant étalage de culture, surtout picturale et musicale, de concepts religieux et psychiatriques, La Résurrection des corps révèle une image particulière de la psychiatrie telle qu'elle pouvait être comprise en 1949. par un pionnier en cette science. Notons tout d'abord l'optimisme de l'auteur face aux merveilles de la science. Seulement quatre électrochocs suffisent à guérir Jacques. Ensuite, l'abbé Lachapelle souligne l'interaction religieuse et psychiatrique. Les deux vont de pair dans la guérison des âmes malades. Le psychiatre guérit le corps et l'esprit de Jacques, et permet sa réinsertion dans la société. Le religieux soigne son âme et lui permet d'envisager le jour où il retrouvera sa fiancée, lors de la résurrection

⁵⁵⁷ Ibid., p. 181-182.

⁵⁵⁸ Voir Ibid., p. 191.

des corps.

À la suite de la lecture de ce roman, la psychiatrie apparaît comme la science de l'avenir.

Nous sommes à un tournant en médecine mentale. C'est un terrain presque neuf et qui évolue depuis une vingtaine d'années. De plus, c'est passionnant! La soudure entre l'âme et le corps est un problème difficile: on y exerce la fine pointe de l'esprit⁵⁵⁹.

En somme, ce n'est qu'une question de temps avant que tous les problèmes émotifs, névroses et même psychoses, puissent être guéris.

Une telle conception révèle à coup sûr les préoccupations de l'auteur, un psychiatre et un prêtre. Mais saurait-il en être autrement dans un Québec où les institutions asilaires relèvent de la compétence des religieuses? Les techniques et les dernières théories de la psychiatrie moderne seront débattues et appliquées dans un cadre chrétien qui tient compte des particularismes québécois. Électrochocs et retraites fermées uniront leur efforts pour faire de Jacques un homme sain et un bon chrétien. Alors seulement pourrons-nous dire qu'il est guéri.

Mais en dépit de l'optimisme débordant de l'abbé Lachapelle, cette alliance psychiatrie-religion n'est pas toujours des plus heureuses. Sa remise en question et son éclatement seront un des facteurs-clés de la Révolution tranquille. Une des causes majeures de cette remise en question fut la publication du livre de Jean-Charles

⁵⁵⁹ Ibid., p. 104.

Pagé, Les Fous crient au secours (1961)⁵⁶⁰. À deux reprises dans la courte histoire de la psychiatrie québécoise, des livres-chocs, des livres-scandales ont provoqué la fureur des autorités et conduit à des enquêtes qui ont révélé les lacunes du système asilaire et la nécessité de réformes. En 1884, les livres et les articles du docteur Daniel Hack Tuke provoquèrent une querelle littéraire et politique qui dura un décennie. En 1961, le livre de Pagé s'inscrit dans le mouvement qui mettra fin à la toute-puissance du clergé en matière de bien-être social.

Jean-Charles Pagé fut interné à l'asile Saint-Jean-de-Dieu pendant un an, d'avril 1960 à avril 1961, à la suite d'une crise de «delirium tremens». Dans Les Fous crient au secours, il raconte ce qu'il a vu et souffert. Ce qui nous intéresse, ou nous choque tout particulièrement, est de découvrir que rien n'a changé dans les institutions asilaires québécoises depuis cent ans. Certes, en 1960, les installations asilaires ont été améliorées, modernisées, mais le traitement du patient demeure fondamentalement le même.

Le fou, depuis le temps du docteur Douglas, est un être interné, emprisonné, qui doit mériter la libération par une conduite exemplaire empreinte de soumission, de propreté, de régularité et de travail. Il doit apprendre, comme un enfant, à répondre de ses actes, à répondre aux attentes du personnel asilaire, qui fait figure de parent, sinon il est puni.

⁵⁶⁰ Jean-Charles Pagé, Les Fous crient au secours, Montréal, Éditions du Jour, 1961, 160 p.

Une étrange sensation de crainte m'envahit. Je comprends très bien qu'il est inutile d'aller à l'encontre d'un ordre donné, même si on le trouve injuste. J'ai la preuve irréfutable qu'on utilise la force pour quelque insoumission que ce soit. Plusieurs me l'avaient affirmé. Maintenant, je le sais de visu et je ne peux faire autrement que d'y croire⁵⁶¹.

Cette idée de punition hante constamment le fou. Il vit sous un régime de terreur sachant très bien que s'il n'obéit pas les menaces deviendront réalité.

Ainsi, dès son premier soir à l'asile, Jean-Charles Pagé s'est retrouvé en camisole de force, enfermé dans une cellule, car il était trop bruyant.

-- Mais pourquoi m'enfermer?

-- Tu as dû tomber sur les nerfs du gardien de nuit.

-- On m'aurait fait prisonnier seulement pour cela?

-- Vois-tu, le blond, ici il faut être tranquille.

Autrement, on a des moyens fameux pour que tu le sois; comme cette chambre d'isolement par exemple.

-- J'ai dû me mettre les pieds dans les plats.

-- En plein ça. Maintenant donne-moi ta cigarette et couche toi⁵⁶².

Les patients doivent accepter d'être traités en enfants, ils doivent obéir aux petits chefs, aux gardiens, sinon ils sont menacés de divers sévices: la camisole, la cellule, la privation de visites, etc. Mais la menace qui obtient le plus de résultats, avec raison, est celle des salles-en-arrière, une série de cellules individuelles, verrouillées de l'extérieur où sont emprisonnés les récalcitrants.

L'expression salle-en-arrière terrorise tous les patients. C'est la menace la plus utilisée et la plus efficace. Ceux qui s'entendent dire: «On va t'envoyer dans une salle-en-arrière», font n'importe quoi pour éviter cette calamité.

561 Ibid., p. 57.

562 Ibid., p. 16.

Conscientes de l'effet que ces mots produisent, les religieuses les emploient à tout propos. Dans cette ville étrange qu'est Saint-Jean-de-Dieu, ils impliquent prison et châtements. De plus, les gardiens en fonction dans ces salles se sont mérité la renommée peu enviable de bourreaux. On peut imaginer à loisir les mauvais traitements que subissent les prisonniers de ces oubliettes⁵⁶³.

La facade de ces cachots comprend de lourdes portes de bois, ayant au moins six pouces d'épaisseur, consolidées de deux verrous aux extrémités. Sur la porte, un judas permet aux gardiens de vérifier si le captif n'est pas mort. Les murs à l'intérieur de cette pièce surchauffée, longue de cinq pieds par trois de large, sont nus sauf pour une fenêtre à barreaux et deux tringles de fer destinées à attacher les malades à la «patte». Outre le lit de fer, il y a un pôt de chambre que l'on vide tôt ou tard⁵⁶⁴.

Ces salles-en-arrière, qui ressemblent étrangement aux loges des hôpitaux généraux et qui servent aux mêmes buts, seront abandonnées en 1971⁵⁶⁵. À mesure que des médicaments sont découverts et employés, les espaces d'exclusion seront abolis. Nous assistons à un phénomène d'intériorisation de l'exclusion; les médicaments, tout en abolissant les murs de l'asile, transforment les patients en enfermés mobiles; l'asile est en eux. Mais en 1961, les religieuses disposaient seulement d'une pharmacopée limitée et devaient recourir à des moyens de coercition pour maintenir l'ordre et la sécurité à l'asile.

⁵⁶³ Ibid., p. 54.

⁵⁶⁴ Voir Ibid., p. 70.

⁵⁶⁵ Voir Philippe et Edmée Koechlin, Corridor de sécurité, Paris, F. Maspero, 1974, 89 p.

Outre ces méthodes d'internement, Pagé remet en question le système d'affermage et l'administration religieuse. En 1960, les autorités religieuses de l'asile Saint-Jean-de-Dieu reçoivent 2,75\$ par patient par jour (contre 100\$ par patient par année en 1893). Afin d'économiser, les religieuses astreignent les fous à divers travaux: jardinage, buanderie, cuisine, artisanat (qui sera vendu à profit), etc.

À Saint-Jean-de-Dieu, il apparaît qu'on ait amplifié l'importance des données des thérapeutes [sur le travail] pour des raisons d'ordre financier. Car au lieu d'avoir plusieurs thérapeutes occupant les malades, quelques heures par jour, les officières contrôlent le travail qui semble érigé en système.

Tous les travaux accomplis par les malades rapportent directement à l'institution⁵⁶⁶.

Celui qui refuse de travailler se verra refuser tout congé et même la «grâce» de passer devant l'assemblée de psychiatres qui détermine s'il peut être libéré ou non.

Outre ces vexations que doivent endurer les patients, l'asile, géré par les Soeurs de la Providence, verse dans la bondieuserie.

Par contre, dans d'autres salles -- Saint-Rédempteur surtout-- les malades ont ordre de réciter au moins trois chapelets par jour. Cette salle est située à l'étage immédiatement en dessous de Saint-Gabriel. On entend donc le murmure des avé à longueur de journée.

À Saint-Louis, qui est une salle composée d'hommes de 25 à 40 ans, tous sont astreints à ces pratiques excessives. L'officière ne cesse d'inviter les malades à la prière et à la méditation. S'il y a une cérémonie à la chapelle, elle verra elle-même à ce que tous y assistent. Elle exigera, de plus, qu'on y aille en habit du dimanche⁵⁶⁷.

566 Ibid., p. 84.

567 Ibid., p. 92.

De plus, cette administration religieuse subordonne le rôle du médecin au point où celui-ci n'est qu'un accessoire inutile.

Les psychiatres attachés à cette Institution se voient tôt ou tard dans l'obligation de démissionner, n'ayant pas la latitude voulue pour pratiquer convenablement la psychiatrie. On discrédite leurs fonctions en les forçant à remplir de nombreuses fiches pendant les heures qu'ils pourraient consacrer aux malades. Ils sont commandés par l'éminence grise qui fait exécuter les ordres émanant des autorités toutes-puissantes: les religieuses. J'affirme avec certitude que les médecins pratiquant à Gamelin sont réduits à agir en subalternes. Qu'on me prouve le contraire⁵⁶⁸!

La religieuse responsable de sa salle exerce donc un contrôle, un droit de regard supérieur à celui du médecin. C'est elle qui détient l'autorité véritable. Dans ces circonstances, le patient, pour survivre à l'asile doit s'adapter au système, gagner la faveur des religieuses, ne pas brusquer les choses ou chercher à modifier quoi que ce soit. Cette loi non écrite s'applique au régime asilaire depuis ses origines. Elle explique pourquoi, à la suite de réformes «sensationnelles» (ex. en 1830 et en 1885), le régime asilaire a toujours retombé dans les vieilles ornières.

-- Je crois qu'il est temps que je t'explique comment ça marche dans l'institution. Dès notre arrivée, le docteur nous fait passer un examen médical, puis le psychiatre établit un diagnostic. Par la suite, nous recevons quelque traitement approprié à notre maladie: insuline, électro-chocs ou cure du sommeil. Ensuite... rien ne suit. On nous range sur des tablettes et nous devenons des statues, assagis avec le temps, des reliques poussiéreuses⁵⁶⁹.

Selon Pagé, ils étaient six mille à être traités ainsi en

⁵⁶⁸ Ibid., p. 113.

⁵⁶⁹ Ibid., p. 43.

1960 à Saint-Jean-de-Dieu; six mille personnes qui, parce qu'on croyait la folle incurable, étaient considérés comme des meubles brisés⁵⁷⁰.

Et je ne peux m'empêcher de constater la cruauté de cette société moderne, qui se dit civilisée, quand je sais comment sont traitées six mille personnes vivant sous un régime de dictature, quand je constate que, sous le paravent de la charité chrétienne, on traite comme des prisonniers des êtres humains qui n'ont pour toute culpabilité que d'être de ce côté-ci de la barrière, malades et méconnus...⁵⁷¹

À la suite de tels témoignages, l'opinion publique réagit vivement et une Commission d'étude sur les hôpitaux psychiatriques fut instituée. Cette enquête entraîna une réorganisation totale de la psychiatrie au Québec avec, entre autres, l'instauration du régime d'assurance-maladie et la laïcisation croissante des hôpitaux.

Somme toute, Les Fous crient au secours marquent un jalon. C'est un livre capital, mais qui, pour diverses raisons, nous laisse insatisfait. L'auteur n'est pas au-dessus de tout soupçon. Alcoolique révolté, interné contre son gré, il attaque de façon systématique, et sans pitié, l'asile religieux. Certes, des réformes étaient nécessaires, mais jusqu'à quel point la critique acerbe de Pagé est-elle valable? Aveuglé par la haine et le désir de revanche, l'auteur porte des jugements excessifs qui nous paraissent suspects.

Malheureusement, de telles prises de position extrêmes sont l'apanage des récits de la vie asilaire. Deux visions antagonistes s'affrontent, ou bien l'asile est décrit comme un lieu où s'exerce la

⁵⁷⁰ Voir Ibid., p. 98.

⁵⁷¹ Ibid., p. 28.

charité chrétienne⁵⁷², ou bien l'asile est décrit comme un enfer sur terre, administré par des religieuses qui n'ont rien de religieux, sauf le nom. Une prise de position tempérée, modérée par un souci d'objectivité, est rarissime.

Parmi les romans, un seul traite de l'asile religieux. Dans Les Apparences (1970)⁵⁷³, Marie-Claire Blais critique, tout comme Pagé, le travail des religieuses, mais elle développe sa critique et ébauche un début d'explication au pourquoi de la situation qui prévalait dans les asiles de l'époque.

Dans Les Apparences, les fous de l'asile Notre-Dame-des-Fous sont très nombreux et dangereux. Aux yeux des religieuses qui administrent l'asile, ce sont des païens inspirés par Satan, obsédés par la luxure.

Ils sont dangereux, nos patients. Ce ne sont pas des fous ordinaires mais des fous furieux, de temps en temps quand ils vont trop loin il faut les arroser un peu, assez brusquement je dois dire, comme pour éteindre un incendie. Nous en voyons de toutes les couleurs, je vous assure! Nous essayons tout pour les calmer, en vain, bien souvent, car la folie est une chose complètement païenne, voilà ce que j'ai appris de plus important pendant mon séjour ici. Vous leur donnez des choos, vous les passez sous l'eau comme des cendres rouges, vous leur nettoyez la tête comme on vide un poulet de ses entrailles et ils recommencent toujours! Des païens, nos fous, mon enfant, et pour la luxure, ça n'a pas de fin tout ce qu'ils inventent [...]⁵⁷⁴.

⁵⁷² L'Institut de la Providence, 6 vol., Montréal, Providence, 1925-1940.

Le Fruit de ses mains, Aperçu historique de l'Institut de la Providence durant son premier siècle d'existence, 1843-1943, Montréal, [s. éd.], 1943, 92 p.

⁵⁷³ Marie-Claire Blais, Les Apparences, Montréal; Éditions du Jour, 1970, 203 p.

⁵⁷⁴ Ibid., p. 156-157.

La folie asilaire est réduite à sa plus simple expression, aux désirs primaires: luxure, haine, vengeance. La luxure surtout choque les religieuses, d'autant plus qu'elles n'arrivent pas à l'enrayer, ni à la comprendre d'ailleurs, mais elle intrigue la jeune Pauline Archange qui se rend souvent du côté des hystériques.

Pauline travaille comme assistante-économe dans ce microcosme, l'asile, où la Raison tente de maintenir son autorité de plus en plus vacillante sur une folie de plus en plus irrépressible. Alors que les fous se complaisent dans l'instinct «comme des petits chiens dans la boue», les religieuses incarnent la Raison qui les «tient par le collier⁵⁷⁵» ou du moins, qui tente de les «tenir».

Que voulez-vous, quand la folie devient non seulement perfide, mais criminelle, assoiffée de vengeance, il ne reste que la camisole de force ou le bain glacé! C'est le bon sens qui le commande. Et le bon sens, à mon avis, c'est le seul talent des gens sans imagination comme moi⁵⁷⁶!

[...] la Raison (vêtue ici de l'uniforme d'une religieuse) punissait l'instinct et le tenait accroupi sous sa main de fer [...]⁵⁷⁷

Au début, une telle situation étonne et choque quelque peu Pauline. Elle ne peut visiter toutes les salles de l'hôpital mais le peu qu'elle voit, qu'on lui permet de voir, l'effraie. Elle se résigne finalement à l'injustice faite aux fous qu'elle n'a pas le pouvoir de dénoncer bien qu'elle en ressente toute la barbarie. Cette injustice, elle la compare à la peine capitale: il faut tuer ceux qui

575 Ibid., p. 161.

576 Ibid., p. 159-160.

577 Ibid., p. 158.

ont tué, il faut «pacifier» ceux qui menacent l'ordre social. Dans les deux cas, il faut se résigner à la barbarie, seul moyen connu de vaincre la barbarie.

-- T'as l'air de penser, Pauline Archange, que tous les fêlés dans la tête doivent prendre le large demain matin et s'en aller courir par les rues, t'en as jamais eu une graine, as-tu pensé à nous autres les bons catholiques, on fait jamais de mal à une mouche, nous autres, si tous les diables vagabondent dans nos parages on en a pas fini⁵⁷⁸!

Les religieuses combattent donc la folie avec leurs moyens inadéquats, rustiques, du mieux qu'elles le peuvent, sachant fort bien qu'«y recommencent toujours⁵⁷⁹».

[...] je sentais que la Folie ne perdait jamais sa hardiesse ni la puissance de son souffle, la Supérieure comptait peut-être la frénésie de ceux qu'elle appelait «ses enfants désobéissants» lorsqu'ils cédaient aux ébats d'un amour trop bestial où à de curieuses haines où l'ennemi demeurait toujours caché, elle n'avait peut-être qu'à dire: «Vite, la camisole de force!» pour apporter «un peu de calme dans ce purgatoire» mais elle savait que de ces fronts martyrs, ces visages lacérés de beauté ou de vice, elle savait, même en les entendant hurler comme des bêtes, que de leur vaporeuse souffrance qu'elle ne pouvait pas atteindre ni réellement apaiser, s'élevait la plainte primitive des hommes, le secret d'une vive angoisse enfin délivrée⁵⁸⁰.

La folie se réduit à l'expression de passions jugées inavouables par les religieuses et la société. Dans ce cas, les fous sont des individus qui, ne pouvant continuer à vivre dans le cadre rigide d'une société exaltant la Raison au détriment des instincts, cèdent à ce qui a été trop longtemps refoulé. Ces individus sont internés, mais dans leur internement, malgré le martyre qu'ils subissent, ils

578 Ibid., p. 168.

579 Ibid., p. 169.

580 Ibid., p. 160.

sont enfin délivrés de leur vive angoisse, ils peuvent s'adonner aux instincts.

Les religieuses ont la tâche ingrate de contrôler, ou plutôt de tenter de contrôler, une folie qu'elles ne comprennent même pas. Leur propre inexpérience ou refus en matière de passion leur interdit toute sympathie à l'égard des gens qu'elles soignent, mais elles font de leur mieux, compte tenu des méthodes de l'époque, afin de répondre aux attentes de la société. Elles forment une muraille vivante, une clôture entre des fous aux instincts déchainés et une société qui à la fois craint et rejette ces mêmes fous.

En résumé, les religieuses ne sont que les instruments, la partie visible d'un système qui réproouve et réprime tout excès, tout acte jugé déraisonnable. Mais ces représentantes de la Raison ne peuvent réprimer les instincts. Leur tâche est vouée à l'échec parce qu'elle est non naturelle et même aliénante. Dans ce cas, nous devrions questionner non pas le rôle des religieuses, ou des syndiqués actuels, mais celui de la société dans la «production» et l'interne-ment des fous.

Ce qui révolte profondément Pagé et Blais, au-delà du «modus vivendi» asilaire, c'est le concept même de la folie véhiculé dans les asiles, un concept hérité du XIX^e siècle, que doivent mettre en pratique les religieuses. Ce concept de la folie est basé sur la définition hégélienne de l'aliénation qui stipule que l'aliéné est obsédé par une particularité subjective, négative, qu'il ne peut maîtriser. Le rôle du thérapeute consiste alors à se servir des éléments résiduels logiques et moraux de l'aliéné pour vaincre ces particularités

malsaines et reconquérir les principes régulateurs de l'équilibre moral.

Au point de vue pratique, cela signifie que l'aliéné est «provisoirement» étranger à lui-même et à la société, et qu'il faut le rééduquer. L'aliéné devient un enfant qui doit apprendre, répondre de ses actes au risque d'être puni, sous la vigilance du personnel asilaire qui fait figure de parent. Progressivement, les moyens de répression sont remplacés par l'autocensure, par l'intériorisation de la répression par les aliénés. La violence physique est utilisée, mais rarement, car les menaces suffisent. Lorsque l'aliéné aura réappris à bien se tenir, à maintenir une conduite exemplaire, il sera libéré. Pagé en particulier a raison de se révolter car il a subi dans sa personne même les conséquences de la mise en application de ce concept.

Un tel concept nie l'existence de la folie en soi et la réduit à l'expression d'une inadaptation sociale, à la déraison. Le fou est un être déraisonnable qui doit être amené à devenir raisonnable, c'est-à-dire socialement acceptable. Outre son aspect réducteur, ce concept est invalidé par l'évolution du contexte socio-historique. Puisque la santé mentale consiste à acquérir les valeurs nécessaires afin d'être toléré en société, celle-ci doit être jugée comme moralement bonne. Avant 1960, une telle affirmation allait de soi. Hors de l'Eglise, hors du Québec, point de salut. Mais ce qui caractérise la Révolution tranquille est la remise en question de cet axiome. La société québécoise se fissure, ses tares sont mises en évidence. Dès lors, puisque ce par quoi on juge la folie est déprécié, voire discrédité, il faut redéfinir cette dernière. De là l'importance des Fous crient au secours. Pagé participe à un vaste mouvement de remise en question qui a pour nom l'antipsychiatrie.

B. L'Antipsychiatrie

L'antipsychiatrie est un terme polémique, incisif, mais ce qu'il recouvre reste assez vague. C'est une étiquette qui n'est pas toujours approuvée par ceux que l'on appelle antipsychiatres et qui se considèrent comme de véritables psychiatres. L'antipsychiatrie alimente de ce fait des débats confus, où on ne sait même pas bien qui se situe ou non dans ce mouvement.

Malgré tout, il demeure certains constats de base: l'antipsychiatrie sape les fondements mêmes de la psychiatrie «traditionnelle» telle que conçue par l'abbé Lachapelle. Elle remet en question le statut donné par la société à la folie, elle s'attaque aux asiles en tant qu'institutions «aliénantes» et elle proteste contre ce qu'elle considère comme la médicalisation du non-médical.

Ce dernier trait s'explique du fait que de nos jours, on croit volontiers que, tout comme certaines personnes souffrent du coeur, d'autres souffrent de maladies de l'esprit. On croit aussi que ces personnes atteintes dans la tête sont psychologiquement inférieures aux gens sains d'esprit, qu'ils «ne savent pas ce qui leur est bon» et qu'ils doivent être internés même si cela exige des interventions contre leur volonté.

L'antipsychiatrie remet en question le terme maladie mentale. Comme l'explique le psychiatre Thomas Szasz, une maladie, à strictement parler, ne peut affecter que le corps. Dans ce cas, il ne peut y avoir de maladie mentale. Ce terme est en réalité une

métaphore⁵⁸¹. Un «esprit» ne peut être malade que dans le sens où l'économie est «malade». Pourtant, le pouvoir du psychiatre est basé sur celui du médecin: il sait ce dont a besoin le patient, celui-ci n'a qu'à suivre l'ordonnance.

Mais les diagnostics psychiatriques sont des étiquettes qui stigmatisent et qui, trop souvent selon plusieurs critiques, sont appliquées à des individus dont le comportement ennuie ou offense. L'antipsychiatrie questionne ce monopole du savoir du psychiatre, sa puissance et sa façon de traiter le patient.

Afin de développer davantage ces idées, nous étudierons, à la lumière des théories antipsychiatriques, les trois éléments interdépendants qui fondent et soutiennent l'édifice psychiatrique: le soignant, le soigné et la société.

1. le soignant: le rôle du psychiatre

KNOCK: Vous me donnez un canton peuplé de quelques milliers d'individus neutres, indéterminés. Mon rôle, c'est de les déterminer, de les amener à l'existence médicale. Je les mets au lit, et je regarde ce qui va pouvoir en sortir: un tuberculeux, un névropathe, un artério-scléreux, ce qu'on voudra, mais quelqu'un, bon Dieu! quelqu'un! Rien ne m'agace comme cet être ni chair ni poisson que vous appelez un homme bien portant⁵⁸².

Par leur nature propre, les hommes de science sont portés à toutes sortes de perversions intellectuelles et morales. Leurs vices principaux sont l'exagération de leurs propres connaissances et le mépris envers tous ceux qui ne savent pas.

⁵⁸¹ Thomas Szasz, «The Myth of Mental Illness», dans American Psychologist, vol. 15, n° 2, fév. 1960, pp. 113-118.

⁵⁸² Jules Romains, Knock, Ac. III, Sc. VI, Audenarde, Sanderus, [s.d.], p. 78.

Donnez leur⁵⁸³ le pouvoir et ils deviendront les plus insupportables des tyrans.

Quels sont les rapports entre le soignant et les soignés, entre le soignant et la société? Quel est le rôle véritable du psychiatre dans la société?

Cette société, la nôtre, est une société industrielle où s'accroissent sans cesse les exigences professionnelles, surtout en ces temps de crise économique. Dans un tel contexte, il y a de moins en moins de place pour les anormaux, les fous, ceux-ci pouvant être définis avant tout par leur improductivité, leur inutilité sociale.

La marge des comportements tenus pour normaux s'est resserrée autour d'une notion d'utilité et de bien commun⁵⁸⁴.

Le monde d'aujourd'hui admet mal les rêveurs et «artistes» improductifs. Ils n'ont d'autre choix⁵⁸⁵ que celui de l'asile, unique lieu où la folie soit permise.

Depuis plusieurs années, on assiste à la montée d'un sentiment «d'utilitarisme social⁵⁸⁶». La norme étant la production, l'utilité, on tente par divers moyens de réinscrire les anormaux dans les mécanismes de production, de les rendre utiles.

A l'asile, on se préoccupe trop de la récupération rapide des malades, soit par des méthodes de choc (méthodes à court terme et

583 Bakounine, cité par Fréminville, op. cit., p. 47.

584 Albert Béguin, cité par Jaceme, op. cit., p. 15.

585 Maud Mannoni, Le Psychiatre, son «fou» et la psychanalyse, Paris, Seuil, 1970, p. 36.

586 Henri Baruk, La Psychiatrie sociale, Paris, PUF, 1958, p. 105.

souvent suivies de rechutes), soit par des sorties sans convalescence suffisante, et surtout, comme nous le verrons, on néglige l'étude des causes de la maladie. D'où l'importance, de nos jours, des traitements chimiques (tranquillisants, stimulants, etc.) qui réduisent ou suppriment l'agressivité du malade et lui permettent de fonctionner, de travailler.

Cette mentalité utilitaire excuse une sorte de vision «industrielle» de l'être humain dans laquelle celui-ci est consciemment ou inconsciemment assimilé à des matériaux récupérables ou irrécupérables. C'est pourquoi le rôle du soignant-psychiatre est si important. C'est à lui à désigner les sujets à exclure au moyen d'un diagnostic, quand il n'est pas possible de les intégrer coûte que coûte à la société.

Si la notion de folie, telle que nous l'avons vue dans Les Fous crient au secours, renvoie à l'idée de guérison, mais d'une guérison basée sur des critères d'adaptation sociale, alors guérir signifie simplement rentrer dans le rang des «bien pensants».

Le médecin asilaire, en s'octroyant à un moment de l'histoire, un pouvoir médico-administratif absolu, devenait du même coup le support d'un ordre bourgeois et d'une idéologie bourgeoise. Si dans le monde extérieur le fou est volontiers déclaré irresponsable, à l'intérieur de l'enceinte asilaire, on lui fait une sorte de procès moral. Cette attitude subsiste de nos jours encore; les soignants même s'ils s'en défendent, ont tendance à apprécier l'amélioration d'un patient en fonction de critères essentiellement normatifs⁵⁸⁷.

Dans les asiles, le psychiatre tout-puissant en vient à

587 Mannoni, op. cit., p. 60.

personnifier la «raison» face au patient qui personnifie la «folle». Ce fou rejeté par la société, le psychiatre tente de l'aider par son savoir mais ce même savoir l'aide aussi à justifier l'attitude traditionnelle de la société. En ce sens, il collabore avec les autorités administratives et perpétue les craintes et les préjugés de la majorité de la population.

- C'est cette complicité qui l'amène à coopérer avec les forces qui tendent à rejeter le malade mental hors de ce monde raisonnable. Dans cette forme de coopération, il se fait sourd à la plainte du patient tant il est préoccupé⁵⁸⁸ par celles qui lui viennent du monde dans lequel celui-ci évolue.

Le psychiatre agit toujours en fonction de sa double députation d'homme de science et de gardien de l'ordre. Mais ces deux rôles sont en contradiction puisque l'homme de science devrait s'efforcer de sauvegarder et de soigner l'homme-individu, alors que le gardien⁵⁸⁹ de l'ordre s'efforce à sauvegarder et à défendre l'homme sain.

Finalement, l'action du soignant se révèle être d'abord et avant tout de nature défensive. Ainsi, il est assez rare qu'on interne un individu uniquement parce qu'il est malheureux ou souffrant. Dans la plupart des cas, un individu est interné parce qu'il gêne, embarrasse ou fait souffrir ceux qui l'entourent. Donc, même si le diagnostic est médical, signé par un psychiatre, les symptômes à partir desquels la «maladie» a été déterminée se rapportent à un comportement social jugé comme étant perturbateur. Le psychiatre défend les gens normaux, ou plutôt normatifs, au détriment des anormaux, des gêneurs, qui deviennent rapidement des «fous» dès qu'ils

588 Mannoni, op. cit., p. 29.

589 Basaglia, op. cit., p. 30.

sont classifiés comme tel⁵⁹⁰.

[...] la fonction essentielle et première de ces institutions n'est pas thérapeutique mais répressive. Les asilés d'aliénés ont pour tâche de défendre les citoyens de certains sujets qui présentent un comportement déviant, dont les médecins ont établi qu'il est pathologique: tout individu «dangereux pour lui-même et pour les autres» est interné⁵⁹¹.

On se gourre complètement si on pense que l'hôpital psychiatrique est fait pour soigner: ça c'est la façade, la vitrine, la raison sociale. En réalité, l'hôpital psychiatrique est fait pour débarrasser les gens d'un certain nombre de problèmes emmerdants, qu'on ne veut pas se donner la peine de résoudre ou que la société n'est pas organisée pour résoudre⁵⁹².

Quand la folie se manifeste quelque part, c'est l'entourage immédiat qui se trouve impliqué, qu'il l'admette ou non. C'est pour-quoi il est plus commode de penser que c'est dans la tête du «fou» que ça ne va pas et pas ailleurs surtout lorsqu'un médecin diplômé, un psychiatre, l'affirme.

Il nous faut remonter à la fonction requise par la psychiatrie dans la société occidentale et au fait que la société occidentale a produit des experts qui ont réussi à trouver une méthode pour invalider certaines personnes et certaines expériences qui n'ont pas leur place dans le jardin bien ordonné du paysage de la société...⁵⁹³

C'est pourquoi le psychiatre est indispensable. C'est lui

590 Voir J. Jackson, cité par Leonard P. Ullmann et Leonard Krasner, dans A Psychological Approach to Abnormal Behaviour, Toronto, Prentice-Hall, 1975, p. 10.

591 Franco Basaglia, L'Institution en négation, Paris, Seuil, 1970, p. 231.

592 Roger Gentis, Les Murs de l'asile, Paris, F. Maspero, 1970, pp. 31-32.

593 Ronald Laing, cité par Basaglia, La Majorité déviante, op. cit., p. 130.

qui décide si un individu est «dangereux pour lui-même et les autres», s'il est fou et doit être mis à l'écart, interné. Le psychiatre fait partie des mesures de contrôle instaurées pour éliminer les individus qui refusent de jouer le jeu social et de faire comme les autres, c'est-à-dire travailler, être productif, utile et utilisable.

Pourtant, comme l'écrivait Dostoïevski: «Ce n'est pas en enfermant son voisin qu'on se convainc de son propre bon sens»⁵⁹⁴.

Il y a peut-être d'autres façons de vivre plus heureuses, plus qualitatives (vs le quantitatif des sociétés industrielles), que celles que nous connaissons en ce moment. Le rôle du psychiatre serait alors d'empêcher les esprits curieux ou plus lucides d'explorer ces façons de vivre qui vont à l'encontre des impératifs économiques et sociaux actuels.

En somme, le psychiatre oscille entre un point de vue médical très difficile à définir (où commence la maladie mentale?) et un point de vue éducatif dans lequel il ne se sent guère plus à l'aise. Il prend ainsi le relais de l'autorité familiale et policière.

Le psychiatre, dans l'exercice de son mandat professionnel est simultanément médecin et garant de l'ordre, en ce sens qu'il exprime dans sa pratique présumée thérapeutique autant l'idéologie médicale que l'idéologie pénale de l'organisation sociale dont il est un participant actif. Le droit lui est donc reconnu de prendre n'importe quel type de sanction que la science autorise et ceci à la faveur d'une convention archaïque qui lui délègue la tutelle et la défense de la norme⁵⁹⁵.

⁵⁹⁴ Dostoïevski, Journal d'un écrivain, cité par Jean Oulès, dans Le Psychiatre dans la société, Toulouse, Privat, 1965, p. 38.

⁵⁹⁵ Basaglia, Majorité, op. cit., pp. 15-16.

2. le soigné: être «fou»

Que voulez-vous que je vous dise? Vous parlez de mon grand-père, est-ce que je vous demande des nouvelles du vôtre et comment vous faites l'amour avec votre mari? Alors parce qu'on est un Interné, on vous sonne. On vous amène. Je vous raconte des histoires de fous. Que voulez-vous que je vous raconte d'autre? Ça vous plaît pas que je vous dise que je suis dangereux, que je suis Hitler, Tarzan. Non, vous, c'est une autre musique que vous voulez entendre. De «l'intime», vous voulez. Mais dites donc, de quel droit? C'est pas révoltant ça, ce double régime, un pour les malades, l'autre pour les médecins? Ça écrit, ça fait la difficile. Mes paroles de fou, Mademoiselle n'en veut pas.⁵⁹⁶ Elle veut du vrai. Eh bien, un conseil: ne me revoyez plus.

Et le fou, jugé tel, que devient-il? Condamné à l'asile, il se trouve dans l'équivalent d'une prison. L'asile, comme la prison, a ses coutumes et son langage. Il y a une attitude spéciale à adopter (cf. Les Fous crient au secours). Le fou jouira de privilèges et d'une libération conditionnelle s'il maintient une bonne conduite.

De même qu'on forme les criminels dans les prisons, on forme les fous dans les asiles. C'est là que ceux-ci «entrent en vocation», se figent dans leur folie, surtout si l'entourage y met du sien. C'est que le milieu clos de l'asile crée une maladie «institutionnelle» qui s'ajoute à la maladie initiale en la déformant ou en la fixant d'une façon anormale.

Pour comprendre ceci, il faut se rappeler que le psychiatre répond à la plainte du patient par un diagnostic qui délimite le mal et le patient. Celui-ci devient objet de connaissance.

⁵⁹⁶ Laurent, un Interné, cité par Mannoni, op. cit., pp. 123-124.

[Le diagnostic] l'assujettit à un système de lois et de règles qui lui échappent et inaugure ainsi un processus qui aboutira logiquement à des mesures de ségrégation⁵⁹⁷.

Autrement dit, le statut ontologique du patient est modifié.

Dans les sciences anthropologiques, la relation ontologique est continue: sujet/objet vis-à-vis sujet/objet. Mais dès son entrée à l'asile, le patient est jugé et classifié, selon une nosologie qui relève des sciences naturelles, de la même façon qu'on juge et classifie les plantes. Dès lors, la relation ontologique est discontinuée: sujet vis-à-vis objet, et permet une description purement extérieure de la personne observée⁵⁹⁸. Ainsi, si vous êtes assis en face d'une personne, vous pouvez la voir comme une personne semblable à vous ou, sans que vous changiez ou fassiez quoi que ce soit, comme un système physico-chimique complexe, c'est-à-dire non plus comme une personne mais comme un organisme⁵⁹⁹.

Puisque la folie est comparée à une maladie, il y a des symptômes et des signes observables. La personne malade peut être objectivée, enlevée de son environnement humain et mise dans un asile pour les besoins d'une telle observation. Ensuite, les symptômes et les signes induisent un diagnostic qui, en retour, induit un pronostic et un traitement⁶⁰⁰.

597 Ibid., p. 25.

598 Cooper, op. cit., p. 19.

599 Ronald Laing, Le Moi divisé, Paris, Stock, 1970, p. 19.

600 Cooper, op. cit., p. 15.

A l'asile le patient est classifié, fixé dans des limites nosologiques qui deviennent les frontières de son identité. S'il est jugé schizophrène, alors il sera traité en schizophrène et lui-même en viendra à agir comme un schizophrène afin de répondre à l'attente des autres. Ce sera, pour lui, la seule façon d'être jugé coopératif et en voie de guérison.

Pourtant, une telle façon d'agir va à l'encontre de toute thérapeutique. Comment un patient peut-il guérir si on le soigne pour une maladie qui n'est pas la sienne? De plus, s'il veut sortir de l'asile, le patient doit montrer qu'il apprécie le traitement, qu'il l'accepte de plein gré, et qu'effectivement il est en train de guérir. Jugé fou, un patient a de fortes chances de le demeurer.

L'état mental et le comportement du malade changent quand son statut social change ou peut changer; il reste fixe quand le statut lui-même s'est fixé⁶⁰¹.

Nous assistons à l'invalidation sociale d'un individu. Premièrement, l'individu est amené, peu à peu, à se conformer à un rôle passif, inerte, celui du soigné et ceci malgré les activités illusoire que représentent l'ergothérapie et les sports organisés. Deuxièmement, presque tous les actes, toutes les déclarations et l'expérience de celui qui a été étiqueté fou sont décrétés invalides, selon certaines règles de jeu établies par la société et l'institution psychiatrique⁶⁰².

601 P.C. Récamier, cité par Bastide, op. cit., p. 244.

602 Cooper, op. cit., p. 10.

C'est en vain que le prétendu fou répète qu'il n'est pas malade; son incapacité à «reconnaître» qu'il l'est, est précisément la preuve de sa maladie. C'est en vain qu'il refuse le traitement et l'hospitalisation qu'il interprète comme une forme de torture et une sorte d'emprisonnement; son refus de se soumettre à l'autorité psychiatrique est considéré comme la preuve ultime de sa maladie.⁶⁰³

En somme, le psychiatre agit en vertu de la règle «face je gagne, pile tu perds». Les conséquences de cette situation font qu'on entrave la parole personnelle et qu'on favorise une parole à allure stéréotypée, institutionnelle. L'issue de la «maladie» n'est possible que si le malade traduit en mots son désarroi. Mais

s'il reçoit comme seule réponse à son angoisse le silence d'un médecin qui sait ce qu'il a et n'a plus besoin d'entendre ce qui lui est dit, le patient n'a plus d'autre ressource que de disparaître⁶⁰⁴ comme sujet parlant au sein d'une classification nosologique.

[...] le «malade» n'a d'autre issue que de s'effacer totalement comme sujet pour devenir la maladie, sa référence est dès lors à la fois médicale et morale, le patient est devenu le produit qui a dévié d'une norme. Il a désormais sur son état l'opinion des soignants et des parents; ce sont les mots des autres qui finissent par devenir son unique parole.⁶⁰⁵

Face à cette situation, le patient a-t-il un choix? Il arrive quelquefois que les patients-fous préfèrent vivre dans leur propre monde plutôt que de jouer le jeu du psychiatre et de participer à l'aliénation générale.

Les soignants ont des visées courtes, ils ne pensent

603 Thomas Szasz, Fabriquer la folie, Paris, Payot, 1976, p. 14.

604 Mannoni, op. cit., p. 24.

605 Mannoni, op. cit., p. 40.

qu'à guérir. Et si ça ne convient pas à la personne⁶⁰⁶?

Cela peut être un mécanisme de défense. Plus les fous se sentent écrasés sous le poids du mépris des autres, plus ils se drapent avec orgueil dans leur folie. Ils préfèrent alors la folie avec tout ce qu'elle entraîne à ce qu'ils considèrent comme la médiocrité et la bêtise du monde extérieur (cf. Les Inutiles (1956) d'Eugène Cloutier). C'est à cela que pensait Kretschmer quand il comparait le schizophrène à

une maison aux murs froids et blanchis à la chaux, aux rideaux hermétiquement tirés, donc sans échange avec le dehors, mais à l'intérieur de laquelle se dérouleraient des fêtes somptueuses⁶⁰⁷.

Cette réaction des fous peut être émotionnelle. Mais il y a les autres: ceux qui choisissent la folie de façon logique, raisonnée. Ainsi, l'alternative présentée aux «fous» n'est pas toujours des plus intéressantes. Combien d'individus ont préféré passer pour fous plutôt qu'aller à la guerre?

Guérir? c'est réparer l'erreur. On se place devant un choix: ou être soldat et se faire tuer, ou rester ici et avoir la vie sauve⁶⁰⁸. Je choisis la vie, bien que ce ne soit pas non plus la solution.

D'autres sont tout simplement heureux à l'asile. Après dix, quinze, vingt ans à l'asile, cet endroit est devenu leur chez-soi. Ailleurs, ils seraient seuls et désespérés.

606 Georges Payote, un interné, cité par Mannoni, op. cit., p. 73.

607 Kretschmer, cité par Bastide, op. cit., pp. 258-259.

608 un interné, cité par Mannoni, op. cit., p. 41.

En fin de compte, ce modèle de vie «normale» qui leur est proposé est-il vraiment préférable? Leur mode de vie serait-il vraiment différent en-dehors de l'asile? Le «pilier d'asile» se lève tôt le matin, fait sa toilette et le ménage de sa chambre, se rend aux ateliers d'artisanat, au jardin, à la cuisine ou à la buanderie, et regarde le soir la télévision. Sa vie changerait-elle de beaucoup si, —bourré de médicaments, il travaillait en usine, s'il était manoeuvre ou manutentionnaire? Il accomplirait les mêmes gestes sauf qu'il serait un peu plus pressé, un peu plus inquiet et qu'il n'aurait pas davantage le choix de faire quelque chose de vraiment intéressant ou la possibilité de vivre autrement que pour subsister, et ceci jusqu'à sa mort, après un court passage à l'hospice quand il ne serait plus bon pour le travail⁶⁰⁹.

Dans ce cas, la société, ses buts et ses valeurs, est à repenser. Nous devrions porter notre interrogation non pas sur le patient mais sur le médecin et l'institution qu'il représente.

3. L'institution psychiatrique et la société

L'institution fige le cadre médical et annule pratiquement toute possibilité d'innovation. Il y a une tradition, une méthode à suivre; soignants et soignés doivent s'y soumettre.

Du côté du soigné, l'institution a fini par faire de lui un citoyen sans droits, entièrement livré à l'arbitraire du corps médical. Dans notre société, dès que quelqu'un est jugé fou, il est privé

609 Gentis, op. cit., pp. 80-81.

de toute valeur sociale et il est traité en termes de pouvoir, de domination. Il se voit écrasé par le pouvoir quasi-absolu du soignant et n'a d'autres recours que d'accepter sa condamnation et «guérir» ou agir de façon «anormale» et rester interné.

Or le soignant n'est guère plus libre. Son champ d'action est réduit, limité par la représentation collective du fou comme un être dangereux. En tant que médecin diplômé, psychiatre ayant un pouvoir d'internement, il est chargé tantôt de débarrasser une famille intolérante d'un parent qui l'effraie (quelquefois sans raison), tantôt de collaborer avec une police qui ne tolère pas le désordre ou l'anormalité. Ainsi, il tombe au service de la société qui cherche à se défendre du fou en l'excluant⁶¹⁰. Quel qu'il arrive, quel qu'il fasse, ses actes sont jugés et critiqués.

Si on garde quelqu'un à l'hôpital, c'est un internement arbitraire, mais si on le laisse sortir, c'est un fou qu'on met en liberté au mépris de la sécurité des personnes.⁶¹¹

Le problème n'est pas tant celui de la folie que celui du rapport établi avec la folie par le médecin et la société qui juge. De nos jours, le style d'approche que l'on instaure est conçu en fonction de la société et non en fonction du fou.

Il nous faut prendre conscience que la société a toujours prévu, de diverses façons, des «places» pour ses fous et des «modèles» de la folie. Tout cela fait partie des institutions par lesquelles

⁶¹⁰ Mannoni, op. cit., p. 56.

⁶¹¹ Oulès, op. cit., p. 18.

elle se protège contre une partie d'elle-même (ex. prisons). Ces institutions maintiennent un ordre, préservent un statut quo, désamorcent certaines questions gênantes ou subversives, font rentrer quelqu'un dans le rang. Il en est ainsi de l'asile.

De même, sur le plan individuel, le fou est, dans une certaine mesure l'expression de notre mauvaise conscience, le double extériorisé d'une part de nous-même que nous voulons nier. C'est pourquoi notre jugement de la folie est si négatif: ce jugement porte, non seulement sur le fou, mais aussi sur cette part «dangereuse» de nous-même que nous projetons en lui.

La folie a donc une fonction sociale de soupape de sûreté en ce sens qu'elle nous permet de nous délivrer, en les reportant sur autrui, des terreurs qui nous menacent⁶¹². Le tout relève du rituel: on expulse le mal et on incorpore le bien. Le fou devient alors un bouc émissaire, le symbole du mal qu'il faut chasser et qui, parce qu'il existe, confirme les membres restants de la société dans le bien.

Mais alors, et la question doit être posée, est-il possible de concevoir d'autres méthodes de protection moins onéreuses et moins cruelles? Dans ce cas, il ne s'agit plus de modifier le cadre matériel mais bien de bouleverser l'image même de la folie et, par ce fait, celle de l'homme.

⁶¹² Voir Bastide, op. cit., p. 277.
et Mannoni, op. cit., pp. 29 et 35.

4. conclusion

Un tel bouleversement, un tel changement dans la façon de voir les choses est-il réalisable? Si la notion de fou disparaît, comment réagiront les gens normatifs? comment feront-ils pour se définir? sur quoi reporteront-ils l'expression de leur mauvaise conscience, la part inavouable d'eux-mêmes qu'ils veulent nier?

La folie et l'institution asilaire jouent un rôle social préventif trop important pour être abolies ou modifiées de façon radicale. De là l'échec de l'antipsychiatrie. Un bouleversement social d'une telle ampleur doit se faire simultanément à tous les niveaux de la société. S'acharner sur l'aspect uniquement asilaire limite le problème du comment être social à une seule composante, importante certes, mais minime. C'est pourquoi plusieurs psychiatres ne virent en l'antipsychiatrie qu'un feu de paille, un mouvement de contestation agaçant, mais sans portée réelle. L'agitation de quelques docteurs n'a pas empêché l'internement des fous, tout comme les manifestations pour la paix, si massives soient-elles, n'empêchent pas la production d'armements.

Malgré tout, l'antipsychiatrie a fortement ébranlé les assises de l'édifice psychiatrique. Des accusations, souvent lancées à l'emporte-pièce, ont aigri les psychiatres traditionnels et créé au sein de l'institution un climat de doute et de remise en question. Ce fut une période d'effervescence pendant laquelle fermentaient toutes sortes de thèses car l'antipsychiatrie permettait, par son imprécision même, toutes les fausses audaces, toutes les alliances impossibles.

Chacun, aujourd'hui, prend ses distances. Depuis dix ans, le monde a changé. Les «témoignages» d'internés n'intéressent plus une société repue de tels récits. De plus, cette société en crise préfère s'occuper d'autres problèmes, surtout économiques, plutôt que de s'attarder à ceux de quelques exclus.

L'antipsychiatrie a connu ses heures de gloire en même temps que la Révolution tranquille, et éprouvé les mêmes désenchantements. Les deux espéraient beaucoup, promettaient davantage, récoltèrent peu. L'esprit traditionnel traversa la tempête idéologique et sut s'imposer à nouveau. La société à repenser ne le fut pas. Ceux qui s'efforçaient de parler le langage de la folie, de définir la folie à partir de ceux qui en étaient atteints, durent rejoindre le groupe majoritaire de ceux qui traitaient des réponses à la folie.

Et, pourtant, l'esprit antipsychiatrique n'a pas totalement disparu. Une certaine façon de voir les choses, de questionner, subsiste encore. L'image même de la folie a subi une transformation dans l'oeuvre de quelques romanciers contemporains. En revanche, la majorité est restée fortement ancrée dans la façon traditionnelle de décrire les fous. Cette dichotomie entre traditionnalistes et novateurs est surtout évidente dans le roman québécois contemporain.

VII. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1960 à 1980

VII. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1960 à 1980

A. Les folies politique, eschatologique et féminine

Trois types de folies littéraires issues de trois mouvements idéologiques différents se sont imposées en ces vingt dernières années. Toutes trois prennent leur source dans des mouvements supranationaux: mouvement de libération des peuples colonisés, mouvement anti-nucléaire et mouvement de libération des femmes.

La première, la folie politique, s'inspire des idéaux de la Révolution tranquille et prône un changement radical de la situation socio-politique des Québécois. Les deux suivantes, bien qu'elles soient de nature antithétique, sont des corollaires chronologiques et politiques de la première. La folie eschatologique ne croit pas en des «lendemain qui chantent» tels qu'annoncés par la Révolution tranquille. Au contraire, elle signale l'apocalypse comme devant bientôt se produire. La folie féminine s'inspire de l'esprit de la Révolution tranquille, mais limite son action à la libération des femmes. En résumé, l'une développe une vision pessimiste de l'avenir, tandis que l'autre, après une sévère remise en question des rapports existants, se veut plus optimiste. Toutes trois prennent naissance pendant les années soixante. La folie politique semble s'être épuisée depuis octobre 1970, tandis que les folies eschatologique et féminine commencent à s'imposer.

Une caractéristique propre à toutes ces folies, du moins dans les romans que nous avons étudiés, est le thème de l'échec. Les personnages échouent dans leur tentative de libération, ils sont

réduits au silence par les forces du statu quo, et deviennent fous. Mais cette folie n'amène pas le désespoir ou l'abandon; elle n'est pas la punition qui attend tous ceux qui veulent améliorer leur condition. Au contraire, cette folie est semblable à celle de Menaud: elle se veut un avertissement. Le pire danger est de ne rien faire, d'attendre. Les folies d'Émile Drolet, d'Orval Bélanger et d'Avertine nous menacent tous si les mouvements de libération ou les protestations anti-nucléaires ne triomphent.

À l'opposé des folies littéraires d'avant 1960, ces folies sont réactives plutôt qu'actives. Auparavant, un personnage devenait fou s'il agissait mal, c'est-à-dire s'il dérogeait aux conventions religio-morales de sa société. Ses actes allaient à l'encontre des valeurs admises par la société. Sa folie était punitive. Peu à peu, cette folie active, provoquée par une action interdite, cède la place à une folie réactive. Un personnage devient fou s'il ne réagit pas face aux erreurs, aux bêtises de sa société, s'il n'agit pas pour réformer la société ou s'il échoue dans sa tentative. Sa folie est la mesure des actes qu'il reste à poser par ceux qui suivront.

En un sens, cette folie réactive se rattache aux courants théoriques antipsychiatriques. Le fou est en réalité un homme sain dans un monde devenu fou. Il refuse l'indifférence et le conformisme dans une ultime tentative de sauver un monde qui a perdu le sens de l'humain au profit de valeurs monnayables et qui court à sa perte. Parce qu'il agit, parce qu'il se sait impliqué, responsable, le fou diffère de la masse qui suit aveuglément les directives des autorités sans se soucier de la pertinence de ces directives ou du bien-fondé du

pouvoir décisionnel des autorités. Les fous sont des trouble-fête qui, parce qu'ils posent des questions gênantes et des actes non conformistes, sont séparés de la société et internés.

Cette folie réactive implique un revirement complet dans les relations entre l'individu et la société. L'individu ne cherche plus à se conformer aux attentes d'une société idéalisée. Au contraire, l'individu tente de freiner les élans suicidaires d'une société devenue démente comme elle le prouve par la course aux armements et la négation des droits fondamentaux de l'homme. S'il ne réussit pas, il sera détruit, de même que l'humanité tout entière.

Comment expliquer un tel revirement? Les romans des années cinquante nous livrent quelques indices. Nous n'avons qu'à nous remémorer tous ces fils rendus fous par leur mère, tous ces chrétiens et humanistes reniés et internés. Déjà, les personnages s'aperçoivent que tout n'est pas bien dans leur société et qu'il ne suffit pas d'obéir aux conventions religio-morales pour être heureux. D'ailleurs, les failles du système social leur sont de plus en plus évidentes. Nous sommes à l'âge de l'observation, de l'interrogation. L'âge des revendications commence avec la Révolution tranquille.

Le fou pendant les années soixante a une tout autre valeur. Revendicateur de nature, son image connaît un revirement de la même ampleur que celle de la société. Après cent ans de folies romanesques basées sur des impératifs socio-religieux, tout change. Le fou n'est plus un paria, un débauché, mais se transforme en homme révolté, au sens camusien du terme, conscient de ses responsabilités, oeuvrant pour son bien-être et celui de ses compatriotes, souvent contre et dans la société.

1. la folle politique

La situation des Québécois, en tant que minorité francophone trop souvent bafouée à l'intérieur d'un Canada anglophone a suscité de nombreuses oeuvres de revendication pendant la période dite de la Révolution tranquille. Dans certains de ces romans, il y a des fous politiques. Mais à l'encontre des fous de la décennie précédente qui étaient obsédés par un absolu soit religieux, soit humaniste, et qui se voulaient avant tout réformistes, les fous des années soixante cherchent à révolutionner la société, à bouleverser radicalement les structures de l'État. Leur but relève d'une situation particulière dans un pays donné, à un moment précis de son histoire.

En général, ces personnages sont «fous», ou deviennent tels, parce qu'ils ne peuvent réaliser leurs objectifs, que ce soit à cause de la répression policière ou de leur propre faiblesse face à la tâche entreprise. Alors, ils se suicident ou ils sont internés. Ces résultats postulent l'un comme l'autre une mutilation, un abandon, un échec. Ce sont les romans qui traitent de cette folie «politique» et de son échec, en particulier La Ville inhumaine (1964) de Laurent Girouard⁶¹³ et Prochain Épisode (1965) d'Hubert Aquin⁶¹⁴, que nous étudierons dans un premier temps.

La Ville inhumaine est une entreprise cathartique révélatrice de la mentalité de l'époque et de l'atmosphère particulière aux

⁶¹³ Laurent Girouard, La Ville inhumaine, Montréal, Parti Pris, 1964, 188 p.

⁶¹⁴ Hubert Aquin, Prochain Épisode, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 174 p.

éditions Parti Pris. Émile Drolet, le narrateur, tente de raconter objectivement sa vie, mais le ton monte rapidement, devient agressif, amer, et cherche plutôt à dénoncer l'aliénation collective. Car, dans le cas particulier de Drolet, la quête de soi passe par la quête du pays, l'un ne va pas sans l'autre. Alors, Drolet décide de faire de son récit un «document⁶¹⁵». Il veut montrer aux Québécois de 1964 ce qu'ils sont et, ce faisant, se découvrir.

Cette identification du personnage au pays est une caractéristique propre au roman de folie politique. Dans Au Cap Blomidon (1932) de Lionel Groulx, Jean Bérubé, jeune et vigoureux, s'identifie avec une Acadie en pleine renaissance. Dans Menaud, maître-draveur (1937) de Félix-Antoine Savard, Menaud, vieux et brisé, est le reflet d'un Québec vendu et trahi. Mais cette identification se fait avec une image métaphorique du pays. Émile Drolet s'identifie avec les habitants du pays et non avec une certaine image du pays en tant qu'entité distincte. Cette différence explique le statut des personnages. Jean Bérubé et Menaud sont plus grands que nature; ce sont des hommes à la mesure du pays. Émile Drolet, par contre, n'est qu'un colonisé parmi d'autres. Il ne représente pas la nation en ce qu'elle a de plus éthéré, de plus pur, mais le Québécois des classes populaires.

Le journal de Drolet renvoie effectivement à la misère, économique et spirituelle, du colonisé québécois.

615 Girouard, op. cit., p. 7.

J'évêkuché un peuple unukki se vantant d'avouer le pluglo-
rieux kouillidumond⁶¹⁶.

La taverne pourrait être le lieu du drame où l'aveugle peut enfin se boucher les oreilles. Seul dans son euphorie, il peut enfin partir. Les Québécois ont leur manière bien à eux de se saouler.⁶¹⁷ Ils atteignent enfin leur grande évasion: la taverne et l'église.

Mais Drolet est un colonisé en colère. Il nous présente un réquisitoire d'une violence et d'une algreur rares contre l'image d'un certain Québec qui l'angoisse: «le chapelet en famille, le bilinguisme, le fait français en Amérique du Nord [...]»⁶¹⁸. Il décrit une société sclérosée par les traditions et hypnotisée par la religion. Cette situation rétrograde qui prévaut au Québec ne peut plus durer et la révolte semble, à ses yeux, le seul, l'ultime moyen de faire éclater les contraintes.

Je refuse d'endosser l'assassinat collectif. Et vous me verrez un des premiers à foutre le feu à l'autodafé de vos diaboliques...⁶¹⁹

Mais tout acte de révolte est dangereux surtout dans «un monde de fous»⁶²⁰, c'est-à-dire dans un monde de colonisés aliénés, satisfaits de leur situation.

On se sent souvent un peu traqué parmi les aliénés⁶²¹.

616 Ibid., p. 43.

617 Ibid., p. 175.

618 Ibid., p. 143.

619 Ibid., p. 18.

620 Ibid., p. 149.

621 Loc. cit

Hommes ridicules! Cercle vicieux. Ils ne peuvent que s'agiter autour de leur pieu. Combien d'heures ai-je gâchées avec de telles cervelles vides? Milieu inconscient. Pays désaxé. Je vis dans un milieu pathologique. Tu n'as pas été voter? Mon oeil, le parlement. Et encore quelques jours et encore quelques semaines de ma vie ridicule parmi eux. Je remercie Dieu de ne pas être sociologue ou instituteur. Je prends conscience de la nullité de mon pays que par ricochet⁶²².

Dans un tel contexte, le danger n'est pas tant pour la société, impassible, indifférente, que pour l'individu emporté, en révolte. Celui-ci s'épuise en paroles et en actes. Après une courte période d'extase, il n'a plus la force de riposter au sphinx social qui le réduit au silence.

Ainsi, Drolet, après un intense travail intellectuel, est arrivé à la conclusion qu'une révolution s'impose, mais la société ne partage pas son opinion. Il est alors rongé par le doute. Pourquoi risquer sa vie pour une société indifférente? De plus, se pourrait-il qu'il se trompe? qu'il ait mal analysé la situation? Le doute surgit et gêne l'action libératrice; l'autocritique mine Drolet, déjà marqué par l'angoisse et l'incertitude, et l'accule au non-acte.

La velléité ne sied pas au révolutionnaire; Drolet craint que sa révolte strictement cérébrale, ses tergiversations et sa marginalisation croissante ne le mènent à la folie, à une folie particulière faite de silence, d'imbécillité.

Et si la folie me clouait dans mon imbécillité [sic]⁶²³

Croyez-vous qu'il se peut qu'un homme soit tué par son

622 Ibid., p. 42.

623 Ibid., p. 96.

peuple? D'une mort lente, silencieuse et sûre? Par strangulation? Au niveau du cœur? Près du foyer de sa pensée⁶²⁴?

Ce qu'il craint, ce n'est pas une folie agressive, déchaînée, où éclaterait son refus de la société actuelle, mais une folie écrasée, amorphe, défaitiste, provoquée par l'indécision. En ce sens, c'est la pire folie que puisse connaître un révolutionnaire.

J'ai tellement peur de ne jamais en finir avec cette vie, non, avec ces fantômes, que je vous explique, vous annonce, me projette dans votre imagination pour vous faciliter la tâche. De la stérilité, en définitive. Rien de plus...⁶²⁵

Pourtant, à la fin du roman, Drolet est réduit au silence, à la stérilité. Il est jugé dans les «Ombres»⁶²⁶ devant un «Grand Personnage»⁶²⁷, et condamné.

À L'ignorance Perpétuelle Émile Drolet Sait Très Bien En Quoi Cela Consiste Mais Pour Votre Bénéfice À Tous Cette Condamnation [sic] Signifie Que L'homme En Question Est Voué À Chercher Éternellement Pourquoi Il A Vécu Pourquoi Il A Vécu Dans Tel Pays Et Non Un Autre Pourquoi Son Pays Est-il Ce Qu'il Est Qui Vous Êtes Pourquoi Vous A-t-il Rencontrés, Quelles Furent Les Conséquences De Ces Rencontres Etc. Etc.⁶²⁸

Que ces ombres, que ce grand personnage soit un juge «réel» ou la manifestation d'un sentiment de culpabilité, donc une hallucination, il n'en demeure pas moins que Drolet a échoué dans sa tâche et perdu la raison. Sa folie n'est rien d'autre qu'une certaine forme d'imbécillité car ce questionnement sans fin auquel il est condamné ne peut

624 Ibid., p. 149.

625 Ibid., p. 97.

626 Ibid., p. 184.

627 Ibid., p. 180.

628 Ibid., p. 184.

aboutir à quoi que ce soit de concret, à aucune action positive qui puisse libérer le fou. La folie politique de Drolet est donc liée à l'inaction, au rêve, à l'éternel ressassement des causes de son échec.

En somme, Drolet devient fou à mesure qu'il progresse dans la rédaction de son journal. L'acte d'écrire est lié à la prise de conscience de l'ampleur de son aliénation et de celle de ses compatriotes. Mais cette prise de conscience ne débouche pas sur l'action politique. Médusé par ses découvertes, Drolet ne fait rien. Cette inaction l'amène à la fixation, à l'obsession, à la folie. Révolutionnaire cérébral, trop cérébral, Drolet ne parvient pas à transformer ses paroles en actes. Cette impuissance à agir liée à la fascination de l'oeuvre à accomplir créent un état de tension que ne peut supporter Drolet et qui débouche sur la folie, c'est-à-dire sur un questionnement perpétuel sans aucune prise sur le réel.

Cette folie politique réapparaît dans un deuxième roman, Prochain Épisode. Mais à l'encontre de Drolet, le narrateur de Prochain Épisode a été jugé fou et interné à cause de ses activités révolutionnaires. Dans ce cas, l'écriture se dote de vertus thérapeutiques qui empêchent le narrateur de sombrer davantage dans la folie.

Prochain Épisode a été écrit par Hubert Aquin pendant un séjour à l'Institut psychiatrique Albert-Prévost de Montréal où il fut interné après son arrestation pour port d'armes en juillet 1964. C'est l'histoire d'un révolutionnaire, enfermé dans un hôpital psychiatrique pour activités subversives, qui rédige un roman d'espionnage.

Le révolutionnaire-narrateur écrit entre les périodes de repos et les périodes d'inconscience causées par l'absorption de divers comprimés afin d'échapper à la tristesse et à l'ennui. Il écrit pour ne pas succomber au désespoir, désespoir entretenu par les lieux où il se trouve, désespoir latent, très réel qui peut mener au suicide. À ce sujet, notons, au tout début de Prochain Épisode, le symbole complexe du lac Lemán en Suisse. Le lac est à la fois le centre géographique du roman d'espionnage, les eaux du souvenir et les eaux dépressives et déprimantes de l'échec. La cellule psychiatrique prend elle-même l'aspect d'un bathyscaphe pour explorer le fond de la dépression psychologique.

Encaissé dans mes phrases, je glisse, fantôme, dans les eaux névrosées du fleuve et je découvre, dans ma dérive, le dessous des surfaces et l'image renversée des Alpes⁶²⁹.

Emprisonné dans un sous-marin clinique, je m'engloutis sans heurt dans l'incertitude mortuaire⁶³⁰.

L'écriture est donc compensation et réflexion, une planche de salut dans un hôpital aliénant et rempli d'aliénés.

Écrire une histoire n'est rien, si cela ne devient pas la ponctuation quotidienne et détaillée de mon immobilité interminable et de ma chute ralentie dans cette fosse liquide. L'ennui me guette, si je ne rends pas la vie strictement impossible à mon personnage⁶³¹.

J'écris d'une écriture hautement automatique et pendant tout ce temps que je passe à m'épeler, j'évite la lucidité homicide. Je me jette de la poudre de mots plein les yeux. Et je

⁶²⁹ Aquin, op. cit., p. 1.

⁶³⁰ Ibid., p. 4.

⁶³¹ Ibid., p. 3.

dérive avec d'autant plus de complaisance qu'à cette manœuvre je gagne en minutes ce que proportionnellement je perds en désespoir. Je farcis la page de hachis mental, j'en mets à faire craquer la syntaxe, je mitraille le papier nu, c'est tout, juste si je n'écris pas des deux mains à la fois pour moins penser⁶³².

Le roman d'espionnage est une projection compensatoire, un moyen d'échapper à l'échec et à l'immobilité forcée. Le héros voyage, bouge beaucoup, fait l'amour, alors que le narrateur est incarcéré. Puis, le roman renvoie de plus en plus le narrateur à sa propre durée, à sa propre signification ou recherche de signification personnelle et politique. Le roman révèle ainsi une conscience qui tente de s'accomplir par l'acte d'écrire.

mon livre m'écrit⁶³³

Mais tout acte d'écrire dénote une certaine lucidité. Le narrateur n'est pas totalement aliéné. Son internement semble arbitraire, de nature politique. Dans plusieurs pays, les terroristes, les adversaires du système politique, sont ainsi condamnés à être internés dans un hôpital psychiatrique. Ceci permet au système politique de récuser toute accusation d'emprisonnement d'opposants politiques, les internés n'étant pas, selon la «version officielle», des prisonniers politiques mais des aliénés dangereux. D'ailleurs, si le prisonnier politique n'est pas aliéné en entrant à l'hôpital, il l'est, trop souvent, à sa sortie.

Entré ici prisonnier, je me sens devenir malade de jour en jour. Plus rien n'alimente mon âme: nulle nuit étoilée ne

⁶³² Ibid., p. 6.

⁶³³ Ibid., p. 77.

vient transmuter mon désert en une nappe d'ombre et de mystère. Plus rien ne me propose une distraction, ni ne m'offre quelque euphorie de substitution. Tout me déserte à la vitesse de la lumière, toutes⁶³⁴ les membranes se rompent laissant fuir à jamais le précieux sang.

C'est pourquoi le narrateur de Prochain épisode écrit. Il cherche désespérément à rester sain d'esprit dans l'univers «moral», régulateur de l'asile.

La psychiatrie est la science du déséquilibre individuel encadré dans une société impeccable. Elle valorise le conformiste, celui qui s'intègre et non celui qui refuse; elle glorifie tous les comportements d'obéissance civile et d'acceptation⁶³⁵.

Nous notons, tout de même, chez le narrateur, plusieurs phénomènes bizarres, excentriques, entre autres: la violence de ses actes,

[...] entre H. de Heutz et moi il ne saurait y avoir de chiffre, ni de code, ni aucune raison d'échanger quelque message que ce soit. C'est la rupture implacable et l'impossibilité⁶³⁶ de communiquer autrement que sous forme de coups de feu.

Il faudra remplacer les luttes parlementaires par la guerre à mort. Après deux siècles d'agonie, nous ferons éclater la violence dérégulée, série ininterrompue d'attentats et d'ondes de choc, noire épellation d'un projet d'amour total...⁶³⁷

l'identification de sa personne au pays,

Chef national d'un peuple inédit! Je suis le symbole fracturé de la révolution du Québec⁶³⁸, mais aussi son reflet désordonné et son incarnation suicidaire.

et son ambivalence et ses dédoublements.

634 Ibid., p. 9.

635 Ibid., p. 8.

636 Ibid., p. 70.

637 Ibid., p. 144.

638 Ibid., p. 16.

À plusieurs reprises, le narrateur se prend pour Byron et Ferragus (L'Histoire des Treize de Balzac). Il y a même mimétisme, ressemblance entre le narrateur et son ennemi, H. de Heutz.

Je prends sa place au volant d'une Opel bleue, je serai bientôt dans ses meubles: c'est tout juste si je ne me mets dans sa peau...

Le narrateur et H. de Heutz ont les mêmes goûts, les mêmes dédains en ce qui concerne villas, autos, objets d'art. Ils inventent la même histoire de père-de-famille-déprimé pour échapper l'un à l'autre. À mesure que le roman progresse, le narrateur s'identifie du plus en plus à son ennemi et ressent le désir d'habiter son univers, à tel point qu'il se découvre prisonnier de son attente dans ce décor et n'arrive pas à tuer H. de Heutz. C'est pourquoi le roman se termine par un échec: H. de Heutz se sauve, le narrateur est interné et la révolution n'aura pas lieu. Il manque à ce roman, comme à celui de Girouard, un prochain épisode: la victoire du révolutionnaire.

Dans La Ville Inhumaine et Prochain Épisode, la folie politique a partie liée avec l'écriture et la défaite. Les personnages rédigent soit un journal, soit un roman d'espionnage et, par ce biais, remettent en question leurs difficultés et leur situation en tant que colonisés. Cette activité scripturale, provoquée à la base par un «manque» politique, débouche nécessairement sur l'action politique, sur le besoin de combler le «manque». Mais si la lutte de libération n'a pas lieu, si l'occasion de combler le «manque» ne se présente pas ou n'est pas provoquée, le personnage galvanisé se

retrouve seul face à ses hantises, face à son échec. L'énergie libératrice refoulée se retourne contre le personnage, le mine et le détruit. N'ayant pas vaincu, le personnage est vaincu. Il ressasse son échec, son impuissance à accoucher du pays rêvé, par un «je me souviens» obsessionnel, maladif. Tel fut le cas de Menaud, tel est le cas d'Émile Drolet.

Inversement, un personnage ayant «dépensé» son énergie dans la lutte, trop souvent inégale et vouée à l'échec, peut trouver une compensation dans l'écriture. L'écriture présente un moyen d'évasion hors d'une réalité peu reluisante. Le personnage-écrivain peut récrire son passé ou s'inventer un avenir. Tel est le but du narrateur dans Prochain Épisode.

Par ailleurs, Émile Drolet écrit, et cet acte d'écrire l'amène à douter de tout, du bien-fondé de son engagement révolutionnaire, de sa raison... Le narrateur de Prochain Épisode, au contraire, se sait sain d'esprit mais entouré d'aliénés. L'acte d'écrire un roman d'espionnage truffé de rebondissements, de fausses pistes, lui permet de préserver sa lucidité. Drolet cherche la «réalité» politique et devient fou. Le narrateur de Prochain Épisode s'évade dans une oeuvre de fiction et demeure sain d'esprit. La réalité est-elle plus folle que la fiction? Mais le narrateur de Prochain Épisode contrôle la fiction tandis que Drolet n'a aucune prise sur le réel. Le narrateur crée, Drolet subit. Ceci amène le premier à croire en la possibilité d'un prochain épisode victorieux auquel il participerait et le second en l'impossibilité de faire quoi que ce soit sauf se questionner.

Ces deux romans tournent autour de l'échec politique d'un Québec souverain qu'ils tentent de circonscrire et d'exorciser. Il s'agit de renverser la réalité en la produisant comme apparence, geste commun à tout roman et journal. Mais ces deux romans ont ceci de particulier que la réalité politique qu'il s'agit de produire comme apparence n'est pas celle d'une victoire sur l'opresseur, d'une libération, mais celle d'un échec. Le geste de renversement de la réalité politique est lié à l'exorcisme nécessaire à tout combat de libération. La fiction doit arriver à produire sa réalité avec une force suffisante pour que le réel s'en trouve invalidé, et même évacué. Il s'agit de créer une nouvelle situation propice aux buts politiques visés. Mais ni La Ville Inhumaine ni Prochain Épisode ne recèlent cette force: l'imaginaire se referme sur l'échec, comme s'il lui manquait la force nécessaire pour affronter l'opresseur et le vaincre. À nouveau, la libération politique, un instant entrevue, est remise à une date hypothétique.

Ce qui est remarquable est la pérennité du thème de revendication nationale et de son échec. De génération en génération, de Menaud à Drolet, les romans véhiculent avec insistance l'image du héros vaincu. C'est un militant défait que l'on vénère, un militant dont l'échec opère en nous une force d'inertie. Tout le Québec en tant que race vaincue, colonisée, d'êtres-pour-la-défaite, se retrouve dans la représentation insupportable mais continue de sa propre défaite. C'est avec de tels antécédents qu'un mythe se crée; du moins un mythe littéraire qui veut que tout héros politique soit un raté et un martyr.

Dans ce cas, la folie tient un rôle essentiel en ce sens

qu'elle marque les limites de l'engagement politique. Passé un certain point, le personnage devient fou ou la société se charge de le faire passer pour fou. Quoi qu'il arrive, le personnage-révolutionnaire se retrouve seul. Il est allé au-delà du permissible. Il se fraie un chemin là où les sages n'osent s'aventurer. En un sens, il est comparable au personnage fou dans le film algérien Chronique des années de braise. Le fou indique le chemin à suivre au risque de sa propre personne. De plus, il est la «mémoire vivante» des événements. Le fou est prophète et chroniqueur, il devance et annonce le héros révolutionnaire. Les fous de nos romans, tel le fou du film algérien, sont générateurs de conscience. Malgré leur échec personnel, ils suscitent des épigones qui compléteront la tâche entreprise. Le dernier épisode est loin d'être terminé. C'est du moins ce que laissent à entendre ces romans.

En revanche, si nous nous situons à un autre niveau, à celui de «l'oppresseur» politique, l'activité scripturale peut constituer une forme de récupération. Après des nuits de travail à rédiger un texte, l'écrivain n'a plus la force de riposter à l'injustice ou de s'opposer aux éléments de normalisation. Épuisé, ayant dépensé ses énergies dans une activité «inoffensive», il ne pose plus de menace aux autorités. Sa marginalisation volontaire fait de lui, au point de vue politique, un être de peu de conséquence.

Dans ce pays désagréé qui ressemble à un bordel en flammes, écrire équivaut à réciter son bréviaire, assis sur une bombe à la nitroglycérine qui attend que la grande aiguille avance de cinq minutes pour étonner⁶⁴⁰.

640. Hubert Aquin, «Profession: écrivain», dans Point de fuite, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, pp. 47-60.

L'écriture présente donc une technique de réinsertion sociale du déviant par la direction des énergies vers un médium qui n'a qu'un impact relatif. Aquin était conscient de ce dilemme dans lequel était enfermé l'écrivain «politique» et il en discute dans un court texte intitulé «Profession: écrivain» (1963).

Selon l'auteur, dans tout pays où coexistent deux peuples différents, dont l'un est dominé par l'autre, le peuple minoritaire est toujours considéré plus «artiste», plus «sportif» que le peuple qui le domine. Ainsi, les Nègres d'Amérique sont doués pour la boxe, les Tziganes pour la musique, les Esquimaux pour la sculpture et les Québécois pour les arts. Ces races «inférieures» excellent dans des activités «secondaires», «inoffensives», sans grande portée politique ou économique.

La domination d'un groupe humain sur un autre survaloirise les forces inoffensives du groupe inférieur: sexe, propension aux arts⁶⁴¹, talents naturels pour la musique ou la création...

Aquin se révolte contre cette folklorisation de sa profession. Ses activités antérieures en tant que manieur de mots font que, pour ses interlocuteurs, il est «engrené sans huile dans une mécanique qui [le] remet à [sa] place⁶⁴²». Il peut désavouer sa profession, la dénigrer, la nier, il demeure, quoiqu'il fasse, un écrivain québécois, le produit culturel d'un peuple minoritaire. Même «flambé comme une crêpe suzette⁶⁴³», il peut écrire ce qu'il veut car

641 Ibid., p. 50.

642 Ibid., p. 47.

643 Ibid., p. 48.

l'écrivain québécois fou et révolté fait partie du folklore. Doublement inférieur par sa profession et son ethnie, il répond aux attentes du groupe social majoritaire. Ses écrits amusent, mais ils ont peu de poids politique.

L'important est [...] de savoir que je suis doué pour les arts du fait même que je suis dominé, que tout mon peuple est dominé et que son dominateur l'alme bien tzigane, chantant, artiste jusqu'au bout des doigts, porté tout naturellement vers les activités sociales les plus déficitaires⁶⁴⁴.

Somme toute, selon l'axe de domination, l'écrivain québécois, ou tout écrivain appartenant à une minorité, est davantage un amuseur public, une curiosité, qu'un éveilleur de conscience. L'activité scripturale est un moyen de surveiller et de limiter les déviants. Ceux-ci, plutôt que poser des bombes, écrivent. Leur activité scripturale est une activité illusoire, une forme d'intégration de la déviance à la société car elle n'est pas couplée à des actions révolutionnaires et à une révolte populaire.

Dans ce cas, que peut faire l'écrivain? Écrire et jouer le rôle que lui attribue la société, celui d'un dominé talentueux, ou refuser ce talent et refuser en même temps la domination? Quel est alors le rôle de l'écriture? Est-elle un moyen de remettre en cause la société ou, au contraire, la justification du stéréotype de folklorisé?

Aquin résout ce dilemme en postulant que la littérature est une fonction de notre organisme national⁶⁴⁵. Puisque le pays est

⁶⁴⁴ Ibid., p. 50.

⁶⁴⁵ Voir Ibid., p. 49.

désorganisé, en pleine révolution, la littérature doit l'être aussi. Cette fragmentation de la structure historique se reflète dans l'a-structure littéraire du type nouveau roman. La structure littéraire éclatée ne laisse aucune place à la littérature traditionnelle folklorisée qui exprime la domination; elle engendre, au contraire, la destruction du conditionnement historique qui fait de l'écrivain un dominé.

Le problème pour l'écrivain, c'est de vivre dans son pays, de mourir et de ressusciter avec lui. La révolution qui opère mystérieusement en chacun de nous débalance l'ancienne langue française, fait éclater ses structures héritées qui, par la rigueur même de ceux qui les respectaient, exerçaient une hégémonie unilatérale sur les esprits⁶⁴⁶

En choisissant délibérément l'incohérence, l'auteur sort du dialogue dominé-dominateur, refuse la folklorisation de sa profession et participe à la révolution. Il divague, il monologue, comme le terroriste, comme le fou.

Menaud, Drolet et le narrateur, de Prochain Épisode choisissent, eux aussi, l'incohérence et le monologue. Ils préfèrent être taxés de fous plutôt qu'entretenir le dialogue dominé-dominateur et paraître, selon l'axe de domination, comme draveurs ou comme Québécois folklorisés, inoffensifs et charmants.

L'incohérence du fou et du révolutionnaire brise la cohérence de la domination et établit de nouveaux rapports, inquiétants, à base d'hésitations, de monologues incompréhensibles. Plus les écrivains sont incompréhensibles et incohérents, plus ils

⁶⁴⁶ Ibid., p. 58.

sont révolutionnaires; plus ils prennent de distance avec la raison dominante, plus ils remettent en question cette domination.

L'incohérence de Menaud est une des modalités de la révolution, en autant que son monologue en constitue le signe immanquable. L'a-structure apparente de La Ville Inhumaine et de Prochain Épisode reflète l'éclatement du dialogue et le monologue soutenu du terroriste qui refuse tout compromis, tout pacte avec le dominateur.

La folie politique, qui n'en est pas vraiment une, se définit donc par le non-dialogue et l'incohérence voulue face à une situation de domination refusée. Elle ne pourra se résorber que par la modification radicale du système social.

2. la folie eschatologique

À l'effervescence suscitée par le début de la Révolution tranquille succède l'amertume de la crise d'octobre 1970. Les idéaux des jeunes romanciers se heurtent à la réalité politique, à la stagnation du «statu quo». À l'échelle mondiale, les guerres et la répression se perpétuent et se multiplient malgré les appels à l'amour et à la paix. Une génération désabusée grandit sous la menace constante d'annihilation. La folie nucléaire devient possible, quasi inévitable.

Dans un tel contexte resurgit la croyance moyenâgeuse en la fin du monde. Certains auteurs contemporains dépeignent un monde qui risque à tout moment d'être détruit par la folie nucléaire. La Raison, ce en quoi nous avons tellement confiance, semble impuissante face aux forces déchaînées d'une folie eschatologique. Dans cette

atmosphère de crépuscule, il y a des fous, même beaucoup de fous. L'Homme est condamné à disparaître; l'envahissement du monde par les fous annonce sa fin. L'Irrationnel nous menace tous et la prolifération de la folie devient un signe avant-coureur de l'Apocalypse.

Finalité et folie vont de pair dans ce monde suicidaire. Dans plusieurs romans, on retrouve cette atmosphère crépusculaire. Ceux de Marie-Claire Blais et de Normand Rousseau en particulier sont marqués du sceau de la folie eschatologique.

Chacun était donc encerclé de cette petite agonie noire. — qui l'accompagnait partout? Dans un monde aussi cruel, dont toute l'immense cruauté semblait se lever soudain dans votre esprit, en une seule image de destruction meurtrière, il semblait absurde d'aimer Séraphine et surtout de la vouloir protéger, quand tant d'hommes mouraient à chaque instant sur la terre, comme non seulement nous l'apprenaient la radio, les journaux, mais aussi les visions sanglantes de tous nos rêves, ces rêves dans lesquels on baignait même à l'heure de sa naissance, le monde étant toujours à feu et à sang. Oui, dans ce monde qui semblait enfanter pour nous un avenir plus ennemi et plus sanguinaire encore, comment l'amour aurait-il le don de survivre⁶⁴⁷?

La cocasserie des images n'a pas pour but de faire rire, mais d'agacer le lecteur, de le déranger dans sa vision confortable et ordonnée, donc mensongère de son petit univers. Elle a aussi pour but de mettre en lumière l'incohérence de notre civilisation présente et future. Elle montre le mécanisme à nu d'un monde désarticulé. Enfin, l'image cocasse, en troussant les dessous de la littérature sérieuse, lui met sa fausseté à poil. L'image cocasse est une sorte de claudication de l'esprit correspondant exactement à la claudication d'un monde mutilé qui marche sur des membres artificiels. Nous sommes tous des pantins⁶⁴⁸.

La folie prend ici une figure eschatologique, implacable. C'est la

647 Marie-Claire Blais, Les Manuscrits de Pauline Archange, Paris, Grasset, 1968, pp. 52-53.

648 Normand Rousseau, Les Pantins, Paris, La Pensée universelle, 1973, p. 8.

resurgence de la vieille image de la folie menaçant le monde et contre laquelle lutte la Raison avec ses faibles moyens.

La comparaison est légitime. Au XV^e siècle, l'Europe est ravagée par la peste, la famine et la guerre. L'homme de l'époque est inquiet; on lui annonce que l'Apocalypse est imminente, que la folie emporte le monde. Cette vision eschatologique est représentée dans les toiles de Bosch, de Brueghel et de Dürer. La fin du XX^e siècle est beaucoup plus terrifiante. Alors qu'il y a toujours des survivants à la suite d'une guerre conventionnelle, une guerre nucléaire signifierait la fin de l'homme, la fin du monde tel que nous le connaissons. Aucun être humain ne pourrait survivre sur une terre transformée en charnier radioactif. Il suffit de la pression d'un doigt sur un bouton pour entraîner le processus d'autodestruction. Une telle folie est impensable, pourtant tous les éléments du scénario sont en place.

À nouveau, l'homme se sait menacé d'annihilation et sa raison ne peut rien, ou très peu, contre les forces de destruction. À nouveau, la folie est une force cosmique obscure, dangereuse et omniprésente qui pose un danger à l'homme.

Dans Le Déluge blanc (1981) de Normand Rousseau⁶⁴⁹, nous retrouvons cette atmosphère de fin des siècles. Orval Bélanger, professeur de paléontologie, se voit confiné chez lui à la suite d'une tempête de neige particulièrement sévère. Sa femme vient de le

⁶⁴⁹ Normand Rousseau, Le Déluge blanc, Montréal, Leméac, 1981, 215 p.

quitter pour un amant; il est seul, désespéré, séquestré entre quatre murs. C'est alors qu'il se met à entendre des grattements qui augmentent en s'amplifiant. L'homme n'est pas seul: un rat se ronge un chemin entre les murs. La maison est rongée par une bête, l'homme par la solitude et le remords.

Il jeta un coup d'oeil à la maison abandonnée, aussi seule que lui. Cette maison avait une âme et cette âme l'avait quittée. Elle était maintenant rongée par une bête comme par un remords. Mais il allait revenir avec une bonne douzaine de pièges et se débarrasser de cette saleté⁶⁵⁰!

À partir de ce moment, la banale histoire d'Orval Bélanger prend une dimension insoupçonnée. De mari abandonné, Orval devient le dernier humain sur une terre rendue désolée par des retombées atmosphériques. Il est le dernier homme luttant avec un rat pour sa survivance parmi les ruines. Peu à peu, ce rat prend des proportions incroyables. Ne serait-ce pas le roi-des-rats de la légende⁶⁵¹ ou un de ces rats à hormones, un mutant échappé d'un quelconque laboratoire⁶⁵²?

Un rat presque intelligent! Cette bête lui en voulait personnellement. Ce rongeur jouissait d'un instinct exceptionnel⁶⁵³.

Ce rat qui apparaît le jour même du départ de la femme évite tous les pièges de l'homme. C'est l'homme qui finalement est piégé. À tel point, qu'Orval Bélanger sent sa raison glisser sur la pente de la

650 Ibid., p. 24.

651 Voir Ibid., p. 42.

652 Voir Ibid., p. 39.

653 Ibid., p. 25.

folie. Il est prisonnier de la tempête, prisonnier du «rattus sapiens⁶⁵⁴» qui sectionne les fils électriques, plonge la maison dans l'obscurité, vide les armoires de toutes victuailles et perce des trous dans le toit afin que le froid s'engouffre dans la maison. Le rat se joue de l'homme.

Avait-il décidé de l'assiéger, de l'affamer, de l'épuiser, de le mettre à genoux avant de lui porter le coup de grâce⁶⁵⁵?

Dans le déluge blanc de la tempête, le professeur de paléontologie, en plein délire, croit voir la fin du monde. Il est le dernier homme vaincu par une bête dont le règne commence.

Il avait découvert rapidement que l'homme n'était peut-être au fond qu'un dinosaure, un monstre préhistorique, destiné à faire place à une race de rongeurs encore plus intelligents. Il avait constaté aussi que l'homme moderne semblait à la dérive de lui-même.

[...] Il regardait déjà son espèce comme une vieille race en voie d'extinction. Son regard se levait sur ses contemporains comme une aube de mort. Ce n'était pas du simple mépris mais la froideur du clinicien; de l'homme de science sur la chose observée⁶⁵⁶.

À moins que le rat n'existe pas⁶⁵⁷, que ce soit Orval qui, à coups de hache, ait réduit sa maison à un squelette de bois, à moins que sa femme ne l'ait pas quitté mais qu'il l'ait assassinée⁶⁵⁸, à moins qu'Orval ne soit lui-même un rat⁶⁵⁹, que le mal ne l'habite.

654 Ibid., p. 72.

655 Ibid., p. 95.

656 Ibid., p. 47.

657 Voir Ibid., p. 214.

658 Voir Ibid., p. 207.

659 Voir Ibid., p. 210.

Rat réel qui ronge la maison ou rat symbolique du remords qui ronge l'homme, le rat sert ici de prétexte à la description de la lente mais inexorable descente d'Orval Bélanger dans le délire. De même, le déluge blanc, retombées radioactives ou refroidissement atmosphérique, devient à un autre niveau le symbole de la fin de notre monde.

Il n'avait jamais osé imaginer la fin du monde, surtout pas de cette façon. Tout au contraire, on lui avait dit maintes fois que la fin du monde serait une sorte de cataclysme de feu et de boue. Des planètes viendraient en collision avec la terre. La terre elle-même s'ouvrirait par le milieu pour cracher le feu et engloutir l'humanité. Mais cette neige qui tombait lentement, presque avec douceur, semblait être une dernière caresse de la nature avant la mort universelle. Tout s'éteignait avec langueur, dans le silence total, dans un assoupissement irrémédiable. Les humains, terrés dans leur maison, n'osaient même plus communiquer entre eux. L'humanité disparaissait petit à petit comme elle était venue. Et lui, Orval Bélanger, professeur de paléontologie, était le dernier homme vivant sur cette terre⁶⁶⁰!

Qu'Orval devenu fou soit responsable de la destruction de sa maison, que l'Homme devenu fou soit responsable de la mort de l'Homme, Le Déluge blanc annonce une ère de cataclysmes où il n'y aura ni arche ni survivants.

En somme, ce roman de parution récente reprend le thème de la grande peur du Moyen Âge: l'Apocalypse est imminente. L'Homme se meurt, se dilue dans la folie; le règne du rat commence.

Enfin sur un char de feu, Satan, l'Antéchrist en personne, tenait dans ses mains la boule aux rats, le monde dévoré par les rats⁶⁶¹.

660 Ibid., pp. 114-115.

661 Ibid., p. 132.

Peut-être qu'il était le dernier homme sur la terre, la fin de l'humanité. Venait le règne des rongeurs intelligents, supérieurs. La nature suivait son cours. Il n'y avait rien à redire. Le rat avait précédé l'homme sur la terre. Maintenant, il l'en chassait⁶⁶².

L'atmosphère de fin des siècles que nous retrouvons dans Le Déluge blanc est tout de même assez rare. Ce n'est que dans les oeuvres de Normand Rousseau et dans certains romans de Marie-Claire Blais que nous notons une telle prolifération de fous. Ailleurs, la folie a une signification autre. Il n'en demeure pas moins que ces romans révèlent une caractéristique propre à l'époque (1960-1980) que nous étudions, une de désespoir, d'abandon et de frayeur. L'Antéchrist est né à Hiroshima, son visage est celui de la folie. Ni Dieu, par l'entremise de son clergé, ni la science, paléontologie ou autre, ne peut enrayer son progrès. L'homme observe, impuissant, les ravages de la folie avant de succomber à son tour.

Enfin, Le Déluge blanc est un roman qui adopte une thèse radicalement opposée à celle de La Peste (1947)⁶⁶³. Le roman de Camus raconte la lutte de l'homme contre le rat, la peste et le mal. Mais à l'encontre du Déluge blanc, La Peste est un roman où triomphe l'homme et la raison. C'est un roman d'espoir, espoir en l'homme, espoir en la raison, espoir en la fraternité. À la suite de la Deuxième Grande Guerre, il est permis d'espérer en la paix, en un avenir meilleur. Mais cette guerre, comme toutes les autres, n'a pas été la guerre pour finir toutes les guerres.

662 Ibid., pp. 213-214.

663 Albert Camus, La Peste, Paris, Gallimard, 1980, 279 p.

À l'aube d'une Troisième Grande Guerre, que la raison n'arrive pas à conjurer, les termes « espoir » et « fraternité » sonnent faux. Le romancier québécois écrit sous cette épée de Damoclès que représentent les arsenaux nucléaires américains et soviétiques. Le personnage d'Orval Bélanger sent très bien son impuissance à faire quoi que ce soit. Enfermé dans sa maison, comme dans un bunker, il regarde tomber la neige et prend conscience de la folie de l'homme qui cherche à détruire l'homme.

Par ailleurs, l'échec d'Orval est tout à fait « québécois ». Certes, il représente l'homme universel dans ce qu'il a de plus insensé, de plus suicidaire, mais il représente aussi le « héros » québécois par sa propension à l'échec, à l'impuissance. Il y a une filiation qui va de Menaud à Orval Bélanger en passant par Émile Drolet et le narrateur de Prochain Épisode. Ces personnages, impuissants à modifier leur condition de colonisés, emprisonnés avec les aliénés quand ils ne sont pas fous eux-mêmes, subissent les contre-coups de décisions prises de « l'extérieur ». Malgré leurs revendications et leurs cris de révolte, ils n'aboutissent à aucune victoire concrète, à aucune victoire qui modifierait tant soit peu leur condition. Ces hommes demeurent « minorisés » face au pouvoir. Les figures d'autorité dans les romans québécois, que ce soit la mère ou un gouvernement central non nommé, ont réussi à étouffer les revendications de leurs « enfants » mâles. Le salut ne viendra pas de ces hommes castrés.

3. la folie féminine

Si les hommes se révèlent, somme toute, impuissants, les

fermes, en revanche, rejettent leur chape de soumission et entreprennent leur propre libération. Cette révolte fait suite à une longue période de docilité et d'obéissance pendant laquelle maintes femmes devinrent folles. Parmi ces folles traditionnelles, «non libérées», nous retrouvons Aline Dupire dans Une lettre d'amour soigneusement présentée (1971) de Jacques Ferron⁶⁶⁴, l'obsédée sexuelle dans Les Pantins (1973) de Normand Rousseau, Julie Lapière dans Le Miroir de la folie (1978) de Marc-André Poissant⁶⁶⁵ et la femme de Rosaire dans Rosaire (1981) de Jacques Ferron⁶⁶⁶.

La «folie» de ces femmes gravite autour de deux pôles: la sexualité et la famille. Le premier, la sexualité, est de facture très récente. Auparavant, la sexualité était implicite, camouflée. De nos jours, certains auteurs (Normand Rousseau, Marc-André Poissant) l'étalent, la provoquent et confondent débordements sexuels et folie. Dans leurs romans, la folie est liée à la sexualité. Ainsi, parce qu'elle manque de tendresse, Julie la «folle» invente une histoire de viol. À l'asile, tous sont obsédés sexuellement: le psychiatre qui pose des questions pernicieuses, le garçon qui se masturbe, la lesbienne qui tente de violer Julie. Les désirs sexuels inassouvis provoquent la folie; celle-ci, à son tour, mène à des débordements

664 Jacques Ferron, Les Roses sauvages, suivi d'Une lettre d'amour soigneusement présentée, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 177 p.

665 Marc-André Poissant, Le Miroir de la folie, Montréal, Québecor, 1978, 149 p.

666 Jacques Ferron, Rosaire, précédé de L'Exécution de Maské, Montréal, VLB éditeur, 1981, 197 p.

sexuels, non naturels (cf. Emmanuelle en noir (1971) de Suzanne Paradis⁶⁶⁷).

Le deuxième pôle, la famille, est plus traditionnel. Depuis les débuts du roman québécois, la famille, ou plutôt la perte d'un des membres de la famille, est cause de folie. Souvent, dans les romans du XIX^e siècle, une mère perdait son enfant ou un mari perdait sa femme et ils devenaient fous à la suite de ce traumatisme. La famille, --père, mère et enfant(s)--, formait un tout, un triangle équilatéral, et la perte d'un des éléments constituants entraînait dans le tout disloqué des troubles psychiques graves.

Dans À l'ombre des tableaux noirs (1977) de Normand Rousseau⁶⁶⁸, l'histoire de Marie-Mouise, la vieille fille, qui rencontre et épouse Fred, le vieux garçon, suit ce schéma traditionnel. Le couple est très heureux mais le bonheur ne dure pas. Marie-Mouise accouche d'un enfant mort-né. Peu après, Fred sombre dans l'alcoolisme et meurt «de façon mystérieuse⁶⁶⁹» dans le lit d'une putain. Marie-Mouise ne surmonte pas ces épreuves et devient folle.

Marie-Mouise ne reconnut pas le corps de son mari et ne put répondre aux questions des policiers. Elle ne savait même pas son nom. On la conduisit dans un hôpital psychiatrique où elle mourut doucement quelques mois après⁶⁷⁰.

⁶⁶⁷ Suzanne Paradis, Emmanuelle en noir, Québec, Garneau, 1971, 177 p.

⁶⁶⁸ Normand Rousseau, À l'ombre des tableaux noirs, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 254 p.

⁶⁶⁹ Ibid., p. 137.

⁶⁷⁰ Loc. cit.

Ce roman est traditionnel dans son ensemble; l'élément de nouveauté se limitant à la prostitution. Quant à Marie-Mouise, elle est écrasée par les événements. Elle ne se révolte pas mais subit la folie. Cet aspect traditionnel de la femme prostrée est imputable à diverses causes. L'une d'elles, et non la moindre, s'explique par le fait que Normand Rousseau, de même que Jacques Ferron et Marc-André Poissant, est un écrivain mâle. Rousseau introduit la sexualité dans plusieurs de ses romans non pour libérer la femme de son rôle de mère respectueuse ou de vierge innocente, mais pour l'assujettir davantage en la réduisant au rôle d'objet sexuel. Par exemple, dans Les Jardins secrets (1979)⁶⁷¹, Rousseau transforme la femme en pur objet de plaisir offert aux hommes afin qu'ils puissent se défouler. Une telle «révolution sexuelle» ne libère pas mais vilipende.

D'objet sacralisé à objet sexuel, le rôle de la femme dans le roman québécois n'en demeure pas moins celui d'un personnage réifié. Ce n'est que tout récemment que quelques femmes auteurs (devenues des «auteures») s'insurgent contre cette vision mâle de leur sexe et cherchent à promouvoir une vision autre, moins condescendante, de la femme. Certaines, comme Suzanne Paradis dans Emmanuelle en noir (1971), se servent de cette même arme, de la sexualité, pour abattre le patriarcat.

À l'encontre des auteurs mâles, Paradis décrit une femme qui n'est pas l'objet d'une chasse sexuelle mais l'instigatrice de la

671. Normand Rousseau, Les Jardins secrets, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 254 p.

chasse. Emmanuelle en noir traite d'inceste, de l'amour charnel qu'une fille éprouve pour son père. Ce thème, nous le trouvons auparavant en filigrane, camouflé par des symboles et des métaphores, implicite jamais explicite, comme dans Angéline de Montbrun (1881-1882) de Laure Conan. Voici maintenant un roman qui l'aborde par le biais de la folie, car comment expliquer une telle aberration, une telle déviation de la norme sexuelle sinon par l'anormalité même.

Emmanuelle est la fille d'une folle. La mère ayant été internée pendant sept ans⁶⁷², la fille a hérité d'une prédisposition à la même maladie.

Emmanuelle est malade, dangereusement malade. Ses yeux ne brillent jamais au bon moment. Si vous l'aviez vue à Rio! Elle éclatait, se brisait et se reconstituait comme une poupée mal articulée. Elle riait quand il fallait pleurer, sanglotait quand il fallait rire. Sensible à tout, mais jamais sur la bonne corde⁶⁷³

La folie, héréditaire⁶⁷⁴, unit la mère et la fille dans le même drame⁶⁷⁵, le même amour. Cette folie peu développée, commode, se prête bien à tous les débordements, à tous les excès. C'est un passe-droit que s'approprie l'auteur et qui lui évite la peine d'expliquer le pourquoi et la progression de l'amour. La folie dans ce roman a donc une double raison d'être: elle permet à l'auteur

672 Voir Paradis, op. cit., pp. 60 et 78.

673 Ibid., p. 76.

674 Voir Ibid., p. 83.

675 Voir Ibid., pp. 80-81.

d'escamoter le problème de l'inceste et justifie tout excès. Donc, Emmanuelle aime son père parce qu'elle est folle et parce qu'elle est folle, elle est prête à tout pour assouvir ses désirs.

À treize ans, elle invite une amie plus âgée, très belle, à passer quelques jours au chalet de ses parents. Une telle invitation n'est pas désintéressée car Emmanuelle escompte séparer ses parents en suscitant une aventure entre son amie et son père. Ses projets réussissent trop vite, trop bien. Son amie devient amoureuse et Emmanuelle, pour s'en débarrasser, la pousse de son yacht dans le lac où elle se noie. Emmanuelle ne sera jamais accusée du meurtre.

À vingt-cinq ans, Emmanuelle épouse Geoffroy, le protégé de son père, mais refuse de consommer son mariage, car elle réserve son corps pour son père.

-- Et alors, Jubald [son père]! Je suis ta fille et je t'aime. J'aime mon père. C'est un beau sentiment. En pension, me l'a-t-on assez répété: aime ton père et ta mère. J'aime mon père! Tu es le corps, l'âme, l'esprit, et je t'aime. C'est bien, n'est-ce pas? Je me suis gardée pour toi. Je suis vierge, Jubald, et j'ai vingt-cinq ans. C'est le bon amour qui garde les filles chastes, non? Tu ne vas plus mettre Hildegard [sa mère] entre nous⁶⁷⁶?

Un soir, elle drogue son père et assouvit ses désirs. Jubald, dégoûté, se jette devant un fourgon; Emmanuelle accouche d'une fille sans bras, sans oreilles. Peu à peu, Emmanuelle sombre dans la folie et la solitude. Elle meurt, s'étant ouvert les veines.

La folie d'Emmanuelle est une folie destructrice, apocalyptique. L'image d'Emmanuelle en noir renvoie à celle de l'antéchrist,

d'un messie noir, d'un démon.

Je suis soldat des armées sataniques et toute générosité m'assaille de honte. Mon amour est né, oiseau noir, entre maison et soleil. Jubald est son nom⁶⁷⁷.

Folie et démonologie sont liées dans ce roman contemporain qui renoue avec la croyance superstitieuse en une folie satanique qui menace le monde. Si Suzanne Paradis norme la folie, c'est en raison de la richesse connotative du terme qui effraie et qui se prête à toutes les aberrations. La folie d'Emmanuelle a été créée de toutes pièces pour répondre aux exigences purement romanesques d'une oeuvre qui traite d'un sujet tabou.

Emmanuelle en noir révèle le déséquilibre à l'intérieur de la famille et l'éclatement des normes traditionnelles. Dans les romans contemporains, les maris veulent faire interner leur femme (Le Miroir de la folie, 1978) et les femmes veulent faire interner leur mari (Rosaire, 1981). Pendant ce temps, les filles couchent avec leur père (Emmanuelle en noir, 1971). Dans ces trois cas, les femmes sont «folles».

Les plus grands changements en matière de folie littéraire viennent du côté des «écrivaines». Certes, le roman québécois a toujours dépeint des femmes, mais dans une optique particulière: reine du foyer, épouse fidèle, mère d'une nombreuse progéniture. Voilà que certaines femmes rejettent cette catégorisation, qu'elles s'insurgent contre le carcan imposé par le mâle. La vie ne se limite pas au mari et aux enfants, à la lessive et à la cuisine. Il n'y aura

677 Ibid., p. 126.

plus d'Alphonsines qui deviennent folles parce qu'elles ne sont pas des femmes de ménage «dépareillées», parce que l'autre, l'Acayenne, sait mieux apprêter les plats, entretenir la maison et parler aux hommes (cf. Le Survenant (1945) et Marie-Didace (1947) de Germaine Guèvremont) Le roman féministe contemporain sonne le glas des prétentions masculines et annonce la renégociation des rapports hommes-femmes.

Dans l'oeuvre de Louky Bersianik, la folie d'Avertine, tout empreinte de désespoir et d'espoir, illustre ce passage, cette période transitoire, cette crise que vivent actuellement les femmes. Mais qui est Avertine? Femme devenue folle, elle apparaît dans Maternative (1980)⁶⁷⁸.

Bien que douce à l'extrême, je suis tenue fermement par ma folie qui m'enferme, et je la tiens fermement à deux mains jusqu'à l'enfermement⁶⁷⁹

Le nom même d'Avertine renvoie à une maladie des bêtes à cornes, surtout du mouton, provoquée par la présence d'un parasite dans l'encéphale, et qui se manifeste par le tournoiement de la bête atteinte. Cette maladie est mieux connue sous le nom de tournis.

J'ai le visage de la folie furieuse. Je m'appelle Avertine et je tourne en rond. J'ai le tournis comme une brebis du Moyen-Âge⁶⁸⁰.

La petite brebis folle qui l'accompagne et qui tourne sans arrêt, bête de plus belle et Avertine bête avec elle en agitant la bélière qu'elle a autour du cou et en tournant autour de l'animalé.

⁶⁷⁸ Louky Bersianik [pseud. de Lucille Durand], Maternative, Montréal, VLB éditeur, 1980, 163 p.

⁶⁷⁹ Ibid., p. 72.

⁶⁸⁰ Ibid., p. 77.

Je vous présente Agnès Bouc, l'agnelle pascalé qui sera immolée si on ne retrouve pas sa mère. Elle a perdu sa brebis et sera livrée au bélier. Regardez: elle salt tout, ça la rend folle, elle a le tournis. Elle a un parasite dans la tête comme Avertine, elle a un genre de ver solitaire dans la cervelle comme Avertine, c'est pourquoi elle n'arrête pas de tourner en rond comme Avertine⁶⁸¹.

Avertine tourne en rond, désespérée, «folle à ller⁶⁸²», à cause d'un parasite bipède, de l'homme, à cause des gestes ratés, de l'échec de la communication, du non-touché.

Il sort du lit comme une lame d'acier qui a décroché un bon contrat. Il s'en va travailler de la lame. Et sera payé pour cela.

Il se réveille et aussitôt fronce des sourcils de granit brut.

Sans regarder Celle qui dort à même les contours de lui-même

Pour lui Celle est un corps et ce corps un corps mort

N'y toucher surtout pas

Ne l'étreindre encore moins

Même si la veille encore il étreignait son oreiller avant de s'endormir

En souhaitant qu'on ne lui demanderait rien

Car la demande est une offense⁶⁸³.

Cette situation intenable d'êtres vivant ensemble mais séparés, figés et pétrifiés, ne saurait durer. Avertine se révolte contre l'ordre établi, séculaire des relations hommes-femmes. Elle ose verbaliser son mécontentement. Et comme tout individu qui se montre insatisfait dans une société qui se croit la meilleure des sociétés possibles, elle sera incomprise, méprisée et internée. Les «hommes» de science l'examineront afin de la récupérer, de la réinsérer dans son rôle de corps fonctionnel, de femme soumise.

681 Id., Le Pique-nique sur l'Acropole, Montréal, VLB éditeur, 1979, pp. 201-202.

682 Id., Maternative, op. cit., p. 79.

683 Ibid., pp. 77-78.

Avertine est la somme de tous les malheurs des femmes.

Sujet réifié, elle fut clitoridectomisée de sa raison par le discours masculin.

J'ai été castrée bien avant ma naissance et ensuite dès le premier jour. Il n'y avait ni natte ni hutte ni lame ni couteau. Il y avait la parole. Elle a tranché dans le vif, elle m'a clitoridectomisée dans mon berceau, bien au chaud dans la maison paternelle, blessure précoce chirurgicale sans cesse rouverte, dans la cour d'école, dans la salle de classe, dans la rue, dans les bureaux, dans les salons, dans les cinémas, dans le lit de mes amants. Partout et toujours cette incroyable mutilation recommence, on n'a aucune pitié, et m'affaiblit au point que je me suis laissée emmener ici chez les folles et les fous, sans résistance. Et je suis aussi démunie, aussi asexuée que tes compatriotes les Sénégalaises, que les Irakiennes, (Adizetu nomme ces femmes excisées en même temps qu'Avertine) que les Jordaniennes, les Syriennes [...]⁶⁸⁴

Mais Avertine, après la folie, se retranchera dans la mort parce qu'elle veut vivre.

Saviez-vous que je ne suis pas née? Je veux NAÎTRE à mon tour et c'est pour cela que je me noie dans la mère Egée, là où elle est enceinte de mes os⁶⁸⁵.

Son testament «intra-utérin» indique cette volonté de naissance:

Comme je vais bientôt quitter ce monde liquide [i.e. la mer où elle se noie], pour un autre monde que je ne connais pas, voici mon testament intra-utérin:

Fille ou garçon
Fleur ou fruit
Peu importe l'habit
Pourvu qu'en naissant
Je sois l'océan⁶⁸⁶

Avertine en tant que symbole ne peut ni disparaître ni être oubliée. Dans Le Pique-nique sur l'Acropole (1979), elle réapparaît.

684 Ibid., p. 115.

685 Id., Pique-nique, op. cit., p. 217.

686 Id., Maternative, op. cit., p. 81.

Elle ne pouvait pas ne pas participer à cette réplique au banquet de Platon où des femmes discutent d'elles-mêmes, de l'amour, de la sexualité et de leur rôle dans la société. L'arrivée de cette «folle alliée⁶⁸⁷» clôt la réunion.

Avertine s'insurge, comme ses compagnes, contre l'injustice de la société des mâles vis-à-vis les femmes, mais son message est surtout un message d'espoir. Ayant arraché un écriteau où il est écrit: «Défense de toucher», elle remarque qu'il est écrit au verso: «Défense de se toucher». Ce message s'adresse de toute évidence aux Caryatides qui, depuis deux mille ans, soutiennent le toit de l'Acropole. Celles-ci deviennent, aux yeux d'Avertine, des femmes pétrifiées par l'interdit du mâle, écrasées littéralement par des «constructions» viriles.

Elles sont le support bénévole des édifices érigés pour la plus grande gloire des Autres. Elles sont le support bienveillant de la loi qui leur est étrangère.

De dégoût Avertine brise la pancarte et la piétine.

Elle a raison dit Xanthippe. Remarquez avec quel art les andres ont inventé ont créé des femmes pour les soutenir⁶⁸⁸.

Révoltée, la folle Avertine se décide à réveiller les Caryatides. Elle s'accroche à l'une d'elles, se pend à ses genoux et lui murmure dans son délire amoureux:

Aime-moi. Embrasse-moi. Touche-moi. Caresse-moi. Je t'aime. Je t'embrasse. Je te touche. Je te caresse. Aime-moi. Console-moi. Caresse-moi. Touche-moi. Je t'aime ma Géante. Je t'embrasse mon Immense. Je te touche mon Infinie. Je te caresse mon Incommensurable. Je me déverse en toi ma Démesurée. Je t'insuffle mon air, mes gaz, mes vapeurs, mon éther, ma poudre d'hystérie⁶⁸⁹.

687 Ibid., p. 69.

688 Id., Pique-nique, op. cit., pp. 223-224.

689 Ibid., pp. 225-226.

Et la statue s'éveille, prend vie. Tenant Avertine dans ses bras comme une enfant, elle se joint aux femmes réunies pour entreprendre la grande marche de liberté.

Le roman se termine sur une note d'espoir. La Caryatide vit; Avertine a retrouvé sa mère. Avertine, folle alliée des femmes, clitoridectomisée de sa raison par les hommes, se sert de sa déraison, de sa démesure, pour insuffler la vie à la femme. La plus démunie apporte la vie et indique le chemin à suivre. Si la folle eschatologique ne devient pas réalité, la folle féministe posera les assises d'un nouveau contrat social où prime le respect de la femme, des faibles et des opprimés.

4. conclusion

À la suite de l'étude de ces trois types de folie, plusieurs ambiguïtés perdurent. Le sens de ces folles, entre autre, n'est jamais fixé. Il oscille entre deux positions, deux registres différents, l'un individuel, l'autre collectif. De plus, une qualité à la fois pessimiste et optimiste se rattache à la folie. Elle ferme et ouvre des possibilités d'avenir. Comment démêler de telles ambivalences?

«Grosso modo», tous les personnages étudiés deviennent fous à la suite d'un échec personnel, mais ce même échec semble garantir la survie et le succès des autres personnages. La défaite de l'un assure le triomphe des autres. Les fous seraient donc des victimes expiatoires. Ils ne meurent pas mais perdent la raison. De cette façon, ils servent d'exemple, d'avertissement aux autres. L'homme se doit de

réagir face aux imperfections de ce monde sinon il est perdu. Le fou indique la voie, à d'autres de l'emprunter. Toutes proportions gardées, le fou ressemble au saint patron des Canadiens français qui perdit lui aussi la tête à la suite de ses prédications où il pourfendait le mal, et indiquait le chemin à suivre. De tels précurseurs, transformés en symboles, sont nécessaires afin de galvaniser l'opinion et empêcher que le pire ne se réalise.

La lutte se porte maintenant sur trois paliers différents: domestique, national et mondial. C'est une lutte contre la négation de l'homme, contre la négation de ses droits fondamentaux. Le fou est le symbole de cette lutte. Plus un personnage est fou, plus il symbolise la révolte contre l'état actuel des choses. Plus Avertine est folle, plus elle tourne le dos au système, qui l'écrase et qui fait d'elle une folle, afin de recréer une société où l'oppression disparaîtrait. L'oppression norme et crée la folle qui, par ce fait même, s'exaspère et s'irrite contre elle. La folle naît d'un double phénomène de rejet ayant des causes extrinsèques et intrinsèques. Elle résulte en monologue, en silence armé de part et d'autre.

L'issue d'une telle confrontation varie. Orval Bélanger meurt muré dans son silence sans avoir réussi à rejoindre autrui. Émile Drolet et le narrateur de Prochain Épisode se retrouvent, eux aussi, seuls. L'internement les laisse démunis, sans aucun espoir, sauf celui que quelqu'un, quelque part, reprendra le combat. Cet espoir, ils s'y accrochent. Grâce à l'écriture, à une écriture révolutionnaire qui fait éclater les conformismes et inquiète les autorités, ils préparent des temps meilleurs. Le sort d'Avertine

diffère car ses idéaux sont partagés par d'autres femmes. La société cherche à l'interner mais elle n'a que faire de la société telle qu'elle est constituée. Entourée de femmes qui, elles aussi, sont révoltées, Avertine montre le chemin de la libération.

La société se transforme sous l'effet de la folie, ou plutôt sous l'effet de ce qu'elle nomme folie et qui n'est souvent qu'une façon anti-conformiste de voir les rapports humains. Le fou s'est mué en censeur; il rappelle à une société trop préoccupée par la finance et la productivité que certaines valeurs morales ne peuvent être abandonnées sous peine de troubles graves. Le fou est une valeur positive, un héros, un des premiers à s'apercevoir du danger et à se perdre pour la cause. La déshumanisation et la mort nous menacent tous, elles apparaissent de plus en plus comme la mesure des choses à venir, à moins que ne prévaille la folie du fou.

B. L'Idiotie

L'Idiotie, tout comme la folie, est un thème récurrent dans le roman québécois. En effet, rares sont les romans où ne se profile pas en arrière-plan la figure d'un fou du village, d'un idiot. Mais comme nous l'avons démontré, la description et le rôle de l'Idiot varient selon des repères chronologiques. Dans les romans publiés avant 1960, l'Idiot est toujours défini et décrit comme un «ayant moins». Ce manque de nature cérébrale fait de lui quelques fois un monstre dangereux, la plupart du temps une victime pathétique. En revanche, les romanciers des années 1960 à 1980, qui écrivent à une période charnière au point de vue idéologique, oscillent entre une vision traditionnelle et une vision transformée du rôle de l'Idiot. Certains ne font que reprendre les thèmes d'avant 1960, les adaptant au contexte moderne. D'autres, influencés par le mouvement antipsychiatrique, décrivent une Idiotie «donquichottesque» aux prises avec des moulins mus par la vénalité et le mercantilisme. L'Idiot, dans ce dernier cas, est un personnage égaré dans une société utilitariste et aliénée par rapport à ce qu'elle devrait être. Le rôle de l'Idiot consiste à engager le processus de conscientisation de cette société qui en a grandement besoin.

Dans le premier cas, l'Idiot est un être différent, inférieur, qui n'arrive pas à s'adapter à la société, à se «normaliser». Cette incapacité d'être, fait de lui un personnage marginalisé, à la limite de la société, entretenant des rapports distendus avec celle-ci. Il est souvent déshumanisé, confondu avec les animaux, les choses, les plantes (cf. Les Manuscrits de Pauline Archange (1968) de

Marie-Claire Blais). Dans le second cas, l'idiot est un être différent, supérieur, qui n'arrive pas lui non plus à s'adapter à la société, à se «normaliser». Il présente des qualités humaines délaissées par la société dans sa quête du quantitatif et il se révèle plus vertueux que les personnages dits normaux, abrutis par une vie mesquine et étriquée (cf. Le Fou (1975) de Pierre Châtillon)⁶⁹⁰. Dans les deux cas, l'idiot se distingue par sa différence. Que la société soit jugée saine ou malade par le narrateur détermine ensuite la valeur de cette différence.

Le nombre de romanciers qui décrivent l'Idiot en des termes traditionnels, négatifs, est de beaucoup supérieur. L'Idiot est soit un fardeau (Les Manuscrits de Pauline Archange, 1968), soit un souffre-douleur et une victime (À l'ombre des tableaux noirs (1977) et Les Pantins (1973) de Normand Rousseau), soit un monstre (La Tourbière (1975) de Normand Rousseau)⁶⁹¹, soit un importun (Le Vent du diable (1968) d'André Major)⁶⁹².

Dans Les Manuscrits de Pauline Archange (1968) de Marie-Claire Blais, Émile, le petit frère de Pauline, est un idiot.

Rejetant nos apparences humaines, Émile, tout en nous montrant des traits fraternels et reconnaissables, le même sourire, les mêmes yeux vivait à l'intérieur d'une enveloppe plus végétale et plus lente⁶⁹³.

⁶⁹⁰ Pierre Châtillon, Le Fou, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 107 p.

⁶⁹¹ Normand Rousseau, La Tourbière, Montréal, Éditions La Presse, 1975, 174 p.

⁶⁹² André Major, Le Vent du diable, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 143 p.

⁶⁹³ Blais, Manuscrits, op. cit., p. 166.

Je pensais à lui comme à une plante mystérieuse dans la maison⁶⁹⁴.

Ce demi-être, plus végétal qu'humain, ne peut parler, ne peut communiquer ce qu'il ressent autrement que par des pleurs. A-t-il la faculté de penser? On ne connaît ni ses songes, ni ses rêves, ni ses jugements à l'encontre du monde ambiant.

Cela devait être bien étrange d'être enfermé dans ce petit corps et de voir toutes ces choses lointaines que mes yeux ne voyaient pas⁶⁹⁵.

Émile est un personnage qui suscite des réactions. Cela est dû en grande partie à la vision «avec⁶⁹⁶», au «Je» adopté par la narratrice, Pauline Archange. Ainsi, ne pouvant pénétrer à l'intérieur de «l'enveloppe végétale» d'Émile, ne pouvant deviner ce qu'il pense, s'il pense, Pauline ne peut nous faire part que des pensées et des réactions qu'Émile provoque chez autrui. Celles-ci se résument en cette phrase:

Il y a des êtres qui naissent parfois pour le malheur des autres⁶⁹⁷.

Les parents, désespérés et effrayés au début, deviennent rapidement exaspérés, dégoûtés, et cherchent à se débarrasser de leur fils, ce monstre encombrant. La progression des sentiments est rigoureuse: désespoir, ségrégation, exclusion.

694. Ibid., p. 167.

695. Ibid., p. 166.

696. Voir Tzvetan Todorov, «Les Catégories du récit», dans Communications, n° 8, 1966, p. 142.

697. Ibid., p. 165.

Ma mère cachait sa tête dans ses mains. «Mon Dieu! Mon Dieu!» gémissait-elle tout bas. Mon père s'approchait d'elle pour la consoler [...]⁶⁹⁸

Mais on me défendait souvent d'approcher d'Émile, on fermait à clef la porte de sa chambre⁶⁹⁹.

«Y faut que cet enfant-là s'en aille, je, [la mère] ne suis plus capable de le voir, il doit partir [...]⁷⁰⁰»

La situation étant intolérable, les parents cherchent par tous les moyens possibles à guérir Émile ou du moins, à le rendre «fonctionnel», socialement acceptable.

Qui sait, si on savait l'apprivoiser, il quitterait peut-être un jour le sommeil des fleurs qui l'habitait⁷⁰¹.

Les Archange partent en pèlerinage à la chapelle Sainte-Justice, consultent des docteurs et des guérisseuses, mais en vain, l'enfant continue de pleurer et de souffrir. Dans ce monde ultra-catholique, à base de péché et de douleur, même cette souffrance a un sens.

«La seule consolation, ma fille, c'est que les larmes d'Émile lavent les péchés du monde», disait ma grand-mère⁷⁰².

À cette vision «chrétienne», à cette «sainte justice» qui rappelle les sermons du père Paneloux dans La Peste d'Albert Camus s'oppose la réalité: Émile souffre et fait souffrir les autres. Sa mère en vient même à souhaiter sa mort.

698 Ibid., p. 166.

699 Ibid., p. 167.

700 Ibid., p. 196.

701 Ibid., p. 167.

702 Ibid., p. 168.

Comment faire mourir Émile sans le tuer? on pourrait peut-être l'oublier⁷⁰³ après le bain, le laisser seul sur une table ou sur une chaise?

Enfin, ne pouvant ni guérir ni se résoudre à tuer Émile, ses parents le confient à une Maison des accueils où des religieuses s'occuperont de lui. Les Archange, confient Émile aux religieuses avant qu'il ne détruise la famille ou qu'il ne subisse un «accident». Il n'est pas question que l'Infirmes demeure avec eux, une telle éventualité pouvant mener à un drame semblable à celui du Refuge impossible (1957) de Jean Filiault.

Les Manuscrits de Pauline Archange développent une vision noire et pessimiste. Dans ce roman, les fous et les Infirmes ne sont guère mieux que des meubles brisés que l'on abandonne faute de pouvoir les réparer. Une telle attitude est déplorable, c'est d'ailleurs contre celle-ci qu'un des fous dans Les Fous crient au secours (1961) de Jean-Charles Pagé se révolte.

-- Dans ma paroisse, on a cette mentalité qu'un malade mental est fou pour le reste de sa vie. Mes parents croient que leur devoir se limite à remiser leurs malades dans ce dépotoir⁷⁰⁴.

Mais l'image des fous dans Les Manuscrits de Pauline Archange est beaucoup plus complexe. Les fous et les Infirmes sont abandonnés car l'avenir est inquiétant. La science ne résoudra pas tous nos problèmes, en revanche elle nous menace tous. Une atmosphère de fin des siècles, eschatologique, semblable à celle que nous retrouvons dans Le Déluge blanc (1981), imprègne ce roman. L'humanité se

703 Ibid., p. 177.

704 Pagé, op. cit., p. 98.

meurt, se dirige vers un suicide collectif. La prolifération d'idiots et d'infirmes reflète la folie des temps modernes et annonce l'Apocalypse.

Pauline, décrit-elle les derniers battements de coeur d'une civilisation fatiguée qui regarde venir, impuissante, avec angoisse, un avenir en lequel elle a perdu tout espoir? Certes, le nombre élevé, le foisonnement de fous, d'infirmes, de laissés pour compte, pour qui l'avenir est bouché, n'augure rien de bon. Une dernière image résume toute cette somme d'angoisse et de désespoir: l'asile des vieillards. C'est là que nous retrouvons Pauline.

La sénilité, en tant que forme d'idiotie, est encore plus désespérante du fait que ces vieillards ont déjà eu la raison.

Quelques-unes, roses et transparentes dans la lumière du matin, berçaient une poupée, comme un vieux rêve, d'autres se soulevaient un peu dans leur lit, pour voir le jardin, sous la fenêtre, puis leur regard se figeait soudain dans une béatitude sans mémoire⁷⁰⁵.

Que l'idiotie se manifeste au début (ex. Émile) ou à la fin d'une vie, c'est un mal contre lequel il n'y a pas de remède. Ceux qui en sont atteints sont abandonnés tôt ou tard par leur famille et «placés» dans un asile où ils reçoivent des soins adéquats des infirmières, de ces «âmes charitables» qui s'occupent d'eux, ou du moins qui semblent s'occuper d'eux quand la famille du malade est présente.

Comme l'explique une de ces infirmières:

Mais quand il ne sera plus là, j'aurai une vraie boule dans l'estomac. C'est mon vieux préféré. Quand il ne sera plus là, y aura personne ici pour avoir tant besoin de moi⁷⁰⁶.

705 Ibid., p. 191.

706 Ibid., p. 192.

Mais les apparences sont trompeuses et cette charité camoufle bien souvent de l'amour-propre comme le révèle la réaction de cette même infirmière quand «son» vieux préféré meurt.

-- Ou... rou... moué ... s.... seul... rir... mou...

-- Et moi alors? Est-ce que je suis un meuble? Une table de chevet? Vous êtes tous des ingrats, pas une seule parole de reconnaissance avant de partir⁷⁰⁷!

La sénilité n'est finalement qu'un autre malheur qui s'ajoute à une liste déjà trop longue dans un roman qui se plaît à les énumérer.

Somme toute, dans Les Manuscrits de Pauline Archange, la vie est désespérante. L'idiotie et la sénilité se retrouvent aux deux extrémités de l'existence: après la naissance et avant la mort. L'homme naît idiot et meurt sénile. Entre ces deux extrêmes, après et avant le néant, une brève lueur d'intelligence peu exploitée, impuissante à guérir certains maux. La description de l'idiotie et de la sénilité, et de leurs ravages, illustre l'échec de la science face à ces déformations biologiques. Dans les autres romans que nous avons étudiés, la folie avait souvent un sens, une cause, une raison d'être religieuse, politique ou caractérielle, mais dans Les Manuscrits de Pauline Archange, l'auteur décrit une souffrance biologique absurde, sans remède. Dans ce roman où pullulent la maladie, l'infirmité et la misère, la Raison avoue son ignorance et assiste impuissante à sa propre désagrégation.

Une vision morbide d'une telle intensité est exceptionnelle. Elle se limite à certaines oeuvres contemporaines qui se déroulent généralement dans un contexte urbain. En cela, les auteurs québécois

707 Ibid., p. 193.

révèlent leur filiation littéraire. Depuis La Terre paternelle (1846) de Patrice Lacombe, la ville a toujours été considérée comme un lieu de décadence et de mort, et la campagne comme un havre de paix et de bonheur. De même, il y a toujours eu davantage de fous et d'idiots à la ville qu'à la campagne.

Outre les raisons littéraires, se peut-il qu'il y ait une telle prolifération de fous parce que l'éventail de comportements possibles est davantage restreint dans les villes et villages? Dans la cité, le fou, l'anormal, est facilement repéré; son comportement transgresse la norme acceptée. Les agents de stabilisation: police, médecins, travailleurs sociaux, voisins, etc., ont tôt fait de l'interroger, de le classer et de l'interner si nécessaire. Au contraire, dans la forêt, les comportements anormaux sont moins facilement discernables et davantage tolérés à cause du peu de population et de l'isolement relatif de celle-ci. Il se peut aussi que ces gens isolés, vivant dans un état de quasi-autarcie, préfèrent régler leurs propres problèmes et se méfient des solutions apportées par les citadins⁷⁰⁸. (cf. le chapitre intitulé «La Folie au Canada», où il est fait mention de la réticence des Québécois à l'égard des asiles).

Dans Le Vent du diable (1968) d'André Major, la forêt est le lieu d'élection à la fois des gens en quête de liberté, loin des contraintes de la ville, et des gens amoureux, idiots et fous, qui se réfugient dans la nature (cf. Cotnoir (1962) de Jacques Ferron)⁷⁰⁹.

708 Major, op. cit., pp. 56 et 72.

709 Jacques Ferron, Cotnoir, suivi de La Barbe de François Hertel, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 127 p.

Albert représente ce premier type d'homme, tandis que Tom, dit Patte-Croche représente le second. Les deux vivent à l'écart, loin du village, Albert près du lac, Tom sur la montagne. Le lecteur pourrait s'attendre à ce que la description de l'idiot soit moins sévère, moins cruelle, à cause du cadre sylvestre, de l'esprit de liberté et de tolérance des personnages. Tel serait le cas si ce n'était d'un élément de discorde: la femme. Albert et Tom vivent en compagnie de leur femme. Mais alors qu'Albert a épousé Marie-Ange, Tom a enlevé la Verte.

Aucune femme ne vivrait avec Tom, à moins qu'il ne la force à le faire, car Tom est un idiot et un monstre difforme.

D'abord, il est court et noueux. Il a les jointures rondes comme des glands. Tout se brise, se renverse sous sa main. L'oeil trop rond vous fixe à n'en plus finir. Il ne sait pas garder sa peur en lui.⁷¹⁰

Tom, le bancal, l'idiot, est un personnage qui régresse psychologiquement. Le narrateur le compare constamment à un enfant, à un bébé, l'opposant ainsi à Albert, l'homme solitaire, l'homme des bois, le «macho» québécois.

Tom n'en boit pas et quand il accepte une tasse de café, c'est pour faire plaisir. Il lui faut du lait, sans quoi il meurt de soif.⁷¹¹

Lui qui dormait de l'épais sommeil de la bête, il se couche en se mordant le pouce pour ne pas claquer des dents. Il lui arrive de pleurnicher comme un bébé.⁷¹²

710 Major, op. cit., p. 11.

711 Ibid., p. 22.

712 Ibid., p. 24.

Tom renifle, il essuie ses joues; ses larmes sont celles d'un enfant qui n'aperçoit plus dans son petit horizon ses père et mère et qui se sent seul au monde⁷¹³.

La prise de la Verte par le vent du diable crée un manque à combler et inaugure le récit. En réalité, la Verte s'est tout simplement enfuie lors d'une tempête, mais Tom, dans son délire, accuse le vent du nord, le vent du diable, d'être la cause de ses malheurs et de chercher à le détruire.

-- Non, j'te dis que c'est le vent du diable. Y voulait m'avoir. Y'a jeté ma cabane par terre, y m'appelait, j'l'ai entendu comme j'te vois! J'l'ai pas entendu [sic], hein, j'ai couru. Y me suivait, y'a fait le tour de la montagne pour me cerner. J'ai couru, tu m'as vu. Y voulait m'avoir...⁷¹⁴

Il est parti avec un fou qui mouille ses culottes chaque fois que le vent bruit un peu⁷¹⁵.

Albert retrouve la Verte mais succombe à ses charmes. Amoureux, il oublie Marie-Ange. Tom menace de reprendre la Verte, mais Albert la défend et menace à son tour de tuer Tom s'il s'approche d'elle. Alors, l'idiot se suicide en se plantant devant un camion.

L'idiot dans ce roman est un être abject, mi-homme, mi-monstre, qui obéit à des pulsions primaires. L'annonce de son suicide n'est qu'un entrefilet sans intérêt inséré dans l'histoire d'amour d'Albert et de la Verte. Cette mort débarrasse le couple d'un être gênant et évite à Albert la peine de tuer son rival.

⁷¹³ Ibid., p. 31.

⁷¹⁴ Ibid., p. 9.

⁷¹⁵ Ibid., p. 23.

— Un fou dans les alentours, ça me regarde, je trouve [...]
 Parce qu'elle est froide, sa rage lui fait peur. Il se sent capable de tout, de tuer s'il le peut, et il en a un peu honte. Car il ne s'agit pas seulement de protéger la Verte mais de se venger en même temps.⁷¹⁶

Trop dissemblables, Tom et Albert, le grotesque et le sublime, s'affrontent dans une lutte qui met en relief leurs différences et qui aboutit inévitablement au suicide du Quasimodo, de trop dans un monde fait à la mesure des couples jeunes et beaux.

En somme, l'Idiot est un importun, un être de trop, toléré tout au plus, qui ne peut se réfugier ni au sein de sa famille (cf. Les Manuscrits de Pauline Archange, 1968) ni dans les profondeurs des bois (cf. Le Vent du diable, 1968). Où qu'il soit, où qu'il se cache, l'Idiot est rejoint par la société qui lui fait sentir sa différence et l'anéantit.

Les romans de Normand Rousseau exploitent cette thématique de la négation de l'Idiot et la portent à son paroxysme. Dans ses premiers romans, Les Pantins (1973) et À l'ombre des tableaux noirs (1977), l'auteur s'attarde moins à la description de l'Idiotie comme telle qu'aux réactions que suscite l'Idiot dans la société. Ces réactions sont toutes négatives. L'Idiot est une victime, un souffre-douleur qui provoque le rire ou la haine.

Éternel exploité, l'Idiot demeure un personnage pathétique. Rousseau n'innove pas. Ses Idiots sont de la même trempe que Piguin et le Schno (cf. La Scouine (1918) d'Albert Laberge), des personnages

716 Ibid., pp. 100-101.

à la remorque de la société, assujettis aux «sains d'esprit», caressés ou punis selon l'humeur de ces derniers.

Dans Les Pantins et À l'ombre des tableaux noirs, on se moque des idiots qui sont soit obsédés par la sexualité et réduits au rôle d'objets sexuels, soit la risée du quartier.

Dans notre classe, il y avait une belle grande brunâtre, les dents vagues, les ongles voraces et l'oeil carnassier. C'était une retardée mentale. Elle retardait à belle allure depuis dix ans bientôt, dans cette même classe, à la même place et sous le même professeur qui la retardait à son tour pour sa grosse dent. En me voyant pulvériser le prof, elle se mit à retarder vers moi⁷¹⁷.

Janvier était mon aîné de cinq ou six ans. Mais il était mentalement le plus jeune de notre bande. Il avait une sorte d'intelligence greffée superficiellement sur un gros noyau de bêtise à l'état pur, une sorte de cerveau plus souvent absent qu'à son tour.⁷¹⁸

Ainsi, s'étant engagé dans l'armée, Janvier revient les deux chevilles trouées de balles. Lors d'un exercice, il avait sauté tête première derrière un mur de sacs de sable, mais il avait oublié de redescendre ses jambes à temps.

En revanche, La Tourbière (1975) délaisse cette attitude générale de raillerie et développe le manichéisme des sentiments que l'on peut éprouver à l'égard des idiots. Cette oeuvre se situe au confluent idéologique du roman qui traite de l'idiotie selon les normes traditionnelles et du roman qui traite de la folie selon les données de l'antipsychiatrie. Les deux visions possibles de l'idiotie

717 Rousseau, Les Pantins, op. cit., p. 191.

718 Id., À l'ombre des tableaux noirs, op. cit., p. 139.

sont ainsi confrontées et opposées l'une à l'autre dans une même oeuvre.

Dans La Tourbière, il y a plus de fous et d'éclopés que de gens sains. Face à cette masse d'anormaux, à cette véritable cour des Miracles, le roman oppose deux réactions, deux visions, l'une de punition, de châtiment divin, l'autre de charité, d'acceptation. La première, traditionnelle, est celle du père, la seconde celle du fils, le narrateur. Entre le père et le fils, il ne peut y avoir qu'antagonisme.

Le conflit de génération et d'idéologie éclate avec la révolte du narrateur qui brave l'interdit du père et tente de réintégrer son frère, une espèce de «monstre⁷¹⁹» difforme et idiot, dans la famille et la société.

l'impression générale... était suffisante pour faire dresser les cheveux...

la tête était plus grosse que la normale... le front occupait la moitié de la figure... l'un de ses yeux... énorme... lui donnait l'apparence d'un cyclope... ses lèvres charnues... fendillées... semblaient saigner... sur des dents croches... jaunes... ébréchées... il avait l'allure générale d'un bossu monstrueux... préhistorique... ses longs bras comme ceux d'un gorille... ses jambes bancales... une odeur lourde se dégageait de son corps...⁷²⁰

Au village, tous ignorent l'existence du grand frère, le père ayant fait circuler la rumeur que son enfant était parti pour la ville. Le père le cache comme une honte, comme un péché, car personne ne doit connaître le secret, la «faute» de la famille. Pendant longtemps, le

⁷¹⁹ Id., La Tourbière, op. cit., p. 121.

⁷²⁰ Ibid., p. 35.

grand frère n'est qu'un hurlement qui monte de la cave. À un étranger qui s'interroge au sujet des cris qu'il entend, on répond :

nous avons un chien dans la cave... il hurle... gémit parfois... lorsqu'il y a un étranger dans la maison... explique-je.⁷²¹ vraiment... lança-t-il... un chien... une sorte de chien fou...

Lorsque ce hurlement se fait trop pressant, le père descend, bat le «monstre» et le prive de nourriture.

Une scène est particulièrement révélatrice de l'attitude du père. À un moment donné, le «monstre» tente de gravir l'escalier, de sortir de son cachot. Le père, du haut de l'escalier, lui crle de retourner en bas, il lui parle comme on parle à une bête, «une bête qui ne comprend plus son maître⁷²²». De son côté, le «monstre» se met à grogner «[...] comme un chien qu'on agace⁷²³». Le narrateur se révolte et supplie le père de laisser monter son frère, de le laisser vivre avec la famille, arguant que ce frère a le droit de vivre comme un être humain. La réponse du père: «Jamais!» et d'un coup de pied dans la figure du «monstre», il le projette en bas de l'escalier, dans l'obscurité de la cave.

Cette scène n'est qu'une longue métaphore sur la tentative des idiots de réintégrer la société, tentative vouée à l'échec, malgré les directives gouvernementales, les lois contre la discrimination à l'emploi et les campagnes de sensibilisation, à moins que la conception

721 Ibid., p. 131.

722 Ibid., p. 47.

723 Loc. cit..

traditionnelle de l'Idiot, un être toléré, jamais pleinement accepté ne disparaisse. Mais cette conception traditionnelle, basée sur des préjugés et des superstitions, est tenace.

Le père tolère son fils idiot, en autant qu'il se tienne tranquille dans la cave, mais refuse de l'intégrer à la famille car le monstre est un «fils du diable» comme disent les gens du village, la conséquence d'une malédiction satanique.

La mère, lorsqu'elle était enceinte, reçut la visite d'une rousse qui passait pour être un peu sorcière. Pour chasser le mauvais sort, la mère fit venir le curé, mais en vain, l'enfant était infirme. La phobie du père pour les êtres anormaux tient donc à un traumatisme personnel, son fils premier-né est un «monstre», et à la croyance superstitieuse que les êtres anormaux sont des créatures du diable, des êtres dangereux et de trop dans ce monde où les malheurs abondent.

Aux accusations du père, les êtres anormaux sont laids et inutiles, le narrateur oppose une vision positive et constructive. Entre son frère et lui, des liens se créent. La nuit, le narrateur le promène et lui fait découvrir les arbres, les feuilles, les étoiles, choses que son frère ne pouvait connaître dans son cachot. Inversement, grâce au «monstre» difforme et idiot, le narrateur découvre, ou plutôt redécouvre, la beauté de la nature. Grâce à son frère, le narrateur se pose des questions pas du tout folles, remet en question le dogmatisme du père et réexamine la structure de la société.

L'opposition père-fils/narrateur se répète aussi dans l'intrigue secondaire centrée autour d'un albinos considéré comme le fou

du village⁷²⁴. Le père prétend que l'albinos est une créature frappée par Dieu, ou par le diable, et qu'il faut l'éviter. Il va même jusqu'à dire:

... que c'était une honte pour tout le village de laisser errer l'albinos en liberté... que c'était mauvais pour les enfants... de voir un tel... un tel monstre... une telle créature [...] qu'on devait fusiller... ou noyer... ou laisser mourir certains... êtres humains... la vie était assez laide⁷²⁵ comme ça... sans y ajouter ces êtres... marqués par la nature...

Les croyances du père semblent inspirées par le Malleus maleficarum (1487): l'enfant difforme et idiot est un «fils du diable», les sorcières jettent des sorts aux femmes enceintes, les rouses sont apparentées au diable, l'albinos est une créature frappée par Dieu, etc. Dans aucun autre roman avons-nous trouvé une vision aussi superstitieuse. En un sens, le père réagit exactement comme l'auraient fait les dominicains Kraemer et Sprenger au XV^e siècle. Son comportement est nettement atavique.

En revanche, le narrateur n'éprouve aucune haine envers l'albinos, il lui est même reconnaissant de répandre autour de lui la joie de vivre.

parfois... il sifflait... ou chantonait... ou se parlait à lui-même... ou parlait à tout ce qu'il rencontrait... il félicitait le soleil de se lever si tôt... une fois de plus... un matin de plus... il remerciait les oiseaux de chanter malgré le mauvais temps... il parlait aux animaux... aux fleurs... aux arbres...⁷²⁶

L'antagonisme latent entre le père et le narrateur éclate lorsque la soeur du narrateur, qui éprouve de la sympathie, de la fascination

724 Ibid., p. 39.

725 Ibid., p. 43.

726 Ibid., p. 40.

pour l'albino, devient enceinte. Alors, la colère du père est terrible. Il bat sa fille jusqu'à ce qu'elle avoue le nom du responsable. Puis il la frappe au ventre jusqu'à ce qu'elle avorte. Non satisfait de ce premier meurtre, le père, armé d'un fusil, poursuit l'albino jusqu'à la tourbière où ce dernier, effrayé, s'enfonce, reste pris et se noie. La victoire du père est totale: l'albino est tué et l'honneur de sa fille est sauvé. Le narrateur, trop jeune, trop faible, est impuissant à faire quoi que ce soit contre le père.

Mais cette victoire est pyrrhique. Peu à peu, la soeur du narrateur devient rêveuse, «absente»; elle se met à tricoter du linge pour un bébé inexistant. Le narrateur, de son côté, rencontre une superbe rousse (une sorcière selon les villageois) qui l'initie à l'amour. Il l'aime et elle enfante. Mais le père tente de séduire la rousse, elle refuse, et lui, emporté, la tue. Le frère évadé du cachot à tout vu. Le père tente de le tuer dans la tourbière, mais il se débat aidé du narrateur. Dans le combat qui s'ensuit, le père et le frère difforme meurent engloutis dans la vase. Le fils est accusé du meurtre de la rousse et de son père, et enfermé dans un asile de fous. Son enfant sera élevé par sa soeur.

Ce résumé accentue le caractère sauvage, violent, du roman. Il faut cependant remarquer que la violence ne s'exerce jamais d'égal à égal mais toujours contre un plus faible de soi, un idiot de préférence, et puisque les idiots prolifèrent...

L'image des idiots, faibles, dominés et battus, est tout de même positive. Ils ne font pas de mal à personne, ne tuent pas, mais apportent le bonheur, la tendresse et l'amour. Au contraire, les «normaux» sont des assassins, de véritables Torquemadas intolérants.

Le père est un juge entaché d'arbitraire, le symbole négatif d'interdits, de violence, à qui incombe la tâche de préserver la pureté de la race. Se voyant environné d'idiots, menacé par la montée de ces «sous-hommes», le père cherche à les assassiner.

La mort du père, provoquée par le «monstre» et le narrateur, devrait symboliser la mort de ces vieilles croyances superstitieuses, de l'intolérance et de la force aveugle-mal utilisée. Mais le père n'était que la partie visible du problème. Le narrateur est interné à l'asile, incompris des villageois qui demeurent ancrés dans leurs croyances et qui refusent de changer leur schème de pensée.

Comment expliquer ce très grand nombre d'idiots, de mal en point, d'éclopés et de disgraciés? La littérature traditionnelle d'avant la Révolution tranquille mettait en scène peu d'idiots ou d'infirmités pour des raisons idéologiques. Les romanciers de cette époque cherchaient à décrire une société idyllique, travaillant la terre sous le regard bienveillant de Dieu, et ils évitaient la description de certaines situations et de certains personnages qui renverraient à une réalité jugée trop désagréable ou à contre-pied de l'atmosphère recherchée. Somme toute, il ne pouvait y avoir de place pour les idiots et les infirmes dans la littérature d'un peuple qui se croyait, ou qui voulait se croire, élu de Dieu, moralement et physiquement sain.

Qu'advient-il après 1960? En premier lieu, les romanciers refusent de s'illusionner sur le sort du peuple québécois et de masquer la «réalité». «Nègres blancs», «Cabochons» ou «Cassés», l'image des Québécois que nous retrouvons dans les romans des années

soixante n'est guère flatteuse. D'une image anagonique du Québécois, nous passons à une image catagonique. Les auteurs versent dans le misérabilisme; ils dépeignent avec insistance les aspects les plus tristes, les plus pénibles de la vie sociale tout en soulignant l'influence débilite du colonialisme canadien. Idiots et infirmes foisonnent. Leur nombre augmente dans les romans en proportion de l'insécurité générale face à l'avenir du peuple québécois et de la race humaine. Ils illustrent l'impossibilité à se fondre dans la norme du discours établi d'une société en porte-à-faux permanent.

Dans ces romans contemporains, l'idiot est comparé à une plante (Les Manuscrits de Pauline Archange, 1968), à une bête (Le Vent du diable, 1968) et à une créature satanique (La Tourbière, 1975). Il suscite la pitié, dégoûte ou effraie. Dans certains romans (Les Manuscrits de Pauline Archange), il est réifié, chosifié, traité comme un meuble brisé tout juste bon pour le dépotoir de l'asile. Ailleurs (La Tourbière, Le Vent du diable), dès qu'il ose s'affirmer autre qu'un sous-homme, il encourt l'ire des «normaux» et la mort.

La «personnalité» de l'idiot est très restreinte du fait que les romanciers décrivent l'aspect extérieur, les faits et gestes des idiots, mais ne s'attardent jamais aux pensées et aux rêves de ceux-ci. Ainsi, l'idiot est décrit de l'extérieur comme un personnage muet ou qui ne cesse de balbutier des inepties. Quant à son apparence extérieure, elle est toujours difforme et repoussante. Dans certains romans (La Tourbière, Le Vent du diable), le corps de l'idiot est le reflet de son âme. En ce sens, la description de l'idiot n'a guère changé depuis le XIX^e siècle.

Le rôle de l'Idiot en littérature se définit en fonction des rapports entre le personnage idiot et le personnage «sain». Toute modification des sentiments de l'un entraîne une modification du rôle de l'autre. Trois liens ou types de rapports sont possibles. Si nous adoptons le point de vue de l'Idiot, nous pouvons dire que celui-ci valorise, déprécie ou représente par analogie le personnage «sain».

L'Idiot valorise par contraste. Plus il est décrit comme un être inférieur, plus le personnage «sain» est supérieur. Plus l'écart est énorme, plus le héros est mis en relief. Les exemples abondent. Plus Tom est difforme, idiot et enfantin, plus Albert paraît surhumain (cf. Le Vent du diable (1968) d'André Major). Plus Jérôme est vulnérable, plus Pierre de Saint-Luc paraît fort (cf. Une de perdue, deux de trouvées (1849-1851) de Georges Boucher de Boucherville). Plus Titoline est ridicule, plus le fiancé d'Anna paraît charmant (cf. L'Enfant mystérieux (1880-1881) de Wenceslas-Eugène Dick). Tout le récit Les Bêtises de Jacquot (1893) d'Édouard-Zotique Massicotte ne sert qu'à rassurer le lecteur en sa supériorité face à l'Idiot. Cette valorisation de personnages «sains» par la dévalorisation de l'Idiot s'effectue soit en démontrant le ridicule de ce dernier, soit en accentuant sa laideur et en l'accablant de mépris.

Inversement, certains Idiots déprécient les personnages «sains» en mettant en évidence leur inhumanité. La mort du Schno révèle la cruauté et la barbarie de Tofile (cf. La Scouine (1918) d'Albert Laberge). Les malheurs de Jérôme mettent en évidence la perfidie du docteur Léon Rivard (cf. Une de perdue, deux de trouvées).

La défiguration de Patrice dévoile l'ampleur de la jalousie

d'Isabelle-Marie (cf. La Belle Bête (1959) de Marie-Claire Blais).

Évidemment, dans la plus pure tradition romanesque, l'idiot valorise le héros et déprécie le «méchant». Il est un instrument, un moyen d'accentuer les qualités ou défauts moraux des autres personnages.

Outre ce rôle de repoussoir, l'idiotie peut être considérée comme une analogie à notre condition humaine. Limité dans sa connaissance, malheureux et souffrant, l'idiot est un reflet de l'homme. Ce dernier type de rapport est rare (cf. dans une certaine mesure Les Manuscrits de Pauline Archange (1968) de Marie-Claire Blais).

Tous ces rôles sont négatifs en regard de ce que pourrait être le rôle de l'idiot. Seule La Tourbière (1975) de Normand Rousseau nous donne un aperçu de ce rôle positif virtuel. L'idiot, dans ce roman, a une fonction pédagogique. Ainsi, le grand frère idiot et difforme apprend au narrateur à apprécier la nature et la vie. De même, l'albinos, l'idiot du village, apprend à la soeur du narrateur ce qu'est l'amour. Dans les deux cas, l'idiot enseigne à des personnages soi-disant sains le respect et l'amour de la vie alors que la majorité de ces derniers se distingue surtout par un désir insatiable de destruction (ex. le père).

Dans La Tourbière, tout le roman porte sur la tentative des idiots d'établir un rapport d'égalité avec les autres personnages, mais sans grand succès. Pourtant, l'image et le rôle de l'idiot commencent à changer. L'antipsychiatrie mine la croyance de la société en sa raison infallible. Et si l'idiot était plus raisonnable que la société?

Le grand mérite de Pierre Châtillon dans son roman Le Fou (1975) est de surmonter les préjugés et les lieux communs pour nous présenter un idiot, Rosaire, qui est «humain» et même supérieur aux gens dits normaux. Rosaire est l'idiot du village, le souffre-douleur des gens. Ainsi, lorsqu'il était jeune, Rosaire se prenait pour un ange. Ses «amis» le défièrent de sauter d'un pont. Il le fit, se brisa les deux jambes et resta boiteux.

— Ça fait quasiment pitié de l' voir aller tout croche avec ses deux cann' mais m'as dir', comm' toé, surtout quand y port' sa serviett' roug' dans l' cou, c'est tordant. Parc' que lui, t' sé, avant, y s' prenait pour une ang' mais à c'tte heure y s' prend pour Superman⁷²⁷.

À cette narration «de l'extérieur», à la troisième personne, des méfaits de Rosaire succède constamment la relation des pensées et des rêves de l'idiot⁷²⁸. Ce mouvement de balancier nous permet de mesurer l'écart entre les commentaires souvent superficiels des gens et la richesse intérieure du personnage. Car Rosaire, bien que simple d'esprit, étonne par la variété et la beauté de ses rêves.

Ainsi, il se méfie des livreurs de glace qu'il soupçonne de receler l'hiver dans leur voiture⁷²⁹. Il est fasciné par un ouvrier qui enfile des bas sur des jambes de métal croyant qu'en cette usine des magiciens fabriquent les corps des femmes⁷³⁰. Il confond sa mère avec la Fée des Étoiles qu'il confond à son tour avec la

727 Châtillon, op. cit., p. 12.

728 Ibid., p. 48.

729 Voir Ibid., p. 13.

730 Loc. cit..

Sainte Vierge⁷³¹. Il croit que le monde connu prend fin avec la gare et que le train s'élève dans la nuit et file vers les étoiles⁷³². Il soigne son ange gardien qui s'est brisé l'aile en tombant du pont et l'amène partout avec lui⁷³³.

Rosaire siffla son ange distraît qui se présenta à lui assis dans une coccinelle à quatre roues. Sur le chemin de la ville, ils rencontrèrent trois prêtres à têtes de pics-bois et, sautant d'une poubelle à l'autre, trois bonnes Soeurs portant chacune une queue d'écureuil⁷³⁴.

Mais ces images restent murées dans le cerveau de Rosaire qui ne peut communiquer avec les villageois et qui, s'il le pouvait, serait tout aussi incompris de ces êtres frustrés dont les propos ne s'élèvent guère au-dessus de la vulgarité et du comérage.

Outre l'écart entre l'opinion qu'on se fait de Rosaire, laid et frustré, et son être véritable, sensible et poétique, l'auteur développe l'écart moral entre les villageois et l'idiot.

-- C'est qui ça c' pas intelligent-là qui est toujours assis dans l'herbe? Hostie qu'y est laid pis qu'y fait dur. Tourn' la têt' su un bord, tourn' la têt' su l'aut' bord.

-- Ça? C'est Rosair'. Tu l' connais pas? Ah, non, c'est vrai, toé, t'es pas d' Nicolet. Icit' tout l' mond' le connaît. Y est fou mais y est pas dangereux. Y est comme un enfant. Y est assez drôle, y rest' là, assis dans l'herb', pis y me r'gard' tout' la journée pis y chante, y dit des: «Eu-eu-eu-bing-bong-bing-bong». J' trouv' ça assez plate icitte, au moins, lui y m' parle...⁷³⁵

731 Voir Ibid., p. 37.

732 Loc. cit..

733 Voir Ibid., p. 41.

734 Ibid., p. 82.

735 Ibid., p. 89.

Aux yeux des villageois, Rosaire est une chose sans intelligence, sans cervelle, véritable girouette qui tourne à tous vents. C'est d'ailleurs cette imprévisibilité qui effraie car, alors que les autres personnages «savent» où ils vont et qu'ils se «tiennent» bien, l'Idiot va où bon lui semble. Par jalousie, par dépit, les autres personnages lui prêtent des désirs qu'ils osent à peine s'avouer. L'image de l'Idiot devient liée à celle de la violence et de la luxure effrénée (cf. Les Apparences (1970) de Marie-Claire Blais). Rosaire est le réceptacle de leurs Interdits.

Mais alors qu'on prête à Rosaire des vices abjects, celui-ci se révèle pur et chaste.

Y as-tu déjà vu les yeux comme y faut? Non, hein? Ben, la prochain' fois qu' tu l' rencontreras, surveill' -lé. Ah! moé, là, juste à sa façon d' me r'garder, j'aim' mieux pas en dir' plus... T' sais, tu sens ça dans les yeux d' quelqu'un quand y a la têt' plein' de cochonneries. À quoi c'est qu' tu veux qu' ça pense' tout' la journée un êt' de même, hein? Ça fait des années que j' le dis mais personn' m'écoute. Un bon jour, y vont s'apercevoir qu'y a violé un' jeun' fille ou, be donc un' femme honnêt' dans sa maison pis y va êt' trop tard⁷³⁶.

En réalité, Rosaire «courtise» les femmes selon des règles d'amour chevaleresque alors que les villageois considèrent les femmes comme des objets de plaisir. Ils se moquent de la fidélité conjugale et se vantent lorsqu'ils ont «tapé» le femme de leurs amis⁷³⁷.

Selon Rosaire, Linda, la vendeuse de frites, l'amie de Speedy le motard, est une princesse aux cheveux blonds. Il conserve les patates frites touchées par les doigts de son idole et la nuit,

736 Ibid., p. 73.

737 Voir Ibid., p. 23.

les presse dans sa paume comme si elles étaient des cheveux d'or⁷³⁸. Rosaire transforme la réalité la plus médiocre en poésie. Mais son rêve d'amour ne peut se réaliser car Linda et lui habitent deux univers différents.

L'univers de Linda, de même que celui des autres villageois, est morne et gris. Souvent, dans son discours, revient ce leitmotiv: «Maudit' vie plat'⁷³⁹». Par contre, l'univers de Rosaire, rempli de musique et de couleurs, est comparable à un kaléidoscope constamment changeant.

Puis sa tête se mit à tourner comme une grande roue de cirque pleine de rires, de flonflons d'orgues de barbarie, de pétards, de pièces pyrotechniques déployant d'immenses fleurs d'étincelles composées de mouches à feu. Et Rosaire, bouleversé par cette fête, ne se lassait pas d'agiter sa tête devenue semblable à ce kaléidoscope avec lequel il s'était tant amusé jadis. Et chaque fois qu'il l'agitait, le paysage et les passants se fragmentaient comme autant de menues pièces mobiles de verre colorié se reflétant en agencements fantaisistes sur les miroirs de son esprit⁷⁴⁰.

Nouveau Don Quichotte, Rosaire transforme la vendeuse de patates en princesse et apporte un brin de folie et de poésie dans un village autrement monotone et routinier. Rosaire bat en brèche sans cesse tous les conformismes hérités, tous les rituels figés. Il invente sans cesse de nouveaux territoires de rêve, de nouveaux modes de vie, de nouveaux modes de rapport à l'autre. Il est celui qui sait sans relâche pratiquer cet écart entre ce qui est et ce qui pourrait être, entre ce qui est et ce qui devrait être. Il va et vient entre

738 Voir Ibid., pp. 81 et 105.

739 Voir Ibid., pp. 86 et 92.

740 Ibid., p. 83.

le réel et l'imaginaire, mais ne se satisfait ni de l'un ni de l'autre. Mais tel le célèbre hidalgo, Rosaire est incompris et de trop dans un monde où règne le calcul et les apparences extérieures de réussite. Déçu, il quitte le village en plein hiver, en suivant le chemin de fer qui mène vers la Voie Lactée. Vaincu par le froid, il meurt gelé.

Et comme la dame restait là, bras tendus vers lui, et qu'à force de l'observer entre ses paupières à demi closes par le gel il crut découvrir sur son visage les traits de Linda confondus à ceux de sa Marraine et Mère la Fée des Étoiles, Rosaire, ne sachant comment la remercier, arracha son cœur de sa poitrine -- geste qu'il avait vu faire sur des images pieuses par des enfants donnant leur cœur à la Vierge -- et le déposa entre les mains blanches de la créature aérienne qui repartit vers le fond de la nuit⁷⁴¹.

La mort de Rosaire reprend les leitmotifs antithétiques du roman: poésie et réalisme vulgaire. Rosaire meurt en offrant son cœur à la fée des étoiles. Peu après, le «Rapid Express» lui passe sur le corps et disperse ses restes dans toutes les directions.

De même, cette mort s'inscrit à l'intérieur du thème récurrent de l'évasion du fou. À nouveau (cf. Les Inutiles (1956) d'Eugène Cloutier, et Le Fou de l'île (1958) de Félix Leclerc), un fou quitte de plein gré un monde déshumanisé où l'idéalisme et la poésie sont de trop, où lui-même est de trop. Depuis vingt ans, ce thème revient avec insistance. Le fou, symbole de l'être marginal, du rêveur, n'a plus sa place dans une société où prime la productivité, le rendement. Les don Quichottes gênent le fonctionnement des moulins.

-- Voyons, voyons, dit Ti-Jean, pour se donner une contenance, on n'est quand même pas pour se mettre à brailler.

741 Ibid., p. 83.

C'est pas un notab' qui est défuntisé, c'est rien qu' Rosair' Bellemare. Ça fait ben des p'tits morceaux, comme on dit, mais ça fait pas ⁷⁴² une grosse perte... Après tout', ça fait rien qu'un fou d' moins!

Malgré ce que dit le personnage de Ti-Jean, Rosaire présente un cas exceptionnel. Dans les romans de Marie-Claire Blais, de Normand Rousseau ou d'André Major, les idiots étaient décrits de «l'extérieur» par un narrateur «Je», sain d'esprit et, de ce fait, réduits à un rôle d'objet, pitoyable ou haïssable, mais d'objet tout de même. Au contraire, l' introspection due au narrateur omniscient permet «l'humanisation» de Rosaire. En étant une sorte de conscience totale, le narrateur va au-delà des apparences extérieures, pénètre à l'intérieur du crâne des personnages et révèle tout ce qu'ils pensent ou désirent. Ceci permet au narrateur du Fou de réaliser le souhait de Pauline Archange:

Cela devait être bien étrange d'être enfermé dans ce petit corps [celui d'Émile] et de voir toutes ces choses lointaines que mes yeux ne voyaient pas ⁷⁴³.

Grâce à cette vision omnisciente, ce sont les autres, les normaux, qui sont réduits au rôle de sous-hommes. Tout dépend du point de vue narratif. Une description extérieure de l'idiote se limite aux apparences, tandis qu'une description introspective dévoile les mobiles de toute action.

Mais l' introspection seule est insuffisante à transformer l'image de l'idiote. Encore faut-il que celui-ci ait quelque chose à

742. Ibid., p. 107.

743. Blais, Les Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., p. 166.

{ communiquer autre que des ba-be-bi-bo-bu. Rosaire est un poète en contact avec un univers surréaliste rempli d'images étonnantes, mais il est coupé du monde extérieur car il est idiot et ne maîtrise pas la parole. Cette lacune fait de lui un poète emmuré, à qui on a coupé la langue.

La pensée et la faculté d'exprimer sa pensée par la parole sont quelques-unes des qualités qui différencient l'homme des animaux et des objets. C'est pour cette raison que les personnages idiots sont assimilés à des animaux ou à des objets. Ceux qui ne peuvent parler, qui ne savent comment parler ou qui ne disent que des sottises sont réduits au rôle de sous-hommes dans le roman. De la même façon qu'un personnage de théâtre cesse d'exister dès qu'il se tait et sort de scène, un personnage de roman muet est réifié ou diminué. De plus, le niveau de langage définit la classe sociale du personnage (cf. l'emploi du joul dans Le Cassé (1964)⁷⁴⁴, Le Cabochon (1964)⁷⁴⁵ ou Les Belles-Soeurs (1968)⁷⁴⁶). Le langage de l'idiot étant primaire, lui-même est perçu comme un être primaire appartenant à une sous-classe sociale.

En revanche, l'anthropocentrisme de certains auteurs qui font parler une statue ou même une poignée de porte confère à l'objet des qualités humaines. Châtillon «humanise» Rosaire en nous livrant

744 Jacques Renaud, Le Cassé et autres nouvelles, suivi de Le Journal du Cassé, Montréal, Parti Pris, 1977, 198 p.

745 André Major, Le Cabochon, Montréal, Parti Pris, 1980, 150 p.

746 Michel Tremblay, Les Belles-Soeurs, Montréal, Holt, Rinehart et Winston, 1968, 71 p.

ses pensées intimes. Inversement, il déshumanise les autres personnages en révélant, sous leur vernis de respectabilité, leur inhumanité profonde. Son but est le même que celui de Rousseau dans La Tourbière (1975). Mais à la différence de ce dernier, Châtillon n'adopte pas une attitude paternaliste en ce sens que l'idiot n'a pas besoin de l'autre, d'un personnage normal, pour être mis en valeur. L'idiot existe de façon indépendante. Déjà handicapé, il n'a pas besoin du handicap supplémentaire que représente toute dépendance excessive à l'égard d'autrui.

De plus, Châtillon innove et bouleverse en s'attaquant à des clichés idéologiques. De même que l'habit ne fait pas le moine, le langage ne fait pas nécessairement l'homme. Le sous-homme idiot est supérieur à l'homme «normalement» constitué, beau parleur, socialement accepté. Dans Le Fou, c'est précisément celui qui dit le moins qui possède le plus de qualités humaines et qui se révèle digne du nom d'homme.

Mais alors, pourquoi Rosaire n'est-il pas davantage valorisé par sa société? C'est ici qu'entrent en ligne de compte les préceptes antipsychiatriques. Dans une société qui adopte comme valeur suprême la productivité, l'idiot, tel Rosaire, et les qualités humaines, tels le respect d'autrui, l'amour et la charité, sont marginalisées. La société aliène ce qui constitue son entité même, au nom d'une quête de profits. Dans ce cas, deux conclusions s'imposent: l'idiot n'est pas celui qu'on croit, et ce n'est pas parce que la majorité des gens pensent d'une certaine façon qu'ils ont forcément raison.

En fin de compte, le problème est de savoir s'il est préférable d'être seul, mais sain d'esprit, ou s'il est préférable de participer à l'aliénation collective. Entre s'enfermer dans une tour d'ivoire ou hurler avec les loups, le choix n'est guère encourageant. D'ailleurs, tous les personnages «fous» confrontés à une telle alternative ne choisissent pas mais s'évadent (cf. Les Inutiles, Le Fou de l'île, Le Fou). Ce refus est symptomatique. Ne pouvant vivre hors de la société ni dans celle-ci, du moins tant qu'elle ne changera pas, les fous et les idiots s'enfuient vers un «ailleurs»: pays exotique (Les Inutiles), monastère (Le Fou de l'île) ou pays rêvé (Le Fou).

Mais tous les idiots et les fous n'ont pas le bonheur de pouvoir s'évader vers un «ailleurs». La plupart d'entre eux sont inévitablement repérés par les agents de stabilisation et internés dans un asile d'État. Là, ils subissent des traitements similaires à ceux qu'a subi Jean-Charles Pagé (cf. Les Fous crient au secours). Leur vie devient un enfer, leurs journées une série de tourments. Nous ne nous attarderons pas sur ce sujet pénible, que nous avons déjà analysé, mais nous aimerions attirer l'attention du lecteur sur un type de folle, propre à l'institution asilaire, qui fut exposé aux yeux de tous pour la première fois par des antipsychiatres. Cette folle nous la désignons sous le nom de folle asilaire.

C. La folie asilaire

Plusieurs idiots ont été internés dans un asile d'État à cause de l'intolérance de la société. Leur idiotie prenait alors une tangente particulière, se fixait et adoptait des caractéristiques propres à l'asile (cf. le comportement de Jérôme à l'asile dans Une de perdue, deux de trouvées (1849-1851) de Georges Boucher de Boucherville).

Selon certains psychiatres (Roger Bastide, David Cooper, Thomas Szasz), dès qu'un individu jugé «fou» est interné, dès qu'il est extirpé du contexte social où il manifeste un comportement perturbateur et placé dans le micro-univers artificiel et punitif de l'asile, une autre folie, institutionnelle, se développe et se greffe à la folie initiale (cf. le chapitre intitulé «Le soigné: être fou»). Point n'est besoin d'être déjà idiot ou fou pour connaître cette forme particulière de folie; l'institution, les règlements, les gardes, les autres fous et surtout les «traitements» peuvent provoquer la folie. Cette folie asilaire, cette folie provoquée par l'asile, a été dénoncée à maintes reprises par des écrivains, par des psychiatres et en particulier par Jacques Ferron.

Jacques Ferron, l'écrivain, a souvent abordé le sujet de la folie, d'autant plus que Jacques Ferron, le médecin, a exercé son métier à Saint-Jean-de-Dieu pendant quelques années. Grâce à cette double expérience, l'image de l'idiotie et de la folie dans l'œuvre ferronesque est à la fois probante et originale. Dans Cotnoir (1962), par exemple, ces expériences, ces visions de la folie sont mises à profit: Emmanuel, le «mental» sera sauvé de l'asile grâce à l'intervention de Cotnoir, un vieux médecin alcoolique et excentrique.

L'histoire d'Emmanuel est représentative de ce qui advient d'un individu interné contre son gré à l'asile. Emmanuel n'était pas «cliniquement» fou mais plutôt simple d'esprit, faisant «l'innocent» pour faire rire les gens.

Il n'était pas un innocent, il falsait l'innocent, c'est différent. Il jouait là un rôle pour lequel il avait des dispositions, bien entendu! N'empêche que ce n'était pas lui, l'innocent; c'était le personnage que tout le monde désirait, appelait et qu'Emmanuel devenait pour faire plaisir à tout le monde. ⁷⁴⁷ Il n'avait pas de famille; il cherchait ainsi à se faire adopter.

Son «boss» venant à mourir, son successeur, agacé par ces jeux, congédie Emmanuel. Celui-ci erre de taverne en taverne jusqu'au jour où il pisse d'un balcon sur les passants. Arrêté, traîné en cour, il est interné à la prison de Bordeaux, côté fous.

Il paria qu'il pouvait --ne le répète pas aux enfants-- d'un balcon pisser sur la population. Pas chanceux dans son pari, il a gagné d'aller dans la prison des fous, dans un enfer plus noir que l'enfer du bon Dieu, lui qui n'avait jamais fait de mal à personne, n'ayant cherché qu'à plaire à tout le monde ⁷⁴⁸.

C'est le stage à Bordeaux qui fait d'Emmanuel un «mental» ⁷⁴⁹. Brutalisé, violenté par des geôliers qui se meurent d'ennui et qui se vengent sur les malades, Emmanuel devient «un pauvre hère confus et tremblant, complètement perdu derrière sa contenance» ⁷⁵⁰, qui se réfugie, quand il a peur, dans la salle de bain où il laisse couler le robinet.

747 Ferron, Cotnoir, op. cit., pp. 44-45.

748 Ibid., p. 45.

749 Ibid., p. 35.

750 Ibid., p. 41.

Emmanuel devient fou à cause de la société, à cause d'un geste jugé anormal par celle-ci et qu'elle punit sévèrement, sans aucune mesure avec l'offense commise.

Pisser sur la population? Elle ne le méritait pas, non, elle qui permet de pareilles infamies⁷⁵¹?

Libéré, Emmanuel fait peur. La prison l'a transformé. Les gens qui le gardent cherchent à s'en débarrasser et font venir le docteur Cotnoir. Celui-ci refuse de le renvoyer à Bordeaux et l'envoie plutôt dans les chantiers.

C'est plein de simples d'esprit, les chantiers! On les emploie à la coukerie. On s'amuse à leurs dépens, bien sûr, mais sans méchanceté, à la bonne franquette. Et ils rencontrent ainsi, les pauvres, la fraternité humaine qui manque à Emmanuel et seule peut le guérir⁷⁵².

Cotnoir envoie Emmanuel dans les chantiers afin de le sauver de l'asile. Sa décision est altruiste, fraternelle, et s'insère dans la thématique de rédemption que l'on retrouve en filigrane tout au long du roman. En effet, le thème qui commande tous les autres est celui du «salut» d'Emmanuel: «Oui, lui dit-elle, il faut sauver ce garçon⁷⁵³». Cotnoir cherche à protéger un des membres les plus vulnérables de la société contre cette même société en l'exilant. Une telle attitude révèle une conception rousseauiste de la société: l'homme est foncièrement bon, mais le contact avec la société corrompt. Emmanuel est sain, mais il est interné par une société

751 Ibid., p. 45.

752 Ibid., p. 28.

753 Ibid., p. 29.

Intolérante; il devient «mental» à cause de son emprisonnement dans une institution sociale, la prison. Inversement, loin de la société, Emmanuel sera heureux, accepté, peut-être même guérira-t-il. La société contemporaine, répressive, ne tolère pas les écarts à la norme. Cette contrainte croissante «produit» des fous qui sont, somme toute, des êtres sains refusant d'être «dénaturés».

Et Emmanuel au chantier guérira. Quelques années plus tard, à une noce, le narrateur le retrouvera, toujours étonnant mais maintenant tout à fait conscient et maître de lui-même.

On riait beaucoup autour de lui. Chacun cherchait à l'embarrasser, personne n'y parvenait, il avait réponse à tout, une réponse parfois courte, voire un peu bête, parfois compliquée et assez obscure, mais toujours rapide et courant après sa pointe. Quelques bons mots réussis rachetaient les autres. Tout le monde était content de s'amuser à si bon compte. Seuls quelques grands garçons sérieux s'inquiétaient qu'un sans-génie eût plus d'esprit qu'eux⁷⁵⁴.

Cotnoir est un roman de la sensibilité fraternelle, de la sympathie pour les humbles «Innocents». La compassion du docteur, qui s'exprime par la révolte contre toutes les forces qui oppriment l'existence, peut racheter un homme et donner un sens à l'existence.

En somme, Ferron conteste l'usage d'institutions publiques, d'asiles et de prisons, pour isoler l'individu afin de le protéger et afin de protéger la société. Comme il le démontre, on n'enferme pas toujours les gens dans un asile parce qu'ils sont malades, mais il arrive aussi qu'on les enferme parce qu'ils ne répondent pas à la norme d'action et d'existence.

754 Ibid., pp. 90-91.

Mais si Ferron n'a pas confiance en les Institutions publiques, il croit en l'homme, en la fraternité humaine. Dans le bois, loin des institutions, libre, avec d'autres hommes libres, Emmanuel est guéri. La compassion, l'amour de l'homme pour l'homme, peut tout sauver. À la différence de plusieurs autres auteurs, il y a, selon Ferron, de l'espoir.

Cette rédemption par la fraternité et le retour à la nature s'oppose aux thèmes développés dans Le Vent du diable (1968) d'André Major mais s'inscrit dans la thématique tout à fait québécoise ville corruptrice/ campagne salvatrice. Ferron est peut-être un des derniers écrivains québécois à intégrer ce binôme antithétique dans une oeuvre romanesque. Dans les oeuvres postérieures, on ne trouve aucune mention de ce tiraillement idéologico-géographique. Cotnoir (1962) marque la fin d'une époque. Désormais, le retour à la campagne ou la fuite en forêt est impossible, la ville-tentaculaire ayant étendu son influence dans les moindres recoins de la nature. Tom, l'idiot dans Le Vent du diable, est méprisé et menacé de mort par des gens qui, comme lui, ont choisi de vivre en forêt. La haine et l'intolérance envahissent la forêt. Dès lors, le fou et l'idiot, ne pouvant plus fuir, doivent lutter.

Cotnoir est aussi, à un autre niveau, un commentaire social sur la folie. Avant la Révolution tranquille, avant 1960, la folie dans les romans québécois était surtout d'ordre personnel, les personnages ayant des carences psychologiques. Après 1960, elle devient anti-sociale, la société est la cause des folies. Avant 1960, les romanciers décrivaient une certaine injustice sociale. Après 1960, le

ton monte, devient agressif, amer, et cherche à dénoncer l'aliénation collective.

Dans Les Inutiles (1956) d'Eugène Cloutier, les deux fous observent la société puis, à la fin du roman, ils la fuient. Ils ne se révoltent pas. Patients, ils cherchent avant tout à comprendre et lorsqu'ils découvrent l'inutilité d'essayer de comprendre, lorsqu'ils découvrent l'inhumanité des gens normaux, lorsqu'ils découvrent qu'il leur est viscéralement impossible d'accepter la société, ils se sauvent. Pour éviter la conscription, ils boivent une potion et s'isolent dans la folie. Pour éviter l'asile, ils s'embarquent sur un cargo en partance pour l'Amérique du Sud.

Dans Cotnoir (1962), le fou ne cherche plus à comprendre mais à agir: il pisse sur la population, il ne craint pas d'offusquer les Aubertin et leurs voisins: il se déculotte devant eux⁷⁵⁵. Et s'il fuit, c'est parce que les autres lui disent de le faire. Il peut, dans les bois, rejoindre une communauté d'hommes libres, fraternellement humains.

De la patience, de l'oreille compréhensive, on passe à l'acte, aux culottes baissées devant les normaux. La révolte n'est pas violente, totale, mais elle est là. Les Inutiles est un roman des années cinquante qui analyse le statu quo mais qui ne cherche pas à le changer; Cotnoir s'inscrit dans le mouvement de la Révolution tranquille.

⁷⁵⁵ Ibid., p. 65.

Vingt ans après Cotnoir, Ferron publie Rosaire (1981). Dans les deux oeuvres, beaucoup d'éléments sont similaires: mêmes lieux (la Rive-Sud de Montréal), mêmes personnages (un médecin et un «fou»), même époque (début des années soixante) et même situation (le médecin tente de sauver le «fou» de l'asile). Plusieurs détails concordent: la mare aux grenouilles, la porte à l'avant de la maison qui n'ouvre pas, la nudité du «fou», le chômage, la taverne, etc. Dans Rosaire, on pourrait croire que le vieux docteur Cotnoir a consulté le grand cahier de sa femme, où elle consignait tout ce qu'il lui disait, pour écrire un roman⁷⁵⁶. Se peut-il que Cotnoir soit la transposition romanesque d'événements que présente Rosaire vingt ans après la disparition des principaux acteurs?

[...] j'ai fait un petit livre intitulé Rosaire, dont la médiocrité me rassure et qui n'a point d'autre mérite que son exactitude et sa simplicité. C'est une sorte de document rédigé à partir de notes prises en 1961⁷⁵⁷.

Mais si plusieurs éléments sont similaires, la narration du récit et d'autres détails diffèrent.

Écrit sous la forme d'un journal, le roman est présenté comme une enquête policière, le médecin tente de dépiéter la folie. Car rien n'est clair dans cette histoire: la femme, «excessive, d'une froide détermination, déraisonnable et délirante⁷⁵⁸», d'onze ans plus âgée que son mari, Rosaire, veut le faire interner. Pour ce faire,

⁷⁵⁶ Ibid., p. 80.

⁷⁵⁷ Id., L'Exécution du Maski, op. cit., p. 36.

⁷⁵⁸ Ferron, Rosaire, op. cit., p. 55.

elle cherche l'appui des soeurs, les Associées de Notre-Dame, aussi hystériques qu'elle.

[...] une bande de vieilles filles qui, sous prétexte de faire le bien, se complaisent dans les chicanes et se vengent du monde qui n'a pas voulu d'elles. Rosaire est une victime qu'elles ne lâcheront pas⁷⁵⁹.

Rosaire, de son côté, avec «ses bons yeux de veau⁷⁶⁰», ne veut que ravoir sa femme. Il n'est pas de taille à lutter seul contre une folle qui joue le rôle de martyre.

[...] il était possible qu'on se trouvât en présence d'une erreur étrange et qu'à la faveur de circonstances trompeuses, ce fut la folle qui eut entrepris de faire interner son mari⁷⁶¹.

Le docteur consulté s'enthousiasme pour la cause et exonère Rosaire de toutes accusations. Celui-ci recommence à travailler et sa femme retourne vivre avec lui.

On retrouve dans Rosaire, les mêmes hantises ferronesques: suspicion à l'égard des psychiatres et aversion des asiles. Ainsi, un psychiatre réputé refuse de retirer la demande d'internement de Rosaire, bien qu'il soit manifestement sain d'esprit et ce, malgré l'argumentation serrée du docteur/narrateur.

-- À l'hôpital, il sera examiné et renvoyé s'il n'est pas malade.

-- Un homme sain d'esprit emmené de force à l'asile a toutes les chances du monde d'y paraître fou et fou furieux. Je voudrais bien vous y voir. Non, docteur, retirez votre certificat. D'ailleurs, je vous le répète, vous n'avez pas vu Rosaire depuis plus d'un mois.

759 Ibid., p. 86.

760 Ibid., p. 59.

761 Ibid., p. 57.

— Un mois, deux mois, cela ne change rien: la maladie mentale dont souffre Gélinau reste la même. Et je suis sûr de mon diagnostic⁷⁶².

Sais-tu ce que j'ai appris? Qu'on a demandé ton internement à Saint-Jean-de-Dieu. On attend qu'il y ait une place. Il n'y en a pas, tu es chanceux, mon Rosaire, parce qu'autrement tu serais déjà enfermé, et pour longtemps, peut-être pour toujours. Quand on rentre à Longue-Pointe, on ne sait jamais quand on en sortira. --Mais je ne suis pas fou! --C'est justement ce qu'ils disent à l'asile, qu'ils disent et qu'ils répètent, ceux qui sont les plus fous. Il y en a même que ça rend furieux que de ne pas être fou, imagine-toi donc! --Alors quoi dire? Qu'on est fou? --Profite du sursis, n'attends pas d'être dedans pour te débattre, fait-le par le dehors...⁷⁶³

Le cheminement depuis Cotnoir est symptomatique. Le médecin ne suggère pas à Rosaire de fuir mais de lutter contre l'Internement. Grâce au docteur et à ses amis, grâce à une certaine fraternité urbaine, Rosaire vainc l'appareil asilaire. La division idéologico-géographique est remplacée par la lutte des hommes contre un organisme social déshumanisé. L'antinomie ville/campagne est remplacée par une lutte à l'intérieur même de la ville contre l'impersonnalité de cette dernière. Tous les autres romans qui portent sur la folie asilaire, sur une folie provoquée par l'asile, reprendront cette lutte entre l'homme et l'Institution.

Enfin, à titre de curiosité, nous mentionnons le récit «Le Shérif et le Secret professionnel» (1965)⁷⁶⁴. Ce récit ressemble étrangement à Cotnoir et à Rosaire. Se pourrait-il que Ferron ait

762 Ibid., p. 86.

763 Ibid., p. 56.

764 Id., «Le Shérif et le Secret professionnel» dans Historiettes, Montréal, Éditions du Jour, 1969, pp. 31-37.

raconté à trois reprises le même événement?

Il y a quelques années, j'ai eu à m'occuper d'un brave homme, pas très futé, pas fou non plus, condamné à l'internement pour «une teinte schizoïde»⁷⁶⁵ par un psychiatre de bonne réputation⁷⁶⁶, mais débordé de clientèle. Il s'agissait tout bonnement d'une machination de l'épouse, elle, très futée, en vue d'obtenir une pension de mère nécessiteuse⁷⁶⁷. Je m'ouvrais de mes doutes au psychiatre qui, pour me plaire sans doute, m'offrit d'incarcérer la femme avec le mari, «nevermagne» les enfants⁷⁶⁸. L'affaire s'arrangea en douce⁷⁶⁹.

Outre ces trois récits à thématique similaire, nous retrouvons plusieurs autres cas de «folie» dans les romans du docteur Ferron: Baron dans Les Roses sauvages (1971), Aline Dupire dans Une lettre d'amour soigneusement présentée (1971) et Jean-Louis Maurice dans L'Amélanhier (1970)⁷⁷⁰.

Dans Les Roses sauvages (1971) une névrosée se suicide, se croyant haïe par sa fille et indigne d'être une mère. Le mari reporte alors tout son amour sur son enfant. Il refuse de se remarier et ne vit qu'en fonction de sa Rose-Aimée. Celle-ci grandit et commence à fréquenter les garçons. De son côté, le père, Baron, en vieillissant, boit de plus en plus et tient des propos fantaisistes: il croit que sa femme n'est pas morte, mais qu'elle voyage et garde un pied-à-terre à Casablanca où il ira la rejoindre. Son comportement inquiète aussi:

765 Voir Id., Rosaire, op. cit., p. 120.

766 Voir Ibid., p. 84.

767 Voir Ibid., p. 79.

768 Voir Ibid., p. 84.

769 Id., «Le Shérif et le Secret professionnel», op. cit., pp. 35-36.

770 Id., L'Amélanhier, Montréal, VLB éditeur, 1977, 149 p.

Il limite les fréquentations de sa fille et entreprend de l'emmener dans des clubs où il l'ennuie à force de lui raconter ses rêves délirants.

Il avait élevé une digue entre elle et lui, cette digue était sur le point de se rompre et une belle eau sombre, reflétant mille fois le visage de sa fille, où toutefois sa fille resterait insaisissable, allait l'entourer et peu⁷⁷¹ à peu monter; dans cette eau adorable il avait peur de se noyer⁷⁷¹.

Rose-Aimée quitte Baron qui, dès lors, confond sa fille et sa femme.

Il subit peu après une crise de folie dans un avion en route pour Casablanca et il est interné à Saint-Jean-de-Dieu.

À l'asile, le médecin-chef refuse de libérer Baron qui, en dépit de ses divagations, est inoffensif, arguant qu'il est plus dangereux de relâcher un homme d'affaires important et quelque peu bizarre qu'un fou furieux.

Certains s'étonnaient aussi qu'on gardât Baron interné pour si peu, mais le médecin leur faisait remarquer que c'était un homme d'affaires encore fortuné, au courant du monde et des moyens d'y voyager qui le rendaient cent fois plus dangereux que le faible d'esprit qu'on relâche et qui fera hurler les populations dès qu'il aura couru après une fillette. Le médecin avait l'habitude de dire⁷⁷² à propos de Baron qu'il valait presque un général américain⁷⁷².

Un tel texte révèle à nouveau l'antipathie de Ferron à l'égard des psychiatres et des asiles d'autant plus qu'à l'époque où ce texte fut rédigé, Ferron était médecin à Saint-Jean-de-Dieu. Quant à Baron, ne pouvant vaincre l'inertie des asiles et se sentant avili de par sa condition d'interné psychiatrique, il se jette en bas d'une tour.

771 Id., Les Roses sauvages, op. cit., p. 90.

772 Ibid., p. 112.

La folle asilaire menace Emmanuel, Rosaire et le mari non-normé dans «Le Shérif et le Secret professionnel», mais ils sont tous les trois rescapés de l'asile grâce à l'intervention d'un médecin «généraliste». Baron est un des premiers personnages que nous étudions à subir un internement arbitraire qui puisse mener à une folle asilaire permanente. Certes, Emmanuel n'était pas fou mais le devint en prison, en revanche il fut libéré après un certain laps de temps et fut guéri. Baron, au contraire, est tout à fait conscient de la sévérité de son «cas» et de l'intransigeance du médecin-chef de l'asile. Il se suicide précisément afin d'échapper à la folle asilaire. Baron ne veut pas devenir semblable aux autres internés ou à Emmanuel qui se cache dans une salle de bain quand il est effrayé. Son geste est une ultime tentative afin de conserver un peu de dignité humaine.

Mais qu'advient-il de ceux qui ne veulent pas ou qui ne peuvent pas se suicider, de tous ceux que l'on remise à l'asile? Dans Les Fous crient au secours (1961), Pagé s'indigne du sort réservé à ces fous enfermés à l'asile et qui attendent patiemment la mort. Ferron se montre moins révolté, plus compatissant. À tous ces fous pour qui l'asile est devenu un chez-soi, que peut bien représenter le monde extérieur sinon une «terra incognita» mythifiée? Dans ce cas, n'est-il pas préférable qu'ils finissent paisiblement leur vie à l'asile plutôt que de se retrouver seuls dans une ville hostile et étrangère?

Dans Une lettre d'amour soigneusement présentée, Ferron nous expose le cas pathétique d'Aline Dupire, schizophrène et débile

mentale, internée à Saint-Jean-de-Dieu depuis onze ans. Divorcée, elle refuse de se considérer folle et croit fermement que celui-ci viendra la tirer de l'asile. D'ailleurs, elle l'aime toujours. Mais Aline a été «oubliée» par tous: son mari s'est remarié, ses enfants ont grandi et quitté la région, son médecin l'a étiquetée folle et n'entretient plus aucune illusion de guérison. Aline est une emmurée vivante qui ressasse toujours le même discours, qui s'abandonne au rêve, oubliant qu'à l'extérieur de l'asile le temps fait son oeuvre et couvre son nom d'oubli.

Une lettre d'amour soigneusement présentée et Les Roses sauvages sont réunies dans un seul et même livre. Connaissant la propension de Ferron à retravailler, à réécrire et à republier ses textes (ex. Cotnoir et Rosaire, La Nuit et Les Confitures de Coings), Une lettre d'amour soigneusement présentée nous apparaît comme une première version des Roses sauvages. Dans Une lettre d'amour soigneusement présentée, Ferron nous donne son opinion au sujet de la psychanalyse et des asiles, opinion corroborée par le «cas» d'Aline Dupire. Les Roses sauvages reprennent ensuite le thème de l'être esseulé, abandonné par son conjoint. Cet abandon, Aline et Baron refusent de l'accepter et continuent à agir comme s'il n'avait jamais eu lieu. Ce refus de la réalité les mène à l'asile où ils vivoteront parmi leurs rêves jusqu'à la mort.

Ne pouvant se sauver dans la forêt comme Emmanuel (on les imagine mal à la «coukerie» du chantier), ni lutter contre le système car ils sont seuls, sans appuis, Aline et Baron sont internés. Dans l'univers ferronesque, il est possible d'éviter l'asile en luttant de

l'extérieur, mais une fois interné, un individu l'est «pour longtemps, peut-être pour toujours⁷⁷³». Quoi qu'il arrive, dès qu'un individu est interné à l'asile, il a peu de chances d'en sortir, si ce n'est une fois mort.

Une telle conception de l'asile comme lieu de réclusion terminale et des psychiatres comme geôliers ne peut que choquer ces derniers, d'autant plus que ces accusations viennent d'un médecin. Ferron se présente souvent à titre de mécréant irrespectueux des traditions et des diagnostics de ses confrères. Il ne s'est jamais senti solidaire de ce qu'il nomme «la mafia des diplômés⁷⁷⁴». Le docteur Ferron, pour commencer, n'apprécie guère les psychiatres de par la superficialité de leurs connaissances et l'étendue de leur pouvoir.

J'en vins rapidement à l'idée qu'un généraliste, connaissant bien le milieu, était supérieur à un psychiatre, d'autant plus que la psychiatrie n'était pas tellement difficile à apprendre, toujours incertaine de ses diagnostics et traitant ses malades à la dynamite, soit par les électrochocs, soit en leur donnant d'extraordinaires coquetels de neuroleptiques⁷⁷⁵.

Deux autres raisons rendent les psychiatres routiniers et peu intelligents, quand ils ne sont pas un peu fous: ils se sont spécialisés après leur université, ne connaissant que leur milieu familial, celui des écoles et des asiles; ils ont souvent choisi la psychiatrie parce qu'ils se trouvaient anormaux. À cette dernière raison, il n'y a pas à redire⁷⁷⁶.

773 Id., Rosaire, op. cit., p. 56.

774 Id., L'Amélanchier, op. cit., pp. 126-127.

775 Id., «Les Psychiatres dingos» dans Escarmouches, tome 1, Montréal, Leméac, 1975, p. 341.

776 Id., «L'Impérialisme psychiatrique» dans Escarmouches, op. cit., p. 346.

Ferron considère les psychiatres dangereux, bornés dans une spécialisation qu'ils ne maîtrisent même pas, et il ne rate jamais l'occasion de souligner leurs défauts, et ceux de leur profession, dans ses romans.

Elle a été enfermée à cause d'une folie discordante, nommée schizophrénie. Ce terme offre l'avantage de ne pas être significatif d'emblée et d'échapper à la compréhension du malade, complétant son aliénation. La maladie d'ailleurs échappe à celle des médecins qui peuvent tout au plus la reconnaître.

De telles accusations ne sont pas gratuites ou «romanesques».

Le docteur a frayed avec les psychiatres. Il connaît le mécanisme administratif et thérapeutique des asiles. De 1966 à 1967, il était associé au Mont-Providence où il s'occupait des enfants «arriérés». Puis, de 1970 à 1972, il exerça sa profession à Saint-Jean-de-Dieu.

Ce qui fascine Ferron dans la folie, c'est son caractère à la fois mystérieux et plus ou moins sacré⁷⁷⁸. Les fous dans ses romans connaissent des secrets qui dépassent l'entendement humain. Leur folie est souvent signe de profondeur, de fantaisie et d'illumination. Ils vivent à l'envers du monde ayant traversé le miroir d'Alice pour atteindre le merveilleux. Mais ce faisant, ils révèlent leur différence, leur anormalité. Et dans une société «organisée», ce qui est anormal menace l'ordre établi et pose une menace qui doit être contenue.

777 Id., Une lettre d'amour soigneusement présentée, op. cit., p. 130.

778 Voir Id., «Claude Gauvreau» dans Du fond de mon arrière-cuisine, Montréal, Éditions du Jour, 1973, pp. 249.

L'internement des fous, l'incarcération des criminels, l'enfermement des enfants-monstrueux ou difficiles, les uns après procès, les autres d'autorité, découlent du principe d'exclusion selon lequel l'ordre public doit être maintenu en chassant des villes tout élément de perturbation⁷⁷⁹.

Ce sont les psychiatres qui mesurent l'écart face à la norme et qui, passé une certaine limite, décident de l'internement. Et c'est pourquoi les gens taisent «les neuf dixièmes de ce qu'ils pens[ent], d'abord pour n'être pas impolis, ensuite pour ne pas paraître plus fous qu'ils [ne le sont]⁷⁸⁰».

Un psychiatre n'a pas le diagnostic aisé: il reste pris dedans. Ainsi ai-je pu trouver trois diagnostics différents pour aussi peu qu'un seul patient: psychose maniaque-dépressive, schizophrénie et hystérie. Évidemment ces trois diagnostics émanaient de trois psychiatres différents. Une telle diversité les porte à déclarer tout bonnement que le diagnostic n'a guère d'importance. En poussant un peu plus avant, on en arrivera à nier la maladie mentale, la considérant comme la conséquence du conformisme dans une société de plus en plus simpliste à mesure qu'elle s'atomise. Avec le sens communautaire s'est perdu celui de la diversité. Les originaux et les excentriques risquent d'être enfermés sans procès comme sociopathes selon le terme inventé par ces bons psychiatres qui de plus en plus sont au service de la police]...⁷⁸¹

Mais Ferron n'a que faire de ces policiers/geôliers de la raison. Et ses romans posent toujours le problème d'internements arbitraires décidés à la sauvette par des figures d'autorité afin de débarrasser la société de gens qui la gênent. Ainsi, Emmanuel,

⁷⁷⁹ Id., Une lettre d'amour soigneusement présentée, op. cit., p. 129.

⁷⁸⁰ Id., Les Confitures de coings et autres textes, Montréal, Éditions Parti Pris, 1972, p. 125.

⁷⁸¹ Id., «L'Impérialisme psychiatrique» op. cit., pp. 344-345.

Rosaire et Baron ont tous été internés, ou menacés d'internement, parce qu'un magistrat ou un psychiatre a jugé hâtivement leur comportement comme étant dangereux. Cette irréflexion est à nouveau condamnée dans L'Amélanhier (1970). Jean-Louis Maurice a été classé par les psychiatres parmi les débilés mentaux. Beaucoup plus tard, on constate que l'enfant est aveugle⁷⁸².

Ce type d'erreur ne peut être rectifié car à la «folie» première vient ensuite s'ajouter une folie «institutionnelle» due à l'incarcération, aux mauvais traitements et au contact avec des gens aux idées décidément dangereuses. Comme l'illustre le cas d'Emmanuel, c'est à l'asile qu'on fabrique les fous.

Le juge a dit: «ce garçon a besoin d'être traité», et il l'a remis aux bourreaux. Le bon juge que c'était! Les bourreaux ont fait leur besogne et tu vois le résultat, ouvrage garanti! S'ils avaient mis la patte sur toi, ma pauvre femme, tu serais de même, l'oreille dressée, épiant les bruits, tous effrayants sauf celui de l'eau, de l'eau du robinet qui coule, qui coule, pût-il ne s'arrêter jamais!...⁷⁸³

Le discours du docteur Ferron révèle une grande expérience professionnelle et une connaissance certaine des thèses antipsychiatriques. Mais après toutes ces années d'expérience dans le «milieu», Ferron n'entretient plus de faux romantisme. À l'encontre de certains de ses collègues aux idées «avancées», Ferron ne croit pas qu'il suffise d'abattre les murs de l'asile et de libérer les malades pour abolir la folie. Ferron est conscient à la fois de la misère des fous

782 Id., L'Amélanhier, op. cit., p. 123.

783 Id., Cotnoir, op. cit., p. 44.

et des limites des «remèdes» actuels. Ainsi, Aline Dupire est folle, et le demeurera, car elle rêve d'une époque (celle de son mariage) et d'un monde qui n'existent plus et que nul ne peut restituer. Sa vie s'est arrêtée à une certaine date. Mais elle semble heureuse et il est trop tard pour tenter de la guérir. D'ailleurs, serait-elle plus heureuse guérie⁷⁸⁴?

L'asile, du moins jusqu'à nouvel ordre, est un mal nécessaire, ce qui ne signifie pas que l'on doive y abandonner les «fous». L'asile n'est pas un dépotoir. Ce que Ferron n'accepte pas dans le système asilaire actuel, c'est l'irresponsabilité ou l'indifférence de ceux qui sont payés par la société pour s'occuper du bien-être des fous et dont la devise semble être: «Une autre journée de perdue, c'est autant de gagné»⁷⁸⁵.

[...] le poste de garde où sont les soixante dossiers, d'où l'on distribue les potions et les pilules, où l'on panse les blessés --poste de garde qui est le saint des saints de Notre-Dame-de-Lourdes, c'est là que se tient la mafia des diplômés à s'affairer et à ne rien foutre [...]⁷⁸⁶

Il est à noter que Ferron est un des premiers auteurs, et un des seuls, à faire le procès de la laïcisation et de la mainmise des syndicats dans les services sociaux. Certes, les religieuses n'étaient pas sans reproche mais depuis vingt ans la situation se dégrade. L'accent s'est déplacé du malade au syndiqué. On discute

⁷⁸⁴ Voir Id., Une lettre d'amour soigneusement présentée, op. cit., p. 157.

⁷⁸⁵ Id., L'Amélanchier, op. cit., p. 128.

⁷⁸⁶ Ibid., pp. 126-127.

moins de promesses de guérison que de menaces de grève. On a délaissé l'idéal chrétien de charité envers autrui pour des visées plus prosaïques telles des augmentations salariales et la sécurité d'emploi.

Face à une telle situation, Ferron ne pouvait se taire.

Durant quarante ans elle [la religieuse] avait pris soin de fous et de folles, le faisant de son mieux, durement, sans beaucoup d'intimité, couchant dans les grandes salles de malades, tout aussi internée que ceux-ci. C'était à l'époque où l'État accordait si peu pour leur entretien que personne ne pensait à contester le monopole de ces dames religieuses. Cependant la folie devenant peu à peu une maladie comme les autres, une maladie curable, le per diem des fous avait augmenté si bien qu'il arriva un moment où les infirmières laïques y trouvèrent leur compte, voulurent concourir à ces guérisons. L'ambiance des asiles avec cette augmentation de deux à quatorze ou vingt dollars du per diem, avec l'apparition de médicaments nouveaux, efficaces, alors que ceux dont on usait auparavant ne l'étaient pas, se trouva à changer et les religieuses furent tenues responsables de la situation antérieure. Les infirmières laïques avaient des diplômes et soeur Agnès de Jérusalem ne pouvait leur opposer que sa longue expérience et son dévouement. Elle perdit son poste d'hospitalière, passa à la lingerie, à des besognes administratives. Il lui parut souverainement injuste d'être séparée de malades qu'elle avait appris à aimer, qu'elle pleura mais sans se plaindre car elle avait été dressée à obéir.

[...] dans les asiles, quand la folie sera devenue une industrie; pour assurer son emploi, y garantir son salaire, on n'aura de cesse qu'on en ait chassé les Religieuses qui travaillaient pour rien, sans compter leurs heures, parce qu'elles s'étaient sacrifiées [sic] pour la gloire de Dieu, plus folles que leurs fous. D'une société de privation, où l'on devait se surpasser, on était passé à une société d'abondance où tout doit être comptabilisé, et où la charité, qui ne peut pas l'être, n'est plus une vertu, mais un vice et un vice majeur.

Attirance pour un phénomène qui dépasse son entendement en tant que médecin et écrivain, répulsion face aux-moyens d'Internement

787 Id., Les Roses sauvages, op. cit., p. 95.

788 Id., Rosaire, op. cit., p. 91.

dont se sert la société pour contenir ses manifestations, la position de Ferron face à la folie est profondément humaniste; elle plaide pour le respect de l'individu et l'apport de soins réels aux malades. Sa définition même de la folie basée sur le concept de normalité («consulter l'anthropologue et non le biochimiste»)⁷⁸⁹ révèle un souci d'intégration et de sympathie à l'égard de ceux qui, pour une raison quelconque, ne font pas comme les autres. Toute son oeuvre d'ailleurs réitère sa confiance en l'homme pour peu qu'il soit délivré des mesures arbitraires de coercition sociale et qu'il soit conscient de ses responsabilités envers autrui.

[Mais la prise de position de Ferron, si exemplaire soit-elle, a suscité très peu d'épigones. Signe des temps, l'internement arbitraire choque moins, le scandale est «relativisé». Qu'importe le sort d'un individu comme Emmanuel quand les internés politiques se chiffrent par milliers? L'indifférence s'installe. Quelconque peut vivre sous la menace d'annihilation totale, atomique, s'inquiète déjà moins du sort de son voisin, en autant que cela ne l'implique pas.

Cette indifférence engendre de curieuses oeuvres. Marc-André Poissant, par exemple, s'est lui aussi penché sur le problème des internements arbitraires et de la folie asilaire. Son roman, Le Miroir de la folie (1978)⁷⁹⁰, se présente comme un anti-Rosaire, une oeuvre où le mari tente de faire interner sa femme et réussit. Si les

789 Id., Une lettre d'amour soigneusement présentée, op. cit., p. 143.

790 Marc-André Poissant, Le Miroir de la folie, Montréal, Québecor, 1978, 149 p.

deux romans s'opposent au point de vue thématique, ils s'opposent davantage au point de vue idéologique. Alors que Ferron prêche un humanisme à base de respect d'autrui, Poissant décrit les affres de l'internement d'une belle et jeune femme d'une manière qui verse souvent dans un voyeurisme complaisant. Dès la citation liminaire, «chaque conscience cherche la mort de l'autre» (Hegel)⁷⁹¹, le ton est donné au roman.

Julie Lapierre avait épousé un jeune avocat ambitieux. Elle croyait son bonheur assuré, mais elle dut vite se détromper. Laurent, voulant se «distinguer», travaillait avec acharnement, ne comptant pas les heures, oubliant sa jeune femme à la maison. Celle-ci commence par se plaindre, puis s'aperçoit qu'un mystérieux malfaiteur, profitant de l'absence de son mari, la suit et menace de la tuer. La police est alertée et ne trouve rien. Laurent continue à travailler, inquiet, mais indifférent à la solitude de Julie. Il doute aussi de cette histoire de mystérieux malfaiteur, soupçonnant un canular de la part de sa femme esseulée. Un soir, il la retrouve attachée au lit, le corps badigeonné de confitures, ayant été agressée sexuellement. Mais cette fois, Laurent et les policiers ne croient pas en la version de Julie et la jeune femme, une hallucinée en mal d'amour selon eux, se retrouve à l'asile. N'ayant pas ou ne voulant pas résoudre le problème fondamental de Julie, la solitude, Laurent l'abandonne entre les mains des psychiatres et retourne au travail.

791 Ibid., p. 9.

Cette histoire de mystérieux malfaiteur ne sera jamais élucidée. Le roman terminé, nous ne sommes pas en mesure de juger si Julie a imaginé le tout ou si le malfaiteur court toujours les rues. Trop d'indices se contredisent. Par exemple, Julie semble connaître à l'avance ce que contiennent ces lettres de menace qui effraient tant Laurent. Elle est très seule, que n'imaginerait-elle pas pour retenir son mari à la maison? D'un autre point de vue, le jour du viol, Laurent téléphone à sa femme et croit entendre la voix d'un étranger. De plus, Julie soutiendra toujours qu'elle a été violée et les docteurs n'arriveront jamais à lui faire changer d'idée, ni à prouver qu'elle a imaginé le scénario du viol. L'art du romancier consiste à maintenir cette ambiguité sur le viol et subséquemment sur la santé mentale de Julie afin d'entretenir chez le lecteur un préjugé favorable à la jeune femme.

Ce préjugé favorable est renforcé par la désinvolture apparente du mari, par son abandon de Julie et par l'acceptation hâtive de l'hypothèse de la «folie» de la femme par les médecins et les policiers. L'internement arbitraire de Julie à la suite d'un jugement sommaire révolte. Mais le cas de cette femme n'est pas unique. Dans ce roman, les personnes internées sont des gens dont on veut se débarrasser ou dont on ne sait que faire: des marginaux, des gens qui ont tenté de se suicider, des criminels refusés par la prison, des femmes «gênantes» (comme Julie)⁷⁹², tout ceux qui, tels des grains de sable

792 Voir Ibid., pp. 73-75.

dans une machine bien huilée, entravent ou ne participent pas au fonctionnement d'un appareil social basé sur le rendement et la productivité.

Pourtant, je sais que j'étais prédestiné pour être quelqu'un, mais mon problème, c'est que ma naissance n'a jamais eu lieu. Une personnalité qui, comme moi, ne fait que chercher la source de ses pensées, ne devient jamais quelqu'un parce que ça ne rapporte pas d'argent. C'est comme le problème de la corde. Si vous passez votre journée à tourner une corde dans vos doigts, vous êtes fou, mais si vous faites une corbeille avec et qu'elle est à vendre en argent comptant, alors toute la différence apparaît. Tout est doublé dans notre monde. On ne peut rien aimer pour rien, on peut pas aimer une chose ou une personne pour elle-même si elle ne rapporte pas. L'argent est dans toutes les avenues de notre vie⁷⁹³.

Dans le Miroir de la folie, le système asilaire est comparable à un régime de terreur instauré pour faire taire certains gens qui transgressent le code de conduite «suggéré» par la société. Les fous sont des gens qui osent être différents et dont le comportement perturbe et choque ceux qui vivent dans les paramètres de la norme. L'asile décrit a une fonction sociale plutôt que médicale en tant que garde-fous et garde-norme.

Je vis comme dans un cimetière. Je côtoie quotidiennement des morts. Des morts qui ont été condamnés pour avoir été «autres», qui ont payé de leur vie leur différence. Ici, plus que partout ailleurs, on comprend que la raison du plus fort est toujours la meilleure, et sa folie aussi⁷⁹⁴.

Conduite à l'Institut pour «quelques jours» de repos, Julie se voit dépossédée de son identité et de son statut de femme «normale». Elle est transformée en «mentale» par l'octroi d'un habit,

793 Ibid., p. 80.

794 Ibid., pp. 121-122.

d'une chambre avec des barreaux aux fenêtres et d'un médecin qui la soigne. Ces signes extérieurs font d'elle une folle aux yeux du personnel de l'asile, des pensionnaires et des visiteurs⁷⁹⁵. Car, dans l'univers concentrationnaire de l'asile, les rapports entre individus sont réglés par les apparences et surtout par les habits. L'habit n'est plus une extension de la personne, mais «fait» la personne, la réduit à une caractéristique unique: fou, garde ou médecin. Julie n'est plus un individu avec des intérêts divers, des pensées et des idées, bref une personnalité, mais une folle à guérir, un «cas».

Il [docteur Nadeau] pratiquait la médecine psychiatrique depuis vingt-cinq ans et il était le doyen de l'Institut Albert Pronovost [sic]. Il avait jadis refusé le poste de directeur de crainte de ne pouvoir se consacrer aussi entièrement à sa pratique, qui le passionnait. Chez lui, le malade s'effaçait devant le «cas». Bien que la guérison de ses patients le préoccupât, il était au fond plus intéressé à savoir qu'à guérir. Ce que, du reste, il n'aurait jamais avoué. Il en était rendu à un point de sa carrière où il pouvait s'offrir le luxe de ne soigner que les patients qu'il jugeait intéressants. Et il avait la réputation, autant chez les médecins que chez les pensionnaires, de ne s'occuper que des cas spéciaux. Ce qui ne manqua pas d'inquiéter Julie lorsqu'elle l'apprit grâce aux insinuations de certains pensionnaires⁷⁹⁶.

Dès son arrivée à l'asile, Julie disparaît en tant que sujet parlant au sein d'une classification nosologique. Le médecin invalide ses paroles de «folle», lui accole une étiquette, une maladie quelconque, et tente de la guérir en fonction de cette maladie qui ne correspond pas nécessairement au mal dont souffre Julie. Celle-ci n'a

795 Ibid., p. 41.

796 Ibid., p. 42.

d'autres solutions, si elle veut «guérir» et être libérée, que de s'identifier à la maladie déterminée par le médecin et suivre le traitement recommandé. Dans ce cas précis, les relations à l'intérieur de l'asile sont des relations de domination et Julie, n'étant pas en position de force, doit se plier aux volontés du médecin.

Ici, la vie est un enfer. Tous les jours, je suis violée par des médecins qui prennent avec moi tous les droits. Les interrogatoires auxquels ils me soumettent ne sont au fond utiles qu'à satisfaire leur manie d'étiqueter les êtres, de trouver la maladie de leurs pensionnaires. C'est leur métier, et c'est aussi, profondément, la manière la plus cruelle d'exercer leur domination, leur pouvoir.

Au lieu de nous révéler à nous-mêmes, de nous aider, ils nous nient, ils assassinent nos consciences.

En fouillant les secrets dédales⁷⁹⁷ de ma vie, sous prétexte de me guérir, ils m'ont détruite.

De telles considérations démontrent de la part de l'auteur une connaissance approfondie des thèses antipsychiatriques. À maintes reprises, Le Miroir de la folie se lit comme une série d'exemples venant corroborer certaines théories mises de l'avant par Thomas Szasz, David Cooper ou Maud Mannoni. Le roman acquiert alors un vernis de sérieux, un semblant de vécu que l'on retrouve rarement dans une oeuvre de fiction. Le «cas» de Julie se présente comme le cahier de doléances des antipsychiatres et c'est comme tel que les étudiants l'analysent dans certains cours de psychologie.

Réduite au rang de «cas», Julie, si elle veut guérir, c'est-à-dire si elle veut que son «cas» guérisse, doit collaborer avec les autorités, tout dire au médecin qui juge de la pertinence des informations reçues et qui décide de la thérapeutique à suivre et de son

797 Ibid., p. 121.

succès. Seule une collaboration totale avec le médecin permet au malade d'entrevoir une guérison hypothétique. Sinon, le médecin peut se désintéresser du «cas» et l'«oublier», reléguant le dossier sur une tablette.

-- [...] vous êtes ici pour observation.

-- Observation de quoi?

-- De vos réactions, de votre évolution. Mais de toute manière, ne vous inquiétez de rien, tout ce dont nous avons besoin, c'est de votre collaboration. De votre collaboration et aussi de votre sincérité, de votre sincérité absolue. Il faut tout dire, même si cela vous paraît absurde ou anodin, ou encore, compromettant. Vous allez voir, il n'y a rien de compromettant au fond, la seule chose qui peut être compromise⁷⁹⁸, c'est le succès du traitement, et ce, si vous ne dites pas tout.

Le docteur Nadeau devient l'instance suprême, le juge qui décide si Julie est apte à retourner en société. Ce pouvoir discrétionnaire lui permet donc de la manipuler comme bon lui semble. À force de l'interroger, de la questionner, il peut lui faire dire ce qu'il veut entendre, et lui faire avouer ses secrets lui plus intimes.

-- [...] Je vais tout vous dire si vous voulez, je suis folle, je suis névrosée, je suis malheureuse, je suis tout ce que vous voudrez mais laissez-moi en paix⁷⁹⁹!

-- Et pour en revenir à la question sexuelle, [...] jouissez-vous normalement?⁸⁰⁰

Les rapports explicites malade-médecin, Julie-docteur Nadeau, sont faussés par des rapports implicites du type enfant-parent, où le parent confesse l'enfant, où le parent a toujours

798 Ibid., pp. 42-43.

799 Ibid., p. 136.

800 Ibid., p. 58.

raison, l'enfant toujours tort, où le parent porte sur l'enfant des jugements qui sont sans recours⁸⁰¹.

Nous reprendrons cette discussion mardi prochain, si vous voulez, en attendant, j'espère que vous allez commencer à vous intégrer à la vie communautaire.

-- Vous pouvez toujours espérer, dit Julie d'une voix méprisante.

-- C'est une grande famille ici, dit en élevant la voix le docteur qui essayait de contenir son irritation, une famille qui a besoin de tous ses membres.

-- Eh bien, moi, je n'ai pas besoin d'elle, répliqua Julie.

-- Nous verrons! se contenta de dire le psychiatre non sans une certaine agressivité⁸⁰².

Cette relation implicite parent-enfant se manifeste par quelques signes extérieurs. Le mobilier du cabinet du docteur Nadeau impose le respect par sa sévérité, et souligne la supériorité intellectuelle du docteur (qui d'ailleurs se fait toujours appeler docteur) par «un large bureau noir» et «un imposant classeur⁸⁰³». Même le choix des chaises n'est pas fortuit; celle de Julie est plus basse, inférieure à celle du docteur.

Malgré la cordialité avec laquelle le médecin l'avait accueillie, elle semblait beaucoup plus tendue qu'à la première séance. Peut-être l'aspect du cabinet, sévère jusqu'à l'austérité, l'avait-elle impressionnée. Outre un large bureau noir et lisse où ne se trouvaient qu'un porte-plume en marbre blanc et un téléphone, son mobilier comprenait deux fauteuils en cuir noir, l'un très haut, qu'il occupait; et l'autre plus bas, à la disposition des patients. Il comprenait également un imposant classeur et, enfin, le traditionnel divan du psychanalyste dont la vue troubla légèrement Julie. Le cabinet était abondamment éclairé par une large fenêtre qui, à l'encontre de toutes celles que Julie

801 Voir Ibid., p. 118.

802 Ibid., p. 61.

803 Ibid., p. 54.

avait eu l'occasion de voir jusque-là à l'Institut, n'était pas grillagée: détail qui ne manqua pas de la révolter⁸⁰⁴.

Cette minorisation de Julie n'est qu'un des éléments qui confirment cette dernière dans son rôle de malade, de folle. Julie, qui se dit saine d'esprit, sent peu à peu son être s'étioler.

Pourtant, la solitude lui pesait de plus en plus. Dans cet univers clos, où les jours se succédaient, identiques, monotones au point que peu à peu s'effritait sa notion du temps, elle s'ennuyait à mourir. Brusquement privée de ses activités coutumières, dormant le jour et veillant la nuit, elle sentait son être se dilater et en même temps s'étioler⁸⁰⁵.

Laurent, viens me chercher, je t'en supplie, j'en peux plus, je suis en train de devenir folle. Je m'ennuie à mourir et puis les pensionnaires me font peur⁸⁰⁶.

Dans la promiscuité de l'asile, Julie voit ses forces décliner. Abandonnée par son mari qui lui rend rarement visite; questionnée par un médecin obsédé par des détails sexuels et qui cherche à lui accoler une étiquette, environnée de gens dont le contact ne peut que lui être néfaste, Julie craint l'envahissement de la folie.

On ne séjourne pas impunément dans un asile. Chacun porte en lui, plus ou moins profondément, le germe de sa propre folie. À l'asile, il n'est nul germe qui, avec le temps, ne croisse. Même la plus grande force morale s'use à la fin. Chaque pensionnaire a, contre sa conviction d'être sain, l'unanimité des autres: les médecins, les pensionnaires et les visiteurs. Et même s'il n'en était rien, qui saurait résister longtemps à vivre sans loisirs, sans travail⁸⁰⁷, sans amis, sans liberté et sans droits, dépossédé de tout?

804, Loc. cit.

805, Ibid., p. 64.

806 Ibid., p. 68.

807 Ibid., p. 122.

En fait, tout se conjugue pour effriter la volonté de Julie et lui faire accepter son rôle de folle. La suggestion du docteur à Rosaire, dans le roman du même nom, s'explique maintenant. Il faut se débattre à l'extérieur de l'asile. Une fois interné, le patient a de fortes chances de l'être pour toujours. S'il n'est pas fou, il le devient, happé par la machine asilaire.

De plus, le climat qui règne à l'asile est répressif et physiquement dangereux. Institution pour institution, l'asile et la prison se valent. Dans les deux cas, les «patients» sont brutalisés et terrorisés par les gardes qui appliquent les règlements et se complaisent dans la routine (cf. Cotnoir). En effet, ce qui choque le plus les gardes à l'asile, c'est d'être importuné par un malade.

Les deux infirmiers qui avaient accueilli Julie s'étaient approchés d'elle et attendaient des instructions, à la fois ennuyés d'avoir été tirés d'une passionnante⁸⁰⁸ partie de cartes et amusés par la résistance étonnante de Julie.

Toute nouveauté est mal accueillie par ces gens qui ne savent rien, qui ne veulent rien, qui croupissent dans leur train-train habituel. D'ailleurs, ils ont tôt fait d'assommer tout patient ennuyant à coups de médicaments⁸⁰⁹. Et si ce dernier récidive, ils l'empoignent et le «soignent» avec des électrochocs⁸⁰¹.

808 Ibid., p. 127.

809 Voir Ibid., pp. 71 et 95.

810 Ibid., p. 92.

Julie se révolte contre ce traitement mais en vain.

-- Mais ils n'ont pas le droit de vous violenter comme ça.

-- Ici, ils ont tous les droits, vous allez vous en apercevoir avant longtemps⁸¹¹.

Sa plus grande hantise sera dès lors de finir brutalisée, de connaître le même sort que ceux et celles qui ont été laissés pour compte à l'asile.

Mais Julie ne fait qu'entamer sa descente aux enfers. Telle la Justine de l'oeuvre de Sade, la jeune, douce et innocente Julie doit connaître les affres de l'amour charnel. Une patiente tente de la violer et un patient, excité par la scène, se masturbe et éjacule sur les seins⁸¹² de la jeune femme. Après s'être révoltée, Julie subit un traitement aux électrochocs aux mains d'un infirmier reconnu pour prendre avantage des patientes endormies⁸¹³. Ces dernières pages, qui sont un crescendo d'horreurs vécues par Julie, relèvent davantage du voyeurisme de l'auteur que d'exigences romanesques.

Finalement, Julie sera libérée lorsqu'on découvrira que le médecin traitant, le docteur Nadeau, est lui-même quelque peu bizarre et entiché de sa patiente.

Si je veux être véritablement franc avec vous, je dois vous dire que je me suis peut-être trompé complètement dans mon propre diagnostic. Parce que cette femme qui fuit constamment, si

811 Ibid., p. 22.

812 Voir Ibid., pp. 118-120.

813 Voir Ibid., pp. 127-129.

Intelligente, si insaisissable, je ne puis plus la juger froidement puisqu'elle... elle me passionne, elle me hante. Je me suis aperçu dès le début que je lui déplaisais et sa résistance, que je n'ai retrouvée aussi forte et surtout, aussi habile, chez aucun autre patient avant elle, m'a vite obsédé et m'a peut-être complètement aveuglé. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que je suis rapidement devenu agressif au cours du traitement. Je ne sais pas, il y a en elle quelque chose que je ne puis m'empêcher d'admirer, qui me fascine, une sorte de perfection dans la sincérité ou le mensonge, la transparence d'une normalité idéale ou l'inquiétant miroir de la folie. S'il reste une chose dont je sois sûr, c'est que plus rien n'est sûr.

-- C'est une véritable quadrature du cercle.

-- Oui, mais où le carré de la vérité et le cercle du mensonge se trouveraient enfin confondus, et à jamais⁸¹⁴.

Le docteur Nadeau, confronté au «cas» de Julie, avoue son ignorance en matière de folie et révèle du même fait que son rôle n'est rien d'autre que celui de geôlier d'individus qui ont été jugés de façon arbitraire comme étant anormaux.

Le Miroir de la folie reprend plusieurs thèmes antipsychiatriques et plaide pour une réforme du système asilaire. En ce sens, les préoccupations de Poissant rejoignent celles de Ferron et les complètent. Alors que Ferron s'attarde au sort des individus internés et aux moyens de les sauver, Poissant décrit la vie asilaire et les souffrances des fous. L'un s'intéresse au comment éviter l'internement, l'autre, au fonctionnement du système asilaire.

Mais tout en se complétant, puisqu'on passe de l'extérieur à l'intérieur de l'asile, ces deux oeuvres s'opposent. Comme nous l'avons indiqué, l'oeuvre de Ferron est marquée d'un profond souci humanitaire. Ses romans expriment un sentiment de bienveillance, de

⁸¹⁴ Ibid., p. 149.

compassion pour les malheurs d'autrui, surtout ceux des «innocents». Au contraire, dans Le Miroir de la folie, l'accent est déplacé de l'individu au système. Julie n'est qu'un «cas» parmi d'autres cas semblables, un cas exagéré, outré. Poissant va au-delà de la mesure, passe les bornes du bon goût afin de susciter une réaction d'indignation chez un lecteur biaisé par les récits concentrationnaires. Ce faisant, le sort de Julie importe moins que l'effet à produire. La libération de Julie se limite à un addenda de quelques lignes.

Ce genre de récit où un individu est écrasé par un régime socio-politique oppressif apparaît de plus en plus fréquemment. Jean-Paul Pagé se révoltait en 1961 contre le système asilaire confessionnel (cf. Les Fous crient au secours). Plus tard, Jacques Ferron et Marc-André Poissant condamnent l'asile des psychiatres et des syndiqués où l'interné est considéré comme un «cas» à étudier ou une commodité monnayable. Tout récemment, Louky Bersianik s'attaque à l'asile en tant qu'institution de répression de la conscience féminine. Tous ces auteurs s'insurgent contre l'institution asilaire qui, sous des apparences de bienfaisance, se révèle un instrument de contrôle social. Ce mouvement de condamnation, plutôt que de disparaître, ne cesse à la fois de s'amplifier à cause des lacunes évidentes du système asilaire québécois et du statisme du gouvernement, et de s'étendre en raison du très grand nombre de pays où la psychiatrie est utilisée à des fins politiques.

Les romans qui traitent spécifiquement de psychiatrie «politique» sont plutôt rares au Québec, néanmoins leur nombre ne peut que croître d'une manière directement proportionnelle au nombre de

pays où la dissidence est traitée à coups d'électrochocs et de médicaments. Jean-Michel Wyl, visiblement influencé par les récits concentrationnaires des dissidents russes, a écrit un roman de «politique-fiction», Québec, banana state (1978)⁸¹⁵, qui développe le thème du Québec sous l'hégémonie soviétique.

À la suite d'une guerre éclair, les Soviétiques envahissent le Québec et instaurent un gouvernement fantoche, sous l'autorité de Numéro-Un, afin de sauvegarder leurs intérêts et mater toute velléité de révolte. Le Québec connaît alors toutes les horreurs de l'occupation: massacres collectifs, camps de concentration (au Fort de Saint-Lèpre⁸¹⁶ et dans le Nouveau-Québec⁸¹⁷), répression et résistance.

Parmi ces malheureux tassés dans des wagons plombés, il y avait des Noirs, des Juifs, des immigrants de divers pays et des Anglais: tout ce qui a pu être anglais jusqu'à présent. Tous des gens qui, en somme, s'écartaient de l'archétype social du Québécois rénové tel que l'avait défini, un jour, Numéro-Un, dans un rapport moral largement diffusé⁸¹⁸. Il y avait aussi des gens qui avaient dérogé à l'idée politique⁸¹⁹.

D'une façon comme d'une autre ils deviendraient du savon pour la toilette des dames, puisqu'un chimiste québécois avait su rentabiliser les équarrissages d'hommes et de bêtes...

Le nouveau régime totalitaire fait la chasse aux curés et aux

815 Jean-Michel Wyl, Québec, banana state, Montréal, Beauchemin, 1978, 339 p.

816 Voir Ibid., p. 39.

817 Voir Ibid., p. 112.

818 Loc. cit.

819 Ibid., p. 282.

péquistes, interdit tout contact avec le reste du Canada et les États-Unis, supprime toute liberté et écrase toute pensée divergente de celle du parti.

Un des moyens de répression du régime est l'usage politique de la psychiatrie. Les asiles deviennent des centres de réadaptation pour gens non conformes qui doutent du Pouvoir. Tout y est parfaitement étudié; jusqu'aux draps de lit ornés de fleurs de lis. Ainsi, par la force, par la persuasion et par l'usage de médicaments qui altèrent la personnalité, le dissident est amené à se conformer.

La description de tels sévices effraie, d'autant plus que le lecteur est continuellement porté à faire des rapprochements entre le roman et la réalité. La situation des dissidents dans le roman nous rappelle celle des dissidents russes. Les traitements décrits s'apparentent à ceux décriés par les antipsychiatres. L'art du romancier consiste à transplanter l'ailleurs ici et à aviver les peurs du lecteur en démontrant la potentialité politique de tels événements.

Lorsque la caste qui préside actuellement aux destinées du peuple québécois trouve plus commode, pour se maintenir au pouvoir, de disqualifier le discours de l'opposition en le couvrant de l'étiquette de «maladie mentale», elle trouve quelques psychiatres pour se plier à ce véritable détournement de leurs fonctions médicales⁸²⁰.

Ces cas exposent les expéditives procédures d'internement, les surprenants «diagnostics», les conditions de vie dans ces hôpitaux «spéciaux» où exercent, comme au Québec, des psychiatres placés sous l'autorité de la Sûreté. La brutalité, la violence sont la règle, la finalité des traitements⁸²¹ étant clairement définie comme punitive et non thérapeutique.

820 Ibid., p. 110.

821 Ibid., p. 105.

Jean-Charles Pagé, Jacques Ferron, Marc-André Polissant et Louky Bersianik accusent tous la psychiatrie d'abandonner la thérapeutique pour devenir le support du régime politique. Cette police de l'esprit cherche davantage à imposer une vision étriquée de la santé mentale, à base de comportement normatif, qu'à défendre les intérêts du «malade». Wyl s'inspire de la situation actuelle de la psychiatrie en URSS, telle qu'elle est décrite par les dissidents, et démontre jusqu'où peut mener cette tendance répressive de la psychiatrie.

Ainsi, dans le Québec occupé, tous les fous sont supprimés à la suite de la «Loi sur la protection de l'Environnement».

N'empêche que le Québec avait ceci d'étrange c'est que, sous des dehors patenôtres, les fous, les imbéciles —au sens clinique, les séniles au troisième degré, ceux dont la nature leur avait modelé un corps monstrueux, bref tous ceux-là et bien d'autres étaient peu à peu éliminés de la surface du Québec.

Cela avait commencé par l'adoption discrète d'une loi autorisant l'euthanasie. Dès lors la voie des grandes hécatombes était ouverte⁸²².

Mais ce massacre n'empêche pas la «production» de nouveaux fous, surtout dans les camps de concentration.

Je me souviens, ce soir, de Fabrice. Un autre. Je me souviens de l'avoir vu s'affronter avec la muraille. C'est sans doute la folie qui l'avait surpris alors qu'il ne s'y attendait plus tellement. Nous étions tous là à le regarder faire et nous n'avons pas bougé comme si, en le touchant, il nous aurait contaminés de sa folie⁸²³.

L'auteur s'attarde surtout au cas de Fou-la-Valise, un individu arrêté pour avoir peint des slogans sur un mur, interné et rendu fou.

⁸²² Ibid., p. 261.

⁸²³ Ibid., p. 130.

Fou-la-Valise n'avait pas toujours été Fou-la-Valise. Rares sont ceux qui naissent fous, fous jusqu'à l'os. Fou, on le devient. Ou alors on ne l'est pas mais, c'est une question de normes. Trop ou trop peu d'intelligence ou d'intuition hors des parenthèses encadrant le critère courant, et voilà qu'on est fou⁸²⁴.

Fou-la-Valise est chanceux: il n'a pas été déporté dans les mines de charbon du Nouveau-Québec, mais traité, «guéri» et libéré. À sa sortie de l'asile, il ne pose plus une menace pour le régime, il n'est qu'une loque.

Il était sorti. Il lui avait dit: «Je vais m'acheter des cigarettes.» Il venait de faire un premier pas vers la folie. Un jour il serait si délabré qu'il deviendrait ce que l'État appellerait un «intouchable». Échevelé, livide, parfois d'un calme inquiétant, portant une éternelle valise à la main, il deviendrait un «intouchable» parce qu'un «intouchant», un être sans danger⁸²⁵.

Fou-la-Valise rejoint alors la masse des déshérités, la cour des Miracles des sans-logis, des malades et des criminels qui, chaque nuit, sont refoulés par l'armée vers quelques parvis d'églises désaffectées.

Fou-la-Valise est un personnage énigmatique qui réapparaît régulièrement dans le récit. Il jouit d'une immunité totale, accordée par Numéro-Un lui-même, et il fréquente autant le palais que les taudis de la ville. Grâce à cette immunité, il s'approche de Numéro-Un et assassine son protecteur, qui se révèle être son frère. Qui lui a remis un fusil? Qui a suggéré à ce pauvre fou d'abattre son frère? Qu'advient-il de lui? Ces questions demeurent sans réponse.

824 Ibid., pp. 169-170.

825 Ibid., p. 101.

Si le personnage est incomplet, son rôle en grande partie inexpliqué, en revanche, ce qu'il représente est largement développé. Fou-la-Valise est le symbole du pays meurtri, de «ce pays devenu fou⁸²⁶» à force de sang et de massacres. Il est le porte-parole de ce peuple qui se terre lorsque s'abat la répression, qui crie lorsque gronde la révolte.

D'autant plus que ce fou qui hurlait à n'importe quel nombre de milles de là, jetant sur la planète entière son cri plein de remords, faisait mal. Tous, sans le savoir, maîtres ou esclaves, l'entendaient dans leur âme⁸²⁷.

Fou-la-Valise ressemble à Menaud, une autre représentation du pays meurtri, écrasé, mais à un Menaud rendu fou par des psychiatres. On pourrait aussi lui trouver des similitudes avec le narrateur de Prochain Épisode, un personnage qui, une fois libéré de l'asile, aurait assassiné H. de Heutz. Quel qu'il en soit, Fou-la-Valise rejoint la série de héros québécois qui, malgré leurs actes, connaissent l'échec. Le meurtre de Numéro-Un ne règle rien, Numéro-Deux s'apprêtait à prendre le pouvoir.

Dans Québec, banana state, le nationalisme québécois, qui au XIX^e siècle était interprété comme un phénomène surnaturel d'inspiration messianique, est considéré comme une expression idéologique dont la visée est, à toutes fins utiles, totalitaire, et dont le rapport aux droits des minorités demeure profondément problématique. Cette

826 Ibid., p. 267

827 Ibid., p. 221.

conception du nationalisme québécois se trouve justifiée du fait que les sociétés les plus homogènes sur le plan national sont les plus propices au totalitarisme, les plus offertes à une emprise idéologique. Cette idéologie sera d'autant plus forte qu'elle prend prétexte du caractère homogène de la société pour justifier sa volonté d'emprise sur cette société et même prétendre y fonder sa légitimité. C'est d'ailleurs ce qui se produit dans Québec, banana state.

En séparant le Québec de l'État fédéral, qui agit à titre de contre-pouvoir, et en le soumettant à une idéologie communiste de tendance stalinienne, les Russes, par l'intermédiaire de Numéro-Un, créent un régime totalitaire d'inspiration nationaliste qui n'admet aucune opposition organisée et qui sévit contre les minorités. Pourtant, ce régime prétend à la représentation de la société québécoise dans sa totalité et à l'expression de la vérité longtemps refoulée de cette société. Des pans entiers de la réalité québécoise sont ainsi abandonnés sans que personne n'ose s'y opposer. L'État est devenu celui d'une nationalité, sans que l'on ose demander ce qui est advenu des autres nationalités, des minorités ethniques, etc.

Dans une telle situation, où une société entière est dominée par la peur et la désinformation, seul l'individu peut échapper à toutes les entreprises de récupération. On pourrait citer ici le dissident russe Vladimir Boukovsky.

Dans une situation extrême, il y a une différence qualitative entre la conduite d'un homme seul et celle d'un groupe. Un peuple, une nation, une classe, un parti ou simplement une foule, dans une situation exceptionnelle ne peuvent aller au delà d'un point déterminé: l'instinct de conservation se révèle le plus fort. Ils peuvent sacrifier une partie, dans l'espoir de sauver le reste, ils peuvent s'éparpiller en groupuscules et chercher ainsi le salut. Et voilà ce qui les perd. Être seul,

c'est une énorme responsabilité. Acculé au mur, l'homme réalise: «C'est moi, la classe; et il n'y a rien d'autre». Il ne peut pas sacrifier une partie de lui-même, il ne peut se diviser, se dissoudre et continuer à vivre malgré tout. Il n'a désormais plus où reculer et l'instinct de conservation le pousse aux extrêmes: il préfère la mort physique à la mort spirituelle⁸²⁸.

Le personnage de Fou-la-valise, tout comme plusieurs dissidents russes, a fait l'expérience, dans sa chair, de la fausseté de l'idéologie officielle. De la révolution triomphante, il a surtout retenu les charniers, les camps de concentration et de travail, les méthodes de torture et de propagande extrêmement perfectionnées. La liberté pour lui est une réalité élémentaire: il peut se déplacer comme il l'entend, se réunir avec qui il veut et quand il le veut, et parler comme bon lui semble. Mais cette liberté est accordée à un fou.

L'acte de Fou-la-valise, le meurtre de Numéro-Un, devrait mettre un terme à la terreur. Mais l'énorme machine bureaucratique assure une régularité dans les affaires de l'État; elle empêche tout bouleversement majeur et assure le retour régulier, répétitif de l'ordre établi, de sorte que le régime en place renaît de ses cendres. Elle prévient toute surprise en instaurant le règne du retour éternel, du présent enchaîné, de la terreur permanente.

Québec, banana state se présente comme la somme des folies contemporaines. Des personnages deviennent fous car la situation

⁸²⁸ Vladimir Boukovsky, cité par Michel Morin, dans L'Amérique du Nord et la culture, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, pp. 21-22.

politique est désespérante, d'autres, car ils croient que la fin du monde approche, que l'homme va s'annihiler dans une Troisième Grande Guerre mondiale prochaine. Enfin, ceux qui parviennent à conserver leur santé mentale malgré les mauvais augures sont transformés en fous par ceux-là mêmes qui devraient les aider, les psychiatres.

La folie réapparaît en littérature, et ce pour la première fois depuis des siècles, comme une force obscure, menaçante que la science ne contrôle plus, mais bien au contraire, qu'elle propage. Dans ce monde en transition, bouleversé par des changements radicaux, la folie revient avec une régularité alarmante et toujours porteuse du même message: la société a perdu le contrôle des événements.

D. Conclusion

L'antipsychiatrie a ébranlé les fondements mêmes de la psychiatrie traditionnelle et la Révolution tranquille a transformé de façon irrémédiable le visage politique du Québec. Ces mouvements de contestation ont stimulé certains grands esprits mais semé le doute et suscité l'inquiétude chez la majorité des gens. À la suite du livre de Pagé et des révélations fracassantes de certains psychiatres, la méfiance s'installe dans les esprits au sujet de la compétence des psychiatres et de l'utilité des asiles. Cette méfiance va de pair avec deux suspicions qui ont cours auprès du public à la suite de la crise d'Octobre et du scandale du Watergate: la suspicion du gouvernement et de l'appareil judiciaire.

Ce manque de confiance à l'égard de ces deux institutions est renforcé par une crainte légitime: Jusqu'à quel point y a-t-il collusion entre la police de l'esprit et la police judiciaire? L'exemple de certains pays totalitaires est souvent cité. Là où la psychiatrie est au service de l'État, le nivellement social peut être obtenu par le contrôle des esprits.

La raison de la folie est d'abord sociale: on sélectionne un certain nombre de sujets, on les déclare irresponsables et on se sert d'eux comme repoussoirs pour que la grande majorité des gens se tiennent responsables de tout ce qu'ils font, ce qui facilite grandement leur gouvernement⁸²⁹.

À ce monde qui ressemble de plus en plus à celui qui est décrit dans 1984 de George Orwell, les romanciers opposent l'individualisme de certains personnages qui refusent de se conformer et qui,

⁸²⁹ Ferron, «Claude Gauvreau», op. cit., p. 221.

pour cette raison, sont internés. Le fou par le fait même qu'il refuse de faire comme les autres remet en question le système social. Il devient en quelque sorte la mauvaise conscience de la société, le trouble-fête qui inquiète. Ce nouveau rôle du fou est propre à notre époque.

Le fou n'est plus un personnage qui a enfreint des règles morales. Il n'est pas un révolutionnaire car il est trop velléitaire et miné par le doute. Le fou est un dissident, un individu qui pense et qui vit différemment. Il essaie de créer un monde meilleur en prêchant par l'exemple, en annonçant les choses à venir. Quelquefois, d'autres se joignent à lui (cf. Le Pique-nique sur l'Acropole (1979) de Louky Bersianik); la plupart du temps, il parle seul (cf. La Ville Inhumaine (1964) de Laurent Girouard, Une lettre d'amour solennellement présentée (1971) de Jacques Ferron et Le Fou (1975) de Pierre Châtillon) ou il meurt seul et désespérant des hommes (cf. Le Déluge Blanc (1981) de Normand Rousseau).

Dans une société «standardisée», où les paramètres de la normalité sont plutôt restreints, le fou remet à l'honneur certaines valeurs: la fraternité humaine, l'amour, le couple, le respect de la femme et des minorités. Ces valeurs risquent d'être perdues, ou du moins mises de côté, car la normalité est de plus en plus basée sur le concept de productivité⁸³⁰. Dans une société faite à l'image de gens «sérieux» comme Laurent Lapierre (cf. Le Miroir de la folie, 1978), les Julies risquent de proliférer. La folie dans les romans à venir

⁸³⁰ Voir Poissant, op. cit., p. 80.

sera à l'image de cette femme en mal d'amour, internée contre son gré,
consciente du fait qu'elle a raison et qu'elle détient la raison.

CONCLUSION

CONCLUSION

L'image de la folie nous vient de loin; elle est contemporaine des premiers hommes, liée pour ainsi dire au péché originel. Grâce à l'invention de Gutenberg et à la prolifération de romans, elle va se répandre, se populariser, se multiplier jusqu'à devenir la figure obsédante de l'imaginaire collectif, l'une des plus riches de significations.

L'image de la folie est un des axes de compréhension de notre littérature. De même que la place de la mère⁸³¹, de l'hiver⁸³² ou de la ville de Montréal⁸³³, la place du fou détermine et décrit l'évolution de la littérature et de la société québécoises dans laquelle elle s'inscrit. Tous les romans qui discutent de la folie, c'est-à-dire d'une folie périphérique, asociale, témoignent à coup sûr d'une différence, d'une opposition entre «visions du monde», entre les images du monde que nous communiquent les écrivains à travers leurs oeuvres, entre les attitudes qu'ils prennent eux-mêmes à l'égard de leur propre saisie du réel, entre les jugements de valeur qu'ils portent. C'est en discutant de la folie que l'auteur dévoile l'image qu'il a du monde et que nous pouvons saisir la visée de son oeuvre.

Mais ni le réalisme populaire d'Albert Laberge (cf. La

831 Voir Sainte-Marie-Éléuthère, op. cit.

832 Voir Paulette Collet, L'Hiver dans le roman canadien-français, Québec, Presses de l'université Laval, 1965, 281 p.

833 Voir Antoine Sirois, Montréal dans le roman canadien, Montréal, Didier, 1969, 195 p.

Scoulne, 1918) ou d'André Major (cf. Le Vent du diable, 1968) ni l'exaltation chrétienne d'Édouard-Zotique Massicotte (cf. L'Héroïne de Louisbourg, 1889) ou de Félix Leclerc (cf. Le Fou de l'île, 1958) ne peuvent être considérés comme le «reflet» ou le «miroir» de la vie réelle. Ils sont plutôt l'expression de deux courants de pensées contraires qui ont influencé la société québécoise.

L'image de la folie en littérature québécoise se présente comme l'expression d'une idéologie, son développement est fonction du développement économique et politique, et des rapports sociaux qui y correspondent. Ce que nous comprenons par «l'idéologie» renvoie à un système d'idées, de croyances ou de doctrines lié en littérature à un groupement politique, religieux ou autre, et exprimant les intérêts plus ou moins conscients de ce groupe.

Par exemple, la majorité des écrivains qui a publié des romans aux éditions Édouard Garand pendant les années vingt (cf. L. Dubois-McCabe, Jean-André Jeannel, Henriette Morin, Ubald Paquin) décrit la folie comme le juste châtiment d'individus ayant transgressé la norme socio-morale de l'époque en recherchant les plaisirs mondains et la modernité à tout prix, et en méprisant la famille, le clergé et les valeurs traditionnelles. Ces auteurs valorisent le «statu quo» présenté comme le rempart de la foi, de la vertu, contre l'américanisme et le «péché». En revanche, d'autres écrivains (cf. Hubert Aquin, Laurent Girouard) affiliés pendant les années soixante à des groupes «révolutionnaires» décrivent la folie au Québec comme le résultat de notre situation de colonisés. Ces auteurs valorisent la lutte armée, la révolution, et présentent dans leurs romans un système d'écriture qui s'apparente au nouveau roman. Traditionnelle ou

innovatrice, l'image de la folie ne renvoie pas à un référent scientifique. Cette image est sélectionnée et déformée par les intérêts particuliers de ceux qui écrivent et des groupements auxquels ils participent.

En somme, l'image de la folie est un ensemble de croyances conditionnées par la base économique et politique, modifiées par les intérêts particuliers des écrivains et des groupes qui s'affrontent. La folie, par son essence, par sa description, par son rôle à l'intérieur d'un roman, fait ressortir les intérêts particuliers en jeu, la subjectivité des croyances au service d'une cause.

Cela signifie que la folie en soi et pour soi est une aberration, une déviation du jugement critique. Dans l'économie du roman, de tous les auteurs, à toutes les époques, il n'est guère possible d'éviter l'analyse du caractère idéologique de la folie. Ce caractère idéologique est un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées, etc.) doué d'une existence et d'un rôle au sein de la structure du récit. En tant que système de représentations, le caractère idéologique de la folie se distingue du récit scientifique en ce que sa fonction pratique à l'intérieur de l'organisation des divers éléments de l'ensemble romanesque l'emporte en elle sur sa fonction théorique (ou fonction de connaissance référentielle). De plus, ce système de représentations n'est pas figé. Il n'y a guère de position intellectuelle qui n'ait évolué au cours de l'histoire et qui, même à l'heure présente, ne paraisse sous des formes multiples. La folie, elle aussi, a pris bien des aspects divers.

Du Moyen Âge à nos jours, les fous ont été accueillis, exclus, internés et analysés sous tous les angles possibles. La littérature s'est servie de l'image de la folie comme châtiment moral, amusement comique et indice de révolte. Il y a eu les folles politiques, eschatologiques, féministes et asilaires, pour ne nommer que les plus récentes. Et pourtant le sujet semble inépuisable. La folie en littérature joue un rôle idéologique de tout premier ordre en indiquant au lecteur une borne qu'il ne faut pas transgresser de peur de se retrouver «hors de», de l'autre côté de la norme et de la raison. Ce faisant, la folie a manifesté pendant très longtemps une punition, la plupart du temps religieuse.

Dans plusieurs romans, en particulier ceux d'avant la Révolution tranquille, la croyance en une providence divine et en son plan persiste. Le chrétien d'alors croit en un au-delà où il trouve sa raison d'être, mais au prix d'une renonciation au corps, c'est-à-dire au champ du désir (désir de biens matériels, désir de réussir à tout prix, désir de plaisirs charnels, etc.). De Mgr Bourget à l'abbé Lachapelle, le clergé jette l'anathème sur la luxure, sur «nos tentatives de jouir et de nous évader⁸³⁴». Les romans illustrent la difficile prise de possession du corps de l'homme canadien-français. La femme n'existe qu'à titre d'objet de reproduction et de dépositaire des valeurs passéistes et cléricales. Être Canadien français et avoir des désirs est un vice et un vice majeur semblent dire les romanciers de l'époque. Quiconque succombe au désir est frappé d'ostracisme par

⁸³⁴ Lachapelle, op. cit., p. 142.

la communauté catholique. Isolé, la proie des remords, le personnage qui a offensé Dieu est en danger de devenir fou.

[...] car tout pour eux [les honnêtes gens de Montréal] se ramenait ultimement au postulat, au mot de passe, à la clef qu'on ne lui avait pas livrée: l'existence d'un ciel au zénith pour les fidèles avoués et officialisés, d'un enfer au nadir pour les multiples autres catégories humaines.⁸³⁵

Comment sommes-nous passés de la déviance psychologique à la déviance religieuse? Puisque le concept de folie s'applique métaphoriquement à la notion d'écart, de différence, quiconque ne se conforme pas à la norme sera décrété fou. Et le pécheur sera le plus fou des hommes car il ose se dérober à la loi divine. Alors, l'homme sain perçoit l'image du fou comme la figure majeure du mal. Le fou est le lieu du désordre, de la fureur passionnelle submergeant les contre-forts de la religion et de la morale. Ennemi de l'ordre, il travaille à la ruine de la société et de la civilisation; il corrompt et désagrège.

Le problème de la folie dans ce genre de roman est celui d'une incompatibilité entre les visées artistiques et sociales du roman. Ces romans ne sont pas des «romans artistiques», c'est-à-dire intemporels, en-dehors du social, fidèles à un héritage symboliste. Ce sont des oeuvres à but moral, engoncées dans la société qui les a produites. L'auteur se présente dans ce cas comme une autorité. Il promulgue certaines valeurs au détriment même de la logique interne du roman et des qualités qui font de ce dernier une oeuvre d'art. L'auteur, l'autorité, maintient les valeurs associées à la tradition

835 Pierre de Grandpré, La Patience des Justes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, p. 209.

et au terroir. Par ce fait même, il joue un rôle à l'intérieur de la société. Cet écrivain « engagé » a le sentiment d'œuvrer au bien-être de sa patrie en s'assurant que la fibre morale de celle-ci ne dégénère pas.

Dans ce cas, la folie devient un moyen de punir les personnages qui transgressent les interdits religieux. Ces personnages deviennent fous (ou meurent) parce que selon les normes du catéchisme, ils ont « mal agi ». Quoi qu'il arrive, le personnage devenu fou disparaît de scène, perd tout intérêt autre qu'exemple à ne pas suivre. En un sens, le fou est un monstre, ce qu'on « montre » à titre d'exemple.

À plusieurs reprises, le personnage qui a transgressé les interdits afin d'assouvir ses désirs n'ose pas pousser plus loin l'expérience et s'assumer en toute indépendance. Aucun personnage ne renie complètement ses origines et ne s'adonne sans remords aux plaisirs mondains. Le personnage prend peur, cherche à calmer ses angoisses en de vaines ratiocinations ou en s'abrutissant dans la débauche. En fin de compte, il ne songe plus qu'à se rassurer lui-même, souvent en demandant pardon à la personne offensée et à Dieu (ex. le repentir d'Ellen O'Reilly dans Les Fantômes blancs (1923) d'Azylla Rochefort).

Le personnage préfère la sécurité à la liberté; ce retour au sein de la communauté le dispense de faire l'expérience du désir jusqu'au bout. Il se fige alors et se solidifie dans la folie pour ne plus répéter que son impuissance à se dépasser lui-même. La folie de ce personnage suppose que personne ne peut s'affirmer hors des normes socio-religieuses comme individu libre et indépendant, puisque la folie soumet toutes les consciences rebelles.

Cette folie punitive, à base d'interdits religieux et moraux, est un thème récurrent en littérature québécoise. D'Oplum littéraire ou Conte de ma grand'mère (1837) de Joseph-Guillaume Barthe aux Apparences (1970) de Marie-Claire Blais⁸³⁶, la folie a partie liée avec le péché. Ce type de folie tend à disparaître pendant la Révolution tranquille, c'est-à-dire au moment où la croyance en Dieu a commencé à être ébranlée. Le roman québécois s'est alors mis à explorer le champ du désir et de tous les paradis sensibles, terrestres, que ce dernier fait miroiter (ex. l'inceste dans Emmanuelle en noir (1971) de Suzanne Paradis).

Mais une fois dégagé de l'adhésion religieuse, le roman québécois est toujours aux prises avec la folie. Cette dernière s'explique par le grégarisme des personnages.

Au fond, nous sommes tous solidaires: les coudes serrés, nous nous laissons réduire par le dénominateur commun afin de nous maintenir, ensemble, dans une confortable médiocrité. Nous avons besoin de la bêtise des autres pour excuser la nôtre, de leur avarice, de leur orgueil, et du reste. Nous avons besoin de flairer, de tâter, de mesurer, de peser leurs péchés pour excuser nos vices. Avec soulagement nous constatons que la planète est entièrement recouverte d'une bouse épaisse et que nous marchons tous dedans [...] J'arrive même à ne plus savoir, au juste, ce que je pense vraiment. Comme l'eau, je prends la forme du verre, du bol ou du pot dans lequel on me verse⁸³⁷.

Ce qui importe dans ces romans, c'est le désir chez les personnages d'une fusion dans une entité totalisante, dans une religion ou une société, qui présente les «apparences» de la cohérence, de la même façon qu'une production délirante, paranoïaque ou schizophrénique, présente toutes les apparences de la cohérence pour le sujet qui y

836 Voir Blais, Les Apparences, op. cit., p. 168.

837 Jacques Languirand, Tout compté fait (L'Eugène), Paris, Éditions Denoël, 1963, p. 42.

adhère. En revanche, l'individu extérieur, le fou ou le dissident, n'y verra qu'une aberration en vertu de son incapacité propre, en tant que fou ou dissident, d'adhérer à cette cohérence (cf. la « folie » des personnages difformes dans La Tourbière (1975) de Normand Rousseau et des femmes dans Le Pique-nique sur l'Acropole (1979) de Louky Bersianik).

Il faut noter ici le glissement qui s'est opéré, dans les romans des années cinquante, de la conscience collective à la conscience individuelle. Ce glissement n'implique rien de moins qu'un changement de nature de la folie.

Pendant longtemps, le fou sera celui qui refuse le messianisme pour un mode de vie plus productif. Puisqu'il s'écarte de la voie tracée par Dieu, il devient fou. Mais la foi en Dieu ayant été ébranlée, la productivité devient un but en soi. Le fou se mue alors en un personnage rêveur, idéaliste. En somme, un personnage devenait fou car il était foncièrement matérialiste; maintenant, un personnage devient fou car il refuse le matérialisme. La moralité change, ce qui était interdit est maintenant recherché. Le fou demeure exclu mais son exclusion est bénéfique; il ne participe pas à l'aliénation collective, à cette quête frénétique de biens frivoles.

De façon parallèle à cette folie religieuse et punitive, mais selon sa logique propre, s'est développée la folie amoureuse. Celle-ci, du moins à ses débuts, n'existe qu'en fonction du couple, ou plutôt de l'absence de couple. L'être aimé ayant disparu pour diverses raisons, l'amoureux esseulé devient fou. Une telle folie s'insère dans le schème de pensée romantique du début du XIX^e siècle

mais répond aussi aux valeurs morales de l'époque. Puisque la famille est la clé de voûte qui soutient la société, tout personnage non marié paraît suspect, anormal et par le fait même enclin à la folie. Cela est particulièrement évident à la suite de la victoire de l'ultramontanisme.

La société telle qu'elle est décrite ne respecte les femmes que si elles sont soumises, résignées. Mais à la suite de la Deuxième Grande Guerre commence une lutte sourde entre la personne sociale et le moi individuel qui débouche sur l'éclatement de la famille. On passe du couple à l'individu, de la famille au féminisme.

En d'autres mots, d'amorale, la folie est devenue morale. Le caractère idéologique de la folie a été profondément bouleversé. Auparavant, les fous étaient des êtres déçus qui, attirés par les chimères de l'argent, du pouvoir et de la concupiscence, délaissaient les valeurs sur lesquelles reposait l'ordre social: la religion, la famille, le travail. Le caractère idéologique de la folie en littérature tenait alors au maintien de ces valeurs, au risque même de ruptures ou d'illogismes à l'intérieur de la structure organisatrice du roman.

Mais peu après la dernière guerre, ces valeurs ont été minées, ruinées par une action contestatrice progressive et sournoise. Certes, les valeurs traditionnelles n'ont pas été rejetées, bien au contraire, mais aux yeux de plusieurs écrivains le fruit est pourri, la structure sociale est gangrenée par l'argent, le pouvoir et la concupiscence. Comme l'indique Jacques Ferron, la prospérité a chassé la vertu.

D'une société de privation, où l'on devait se surpasser, on était passé à une société d'abondance où tout doit être comptabilisé, et où la charité, qui ne peut pas l'être, n'est plus une vertu, mais un vice et un vice-majeur⁸³⁸.

Le Québécois, tel Saint-Simon dans Pour la patrie (1895) de Jules-Paul Tardivel, a vendu son âme pour de l'or.

Le caractère idéologique de la folie tient maintenant à ce qu'on tente de retrouver ces valeurs traditionnelles, non pas telles qu'elles étaient, mais telles qu'elles devraient être. Cet idéalisme patent de certains romanciers se manifeste par l'inversion des valeurs et des rapports entre la société et le fou. Cela revient à dire que la société est devenue folle, et le fou, sage.

Un tel bouleversement révèle une crise des valeurs et une perte de confiance en l'appareil social. Il n'y a plus une série de lois morales que tous doivent suivre sous peine de châtement, mais une soif morale que les écrivains tentent d'apaiser tant bien que mal, selon leur croyance personnelle. Nous sommes passés de la chaire au pupitre, de la confiance à la méfiance, de la société pyramidale à la société atomisée; le fou n'a jamais eu autant d'importance car il indique les voies du possible. De Sade interné, il s'est mué en Moïse.

En un mot, les fous, en tant que singularités tantôt négatives, tantôt affirmatives, qui, de façon toujours imprévue et imprévisible, surgissent ça et là dans la littérature québécoise ne cadrent pas dans les conformismes de leur société. Ces conformismes varient et consistent souvent en des mouvements de contestation récupérés (surtout dans les romans des trente dernières années), mais

⁸³⁸ Ferron, Les Roses sauvages, op. cit., p. 91.

la folie demeure irrécupérable, toujours à contrecourant, en éternelle dissidence. Le fou déjoue les représentations constituées, aussi bien les représentations «libératrices», «progressistes», que les autres. D'ailleurs, c'est à son imprévisibilité, au caractère d'événement toujours inédit, qu'on le reconnaît d'abord.

Le fou est par excellence l'organisateur de l'insatisfaction. Son action consiste à remettre en question l'ordre des choses. Il force le lecteur à se méfier, à douter des idées toutes faites.

Au milieu d'une majorité d'acquiesceurs opinant collectivement du bonnet, il faut pourtant bien que quelques-uns sachent dire non à la stagnation et au pourrissement⁸³⁹.

Le fou est un défi à la société, c'est-à-dire une menace à son activité d'uniformisation, par le surgissement d'un «au-delà» qui relativise tout le mode de fonctionnement de celle-ci. Le fou est avant tout un être qui poursuit un rêve, une recherche personnelle, en dehors du «modus vivendi» proposé, ~~si~~ non imposé, par la société.

On ne peut définir de tels fous comme des malades; il faut considérer leur «maladie» comme l'expression du combat intérieur que mène l'homme aux prises avec cette question fondamentale: comment dois-je vivre? Cette question très complexe comprend toutes les difficultés que rencontre l'homme pour s'adapter à son milieu, mais encore et bien plus, la conscience toujours plus grande qu'il a de lui-même.

La folie se présente donc comme un problème existentiel, la quête d'un comment vivre et d'un mieux vivre personnel qui ne s'embarasse pas des carcans imposés par les conformismes, par les modes, par

839- Grandpré, op. cit., p. 199.

· tout ce qui constitue cette ensemble instable que l'on désigne sous le vocable de norme. La folie en tant que forme d'être-dans-le-monde s'oppose et entre en conflit avec le normal, avec celui qui ne vit qu'en fonction des conformismes et des normes, et qui récuse ses responsabilités d'homme libre sous prétexte qu'elles sont insurmontables et même insondables. L'homme normal craint le fou car celui-ci lui donne mauvaise conscience. Il l'internera afin d'étouffer le cri du remords.

APPENDICE

Liste des romans, nouvelles, contes et légendes étudiés, classés selon leur date de publication.

- 1837 Opium littéraire ou Conte de ma grand'mère de J.G.B. [Joseph-Guillaume Barthe]
Rosalie Berton d'Anaïs [Odile Cherrier]
- 1844 La Fille du brigand de Piétro [Eugène L'Écuyer]
- 1845 La Folle du mont Rouville de C.
- 1849 Christophe Bardinet d'Eugène L'Écuyer
- 1849-1851 Une de perdue, deux de trouvées de Georges Boucher de Boucherville
- 1854-1855 La Huronne de Lorette d'Henri-Émile Chevalier
- 1863 Les Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé
- 1872 Belle aux cheveux blonds de Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice
Une touffe de cheveux blancs de Louis Fréchette
- 1873 Fleurs fanées de Benjamin Sulte
- 1879 Une histoire de loup-garou de Wenceslas-Eugène Dick
- 1880-1881 L'Enfant mystérieux de Wenceslas-Eugène Dick
- 1883 Le Diable au bal de Joseph-Ferdinand Morissette
Trois malheurs du coup d'Alphonse Lusignan
- 1884 Folle de Georges Lemay
Le Fratricide de Joseph-Ferdinand Morissette
- 1888 Dupli de Louis Fréchette
- 1888-1889 Sans cœur! de Charles-Arthur Gauvreau
- 1889 L'Héroïne de Louisbourg d'Adam Mizare [Édouard-Zotique Massicotte]
Pauvre Conrad de Mathias Fillion
Pauvre Enfant! de Charles-Arthur Gauvreau

- 1891 Le Journal d'un Inconnu d'Édouard-Zotique Massicotte
Jacques le voleur de Mathias Fillion
- 1892 Grelot de Louis Fréchette
Drapeau de Louis Fréchette
Dominique de Louis Fréchette
- 1893 Les Bêtises de Jacquot d'Édouard-Zotique Massicotte
Déborah ou la Jeune Juive de Firmin Picard
Une course pour la vie en patins de Régis Roy
- 1895 Pour la patrie de Jules-Paul Tardivel
- 1896 Chargé de Régis Roy
- 1898 La Nuée du diable de Firmin Picard
Jean le millionnaire de Rodolphe Brunet
- 1899 La Maison hantée de Pamphile Lemay
- 1918 La Scouine d'Albert Laberge
- 1919 L'Arriviste d'Ernest Chouinard
- 1923 Les Fantômes blancs d'Azylla Rochefort [Henriette Morin]
- 1925 Grand-Louis, l'Innocent de Marie Le Franc
- 1927 Les Caprices du coeur d'Ubalde Paquin
- 1929 La Folie de la Pointe du Mort de L. Dubois-McCabe
- 1930 Le Crime d'un père de Jean Nel [Jean-André Jeannel]
- 1931 La Chair décevante de Jovette-Alice Bernier
- 1932 Dolorès d'Harry Bernard
Au Cap Blomidon d'Aloné de Lestres [Lionel Groulx]
- 1935 Péché d'orgueil d'Adolphe Brassard
- 1937 Menaud, maître-draveur de Félix-Antoine Savard
- 1945 Le Survenant de Germaine Guèvremont
- 1947 Marie-Didace de Germaine Guèvremont
- 1949 La Résurrection des corps d'André Brugel [Paul Lachapelle]
- 1951 L'Ampoule d'or de Léo-Paul Desrosiers

- 1952 Les Fous de l'Île Heureuse de Jeanne Desjardins-Rivest
- 1955 Chânes de Jean Filiatrault
- 1956 Les Inutiles d'Eugène Cloutier
- 1957 Le Refuge Impossible de Jean Filiatrault
- 1958 Le Fou de l'Île de Félix Leclerc
- 1959 La Belle Bête de Marie-Claire Blais
- 1962 Cotnoir de Jacques Ferron
- 1964 La Ville inhumaine de Laurent Girouard
- 1965 Prochain Épisode d'Hubert Aquin
- 1968 Les Manuscrits de Pauline Archange de Marie-Claire Blais
Le Vent du diable d'André Major
- 1970 Les Apparences de Marie-Claire Blais
L'Amélanchier de Jacques Ferron
- 1971 Les Roses sauvages suivi d'Une lettre d'amour soigneusement
présentée de Jacques Ferron
Emmanuelle en noir de Suzanne Paradis
- 1973 Les Pantins de Normand Rousseau
- 1975 Le Fou de Pierre Châtillon
La Tourbière de Normand Rousseau
- 1977 À l'ombre des tableaux noirs de Normand Rousseau
- 1978 Le Miroir de la folie de Marc-André Poissant
Québec, banana state de Jean-Michel Wyl
- 1979 Le Pique-Nique sur l'Acropole de Louky Bersianik [Lucille
Durand]
- 1980 Maternative de Louky Bersianik [Lucille Durand]
- 1981 Rosaire de Jacques Ferron
Le Déluge blanc de Normand Rousseau

INDEX

des auteurs et des oeuvres cités

A

- À l'ombre des tableaux noirs, 381, 394, 403-404
Abelly, Louis, 51, 55
Ackerknecht, Erwin H., 12, 42-43, 72-73
«L'Affaire Lynam et les asiles d'aliénés», 130-131, 139
Albert Laberge, sa vie et son oeuvre, 212
L'Album littéraire et musical de la Minerve, 119, 121
Alexander, Franz G., 39-40, 43, 59, 65
Allaire, Micheline D', 75
L'Amélanchier, 432, 436, 439-440
American Psychologist, 336
L'Amérique du Nord et la culture, 460-461
L'Ampoule d'or, 292-295, 305, 312, 314
Anaïs [pseud.] V. Cherrier, Odile
L'Ancien Testament, 289
Les Anciens Canadiens, 55, 111-113
Angéline de Montbrun, 216, 305, 383
Anthologie du fantastique, 154
«Apologie de Raimond Sebond», 31, 45
Les Apparences, 330-332, 416, 472
Aquin, Hubert, 30, 356, 361-365, 368-371, 467
L'Arriviste, 228-232, 235, 305
Artaud, Antonin, 30, 45
«L'Asile d'aliénés de Québec», 132-133, 170
«L'Asile temporaire de Toronto (1841-1850), ou l'impossibilité provisoire de l'utopie asilaire», 83
«Les Asiles d'aliénés» (dans Le Canada artistique), 135
«Les Asiles d'aliénés» (dans L'Union médicale du Canada), 84, 106
Les Asiles d'aliénés de la province de Québec et leurs détracteurs, 135-137, 144
Au Cap Blomidon, 220-223, 226, 252, 357
Au coin du feu, 158
Aubert de Gaspé, Philippe, 55, 111-114
Aubert de Gaspé fils, Philippe, 99, 127
L'Aumônerie, 49

B

- Baillargé, Frédéric-Alexandre, 134-135, 138, 148
Le Balser fatal, 161
Bakounine, Mikhaïl Alexandrovitch, 336-337
Balzac, Honoré de, 365
La Barbe de François Hertel, 400

Barthe, Joseph-Guillaume [sous le pseud. de J.G.B.], 99, 157, 472

Barthes, Roland, 91

Baruk, Henri, 60-62, 65, 337

Basaglia, Franco, 33-34, 69, 339-341

Basaglia-Ongaro, Franca, 33-34, 69, 339-341

Bastide, Roger, 35, 344, 346, 349, 423

Beaudet, Céline, 150-151

Beaulieu, Victor-Lévy, 313

Bédard, Dr, 151

Béguin, Albert, 337

Belle aux cheveux blonds, 174-175

La Belle Bête, 41-42, 265-266, 276-280, 284, 298, 320, 413

Les Belles-Soeurs, 420

Bernard, Harry, 214, 217-219

Bernier, Jovette-Alice, 251, 253-254, 295, 305

Bersianik, Louky [pseud.] V. Durand, Lucille

Bertrand-Ferretti, André, 84, 87

Les Bêtises de Jacquot, 194, 412

Blais, Marie-Claire, 41-42, 265, 274, 276-279, 298, 320, 330-333, 373, 378, 394-399, 413, 416, 419, 472

Boucher de Boucherville, Georges, 2, 77, 114-122, 127, 194-195, 320, 412, 423

Bouchette, Robert-Errol, 234

Boukovsky, Vladimir, 460-461

Boyer, Raymond, 74

Brassard, Adolphe, 252, 255-257

Brugel, André [pseud.] V. Lachapelle, Paul

Brunet, Jacques, 212

Brunet, Rodolphe, 182

C

C., 104-105, 108

Cabanis, P.J.G., 61

Le Cabochon, 420

Caillols, Roger, 154

Le Calepin d'un flâneur, 302

Calvin, Jean, 47-48

Camus, Albert, 378, 396

Le Canada artistique, 135, 146-147

Canada-Revue, 135, 147

Le Canadien, 128

Les Caprices du coeur, 236, 241-244, 249

Casgrain, Henri-Raymond, 76, 143, 313

Le Cassé, 420

«Les Catégories du récit», 395

Cent Ans de psychiatrie, 15

La Chaîne de feu, 266, 275-276, 278-280, 284-285

La Chaîne de sang, 266, 281, 284, 320-321

Chaînes, 266, 275-276, 281

La Chair décevante, 251, 253-254, 257-258, 295, 305, 314
Chargé, 168-169, 174-175, 182
Charles Guérin, 86
Chartier, Émile, 205
Châtillon, Pierre, 88, 394, 414-421, 464
Chauvreau, Pierre-J.-Olivier, 86
Cherrier, Odile, [sous le pseud. d'Anaïs], 104, 110
Chevalier, Henri-Émile, 102-103, 106
Chez les fous, 135, 141-143
Chouinard, Ernest, 228-232, 235, 305
Christophe Bardinnet, 108-109, 186, 235
Chronique des années de brasse, 368
«Claude Gauvreau», 437, 463
Cloutier, Eugène, 41, 298, 306-311, 320, 346, 418, 428
Collet, Paulette, 466
Communications, 91, 395
Conan, Laure, 122, 216, 305, 383
Les Confitures de Coings, 435, 438
Le Congrès de la refrancisation, 92-93
Contes et Légendes, 92-93
Contes et Récits, 174
Contes pour buveurs attardés, 176
Contes vrais, 160-161, 178, 190
Cooper, David, 20, 22, 24, 28-32, 35, 265, 304, 343-344, 423, 447
Corridor de sécurité, 143, 326
Le Crime d'un père, 236, 249-251, 257-258
Cotnoir, 400, 423-429, 431, 435, 439, 451
Coups d'oeil et Coups de plume, 168, 183
Crémazie, Octave, 105, 110
Les Crimes et les Châtiments au Canada français du XVII^e au
 XX^e siècle, 74
Cues, Nicolas de, 290

D

Darmesteter, Arsène, 10
«De la prison à l'asile: esquisse d'un portrait de la folie au Canada
 (1800-1840)», 74-82
Déborah ou la Jeune Juive, 162-163, 182, 188, 238
Deffand, Mme du, 154
Le Défi d'Albert Laberge, 211-212
Le Déluge blanc, 374-378, 397, 464
«Des cannibales», 12
Descartes, René, 53-54, 59, 66, 112-113, 124
Desjardins-Rivest, Jeanne, 283-284, 314
Desrosiers, Léo-Paul, 292-295, 305
Devereux, Georges, 172
Le Diable au bal, 158, 175, 182
Dick, Wenceslas-Eugène, 153-154, 160, 183-186, 189, 194-196, 247, 298,
 412

Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, 218
Dictionnaire général de la langue française, 10
Dictionnaire philosophique, 11
 Diderot, Denis, 59, 140
Discours et Allocutions, 232-233
Discourse Touching Provision for the Poor, 48-49
«Dolorès», 218
Dolorès, 214, 217-219, 314
Domlnique, 199, 247, 268
 Dostoïevski, Flodor Mikhaïlovitch, 291, 341
Douce Chaleur, 176
Drapeau, 156, 198
Du fond de mon arrière-cuisine, 437, 463
Du traitement moral de la folie, 64
Dubois-McCabe, L., 238, 245-249, 252, 467
 Duhamel, M.G., 141
Dupil, 178, 181, 190, 193, 197
 Durand, Lucille [sous le pseud. de Louky Bersianik], 386-389, 454, 457, 464, 473
 Durkheim, Émile, 14

E

L'Électeur, 179, 182, 196-197
Éloge de la folie, 31-32, 44
Emmanuelle en noir, 381-385, 472
L'Enfant mystérieux, 153-154, 160, 182-186, 188-189, 194-196, 247, 265, 298, 412
Entre nous, 135, 141-143
 Erasme, 31-32, 44-45
Escape from Freedom, 24
Escarmouches, 436, 438
Essais, 12, 31, 44-45
Essais d'ethnopsychiatrie générale, 172
Essais pour une préhistoire de la psychiatrie au Canada (1800-1885), 74-84, 87-88
 Esterson, Aaron, 265
L'Étendard, 135, 137, 147
Évolution de la psychiatrie anglophone au Québec: 1880-1963, Le Cas de l'hôpital de Verdun, 150-151
L'Exécution de Maski, 380, 429
 Eysenck, Hans J., 9

F

Fabre, Mgr, 147
Fabriquer la folie, 345
Les Fantômes blancs, 235-239, 244, 249, 471
 Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Édouard, 174

- Ferron, Jacques, 2, 380, 382, 400, 423-443, 453-454, 457, 463-464, 474-475
 «La Fiancée du marin», 105, 110, 180
 Filiatrault, Jean, 266, 274-276, 278, 281-282, 320, 397
 Filiatreault, Aristide, 134-135, 146-147
 Fillion, Mathias, 173, 177-178, 187, 224, 252.
La Fille du brigand, 100-101, 104
Fleurs fanées, 78, 170-172, 174-175, 202-203
La «Folle», De Sophocle à l'antipsychiatrie, 14-15, 54-56, 69-70, 337
Folle, 167-168
La Folle de la Pointe du Mort, 236, 238, 245-249, 252, 257-258
La Folle du mont Rouville, 104-105, 108, 180
Le Fou, 88, 394, 414-419, 421-422, 464
Le Fou de l'île, 41, 297, 299-302, 304-305, 312, 314, 316, 418, 422, 467
 Foucault, Michel, 2, 3, 41, 45, 49-53, 57-58, 290, 297, 299
Les Fous crient au secours, 128, 143, 324-329, 334, 338, 342, 397, 422, 434, 454
Les Fous de l'île Heureuse, 283-284, 314
Le Fratricide, 187-189, 193
Fréchette, Louis, 94,, 156, 167, 178, 188, 190, 197-199, 247, 268
 Frémerville, Bernard de, 64-65, 145, 336-337
 Frémont, Dr, 78-79, 86
 From, Erich, 17-18, 21, 23-27, 32, 35
Le Fruit de ses mains, Aperçu historique de l'Institut de la Providence durant son premier siècle d'existence, 1843-1943, 330

G

- Gauvreau, Charles-Arthur, 179, 182, 196-197
 Gélinas, Gratien, 252
 Gents, Roger, 340, 347
 Gérin-Lajoie, Antoine, 233
 Girouard, Laurent, 356-360, 365, 464, 467
 Grand-Louis l'Innocent, 213-219, 247, 252, 298, 305
 Grandpré, Pierre de, 470, 476
Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, 224
 Grelot, 198-199
 Groulx, Lionel [sous le pseud. d'Alonlé de Lestres], 220-223, 227, 252, 357
 Guevarre, père, 51-52
 Guèvremont, Germaine, 265, 267-272, 274, 298, 386

H

- Hackett, Dr, 80, 82
 Hale, Matthew, 48-49
 Hartzfeld, Adolphe, 10
 Harvey, Jean-Charles, 234
 Hébert, Anne, 274
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, 66-70, 124, 443

Heidegger, Martin, 11
L'Héroïne de Louisbourg, 163-164, 467
Le Hibou, 161
Histoire de la folie à l'âge classique, 41, 45, 49-53, 57-58, 290, 297, 299
Histoire de la psychiatrie, 10, 43
Histoire de la psychiatrie, Pensée et Pratique psychiatriques de la préhistoire à nos jours, 39-40, 43, 59, 65
Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, 76, 143
L'Histoire des Treize, 365
Historiettes, 431-432
The History of Rasselas, Prince of Abissinia, 38
L'Hiver dans le roman canadien-français, 466
 Hobbes, Thomas, 20
L'Hôpital-général de Québec (1692-1764), 75
 Huot, Alexandre, 236
 Hurd, Henry, M., 76, 86-88, 117
La Huronne, Scènes de la vie canadienne, 102-103, 106
 Huston, James, 100-101
 Huxley, Aldous, 19

I

L'Illiade, 283
«Les Illustres Inconnus», 236
 Imbert, Patrick, 237
«L'Impérialisme psychiatrique», 436, 438
The Individual and Society in the Middle Ages, 35
L'Influence d'un livre, 99, 127
The Insane in the United States and Canada, 128-130
L'Institut de la Providence, 330
Institution de la religion chrestienne, 47-48
L'Institution en négation, 340
The Institutional Care of the Insane in the United States and Canada, 76, 86-88, 117
Introduction à la littérature fanatique, 153-154, 175
Introduction à la littérature québécoise (1900 à 1939), 259
«Introduction à l'analyse structurale des récits», 91
Les Inutiles, 41, 298, 306-312, 314, 316-317, 320, 346, 418, 422, 428

J

Jacerme, Pierre, 14-15, 54-56, 69-70, 337
 Jackson, Don, 29
 Jackson, J., 340
Jacques le voleur, 173-175, 182, 224, 252
 Jahoda, Marie, 8
Les Jardins secrets, 382
Jean le millionnaire, 182
 Jeannel, Jean-André [sous le pseud. de Jean Nel], 249-251, 467

Jean Rivard, le défricheur, 233
Jean Rivard, économiste, 233
J.G.B. [pseud.] V. Barthe, Joseph-Guillaume
Johnson, Samuel, 38
Le Journal du Cassé, 420
Journal d'un écrivain, 341
Le Journal d'un Inconnu, 179-180, 189, 240
Journal of Legislative Assembly of Canada, 83
«Jules Faubert, d'Ubalde Paquin et le roman populaire», 237
Jules Faubert, le roi du papier, 234

K

Koehlin, Philippe et Edmée, 143, 326
Knock, 336
 Kraemer, Heinrich, 43, 111, 408
 Krasner, Leonard, 340
 Kretschmer, 346

L

Laberge, Albert, 207-213, 219, 260, 403, 412, 466
 Lachapelle, Paul, [sous le pseud. d'André Brugel], 321-323, 335, 469
 Lacombe, Patrice, 126-127, 193, 202, 400
 Lacourcière, Luc, 92-93
 Lacroix, Jean, 58
 Laflèche, Louis-François, 134-135, 137-138
 Lafrance, Jean, 84, 88
 Laing, Ronald, 21, 23, 29-30, 265, 340, 343
 Lamy, Jean-Paul, 218
 Landry, J.E.J., 133
 Languirand, Jacques, 472
 Leclerc, Félix, 41, 297, 299-303, 305, 418, 467
 L'Écuyer, Eugène [sous le pseud. de Piédro], 100-101, 104, 108-109, 186, 235
 Ledieu, Léon, 134-135, 141-143, 146, 148
 Le Franc, Marie, 213-216, 219, 247, 252, 298, 305
 Legendre, Napoléon, 106, 134-135, 139-140
 Lemay, Georges, 167-168
 Lemay, Pamphile, 160-161, 178, 188, 190
 Lemire, Maurice, 218, 224, 259
 Le Pennec, Jean-Claude, 303, 316
 Lestres, Alonlé de [pseud.] V. Groulx, Lionel
Les Lettres persanes, 308
Lettres québécoises, 237
 Leuret, François, 64-65
La Littérature au Canada en 1890, 135, 138
Le Livre de l'Écclésiaste, 289
 «La Loi des asiles et le sentiment de l'épiscopat», 135, 137, 147
 Lusignan, Alphonse, 168, 183, 251
 Lynam, Mme, 96, 130-131, 144

M

- La Maison hantée, 161, 178, 188, 190, 193
Major, André, 394, 400-403, 412, 419-420, 427, 467
La Majorité déviante, L'Idéologie du contrôle social total, 33-34, 69, 339-341
Malleus maleficarum, 43, 111, 408
Mannoni, Maud, 337-339, 342-343, 345-346, 348-349, 447
Manuel de la petite littérature du Québec, 313
Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française, 227
Les Manuscrits de Pauline Archange, 373, 393-399, 403, 411, 413, 419
Marcel Faure, 234
Marie-Didace, 265-267, 270-273, 298, 386
Marion, Séraphin, 252
Le Marteau des sorcières, 43, 111, 408
Mary, André, 215
Massicotte, Édouard-Zotique [sous le pseud. d'Adam Mizare], 163, 179-180, 189, 194, 240, 412, 467
Maternité, 386-389
«Maurice Barrès: le 2 novembre en Lorraine et le régionalisme», 205
Mead, Margaret, 13
Les Méditations métaphysiques, 53-54, 112-113
Le Meilleur des mondes, 19
Mélanges d'histoire et de littérature, 78, 170-171
Memmi, Albert, 138
Ménard, maître-draveur, 220, 225-226, 233, 273, 303, 357
La Mendicité abolie, 51-52
La Mère dans le roman canadien-français, 269, 272-273, 466
Meylan, André, 15
 1984, 463
Le Miroir de la folie, 380, 385, 442-454, 464
Mizare, Adam [pseud.] V. Massicotte, Édouard-Zotique
Le Moi divisé, 343
Le Monde illustré, 141, 156, 158, 162-163, 168-169, 173, 175, 177-180, 182, 189, 194
Le Moniteur canadien, 108-109
Montaigne, Michel Eyquem de, 12, 31, 44-45
Montesquieu, Charles de Secondat, baron de, 308
Montréal dans le roman canadien, 466
Morel, B.A., 72-73
Morin, Michel, 460-461
Morin dit Valcourt, Henriette [sous le pseud. d'Azylla Rochefort], 235-239, 249, 467, 471
Morissette, Joseph-Ferdinand, 158, 187-189
Les Murs de l'asile, 340, 347
«The Myth of Mental Illness», 336

N

Navratil, Léo, 34

Nel, Jean [pseud.] V. Jeannel, Jean-André

Nerval, Gérard de, 71

Le Neveu de Rameau, 59

«Nos asiles d'aliénés», 139, 146

Nos asiles d'aliénés, 106, 135, 139-140

Notes sur l'Encyclique, 52

Le Nouveau Testament, 290-292

La Nuée du diable, 156, 158-159, 164, 169, 175, 182, 196, 220, 224

La Nuit, 435

O

Oeuvres de Voltaire, 11

L'Opinion publique, 132-133, 167, 170

Opium littéraire ou Conte de ma grand'mère, 99, 157-158, 160, 472

Originaux et Détraqués, 94, 156, 178, 190, 197-199

Orwell, George, 463

Oulès, Jean, 341, 348

P

Pagé, Jean-Charles, 128, 143, 323-329, 330, 333-334, 397, 422, 434, 454, 457, 463

Pages de combat, 205

Panorama de la philosophie française contemporaine, 58

Les Pantins, 373, 380, 394, 403-404

Pâquet, Louis-Adolphe, 187, 232-233

Paquin, Ubald, 234, 241-243, 249, 467

Paradis, André, 74-84, 87-88

Paradis, Suzanne, 381-385, 472

Parchappe, Max, 60

Park, Dr, 83

Pascal, Blaise, 13, 16, 291

Pascal, Gabrielle, 211-212

La Patience des Justes, 470, 476

Paul, saint, 51

Pauvre Conrad, 177-178, 181, 187, 202

Pauvre Enfant!, 179, 181

Péché d'orgueil, 252, 255-258

Pélicier, Yves, 10, 43

Pensées, 13, 16

«Perspective sur l'histoire québécoise de la psychiatrie: le cas de l'asile de Québec», 149

La Peste, 378, 396

Petites Fantaisies littéraires, 167-168

Philosophie de l'esprit, 66-70

Picard, Firmin, 156, 158, 162-163, 169, 175, 182, 188, 196, 220, 224, 238

Piétro [pseud.] V. L'Écuyer, Eugène

Pinel, Philippe, 61-63, 68, 130

Le Pique-nique sur l'Acropole, 386-389, 464, 473
Platon, 31, 389
Plaute, 20
Point de fuite, 368-371
Poissant, Marc-André, 380, 382, 442-454, 457
La Politique de l'expérience, 21, 23, 29-30
Le Populaire, 99, 104, 110, 157
Portrait du colonisé, 138
Pour la patrie, 156, 158, 190-192, 195, 228-230, 235, 305, 475
«Pratiques sociales et Pratiques discursives: le discours sur la folie au Québec sous l'Union», 84, 87
Première Épître aux Corinthiens, 51, 290-292
Prochain Épisode, 30, 356, 361-367, 371-372, 379, 391, 459
Le Profane (Idiota), 290
«Profession: écrivain», 368-371
Le Psychiatre dans la société, 341, 348
Le Psychiatre, son «fou» et la psychanalyse, 337-339, 342-343, 345-346, 348-349
«Les Psychiatres dingos», 436
Psychiatrie et Anti-psychiatrie, 20, 22, 28-30, 32, 343-344
La Psychiatrie française, De Pinel à nos jours, 60-62, 65
La Psychiatrie sociale, 337
A Psychological Approach to Abnormal Behaviour, 340
The Public Asylums of the Province of Quebec, 128

Q

«Que ferons-nous de nos aliénés?», 135, 146-147
Québec, banana state, 455-461
Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille, 137
«La Question des asiles», 135

R

«La Raison de la folie», 69
La Raison du plus fort, Traiter ou Maltraiter les fous?, 64-65, 145, 336-337
Ramsay, William, 83
Rapport des directeurs de l'asile de Beauport de 1858, 88
Rapport des directeurs de l'asile temporaire des aliénés à Québec, 1855, 87
Rapport des inspecteurs du gouvernement, 133
Rapport sur l'asile de Beauport, 128
Readings In Extraversion-Introversion, 9
Récamier, P.C., 344
Le Refuge impossible, 266, 281-284, 397
Les Règles de la méthode sociologique, 14
Reil, Johann Christian, 65
Renaud, Jacques, 420
Le Répertoire national ou Recueil de littérature canadienne, 100-101

La République, 31
La Résurrection des corps, 321-323, 469
La Revue canadienne, 104-105, 108, 120
La Revue des deux Frances, 182
Robert Lozé, 234
Rocheport, Azylla [pseud.] V. Morin dit Valcourt, Henriette
Romains, Jules, 336
Le Roman de la terre au Québec, 211
Le Roman rustique de George Sand à Ramuz, 259-260
Rosaire, 380, 385, 429-432, 435-436, 441-442
Rosalie Berton, 104, 110, 180
Les Roses sauvages, 380, 432-433, 435, 441, 475
Rousseau, Jean-Jacques, 60
Rousseau, Normand, 88, 373-378, 380-382, 394, 403-406, 408, 413, 419,
 421, 464, 473
Roy, Camille, 227
Roy, F.E., 133
Roy, Gabrielle, 274
Roy, Régis, 168-169, 179, 188

S

La Sainte Bible, 51
Sainte-Marie-Éleuthère, Soeur, 269, 272-273, 466
Sang et Or, 161
Sans cœur!, 182, 196-197
Santé mentale au Québec, 149
Savard, Félix-Antoine, 220, 226, 233, 303, 357
Scala, Gianni, 69
Schizophrénie et Art, 34
La Scouline, 207-213, 219, 260, 403, 412, 466-467
Selesnick, Sheldon T., 39-40, 43, 59, 65
Servais-Maquoi, Mireille, 211
Sex and Temperament in Three Primitive Societies, 13
«Le Shérif et le Secret professionnel», 431-432, 434
A Short History of Psychiatry, 12, 42-43, 72-73
Sirois, Antoine, 466
Société aliénée et Société saine, 17-18, 21, 23-25, 27
Sociologie des maladies mentales, 35, 344, 346, 349
«Sous-prolétariat et naissance de l'asile au XIX^e siècle (1817-1845)»,
 84, 88,
Le Spectre de Babylas, 161
Sprenger, Jakob, 43, 111, 408
Sulte, Benjamin, 78, 132-134, 170-171
Sur les pas de nos littérateurs, 252
Le Survenant, 267-270, 273, 386
Symposium on the Healthy Personality, 8
Szasz, Thomas, 335-336, 345, 423, 447

T

- Taché, Joseph-Charles, 134-138, 144
 Tardivel, Jules-Paul, 52, 156, 158, 190-192, 195, 228-230, 235, 305, 475
 Tenon, J.R., 61
La Terre paternelle, 126-127, 193, 202, 400
Tit-Cog, 252
 Todorov, Tzvetan, 153-154, 175, 395
La Tourblère, 88, 394, 404-406, 408, 411, 413, 421, 473
 Tours, archevêque de, 50
Tout compte fait (L'Eugène), 472
Toward a Social Psychology of Mental Health, 8
Traité élémentaire de matière médicale et guide pratique des Soeurs de la Charité, 144
Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale, 61
 Tremblay, Michel, 176, 420
Tristan, La Merveilleuse Histoire de Tristan et Iseut restituée par André Mary, 215
Trois malheurs du coup, 168-169, 174, 182-183, 251
«Trois romans de la jeune génération», 252
 Tuke, Daniel Hack, 86, 96, 127-132, 134-140, 142-143, 145, 324
 Tuke, William, 61-63

U

- Ullman, Walter, 35
 Ullmann, Leonard P., 340
Une course pour la vie en patins, 179, 181, 188
Une de perdue, deux de trouvées, 77, 114-122, 127, 194, 320, 412, 423
Une lettre d'amour soigneusement présentée, 380, 432, 434-435, 437-438, 440, 442, 464
Une touffe de cheveux blancs, 167, 188
L'Union médicale du Canada, 84, 106, 130-131, 139-140, 146
L'Univers poétique de Félix Leclerc, 303, 316

V

- Van Gogh, le suicide de la société, 30
Le Vent du diable, 394, 400-403, 411-412, 427, 467
La Vérité, 52
 Vernorel, Henri, 15
 Vernois, Paul, 259-260
La Vie canadienne, 236
La Vie de saint Vincent de Paul, 51, 55
Vie et Mort de Satan le Feu, 45
La Ville Inhumaine, 356-360, 365, 367, 372, 464
 Vincent de Paul, saint, 50-51
 Vives, Juan Luis, 49
«La Vocation de la race française en Amérique», 232-233
 Voltaire, 11

W

Wallot, Hubert, 149
Wyl, Jean-Michel, 455-459

BIBLIOGRAPHIE

A. Littérature québécoise

- ANATS [pseud. d'Odile Cherrier, Mme Prudent Vallée], Rosalie Berton, dans Le Populaire, vol. 1, n° 86, 25 oct. 1837, pp. 1-2.
- ANDRÈS, Bernard, «Tardivel et le roman chrétien de combat», dans Voix et Images, vol. 2, n° 1, sept. 1976, pp. 99-109.
- AQUIN, Hubert, Point de fulte, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 161 p.
- _____, Prochain Épisode, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1965, 174 p.
- AUBERT DE GASPÉ, Philippe, Les Anciens Canadiens, Montréal, Fides, 1975, 359 p. (Bibliothèque canadienne-française).
- AUBERT DE GASPÉ FILS, Philippe, L'Influence d'un livre, Montréal, Réédition-Québec, 1968, 93 p.
- BAILLARGÉ, Frédéric-Alexandre, La Littérature au Canada en 1890, Joliette, chez l'auteur, 1891, 352 p.
- BARTHE, Joseph-Guillaume, Opium littéraire ou Conte de ma grand'mère, dans Le Populaire, vol. 1, n° 16, 15 mai 1837, p. 1.
- BEAULIEU, Victor-Lévy, Manuel de la petite littérature du Québec, Montréal, L'Aurore, 1974, 269 p.
- BERNARD, Harry, Dolorès, roman, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, 223 p.
- BERNIER, Jovette-Alice, La Chair décevante, roman, Montréal, Éditions Albert Lévesque, Librairie d'Action canadienne-française ltée, 1931, 137 p.
- BERSIANIK, Louky [pseud. de Lucille Durand], Maternative, Les Pré-Ancyl, Montréal, VLB éditeur, 1980, 163 p.
- _____, Le Pique-nique sur l'Acropole, Montréal, VLB éditeur, 1979, 238 p.
- BESSETTE, Gérard, Anthologie d'Albert Laberge, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1972, XL-259 p.

BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, 704 p.

BLAIS, Marie-Claire, Les Apparences, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 203 p.

_____, La Belle Bête, Québec, Institut littéraire du Québec ltée, 1959, 214 p.

_____, Les Manuscrits de Pauline Archange, Paris, Grasset, 1968, 206 p.

BOIVIN, Aurélien, Le Conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Essai de bibliographie critique et analytique, Montréal, Fides, 1975, XXXVIII-385 p.

BOUCHER, Jean-Pierre, Instantanés de la condition québécoise, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1977, 198 p.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Georges, Une de perdue, deux de trouvées, dans L'Album littéraire et musical de la Minerve, vol. 4, n° 1- vol. 6, n° 6, janv. 1849 - juin 1851.

_____, Une de perdue, deux de trouvées, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1973, 473 p. (Textes et Documents littéraires)

BOUCHETTE, Robert-Errol, Robert Lozé, Montréal, A.-P. Pigeon, 1903, 170 p.

BOURBONNAIS, Nicole, «Marie Le Franc ou «la tendresse timide d'un cœur forcené» », dans Les Lettres québécoises, n° 4, nov. 1976, pp. 32-33.

BRASSARD, Adolphe, Péché d'orgueil, Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1935, 262 p.

BRUGEL, André [pseud. de Paul Lachapelle] La Résurrection des corps, Montréal, Chantecler, 1949, 258 p.

BRUNET, Jacques, Albert Laberge, sa vie et son oeuvre, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1969, 176 p. (Visages des lettres canadiennes, 4)

BRUNET, Rodolphe, Jean le millionnaire, dans La Revue des Deux Francs, vol. 2, n° 8, 1 mai 1898, pp. 129-135.

C., La Folle du mont Rouville, Article lu devant la société des amis, dans La Revue canadienne, vol. 1, n° 12, 22 mars 1845, p. 108.

- CHARBONNEAU, Robert, Romanciers canadiens, Québec, Presses de l'université Laval, 1972, XVIII-176 p. (Vie des lettres canadiennes, 10)
- CHARTIER, Émile, Pages de combat, Première Série, Études littéraires, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des Sourds-Muets, 1911, 338 p.
- CHÂTILLON, Pierre, Le Fou, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 107 p.
- CHAUVEAU, Pierre-J.-Olivier, Charles Guérin, Roman de mœurs canadiennes, Montréal, Fides, 1978, 392 p. (Nénuphar)
- CHEVALIER, Henri-Émile, La Huronne, Scènes de la vie canadienne, Paris, Calmann-Lévy, 1889, 356 p.
- CHOUINARD, Ernest, L'Arriviste, Étude psychologique, Québec, Imprimerie «Le Soleil», 1919, 253 p.
- CLOUTIER, Eugène, Les Inutiles, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1956, 202 p.
- COLLET, Paulette, L'Hiver dans le roman canadien-français, Québec, Presses de l'université Laval, 1965, 281 p. (Vie des lettres canadiennes, 3)
- _____, Marie Le Franc, deux patries, deux exils, Sherbrooke, Naaman, 1976, pp. 134-144.
- CONAN, Laure, Angéline de Montbrun, dans Oeuvres romanesques, vol. 1, Montréal, Fides, 1974, 243 p. (Nénuphar)
- CRÉMAZIE, Octave, «La Fiancée du marin», «Légende canadienne», dans Oeuvres complètes, Montréal, Beauchemin et fils, 1896, 543 p., pp. 169-176.
- DANDURAND, Albert, Littérature canadienne-française: la prose, Montréal, [s. éd.], 1935, 208 p.
- DESJARDINS-RIVEST, Jeanne, Les Fous de l'Île Heureuse, Montréal, Institut littéraire du Québec ltée, 1952, 188 p.
- DESROSIERS, Léo-Paul, L'Ampoule d'or, Paris, Gallimard, 1951, 255 p.
- DICK, Wenceslas-Eugène, L'Enfant mystérieux, 2 vol., Québec, J. A. Langlais, 1890, 225 et 297 p.
- _____, Une histoire de loup-garou, dans L'Opinion publique, vol. 10, n° 35, 28 août 1879, pp. 412-413.

DIONNE, René, La Patrie littéraire, 1760-1895, Montréal, Éditions La Presse, 1978, 516 p. (Anthologie de la littérature québécoise, 2)

_____, «Le Séparatisme à la manière d'un romancier providentialiste, Pour la patrie (1895)» dans Les Lettres québécoises, n° 2, mai 1976, pp. 21-23.

DIONNE, René et Gabrielle POULIN, L'Âge de l'interrogation, 1937-1952, Montréal, Éditions La Presse, 1980, 463 p. (Anthologie de la littérature québécoise, 4)

DROLET, Antonio, Bibliographie du roman canadien-français, 1900-1950, Québec, Presses de l'université Laval, 1955, 125 p.

DUBOIS-McCABE, L., La Folle de la Pointe du Mort, Roman canadien inédit, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1929, 80 p. (Le Roman canadien, 49)

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958, Recherche d'un esprit romanesque, Paris, A.G. Nizet, 1978, 908 p.

L'École littéraire de Montréal, Montréal, Fides, 1963, 381 p. (Archives des lettres canadiennes, 2)

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, Belle aux cheveux blonds, dans Contes et Récits, Montréal, VLB éditeur, 1977, 327 p., pp. 75-94.

FERRON, Jacques, L'Amélanchier, Montréal, VLB éditeur, 1977, 149 p.

_____, Les Confitures de coings et autres textes, Montréal, Éditions Parti Pris, 1972, 326 p.

_____, Coton-ir, suivi de La Barbe de François Hertel, Montréal, Éditions du Jour, 1970, 127 p.

_____, Du fond de mon arrière-cuisine, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 290 p.

_____, Escarmouches, La Longue Passe, 2 vol., Montréal, Leméac, 1975, 391 et 227 p.

_____, Historiettes, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 182 p.

_____, Rosaire, précédé de L'Exécution de Maski, Montréal, VLB éditeur, 1981, 197 p.

_____, Les Roses sauvages, suivi d'Une lettre d'amour soigneusement présentée, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 177 p.

FILIATRAULT, Jean, Chânes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1955, 246 p.

_____, Le Refuge Impossible, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1957, 198 p.

FILION, Mathias, Jacques le voleur, Nouvelle canadienne, dans Le Monde illustré, vol. 8, n° 395, 28 nov. 1891, p. 484.

_____, Pauvre Conrad, dans Le Monde illustré, vol. 5, n° 253, 9 mars 1889, pp. 358-359.

FILTEAU, Claude, «Un romancier fasciste des années 30: Ubald Pâquin», dans Voix et Images, vol. 3, n° 1, sept. 1977, pp. 40-53.

FRÉCHETTE, Louis, Entre nous, dans L'Électeur, vol. 9, n° 133, 24 déc. 1888, p. 1.

_____, Originaux et Détraqués, Douze types québécois, présenté par Jean-Claude Germain, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 287 p.

_____, Originaux et Détraqués, Types québécois II, Grelot, dans Canada-Revue, vol. 3, n° 7-8, 6 et 13 août 1892, pp. 105-108 et 120-123.

_____, Originaux et Détraqués, Types québécois III, Drapeau, dans Canada-Revue, vol. 3, n° 10-11, 27 août et 3 sept. 1892, pp. 153-155 et 169-171.

_____, Originaux et Détraqués, Types québécois X, Dominique, dans Canada-Revue, vol. 3, n° 23-25, 26 nov. - 10 déc. 1892, pp. 362-365, 377-378 et 395-397.

_____, Une touffe de cheveux blancs, Récit, dans L'Opinion publique, vol. 3, n° 16-17, 18 et 25 avril 1872, pp. 190 et 202.

GAUVREAU, Charles-Arthur, Pauvre Enfant!, dans L'Électeur, vol. 10, n° 124 et 130, 7 et 14 déc. 1889, pp. 5 et 8.

_____, Sans Coeur!, dans L'Électeur, vol. 9, n° 153, 19 janv. 1889, p. 2.

GAY, Paul, Notre roman, Panorama littéraire du Canada français, tome I, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 192 p.

GÉLINAS, Gratien, Tit-Coq, Pièce en trois actes, présentée par Laurent Mailhot, Montréal, Quinze/présence, 1980, 235 p.

GÉRIN-LAJOIE, Antoine, Jean Rivard, le défricheur (récit de la vie réelle), suivi de Jean Rivard, économiste, postface de René Dionne, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1977, 400 p. (Textes et Documents littéraires).

GIROUARD, Laurent, La Ville inhumaine, Montréal, Parti Pris, 1964, 188 p.

GRANDPRÉ, Pierre de, dir., Histoire de la littérature française du Québec, 4 vol., Montréal, Beauchemin, 1967-1969.

_____, La Patience des Justes, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 374 p.

GUÈVREMONT, Germaine, Marie-Didace, Montréal, Fides, 1974, 210 p. (Nénuphar)

_____, Le Survenant, Montréal, Fides, 1971, 248 p. (Bibliothèque canadienne-française)

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, 725 p.

HARE, John, Bibliographie du roman canadien-français, 1837-1962, Montréal, Fides, 1965, 83 p.

HARVEY, Jean-Charles, Marcel Faure, Montmagny, Imprimerie de Montmagny, 1922, 214 p.

HAYNE, David et Marcel TIROL, Bibliographie critique du roman canadien-français, 1837-1900, Toronto, University of Toronto Press, 1968, VIII-144 p.

HUDON, Jean-Guy, Eugène L'Écuyer, thèse de maîtrise ès arts, Québec, université Laval, 1971, XXVII-150 f.

IMBERT, Patrick, «Grand-Louis l'Innocent ou le rejet du «faux»», dans Les Lettres québécoises, n° 4, nov. 1976, pp. 30-31.

_____, «Jules Faubert d'Ubaldo Paquin et le roman populaire», dans Les Lettres québécoises, n° 17, printemps 1980, pp. 44-45.

_____, Roman québécois contemporain et clichés, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982, 190 p.

LABERGE, Albert, La Scouine, Montréal, L'Actuelle, 1972, 134 p.

LACOMBE, Patrice, La Terre paternelle, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1972, 119 p. (Textes et Documents littéraires)

LACOURCIÈRE, Luc, «Contes et Légendes», dans Le Congrès de la refran-cisation, vol. 6, Québec, Éditions Ferland, 1959, 117 p., pp. 25-35.

LANGUIRAND, Jacques, Tout compte fait (L'Eugène), Paris, Éditions Denoël, 1963, 193 p.

LAREAU, Edmond, Histoire de la littérature canadienne, Montréal, John Lovell, 1874, VIII-496 p.

LE BLANC, Léopold, Écrits de la Nouvelle France, 1534-1760, Montréal, Éditions La Presse, 1978, 311 p. (Anthologie de la littérature québécoise, 1)

LECLERC, Félix, Le Calepin d'un flâneur, Montréal, Fides, 1961, 172 p.

_____, Le Fou de l'île, Montréal, Fides, 1962, 215 p.
(Bibliothèque canadienne-française)

L'ÉCUYER, Eugène, Christophe Bardinnet, dans Le Moniteur canadien, édition des campagnes, vol. 1, n^{os} 1-12, 1 sept. - 16 nov. 1849.

_____, La Fille du brigand, dans Le Répertoire national ou Recueil de littérature canadienne, 2^e éd., vol. 3, James Huston, compil., Montréal, J.M. Valois, 1893, 399 p., pp. 91-207.

LE FRANC, Marie, Grand-Louis l'Innocent, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1978, 141 p.

LEMAY, Georges, Folle, dans Petites Fantaisies littéraires, Québec, Typographie de P.-G. Delisle, 1884, 211 p., pp. 175-191.

LEMAY, Pamphile, La Maison hantée, dans Contes vrais, Montréal, Fides, 1973, 284 p., pp. 13-68. (Nénuphar)

LEMIRE, Maurice, dir., Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, 3 vol., Montréal, Fides, 1978-1982.

LEMIRE, Maurice, Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français, Québec, Presses de l'université Laval, 1970, 283 p. (Vie des lettres canadiennes, 8)

_____, Introduction à la littérature québécoise (1900-1939), Montréal, Fides, 1981, 171 p.

LE PENNEC, Jean-Claude, L'Univers poétique de Félix Leclerc, Montréal, Fides, 1967, 268 p. (Études littéraires)

LESTRES, Alonlé de [pseud. de Lionel Groulx], Au Cap Blomidon, roman, Montréal, Librairie Granger frères ltée, 1932, 239 p.

LUSIGNAN, Alphonse, Trois malheurs du coup, dans Coups d'oeil et Coups de plume, Ottawa, des Ateliers du «Free Press», 1884, 342 p., pp. 16-23.

- MAJOR, André, Le Cabochon, Montréal, Parti Pris, 1980, 150 p.
- _____, Le Vent du diable, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 143 p.
- MARCOTTE, Gilles et François HÉBERT, Vaisseau d'or et Croix de chemin, 1895-1935, Montréal, Éditions La Presse, 1979, 498 p. (Anthologie de la littérature québécoise, 3)
- MARION, Séraphin, Sur les pas de nos littérateurs, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, 198 p.
- MASSICOTTE, Édouard-Zotique, Conte pour les enfants, Les Bêtises de Jacquot, dans Le Monde illustré, vol. 9, n° 454, 14 janv. 1893, pp. 434-435.
- _____, Le Journal d'un inconnu, Nouvelle canadienne, dans Le Monde illustré, vol. 7, n° 359, 21 mars 1891, pp. 736-737.
- MICHON, Jacques, compil., Structure, Idéologie et Réception du roman québécois de 1940 à 1960, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1979, 107 p.
- MIZARE, Adam [pseud. d'Édouard-Zotique Massicotte] L'Héroïne de Louisbourg, Récit fantastique, dans Le Monde illustré, vol. 5, n° 249, 9 fév. 1889, pp. 326-327.
- MORISSETTE, Joseph-Ferdinand, Le Diable au bal, dans Au coin du feu, Nouvelles, Récits et Légendes, Montréal, Imprimerie Piché frères, 1883, 113 p., pp. 21-31.
- _____, Le Fratricide, Roman canadien, suivi de «Albertine et Frédéric, Nouvelle», «Douleurs et Larmes, Récit», «Un revenant, Légende», Montréal, Eusèbe Senécal et fils, 1884, 190 p.
- NEL, Jean [pseud. de Jean-André Jeannel], Le Crime d'un père, Roman canadien inédit, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1930, 48 p. (Le Roman canadien, 62)
- PAQUIN, Ubald, Les Caprices du coeur, Roman canadien inédit, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1927, 56 p. (Le Roman canadien, 36)
- _____, Jules Faubert, le roi du papier, Montréal, Pierre-R. Bisailon, 1923, 165 p.
- PARADIS, Suzanne, Emmanuelle en noir, Québec, Garneau, 1971, 177 p.
- PASCAL, Gabrielle, Le Défi d'Albert Laberge, Montréal, Aquila, 1976, 93 p. (Figures du Québec)

PICARD, Firmin, Déborah ou la Jeune Juive, Épisode historique, dans Le Monde illustré, vol. 14, n° 701, 9 oct. 1897, pp. 372-373.

_____, La Nuée du diable, Nouvelle acadienne historique, dans Le Monde illustré, vol. 14, n° 728-729, 16 et 23 avril 1898, pp. 804-805 et 820-821.

POISSANT, Marc-André, Le Miroir de la folie, Montréal, Québecor, 1978, 149 p.

RENAUD, Jacques, Le Cassé et autres nouvelles, suivi de Le Journal du Cassé, Montréal, Parti Pris, 1977, 198 p.

ROBERT, Guy, Aspects de la littérature québécoise, Montréal, Beauchemin, 1970, 192 p.

ROBIDOUX, Réjean et André. RENAUD, Le Roman canadien-français du vingtième siècle, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, 221 p. (Visage des lettres canadiennes, 3)

ROCHFORD, Azylla [pseud. d'Henriette Morin dit Valcourt], Les Fantômes blancs, Roman canadien inédit, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1923, 96 p. (Le Roman canadien, 4)

Le Roman canadien-français: évolution, témoignages, bibliographie, Montréal, Fides, 1977, 514 p. (Archives des lettres canadiennes, 3)

ROUSSEAU, Normand, À l'ombre des tableaux noirs, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 254 p.

_____, Le Déluge blanc, Montréal, Leméac, 1981, 215 p.

_____, Les Jardins secrets, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 254 p.

_____, Les Pantins, Paris, La Pensée universelle, 1973, 242 p.

_____, La Tourbière, Montréal, Éditions La Presse, 1975, 174 p.

ROY, Camille, Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française, Montréal, Beauchemin, 1939, 191 p.

ROY, Régis, Chargé, Nouvelle canadienne, dans Le Monde illustré, vol. 13, n° 643-644, 29 août et 5 sept. 1896, pp. 276-277 et 292-293.

_____, Une course pour la vie en patins, dans Le Monde illustré, vol. 10, n° 475, 10 juin 1893, pp. 64-65.

SAINTE-MARIE-ÉLEUTHÈRE, Soeur, La Mère dans le roman canadien-français, Québec, Presses de l'université Laval, 1964, 214 p. (Vie des lettres canadiennes, 1)

SAVARD, Félix-Antoine, Menaud, maître-draveur, Montréal, Fides, 1968, 149 p. (Nénuphar, 1)

SAVARD, Pierre, «Jules-Paul Tardivel, 1851-1905, Héraut du Canada français traditionnel», dans Livres et Auteurs canadiens, 1965, pp. 170-176.

SERVAIS-MAQUOI, Mireille, Le Roman de la terre au Québec, Québec, Presses de l'université Laval, 1974, 269 p. (Vie des lettres québécoises, 12)

SIROIS, Antoine, Montréal dans le roman canadien, Montréal, Didier, 1969, 195 p.

SULTE, Benjamin, Fleurs fanées, dans Mélanges d'histoire et de littérature, vol. 4, Ottawa, Imprimerie Joseph Bureau, 1876, 499 p., pp. 377-410.

TARDIVEL, Jules-Paul, Pour la Patrie, Roman du XX^e siècle, présentation par John Hare, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1973, 271 p. (Textes et Documents littéraires)

TASCHEREAU, Yves, Le Portuna, La Médecine dans l'oeuvre de Jacques Ferron, Montréal, L'Aurore, 1975, 123 p.

THÉRIO, Adrien, «Marie Le Franc», dans Les Lettres québécoises, n^o 4, nov. 1976, p. 26.

TOUGAS, Gérard, La Littérature canadienne-française, 5^e éd., Paris, PUF, 1974, 270 p.

TREMBLAY, Michel, Les Belles-Soeurs, Montréal, Holt, Rinehart et Winston, 1968, 71 p.

_____, Contes pour buveurs attardés, Montréal, Éditions du Jour, 1979, 159 p.

VANASSE, André, «Les Fous, les Demeurés, les Rêveurs...», dans Voix et Images, vol. 9, n^o 2, hiver 1984, pp. 161-164.

WYL, Jean-Michel, Québec, banana state, Montréal, Beauchemin, 1978, 339 p.

B. Psychiatrie, psychologie et sociologie

ACKERKNECHT, Erwin H., A Short History of Psychiatry, New York, Hafner, 1968, XII-109 p.

«L'Affaire Lynam et les asiles d'aliénés», dans L'Union médicale du Canada, vol. 13, nov. 1884, pp. 521-523.

ALEXANDER, Franz G. et Sheldon T. SELESNICK, Histoire de la psychiatrie, Pensée et Pratique psychiatriques de la préhistoire à nos jours, traduit par G. Allers, J. Carré et A. Rault, Paris, A. Colin, 1972, 479 p. (U)

«Les Asiles d'aliénés», dans L'Union médicale du Canada, vol. 12, déc. 1883, pp. 578-579.

BARUK, Henri, La Psychiatrie française, De Pinel à nos jours, Paris, PUF, 1967, 153 p.

_____, La Psychiatrie sociale, 2^e éd., Paris, PUF, 1958, 128 p. (Que sais-je?, 669)

BASAGLIA, Franco, L'Institution en négation, Rapport sur l'hôpital psychiatrique de Gorizia, traduit par Louis Bonalumi, Paris, Seuil, 1970, 281 p.

BASAGLIA, Franco, et Franca BASAGLIA-ONGARO, éd., La Majorité déviante, L'Ideologie du contrôle social total, traduit par Michel Makarius, Paris, Union générale d'éditions, 1976, 187 p. (10/18, IIII)

BASTIDE, Roger, Le Rêve, la Transe et la Folie, Paris, Flammarion, 1972, 263 p.

_____, Sociologie des maladies mentales, Paris, Flammarion, 1965, 282 p.

BEAUDÉT, Céline, Évolution de la psychiatrie anglophone au Québec: 1880-1963, Le Cas de l'hôpital de Verdun, Québec, Université Laval, sept. 1976, VII-126 p. (Institut supérieur des sciences humaines, cahier n° 6)

BERTRAND-FERRETTI, André, «Pratiques sociales et Pratiques discursives: le discours sur la folie au Québec sous l'Union», dans Essais pour une préhistoire de la psychiatrie au Canada (1800-1885), André Paradis, dir., Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1977, pp. 94-163. (Recherches et Théories, 15)

- BONNAFÉ, Lucien, «Lettre à un jeune psychiatre sur l'antipsychiatrie», dans La Nouvelle Critique, n° 53, mai 1972, pp. 44-56.
- CARUSO, Igor A., La Psychanalyse contre la société?, traduit par Jeanne Étore, Paris, PUF, 1977, 247 p. (Perspectives critiques)
- COLEMAN, James C., James N. BUTCHER, Robert C. CARSON, Abnormal Psychology and Modern Life, 6^e éd., Glenview, Ill., Scott, Foresman and Co., 1980, 702-LXXXVIII p.
- COOPER, David, Psychiatrie et Anti-psychiatrie, traduit par Michel Bräudeau, Paris, Seuil, 1970, 188 p.
- COULTER, Jeff, Approaches to Insanity, A Philosophical and Sociological Study, London, Martin Robertson, 1973, IX-170 p.
- DEVEREUX, Georges, Essais d'ethnopsychiatrie générale, traduit par Tina Jolas et Henri Gobard, Paris, Gallimard NRF, 1970, XXIII-394 p.
- DURKHEIM, Émile, Les Règles de la méthode sociologique, Paris, PUF, 1968, 149 p.
- DUYCKAERTS, Fr., La Notion de normal en psychologie clinique, Paris, J. Vrin, 1954, 206 p.
- EYSENCK, Hans J., éd., Readings in Extraversion-Introversion, 3 vol., London, Staples Press, 1970.
- FILIATREAU, Aristide, «Les Asiles d'aliénés», dans Le Canada artistique, vol. 1, n° 11, nov. 1890, p. 183.
- _____, «Que ferons-nous de nos aliénés?», dans Le Canada artistique, vol. 1, n° 8, août 1890, p. 140.
- _____, «La Question des asiles», dans Le Canada artistique, vol. 1, n° 9, sept. 1890, p. 156.
- FOUCAULT, Michel, Histoire de la folie à l'âge classique, Paris, Gallimard, 1972, 583 p. (Tel, 9)
- _____, Maladie mentale et Psychologie, 3^e éd., Paris, PUF, 1966, 104 p.
- _____, présentateur, «Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma soeur et mon frère...», Un cas de parricide au XIX^e siècle, Paris, Gallimard-Julliard, 1973, 349 p. (Archives)
- FRÉMINVILLE, Bernard de, La Raison du plus fort, Traiter ou Maltraiter les fous?, Paris, Seuil, 1977, 189 p.

- FROMM, Erich, Escape from Freedom, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1964, 305 p.
- _____, Société aliénée et Société saine, Du capitalisme au socialisme humaniste, traduit par Janine Claude, Paris, Courrier du livre, 1971, 339 p.
- GENTIS, Roger, Les Murs de l'asile, Paris, F. Maspero, 1970, 90 p.
- _____, La psychiatrie doit être faite/défaite par tous, Paris, F. Maspero, 1973, 85 p.
- GOFFMAN, Erving, Asiles, traduit par Lilliane et Claude Lainé, Paris, Minuit, 1968, 447 p.
- HARVEY, Fernand, «Préliminaires à une sociologie historique des maladies mentales au Québec», dans Recherches sociographiques, vol. 16, n° 1, janv.-avril 1975, pp. 113-118.
- HARVEY, Fernand et Rodrigue SAMUEL, Matériel pour une sociologie des maladies mentales au Québec, Québec, Université Laval, nov. 1974, XX-144 p. (Institut supérieur des sciences humaines, cahier n° 15)
- HOWELLS, John G., éd., World History of Psychiatry, London, Baillière Tindall, 1975, XXV-770 p.
- HUNTER, Richard et Ida MACALPINE, Three Hundred Years of Psychiatry, 1535-1860, London, Oxford University Press, 1963, 1107 p.
- HURD, Henry M., éd., The Institutional Care of the Insane in the United States and Canada, 4 vol., Baltimore, John Hopkins Press, 1917.
- HUSSON, Léon, «Sur l'ambiguïté du normal», dans La Revue philosophique, n° 1-3, janv.-mars 1950, pp. 327-330.
- JACERME, Pierre, La «Folie», De Sophocle à l'antipsychiatrie, Paris, Bordas, 1974, 223 p. (Thématique, 716)
- JAHODA, Marie, «Toward a Social Psychology of Mental Health», dans Symposium on the Healthy Personality, M.J.E. Senn, éd., New York, Josiah Macy Jr. Foundation, 1950, pp. 211-231.
- JERVIS, Giovanni, «Note sur la psychiatrie en Chine», dans Tel quel, n° 50, été 1972, pp. 95-98.
- JUSTUS [pseud.], «Les Asiles d'aliénés», dans Canada-Revue, vol. 3, n° 26, 17 déc. 1892, p. 413.
- KOECHLIN, Philippe et Edmée, Corridor de sécurité, Paris, F. Maspero, 1974, 89 p.

- LACROIX, Jean, «La Signification de la folie selon Michel Foucault», dans Panorama de la philosophie française contemporaine, Paris, PUF, 1968, pp. 222-230.
- LAFRANCE, Jean, «Sous-prolétariat et naissance de l'asile au XIX^e siècle (1817-1845)», dans Essais pour une préhistoire de la psychiatrie au Canada (1800-1885), André Paradis, dir., Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1977, pp. 50-62. (Recherches et Théories, 15)
- LAING, Ronald, Le Moi divisé, De la santé mentale à la folie, traduit par Claude Elsen, Paris, Stock, 1970, 184 p.
- _____, La Politique de l'expérience, Essai sur l'aliénation, traduit par Claude Elsen, Paris, Stock, 1969, 128 p.
- _____, Soi et les Autres, traduit par Gilberte Lambrichs, Paris, Gallimard, 1971, 236 p.
- LAING, Ronald, et Aaron ESTERSON, L'Équilibre mental, la «Folie» et la Famille, traduit par Micheline Laquillhomie, Paris, F. Maspero, 1971, 220 p.
- LEDIEU, Léon, Chez les fous, dans Entre nous, Causeries du samedi, Québec, Imprimerie Elzéar Vincent, 1889, 272 p., pp. 22-40.
- LEGENDRE, Napoléon, Nos asiles d'aliénés, Québec, Belleau et cie, 1890, 63 p.
- LE SIDANER, Jean-Marie, La Folie, Paris, Larousse, 1976, 128 p. (Idéologies et Sociétés)
- «La Loi des asiles et le sentiment de l'épiscopat», dans L'Étendard, n° 226, 1 oct. 1886, p. 2.
- MANNONI, Maud, Le Psychiatre, son «fou» et la psychanalyse, Paris, Seuil, 1970, 269 p.
- McMAHON, Frank B., Abnormal Behavior: Psychology's View, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1976, X-478 p.
- MEAD, Margaret, Sex and Temperament in Three Primitive Societies, New York, Laurel, 1972, 306 p.
- NACHT, S., dir., Traité de psychanalyse, tome 1: Histoire, Paris, PUF, 1965, 111 p.
- NATHAN, Peter E. et Sandra L. HARRIS, Psychopathology and Society, Toronto, McGraw-Hill, 1975, XVIII-580 p.

NAVRATIL, Léo, Schizophrénie et Art, suivi de Les Traits de plume du patient O.T., traduit par Éveline Szyner, Paris, PUF, 1978, 352 p.

«Nos asiles d'aliénés», dans L'Union médicale du Canada, vol. 14, janv. 1885, pp. 41-45.

«La Nouvelle Loi concernant les asiles d'aliénés», dans L'Union médical du Canada, vol. 14, mai 1885, pp. 235-238.

OULÈS, Jean, Le Psychiatre dans la société, Toulouse, Privat, 1965, 104 p.

PAGE, James D., Psychopathology, The Science of Understanding Deviance, 2^e éd., Chicago, Aldine-Atherton, 1975, VII-510 p.

PAGÉ, Jean-Charles, Les Fous crient au secours, Montréal, Éditions du Jour, 1961, 160 p.

PARADIS, André, «L'Asile temporaire de Toronto (1841-1850), ou l'impossibilité provisoire de l'utopie asilaire», dans Essais pour une préhistoire de la psychiatrie au Canada (1800-1885), André Paradis, dir., Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1977, pp. 63-93. (Recherches et Théories, 15)

_____, «De la prison à l'asile: esquisse d'un portrait de la folle au Canada (1800-1840)», dans Essais pour une préhistoire de la psychiatrie au Canada (1800-1885), André Paradis, dir., Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1977, pp. 2-49. (Recherches et Théories, 15)

_____, dir., Essais pour une préhistoire de la psychiatrie au Canada (1800-1885), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1977, IX-345 p. (Recherches et Théories, 15)

_____, et coll., «L'Émergence de l'asile québécois au XIX^e siècle», dans Santé mentale au Québec, vol. 2, n^o 2, nov. 1977, pp. 1-44.

PAUL-MARGUERITTE, Yves, Le Prix de l'équilibre, Paris, Laffont, 1971, 310 p.

PÉLICIER, Yves, Histoire de la psychiatrie, Paris, PUF, 1976, 128 p. (Que sais-je?, 1428)

PLOG, Stanley C. et Robert B. EDGERTON, éd., Changing Perspectives in Mental Illness, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1969, XII-752 p.

Rapport sur le service de l'asile d'aliénés de Québec pour l'exercice 1882-83, adressé à l'honorable secrétaire provincial par les médecins directeurs-propriétaires, Lévis, Mercier, 1884, 62 p.

- RENOUARD, Georges, «La Société, ses fous, ses asiles, le psychiatre», dans La Nouvelle Critique, n° 53, mai 1972, pp. 57-63.
- REUCHLIN, Maurice, Histoire de la psychologie, Paris, PUF, 1974, 128 p. (Que sais-je?, 732)
- RUSS, Jacqueline, Histoire de la folie, Michel Foucault, Paris, Hatier, 1979, 79 p. (Profil d'une oeuvre, 217)
- SCALA, Gianni, «La Raison de la folie», dans La Majorité déviante, L'Idéologie du contrôle social total, Basaglia, Franco et Franca Basaglia-Ongaro, éd., traduit par Michel Makarius, Paris, Union générale d'éditions, 1976, pp. 141-158. (10/18, IIII)
- STEUDLER, François, Sociologie médicale, Paris, A. Colin, 1972, 388 p.
- SUINN, Richard M., Fundamentals of Behavior Pathology, 2^e éd., Toronto, John Wiley, 1975, 595 p.
- SULTE, Benjamin, «L'Asile d'aliénés de Québec», dans L'Opinion publique, vol. 5, n° 7, 12 fév. 1874, pp. 73-74,
n° 9, 26 fév. 1874, pp. 99-100,
n° 10, 5 mars 1874, pp. 111-112.
- SZASZ, Thomas, L'Éthique de la psychanalyse, traduit par Roland Jaccard, Paris, Payot, 1976, 220 p.
- _____, Fabriquer la folie, traduit par Monique Manin et Jean-Pierre Cottureau, Paris, Payot, 1976, 348 p.
- _____, Idéologie et Folie, Essai sur la négation des valeurs humanistes dans la psychiatrie d'aujourd'hui, traduit par Pierre Sullivan, Paris, PUF, 1976, 311 p.
- _____, «The Myth of Mental Illness», dans American Psychologist, vol. 15, n° 2, fév. 1960, pp. 113-118.
- TACHÉ, Joseph-Charles, Les Asiles d'aliénés de la province de Québec et leurs détracteurs, Hull, Imprimerie de la vallée d'Ottaoua [sic], 1885, 51 p.
- TARDIVEL, Jules-Paul, «Les Aliénés», dans Les Mélanges, ou Recueil d'études religieuses, sociales, politiques et littéraires, vol. 1, Québec, Imprimerie de la Vérité, 1887, 398 p., pp. 183-184.
- THUILLEAUX, Michel, Connaissance de la folie, Paris, PUF, 1973, 132 p.
- TUKE, Daniel Hack, The Insane in the United States and Canada, New York, Arno Press, 1973, 264 p.

- _____, The Public Asylums of the Province of Quebec,
Montréal, [s. éd.], 1884, 15 p.
- _____, «Rapport sur l'asile de Beauport», dans Le
Canadien, 17 oct. 1884.
- ULLMANN, Leonard P. et Leonard KRASNER, A Psychological Approach to
Abnormal Behavior, 2^e éd., Toronto, Prentice-Hall, 1975,
XXII-776 p.
- VERDIGLIONE, Armando, compil., La Folie, Actes du colloque de Milan
1976, 2 vol., Paris, Union générale d'éditions, 1977, 373 et
377 p. (10/18, 1182-1183)
- VERMOREL, Henri et André MEYLAN, Cent Ans de psychiatrie, Paris,
Scarabée, 1969, 81 p.
- WALLOT, Hubert, «Perspective sur l'histoire québécoise de la
psychiatrie: le cas de l'asile de Québec», dans Santé mentale
au Québec, vol. 4, n^o 1, juin 1979, pp. 102-123.
- ZAX, Melvin et Emory L. COWEN, Abnormal Psychology, Changing
Conceptions, Toronto, Holt, Rinehart and Winston, 1972,
XII-621 p.

C. Divers

- ABELLY, Louis, Vie de saint Vincent de Paul, 2 vol., Paris, Debécourt, 1843, 508 et 488 p.
- ALLAIRE, Micheline D', L'Hôpital-général de Québec (1692-1764), Montréal, Fides, 1971, XXXIV-251 p.
- L'Ancien Testament, traduit par l'Alliance biblique universelle - les Éditions du Cerf, Paris, Les Éditions du Cerf - Les Bergers et les Mages, 1975, 2262 p.
- ARTAUD, Antonin, Van Gogh le suicidé de la société, dans Oeuvres complètes, tome XIII, Paris, Gallimard NRF, 1974.
- BAECHLER, Jean, Qu'est-ce que l'Idéologie?, Paris, Gallimard, 1976, 405 p. (Idées)
- BARTHES, Roland, «Introduction à l'analyse structurale des récits», dans Communications, vol. 8, 1966, pp. 1-27.
- BOUKOVSKY, Vladimir, Une nouvelle maladie mentale en U.R.S.S.: l'opposition, traduit par François Simon, Paris, Seuil, 1971, 238 p.
- BOYER, Raymond, Les Crimes et les Châtiments au Canada français du XVII^e au XX^e siècle, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1966, 542 p.
- CAILLOIS, Roger, compil., Anthologie du fantastique, Paris, Club français du livre, 1958, 582 p.
- CALVIN, Jean, Institution de la religion chrestienne, 5 vol., Jean-Daniel Benoît, éd., Paris, J. Vrin, 1957.
- CAMUS, Albert, La Peste, Paris, Gallimard, 1980, 279 p.
- CASGRAIN, Henri-Raymond, Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1878, 612 p.
- CUES, Nicolas de, Le Profane (Idiota), dans Oeuvres choisies, traduction de Maurice de Gandillac, Paris, Aubier, 1942, 564 p.
- DESCARTES, René, Les Méditations métaphysiques, traduit par Florence Khodoss, Paris, PUF, 1966, 315 p.
- DIDEROT, Denis, Le Neveu de Rameau, dans Oeuvres romanesques, édition d'Henri Bénac, Paris, Garnier, 1962, 907 p., pp. 395-492. (Classiques Garnier)
- ÉRASME, Éloge de la folie, traduit par Pierre de Nolhac, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, 187 p. (Texte intégral, 36)

- FELMAN, Shoshana, La «Folie» dans l'oeuvre romanesque de Stendhal, Paris, José Corti, 1971, 253 p.
- Le Fruit de ses mains, Aperçu historique de l'Institut de la Providence durant son premier siècle d'existence, 1843-1943, Montréal, [s. éd.], 1943, 92 p.
- HALE, Matthew, Discourse Touching Provision for the Poor, 1683, W. E. Minchinton, éd., London, Johnson Reprint Corp., 1972, 26 p.
- HARTZFELD, Adolphe et Arsène DARMESTER, Dictionnaire général de la langue française, 2 vol., Paris, Delagrave, 1932, 2272 p.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, Philosophie de l'esprit, traduit par Maurice de Gandillac sur le texte établi par Friedhelm Nicolai et Otto Pöggeler, Paris, Gallimard, 1970, 550 p.
- HUXLEY, Aldous, Le Meilleur des mondes, traduit par Jules Castier, Paris, Éditions G.P., 1970, 225 p. (Super, 164)
- L'Institut de la Providence, Histoire des Filles de la Charité, Servantes des Pauvres, dites Soeurs de la Providence, 6 vol., Montréal, Providence, 1925-1940.
- JASPERS, Karl, Strindberg et Van Gogh, Swedenborg, Hoelderlin, traduit par Hélène Naef, Paris, Minuit, 1953, 281 p.
- JOHNSON, Samuel, The History of Rasselas, Prince of Abissinia, London, Oxford University Press, 1971, 145 p.
- LAFLÈCHE, Louis-François, Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille, Montréal, Eusèbe Senécal, 1866, 268 p.
- MEMMI, Albert, Portrait du colonisé, Montréal, Éditions L'Étincelle, 1972, 149 p.
- MEDVEDEV, Jaurès et Roy, Un cas de folie!, traduit par Jean Bloch-Michel, Paris, Julliard, 1972, 250 p.
- MONTAIGNE, Michel Eyquem de, Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Robert Barral en collaboration avec Pierre Michel, Paris, Seuil, 1967, 623 p. (L'Intégrale)
- MORIN, Michel, L'Amérique du Nord et la culture, Le Territoire imaginaire de la culture, tome II, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, 319 p.
- NERVAL, Gérard de, Oeuvres, 2 vol., texte établi, annoté et présenté par Albert Béguin et Jean Richer, Paris, Gallimard, 1952-1956. (Pléiade, 89 et 117)

Le Nouveau Testament, traduit par l'Alliance biblique universelle - les Éditions du Cerf, Paris, Les Éditions du Cerf - Les Bergers et les Mages, 1975, 826 p.

PÂQUET, Louis-Adolphe, Discours et Allocutions, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1915, VIII-354 p.

PASCAL, Blaise, Pensées, édition établie par Philippe Sellier, Paris, Mercure de France, 1976, 543 p.

PLATON, La République, dans Oeuvres complètes, tome VII, 1^e partie, traduit par Émile Chambry, Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres», 1946, 187 p.

RABKIN, Leslie Y., éd., Psychopathology and Literature, San Francisco, Chandler Publishing Co., 1966, 325 p.

ROCHELEAU, Corinne, Hors de sa prison ou l'Extraordinaire histoire de Ludvine Lachance, l'Infirmes des Infirmes, sourde, muette et aveugle, Montréal, Imprimerie Thérien et frères, 1928, 314 p.

ROMAINS, Jules, Knock ou le Triomphe de la médecine, Audenarde, Sanderus, [s. d.], 96 p.

La Sainte Bible, éd. des moines de Maredsous, Anvers, Brepols, 1965, 1380 p.

TODOROV, Tzvetan, Introduction à la littérature fantastique, Paris, Seuil, 1970, 189 p.

TRISTAN, La Merveilleuse Histoire de Tristan et Iseut restituée par André Mary, Paris, Gallimard, 1973, 313 p. (Folio, 452)

ULLMAN, Walter, The Individual and Society in the Middle Ages, London, Methuen and Co. Ltd., 1967, 160 p.

VERNOIS, Paul, Le Roman rustique de George Sand à Ramuz, Ses tendances et son évolution, (1860-1925), Paris, Nizet, 1962, 558 p.

VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique, tome IV, dans Oeuvres de Voltaire, tome XXIX, Préfaces, avertissements, notes, etc. par M. Beuchot, Paris, Lefèvre, 1829, 550 p. (Classiques français)

TABLE DES MATIÈRES

	page
INTRODUCTION	1
I. POUR UNE THÉORIE DE LA FOLIE	6
II. SURVOL HISTORIQUE	37
A. Du Moyen Âge à la Renaissance	39
1. le Haut Moyen Âge	39
2. les neufs de fous	40
3. les transformations du XV ^e siècle	42
4. la Renaissance	43
B. La Réforme	47
1. la Réforme en pays protestants et la folie.....	47
2. les conséquences de la Réforme en pays catholiques	49
C. L'Âge classique	53
1. les <u>Méditations métaphysiques</u> de Descartes	53
2. l'internement ou «le grand renfermement» du XVII ^e siècle	55
D. Le Siècle des lumières	58
1. le traitement des fous	58
2. les réformes de la fin du siècle	59
E. Le XIX ^e siècle.....	63
1. le courant régressif au début du XIX ^e siècle	63
2. l'explication hégélienne de la folie.....	66
3. théories biologiques et naissance de la psychiatrie	72
F. La Folie au Canada (du XVII ^e siècle à 1885)	74
1. des origines au début du XIX ^e siècle	74
2. la «libération canadienne» des fous	79
3. l'asile au milieu du XIX ^e siècle, une institution morale	82
4. un exemple québécois: l'asile de Beauport	85

III. LA FOLIE DANS LES OEUVRES EN PROSE QUÉBÉCOISES DU XIX ^e SIÈCLE	90
A. Introduction	91
B. Les Débuts littéraires	99
1. la folie en tant que choc émotif violent	100
a) l'amour contrarié	100
b) l'ambition contrariée	108
2. une folie cartésienne	111
3. une folie asilaire	114
4. conclusion	122
C. La Querelle de 1885 au sujet des asiles québécois	125
1. les causes	125
2. la polémique	132
3. les séquelles	148
D. La Folie dans les oeuvres littéraires de la fin du XIX ^e siècle	152
1. la folie didactique des contes fantastiques	152
a) les récits fantastiques-merveilleux	157
b) les récits fantastiques-étranges	166
c) les récits étranges	168
2. la folie en tant qu'amour contrarié	177
a) la perte du (de la) fiancé(e)	177
b) la perte d'un membre de la famille	182
3. la folie en tant qu'ambition contrariée	187
4. Idiots, séniles et obsessifs	193
E. Conclusion	201
IV. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1900 À 1939	204
A. La Société agraire	207
1. une folie exceptionnelle	207
2. les vertus thérapeutiques de la nature et de l'amour	213
3. la folie du pays à reconquérir	219
a) l'opresseur fou	220
b) l'opprimé fou	226
B. La Société urbaine	228
1. les dangers de l'arrivisme	228
2. la femme perfide	235

C. Foyer brisé et Raison perdue	245
1. l'époux absent	245
2. enfants disparus et illégitimes	249
D. Conclusion	259
V. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1940 À 1959	263
A. Mères et Enfants ou la Famille aliénante	267
1. l'éclatement des valeurs du matriarcat	267
B. Les Derniers Fous de l'absolu ou Entre le rejet des traditions et le refus de l'américanisme	287
C. Conclusion	313
VI. FOLIE ET PSYCHANALYSE PENDANT LES ANNÉES CINQUANTE ET SOIXANTE	319
A. L'Avènement de la psychiatrie en littérature québécoise	320
B. L'Antipsychiatrie	335
1. le soignant: le rôle du psychiatre	336
2. le soigné: être «fou»	342
3. l'institution psychiatrique et la société	347
4. conclusion	350
VII. LA FOLIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1960 À 1980	352
A. Les Folies politique, eschatologique et féminine	353
1. la folie politique	356
2. la folie eschatologique	372
3. la folie féminine	379
4. conclusion	390
B. L'Idiotie	393
C. La Folie asilaire	423
D. Conclusion	463
CONCLUSION	466

APPENDICE

Liste des romans, nouvelles, contes et légendes étudiés, classés selon leur date de publication	479
INDEX	482
BIBLIOGRAPHIE	
A. Littérature québécoise	495
B. Psychiatrie, psychologie et sociologie	505
C. Divers	512
TABLE DES MATIÈRES	515

SOMMAIRE

Notre analyse de l'image de la folie dans le roman québécois se divise en trois parties. La première tente de cerner le concept de la folie normative et biologique selon une approche qui englobe à la fois des éléments philosophiques, psychiatriques et antipsychiatriques. Ce concept est ensuite confronté à la réalité historique de la folie du Moyen Âge au vingtième siècle dans une perspective qui tient compte de la psyché collective, de ses appréhensions et de ses préjugés. Enfin, le roman québécois en tant que lieu d'interaction dynamique des diverses visions de la folie est scruté de 1837 à 1981, d'Opium littéraire ou Conte de ma grand'mère de Joseph-Guillaume Barthe au Déluge blanc de Normand Rousseau. Ceci nous permet d'évaluer les tentatives des auteurs pour rationaliser l'irrationnel selon des critères idéologiques qui en altèrent la teneur dans le but, selon les époques, de moraliser, de semer le doute ou de modifier les comportements.